CONTES POPULAIRES

SUR

LES OGRES

RECUEILLIS A BLIDA

ET TRADUITS PAR

J. DESPARMET

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ARABE

TOME PREMIER

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1909

A mon fils, Edmond.

J. DESPARMET.



INTRODUCTION

La première fois que je remarquai chez les Indigènes de l'Algérie la croyance aux ogres, ce fut à l'occasion de l'internement à Blida de l'ex-roi du Dahomey, Behanzin (1905). Des bruits circulèrent dès l'abord sur ses goûts anthropophages. La défiance générale le surveilla et consigna pour ainsi dire le quartier où il habitait. Les enfants et les femmes n'auraient pour rien au monde consenti à passer devant sa porte en plein jour, et peu d'hommes l'auraient fait la nuit. On n'eût étonné aucun musulman en lui assurant qu'il quittait parfois son masque d'homme pour

reprendre, avec les instincts du cannibale, l'aspect terrifiant de l'ogre.

Ces imaginations avaient leur fondement dans de vieilles superstitions dont je trouvais dans la langue courante de nombreux témoignages. Plusieurs individus à ma connaissance ont reçu dans le pays le sobriquet d'ogre, de « Ghoul ». Ils se distinguent d'ordinaire par leur force ou leurs instincts violents ou leur voracité. La mère, qui défend à son enfant de courir les rues, lui crie : « Prends garde que la Ghoule du soleil ne te mange ». Si elle veut l'effrayer pendant un orage : « Entends-tu, lui dit-elle, le Ghoul du tonnerre? » La nourrice, pour sevrer son enfant, a l'habitude, en crachant sur son sein, de prononcer le nom de la Ghoule Beldzou, Beldzem. Plus tard, si le caractère du bambin est difficile, une voisine vêtue d'un châle rouge, — la tekhlila des vieilles montagnardes, viendra, quand elle entendra le bruit d'une scène, frapper à la porte en lui criant le nom de la Ghoule redoutée des enfants méchants : Boulboulou! Enfin, la langue des hommes elle-même porte des traces manifestes de l'influence de

ce genre de croyances. Le mot « Ghoul » est plus important dans le langage que le dictionnaire de Beaussier ne le laisserait croire, et il faudrait ajouter aux dérivés qu'il en donne les diminutifs Ghouiel, petit Ghoul, Ghouila, petite Ghoule, et le mot estghoul, qui veut dire, au propre, prendre la forme du Ghoul, et qui se dit au figuré d'un insoumis qui se jette dans le maquis, se fait bandit, devient coupeur de routes. Mainte autre preuve de l'importance de cette croyance m'a été fournie tant par l'observation de la vie privée que par l'étude de la langue : ce qui n'étonnera pas, si l'on veut réfléchir, que les « Ghouls » font partie de l'espèce des génies, que l'existence des génies est attestée par le Coran même, par la parole même d'Allah, et que, par suite, elle constitue un article du credo musulman.

Cependant, tel est le soin avec lequel les Indigènes nous cachent leur vie et leur âme intime, que, malgré tous les indices que j'en percevais, longtemps je ne pus me faire une idée nette de leur conception des ogres. Il m'a été impossible de forcer le secret de la famille. Les vieilles « conteuses » se sont

toujours refusées à me dicter un de leurs contes. D'autre part, je ne pouvais espérer trouver dans les manuscrits des spécimens de ce genre littéraire, jugé trop humble pour avoir les honneurs de la rédaction écrite. Aussi, désespérant d'en jamais posséder un texte authentique, je me bornai longtemps à noter les bribes que j'en pouvais saisir, quand le hasard vint servir ma curiosité. On sait que les vieilles femmes israëlites, il y a quelques années à peine, étaient encore si intimement mêlées à la Société musulmane qu'elles possédaient, avec la plupart des habitudes indigènes, tout le bagage des traditions orales qui forme la littérature féminine du pays. Je finis par découvrir un israëlite dont l'enfance avait été bercée des récits que je cherchais. Avec la plus grande complaisance, il rappela pour moi ses souvenirs et je pus faire auprès de lui une ample provision de renseignements. J'y recueillis le nom des principaux héros, des traits de leur caractère, bon nombre de leurs aventures, le canevas de quelques contes. Ces données me furent de la plus grande utilité par la suite car c'est surtout avec nos sujets indi-

gènes qu'il est bon de savoir si l'on veut apprendre. Aussi je tiens à remercier de son précieux concours M. Lévy (Martin), commissionnaire entre Blida et Alger.

J'ai songé un moment à publier tels quels ces documents. Mais n'auraient-ils pas perdu la moitié de leur authenticité et de leur intérêt à ne pas être présentés sous leur forme originelle et dans leur style ? Ils ne pouvaient avoir toute leur valeur que recueillis dans leur naïve pureté des lèvres mêmes de la conteuse arabe Je n'ai pas eu la satisfaction de réaliser cet idéal ; mais il était écrit sans doute que j'aurais en main des reproductions très suffisamment exactes des récits originaux. En effet, à la fin de l'année 1907, je fis la connaissance d'un « taleb » qui consentit à « ramasser ces bavardages de vieilles femmes. » A vrai dire, il trouva d'abord sa tâche assez ridicule. Il avait peur d'être traité de « nisouânî », d'émasculé, d'esprit faible s'occupant des sornettes qui amusent l'imagination féminine. Mais il était chargé de famille et l'hiver était dur ! Il consentit à demander les contes que je lui désignais, et d'autres encore, à ses vieilles parentes et à leurs amies.

D'abord il crut devoir les rédiger dans le beau style, je veux dire dans la langue savante dont un taleb connaît toujours assez de centons pour faire croire qu'il la sait, mais pas assez pour y formuler une pensée personnelle, encore moins y peindre des situations familières. Je finis par le déshabituer de ces pastichages embarrassés. Il abandonna peu à peu ses prétentions littéraires déplacées. En somme, sauf quelques locutions sans importance desquelles il n'a jamais pu se défaire, j'ai de fortes raisons de croire que les textes dont je donne ici la traduction sont, pour la forme comme pour le fonds, la transcription à peu près littérale des récits qui lui furent faits par les conteurs dont j'ai cité les noms après chaque conte.

Je remercie donc M. Mohammed ben El Hadj ben Nfisa, blidéen, de ses patients et bons services et de son inestimable collaboration.

Je tiens à faire remarquer au lecteur que ces contes sont une des plus modestes expressions de l'imagination populaire à Blida. Ce sont bien des élucubrations de bonnes vieilles, de simples passe-temps de veillées :

aniles fabulæ, comme dit Apulée. Une maîtresse de maison rougirait de les narrer avant la nuit. « Qui de jour conte, dit le proverbe arabe, la teigne de ses enfants lui fait honte. » Cependant, naguère encore, toutes les femmes savaient de ces contes peu ou prou. Dans chaque pays on citait même telle d'entre elles qui jouissait d'une sorte de renommée pour l'agrément de sa parole ou la richesse de sa mémoire. Elle était la conteuse en vogue. Aussi se voyait-elle appelée dans les longues soirées d'hiver, partout où des voisines se réunissaient pour travailler en commun ou s'égayer. Elle arrivait après le repas du soir portant à la main un petit couffin dont elle ne se séparait jamais. Il contenait sa provision de laine, son fuseau, son chapelet et sa « seboula », petite ampoule en forme d'épi où elle tenait enfermé le collyre dont ses paupières ridées étaient toujours imprégnées. Après des salutations et des compliments interminables, femmes et enfants s'accroupissaient autour du vase en terre servant de brasero où brûlaient parcimonieusement trois fumerons. « Je vous pose une énigme, commençait invariablement la

vieille : Si je ne les avais pas, je ne serais pas venue ici. » C'était le prélude consacré de toute veillée. « Ce sont tes pieds! » répondaient les enfants. Et les récits commençaient. Il y en avait d'historiques, comme les souvenirs qu'a laissés la conquête du pays par les Français, ou encore l'année de la disette, de la peste et des tremblements de terre; il y en avait de religieux, comme la vie merveilleuse des saints musulmans.

Mais les contes les plus goûtés d'ordinaire étaient les plus fantastiques, qui sont les contes des génies, et parmi eux, les plus antiques et les plus naïfs, qui sont les contes des Ghouls. Et la veillée se prolongeait fort avant dans la nuit car la narratrice était verbeuse et ses souvenirs inépuisables. La mèche grésillait au bec du « miçbah » sec de son huile. Les mains cessaient de tordre la laine ou d'enfoncer l'aiguille : le récit, au lieu de se ralentir, s'animait. La maîtresse de maison offrait alors à ses invitées des glands doux que l'on croquait à belles dents. Si elle était dans l'aisance, elle faisait circuler des noix ou bien des figues qui fleuraient bon pour avoir été couvertes, dans la jarre où on

les gardait, d'une couche de feuilles de menthe pilées. L'on ne se séparait guère que lorsque les hommes rentraient. Mais avant de se retirer l'on avait soin de glisser dans le petit couffin de la conteuse quelques œufs, quelques pâtisseries, quelques douceurs qui lui témoignaient la satisfaction que les assistantes avaient éprouvée à entendre de sa bouche les vieilles légendes de leurs mères.

Aujourd'hui, dit-on, les conteuses disparaissent avec ces simples mœurs. S'il faut en croire certains esprits moroses ces vieux contes seraient condamnés. Je ne le crois pas. Depuis tant de siècles ils ont échappé à tant de causes de destruction que je ne puis me figurer qu'ils aient à redouter ni la méfiance de l'orthodoxie islamique ni le scepticisme de la civilisation occidentale. J'ai cru cependant devoir les recueillir aussi fidèlement que j'ai pu, sinon pour les sauver, du moins pour tirer au jour les vieilles traditions qu'ils recèlent et mettre ainsi en lumière un côté jusqu'ici obscur de la mentalité indigène.

J. D.

PREMIÈRE PARTIE

ENTRE GHOULS

UN ENLÈVEMENT CHEZ LES GHOULS

Le roi des Ghouls avait un fils qui se rendit auprès d'une Ghoule pour enlever sa fille. Elle ne put le reconnaître quand il pénétra chez elle parce qu'il avait pris la forme d'un cheval. La Ghoule, [friande de la chair du cheval], fut bien aise de s'emparer de cette bête et de l'attacher. Mais quand ses fils revinrent, — sept ghouls vaillants et leur père huitième, — ils flairèrent le roi des Ghouls. « Mère, dirent-ils, c'est le fumet des Ghouls ! » « Non, mes enfants, répondit-elle, il n'y a ici que ce cheval à l'attache ! » — « Hé bien, ce cheval à l'attache est un Ghoul ! » déclara le frère aîné.

Or, la fille de l'ogresse s'appelait Loundja. Elle était toute entière cachée sous sept voiles. On n'eut pas trouvé une beauté semblable à la sienne parmi toutes les Ghoules. Le matin, à son réveil, ses sept frères tenaient à la saluer avant

de partir pour la chasse. Elle était jalousement gardée.

Une nuit, averti qu'ils avaient chassé tout le jour, le fils du Roi des Ghouls attendit que les sept frères fussent endormis ainsi que le père et la mère. Quand il entendit du fond de leur ventre les chiens aboyer et les chats miauler et les hommes crier, quittant la forme du cheval, il prit celle d'un arbre. Et il put ainsi voir toute la famille plongée dans le sommeil. Reprenant alors sa forme naturelle, il pénétra dans la chambre de Loundja. « Viens, lui dit-il, je t'amène! » — « Mais, lui fit-elle remarquer, demain matin, quand mes frères viendront me saluer à leur réveil, s'ils ne me trouvent pas qu'adviendra-t-il ? » — « Je t'enseignerai un bon expédient : crache neuf crachats. Quand ton père t'appellera, le premier répondra pour toi. Quand ta mère t'appellera à son tour, le second lui donnera la réplique à ta place, de même, les sept autres qui répondront à tes sept frères. » Alors le fils du roi des Ghouls appela un ghoul. Celui-ci se glissa dans la chambre sous la forme d'un serpent. « Je veux, lui dit-il, que tu déposes cette ghoule devant notre demeure. » Il se transforma aussitôt en un cheval qui emporta la jeune fille, dans ses sept voiles.

Le lendemain, le père se réveilla le premier. Il appela sa fille. « Loundja, lui dit-il, comment

vas-tu ce matin ?» Un crachat répondit : « Fort bien, mon père ! » A son tour, la mère la questionna, puis ses frères; et les crachats que la jeune fille avait laissés dans sa chambre répondaient pour elle.

Mais le soir quand ils rentrèrent de la chasse, ils voulurent l'interpeller et ils ne reçurent pas de réponse.....

Le père se transforma alors en foudre et le frère aîné en éclair. Et ils partirent à sa recherche pour la ramener.

Or le fils du roi des Ghouls était au courant de leur déguisement. Il savait que le père se cachait sous la forme de la foudre et le fils sous celle de l'éclair. Il donna l'ordre au ghoul qui avait fait le rapt de faire sortir ses bataillons de ghouls.

Quand le père et le frère arrivèrent à l'endroit où était leur sœur, ils trouvèrent les troupes rangées autour du château, comme si le fils du roi était mort et que ce fût le jour même de son enterrement. Ils abandonnèrent aussitôt leur forme de foudre et d'éclair, et, prenant leur figure naturelle, ils se rendirent au palais du fils du roi des Ghouls. Et le père prenait des informations. « Cet enfant du roi, demandait-il, n'a-t-il pas fait récemment quelque voyage ? A-t-il été souffrant ou s'il est mort sans maladie ? » — « Depuis un mois déjà, lui répondait-on, il

souffrait de maladie. » Car les gens du prince savaient que c'étaient là le père et le frère de la jeune fille ravie. De leur côté, ceux-ci acquirent la certitude qu'elle était dans le château. Ils firent semblant de n'en rien savoir. Ils demandèrent l'hospitalité. On leur souhaita la bienvenue, mais on les fit passer dans une chambre construite en fer. [On les y enferma] et les ghouls du prince se mirent à transporter du bois dont ils entourèrent toute la chambre en fer. Ils y mirent le feu et ils les brûlaient. Cependant la jeune femme retirée au fond du palais ne se doutait nullement que l'on brûlait son frère et son père. Le fils du roi des Ghouls, que l'on faisait passer pour mort, se rendit devant la chambre que l'on avait entourée de flammes. « C'est moi, leur dit-il, qui suis allé chez vous et vous ai ravi votre fille ! » — « Quand, dit le père, il ne resterait plus de moi qu'un os, cet os se jettera sur toi et te crèvera les yeux ! » En brûlant, ces ghouls faisaient entendre des détonations semblables à des coups de canon. On ouvrit enfin la porte de la chambre de fer. On laissa s'éteindre le feu et l'on entra pour rassembler leur restes et balayer la chambre. Il restait juste un os, qui, faisant explosion, sauta aux yeux du prince. Et, du coup, il fut aveuglé.

Après cela, les six autres frères de la fille ravie et sa mère s'étant transformés en vents

accoururent au palais du prince. Les gens de la maison vinrent au devant d'eux. De vents qu'ils étaient, ils redevinrent Ghouls « Que désirez-vous ? » leur dit-on. « Nous avons appris, répondirent-ils, la mort du fils du roi et nous venons assister à ses obsèques. » — « Excusez-nous, leur dit-on, et veuillez attendre quelques instants. » C'est que les gens du prince étaient occupés à creuser une fosse profonde dans laquelle on devait les précipiter. Quand ils l'eurent remplie de bois et y eurent allumé un vaste brasier, ils en recouvrirent l'orifice de nattes. Puis ils invitèrent à entrer les ghouls venus pour l'enterrement. On les fit asseoir au dessus de la cave incendiée. Ils tombèrent tous dans le feu où ils furent brûlés et périrent à l'instant.

(Conté par Khira, blidéenne, femme de Mohammed ben el hadj ben Nfisa).





UNE RÉVOLUTION DE PALAIS
CHEZ LES GHOULS

Dans un pays, que les Ghouls habitaient au nombre d'environ deux cent mille, le roi, un jour, vint à mourir. Ce roi, n'avait jamais trouvé son maître en rien. Malheureusement, il ne laissait pas d'enfant qui fût héritier de son trône. Il ne comptait dans ses héritiers que des filles et des sœurs. La famille se décida à ne pas annoncer la mort du roi. On creusa une fosse dans l'enceinte du palais et on l'y enterra.

A quelque temps de là, son ministre demanda : « Où est le roi ? » On lui répondit qu'un autre roi des Ghouls lui avait fait savoir qu'il avait quarante adamites à partager et qu'il allait les servir dans un grand festin. Le roi s'était rendu à cette invitation. Quelques jours après, on posa encore à la famille la même question. Elle répondit que le roi n'était pas encore de retour. Les gens parlèrent : « Il faut aujourd'hui même

nous réunir tous, nous rendre où est notre roi et demander à le voir. Jusqu'à quand serons-nous muets ? » Ils tombèrent d'accord sur ce point. Ils se rendirent donc auprès du roi des Ghouls (qu'on leur avait désigné comme l'hôte de leur roi) et ils lui dirent : « Nous cherchons notre roi et voulons savoir où il est allé. » — « Comment cela ? leur dit celui-ci. » — « Voici de longs jours que nous le demandons en vain à sa famille. Ces derniers temps sa fille nous a dit que vous donniez un grand festin auquel vous l'aviez invité. » — « Je n'ai donné aucun festin, dit le roi. » Puis il leur dit : « N'avez-vous point chez vous quelque Ghoul, qui, prenant une autre forme, se glisse dans le château et vous renseigne sur ce que vous voulez savoir ? » — « Tous ceux que nous avons sont connus. Ils ont été vus sous la forme qu'ils peuvent prendre. Nous en avons qui se transforment en bouc, en cheval, en vache. » — « En avez-vous qui puisse prendre la forme d'un rat ou d'un scarabée ? » — « Non. » — « Il nous faut cependant surprendre les propos de la famille ! » — « Hé bien ! aidez-nous dans cette circonstance. » — « J'ai quelqu'un qui tirera au clair le mystère qui enveloppe le sort de votre roi ! » Il appela un de ses Ghouls, lui fit des recommandations et lui dit : « Je te demande de leur retrouver leur roi. Tu vas partir avec eux et les suivre dans leur pays. J'exige

que tu ne reviennes qu'après avoir vu où il se trouve. Tu pénétreras dans le palais sous la forme d'un rat en fouissant sous terre. » Après cela, ils partirent, emmenant avec eux celui qui devait leur découvrir la vérité.

Dès leur arrivée, ils se rendirent encore une fois au palais pour demander leur roi. La femme de celui-ci leur répondit : « Vous êtes un étrange peuple ! Vous avez un roi ; vous ne savez où il est passé et vous ne le cherchez pas ? » Elle les raillait, car elle avait eu vent de la visite qu'ils avaient faite au roi voisin. Mais elle ignorait qu'ils avaient ramené un Ghoul, qui, sous la forme d'un rat, devait l'approcher, l'espionner, écouter ses paroles et flairer par toute sa demeure.

Déçus encore une fois, ils s'en revinrent et dirent à l'étranger : « A toi d'y aller maintenant ! c'est à toi d'aviser ! » Le Ghoul, se transformant en rat, s'enfonça dans la terre. Il eut vite fait de flairer l'odeur du cadavre (qui y était enterré). Après quoi, il voulut sortir de terre, mais il trouva la fille du roi des Ghouls qui s'était métamorphosée en chatte. Celle-ci sauta sur le rat, le happa dans sa bouche et l'apporta à sa mère et à ses sœurs. « Regarde, dit-elle à sa mère, ce Ghoul qui est venu nous écouter. Il s'est transformé en rat. Et je viens de le prendre. » Elles s'armèrent de barres de fer et l'en

menacèrent en lui disant : « Reprends ta première forme. » Il reprit, en effet, sa première forme et on l'enferma dans un silo.

Cependant, les Ghouls, qui attendaient sa sortie, (inquiets), reviennent au château (sous le prétexte) de s'informer de leur roi. Ils trouvent toute la famille en larmes. Dans l'intention de voir ce que devenait celui qu'ils avaient envoyé, ils pénétrèrent en foule dans le palais, faisant semblant de pleurer aussi. On les introduisit dans la chambre à coucher du roi. Et ils se lamentèrent sur sa disparition, disant : « Quelle perte nous faisons en la personne de notre roi ! » Ils avaient bien l'air de croire que leur roi était loin de là. Or il était enterré dans le sol même de la salle sur lequel on avait jeté des tapis pour faire croire qu'il ne s'y trouvait rien.

Après cela, la famille royale ferma les portes du palais. On tira le Ghoul du silo et la veuve du roi lui parla en ces termes : « Je veux que tu reprennes la forme de rat que tu avais prise et que tu sortes de ce pays-ci. Tu te rendras auprès de ton roi. Tu lui diras que le nôtre est mort, mais que, si les gens de notre pays l'apprennent, ils sont dans le cas de vouloir usurper le pouvoir à leur profit. Or j'ai décidé de donner ma fille au fils de votre roi. C'est ce prince que je veux voir régner sur nous, comme je veux que tu sois son lieutenant. »

Le faux rat partit. « Voici, dit-il à son roi, les nouvelles que je t'apporte. Le roi de ce pays est mort. Il a été enterré sur place. Sa veuve te propose de marier sa fille avec ton fils qui deviendrait par cette union le roi de la contrée. » (Le jeune prince appelé), le roi lui dit : « Tu vas te rendre chez nos voisins. Tu épouseras la fille du roi défunt. » — « J'irai, dit le prince, je l'épouserai et je resterai leur roi ! »

Pendant ce temps, les Ghouls, sujets du roi disparu, désespérant (de percer le mystère), portèrent leurs doléances devant un autre roi qui leur expédia quelques-uns de ses Ghouls. Ceux-ci, dès leur arrivée, flairèrent l'odeur (du mort) et leur dirent : « Nous vous en avertissons: votre roi est mort depuis longtemps ! » Alors chacun dans le pays voulut commander. « C'est moi qui gouverne ! » disait-il. L'anarchie souleva de grands troubles. Ils se dévoraient les uns les autres. Les filles du roi défunt se cachèrent et réussirent à être comme si elles n'étaient pas. Puis, quittant leur palais, elles allèrent au-devant du prince auquel elles avaient dépêché le rat. Elles le rencontrèrent sur la route. « De graves troubles, lui dit l'aînée des princesses, agitent notre pays. Nos Ghouls se mangent les uns les autres. Mais nous te livrerons un secret qui te sera utile. Avant tout, aie soin de cacher les projets de mariage que nous formons entre nous. Le

secret que nous te livrons, c'est que notre père est enterré à cent brasses au dessous du sol et que dix Ghouls ont été ensevelis avec lui, sept d'un côté et trois de l'autre. Je te demande, en entrant dans notre pays, dans un moment où mes concitoyens se mangent les uns les autres, de chercher à ramener la paix parmi eux. Pour nous, nous allons sur le champ regagner notre demeure et reprendre notre vie ordinaire. » — « Je leur réserve, leur dit le prince, quelques tours de ma façon, sans compter l'avantage que me donne sur eux le secret que tu me communiques et dont je saurai user. » — « Sans doute, insistèrent-elles, il faut que tu leur dises : « Celui qui saura dire le lieu où votre roi a été enterré, de quelle façon il est mort et avec quoi il a été enseveli, celui-là épousera la fille du feu roi et sera proclamé son successeur. »

Le Prince donc étant entré sur leurs terres, les trouva se dévorant les uns les autres. Il essaya, à la tête de ses gens, de les calmer. (Ils se félicitèrent de son intervention) et lui souhaitèrent la bienvenue. Ils le conduisirent au palais du roi : « Que voulez-vous faire maintenant ? » leur dit-il — « Notre roi, lui exposèrent-ils, a été mis à mort par ses filles et sa femme. Toutes les fois que nous sommes allés le demander, elles nous ont amusés de quelque mensonge. La première fois, elles nous ont raconté qu'il était

l'hôte de votre père à l'occasion d'un festin de chair humaine qu'il offrait. Comme notre roi tardait à revenir nous nous sommes rendus auprès de votre père qui nous a dit : « Il n'est point chez moi ! » Il nous à même donné un Ghoul qui devait nous le retrouver. Mais en vain nous avons attendu ce Ghoul à la porte du palais : il n'en est plus sorti. Elles ont dû aussi le tuer. Aujourd'hui, il vous faut nous indiquer le moyen de nous tirer de cette situation et de choisir celui qui devra monter sur le trône. » La foule à ce moment devint tumultueuse. « C'est à moi que cela revient ! » criait chacun des Ghouls. Le Prince étranger leur dit : « Il convient que celui qui en fin de compte restera maître du royaume épouse aussi la fille du feu roi. » [Ils finirent par accepter cette proposition] « Hé bien ! conclut-il, attendez quatre jours et nous essayerons de trancher la question. » « C'est entendu ! » répondirent-ils.

Le jour même il donna l'ordre de creuser un immense silo en forme de puits. Au fond du silo il fit ouvrir des galeries souterraines dans lesquelles il disposa tout ce qu'il fallait pour frapper les imaginations par des prestiges (1) ».

(Le quatrième jour), les souterrains terminés, il leur dit : « Vous allez entrer par groupes de

(1) Amr echlouïch.

dix dans ce puits. Quand vous en sortirez, il vous faudra répondre sur les trois questions suivantes : De quoi votre roi est-il mort ? Où est-il enterré ? avec quoi l'a-t-on enseveli ? Celui qui saura (nous éclairer sur ces trois points) épousera la fille du feu roi et sera lui même proclamé roi. »

Le puits avait été creusé loin de la ville. Il y conduisit dix (de ceux qui voulaient tenter l'aventure); il les y descendit ; puis il en ferma l'orifice sur leur tête avec (des tôles) de fer. Il les y laissa deux jours. Ce temps passé, il enlève le cercle de fer; il leur crie, disant : « Qu'avez-vous vu ? » (Les malheureux), sortant ahuris, ne savent où ils sont. « Ah ! Seigneur des Ghouls, lui disent-ils, nous avons vu des ghouls gigantesques qui brandissaient dans leurs mains des épées enflammées. Ils couraient sur nos talons, tandis que nous fuyions devant eux, et ils nous mangeaient. Engloutis dans leur ventre, nous sortions par leur anus. Et ils nous assommaient à coups de barre de fer. Ah ! nous n'aurions pas osé dire alors que nous nous en tirerions sains et saufs ! Et ce supplice n'a pris fin que lorsque nous sommes remontés. O roi des Ghouls, nous ne prétendons plus ni à la royauté ni à la main de la princesse ! »

Il y achemina encore un autre groupe de dix. Ceux-ci furent en proie à d'autres terreurs,

à d'autres supplices. Ils voyaient sortir soudain de l'ombre des êtres qui n'étaient point descendus avec eux. Ces spectres s'approchaient d'eux et leur arrachaient les bras et les jambes, puis ils les leur remettaient. Ensuite ils les hissaient, pendus par les paupières, dans l'espace. Après deux jours (de ces tortures), le fils du roi des Ghouls les héla, disant : « Qu'avez-vous vu ? » Ils lui racontèrent leurs épreuves. Et il ne se trouva plus personne qui voulût s'aventurer dans la crypte souterraine.

Alors il assembla le peuple à nouveau : « Je vous prends à témoin, dit-il, que je vais descendre dans le puits et que je me fais fort d'éclaircir avant peu les trois questions qui se posent au sujet de votre roi, à savoir où il est enseveli, avec quoi il a été enseveli, et s'il est mort de mort violente ou non ». Et il laissa toute la population de la ville étonnée de le voir s'enfoncer seul dans les souterrains, et se demandant ce qui allait lui arriver.

Il y resta dix jours. Mais, les nuits, se métamorphosant en rat, il venait à la ville et il écoutait ce que l'on disait de lui. Il surprit un jour ces propos : « Nous sommes bien sûrs qu'il deviendra notre roi : ce qui fera de nous la risée des autres peuples de ghouls. Mais savez-vous les moyens dont nous disposons contre lui, pour le tuer, lui et les filles du feu

roi et celle qui sera alors sa femme ? Il nous faut nous rendre auprès du roi qui règne sur un million de Ghouls. Nous le supplierons de nous envoyer certain Ghoul qu'il a à son service et qui sait se transformer en vipère. Il se faufilera jusqu'à notre roi, puis jusqu'à sa femme, enfin auprès des autres filles du roi défunt. » « Voila une idée excellente ! s'écrièrent quelques-uns. Il faut dès maintenant dépêcher auprès de ce monarque pour qu'il nous envoie ce secours. Avant qu'il ne sorte de la crypte et avant qu'il ne devienne notre roi, nous devrions le prévenir et le mettre à mort ! »

Abandonnant la figure du rat, il prit celle d'une mouche et il se mit à surveiller leurs entretiens. Certains Ghouls disaient : « Allons de ce pas massacrer les filles du feu roi et leur mère. Nous les ensevelirons ; et, quand il sortira de la crypte, nous lui dirons que nous ne les avons pas vues. » D'autres disaient : « Il faut entourer leur palais de flammes et les brûler vives ! Que pourra-t-il faire après ? » Ils finirent par s'entendre sur le premier avis : ils demanderaient au roi dont on avait parlé celui qui se métamorphosait en vipère. Et, de fait, ils se rendirent auprès de ce roi et ramenèrent ce Ghoul.

Le dixième jour arrivé, le prince sortit du puits sous sa forme de Ghoul. Tous vinrent le féliciter, montrant au dehors de la joie, tandis

qu'ils cachaient la trahison dans leur cœur. Pour lui, il avait entendu leur discours, mais il affectait de n'en avoir aucun soupçon. Il assembla tous les habitants du pays, tant hommes que femmes, et il leur dit : « Questionnez-moi sur ce que j'ai vu dans ce puits et dans les galeries qui s'y trouvent. » — « Eh bien ! leur dit-il, j'y ai trouvé les Ghouls de la Mer ainsi que leur roi. Ils se sont livrés à des réjouissances en mon honneur et m'ont offert un grand festin. Ils ont promis de m'envoyer deux cents têtes de bétail humain en cadeau, sans compter d'autres présents. Mais, avant, il faut que je vous renseigne sur le sort de votre roi, sur le lieu de sa sépulture et ses compagnons de sépulcre. » — « D'abord, continua-t-il, votre roi est mort de mort naturelle (1). Quant à ceux que l'on a ensevelis avec lui, ils sont au nombre de dix, sept à l'un de ses côtés, trois de l'autre. Enfin, il est enterré ici, dans cet endroit même. » Tous lui répondirent, disant : « Tu es notre roi ! De plus, si tu le désires, épouse la fille de notre défunt roi. »

Ils ajoutèrent : « Nous allons t'offrir un festin (en l'honneur de ton avènement) ». « Attendez, leur dit-il, que j'aie reçu le régal que doivent m'envoyer les Ghouls de la Mer. » — « Non, dirent-ils, nous t'offrirons le nôtre d'abord et

(1) De la mort du bon Dieu (mout rebbi).

les gens de la mer te traiteront après. » — « Mais il leur dit : « Laissez-moi vous raconter de quel festin les gens de la mer comptent me régaler. Ils me serviront cinq cents vipères. Ces gens de la mer sont tous tombés d'accord sur le choix des vipères ! Ils m'ont dit aussi que par surcroît, ils me construiraient un palais sous terre où habiteraient la fille du feu roi et ma belle-mère. Quelques-uns m'ont même dit : « Nous t'enverrons mille quintaux de bois pour faire un beau rôti !... » Tous comprirent ces allusions. Ils se regardaient les uns les autres, en pensant dans leur for intérieur : « Il ne nous reste plus, après cela, qu'à fuir de ce pays. Voilà un roi qui ne s'annonce pas comme son prédécesseur lequel était la débonnaireté même ! » — « Qu'avez-vous donc ? leur demanda-t-il. Etes-vous troublés par ce que je vous ai dit de mes rapports avec les Ghouls de la Mer, ou des vipères, ou du bois, ou du château que l'on se proposait de bâtir sous la terre ? » Il les raillait ainsi, à mots couverts, faisant allusion en parlant des vipères au ghoul qu'ils avaient amené pour le tuer et qui se transformait en vipère ; en parlant du bois, au projet qu'avaient formé quelques-uns d'entre eux d'envelopper le palais de flammes pour brûler la famille du roi défunt ; en parlant du château sous terre, enfin, à la proposition que quelques-uns avaient faite de massacrer la famille royale

et de l'enterrer. Ils n'avaient nourri aucun mauvais dessein qu'il ne leur reprochât d'une façon détournée. Enfin il leur dit : « Assemblée des Ghouls, m'acceptez-vous comme votre roi ? » Ils répondirent : « Nous t'acceptons ! » — « Acceptez-vous que je prenne en mariage la fille de votre roi ? » — « Nous l'acceptons, tous, hommes et femmes ! »

« Je vous recommande, leur dit-il, de veiller sur la veuve de votre roi et sur sa fille. Je vais reconduire les ghouls de mon père dans leur pays et ramener ma mère et mes frères pour qu'ils assistent à mes noces. Je compte aussi pousser jusqu'à la mer pour recevoir le présent (dont je vous ai parlé) ». Ils lui firent leurs adieux en lui souhaitant bonne chance. Mais, à peine arrivé aux portes de la ville, il se transforma en mouche, comme il l'avait fait déjà, et il revint au milieu d'eux. Il les trouva se chamaillant et, dans leur dépit, s'accusant les uns les autres : « C'est toi, disait l'un, qui l'as renseigné sur la vipère ! » Celui-ci interpellait celui-là : « C'est toi qui nous as dénoncés pour l'incendie. » Un autre ajoutait : « C'est toi qui lui as rapporté nos projets d'assassinats ! » Pendant que les ghouls se querellaient ainsi, ceux qui avaient fait venir le Ghoul-Vipère allaient le trouver et l'entretenaient. Ils ne se doutaient pas que leur roi était métamorphosé en mouche,

que partout où ils se rendaient, il les suivait, et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient. Ils croyaient que, réellement, il était parti chercher sa famille pour ses noces. Ils se prévalaient de leur ghoul capable de se transformer en vipère et ils ne se méfiaient pas de leur roi qui était transformé en mouche et ne les quittait pas.

Le lendemain, ils entendirent une troupe de ghouls qui venaient vers eux en frappant gaiement sur leurs tambourins. Au milieu d'eux, l'on remarquait le nouveau roi. Les sujets sortirent au-devant de lui en faisant résonner aussi des tambourins. Le ghoul qui devait se transformer en vipère était avec eux. Ils firent cortège au roi jusqu'au palais. Ils y introduisirent sa famille et y entrèrent eux-mêmes, pêle-mêle, amis et ennemis. Or, le roi connaissait ses partisans et ceux qui ne l'étaient pas. Après quelques moments de repos, il appela un homme de la foule et lui dit : « Tu vas te rendre au bord de la mer. Tu trouveras un individu sur le rivage. Dis-lui : « Notre nouveau roi t'envoie le salut. Il te demande de lui expédier le gage que tu lui as promis, à savoir les deux cents adamites de la mer, en un seul envoi. Commande aux hordes des génies Rouhaniïn de réunir cette troupe au complet, et de la transporter en un clin d'œil, avec celui qu'il a député vers toi, entre les mains de notre roi. »

Les adversaires du nouveau roi se sentirent pénétrés de crainte en entendant parler de ces forces qui venaient en si grande diligence de la mer, (sur un ordre de sa bouche), et qui transportaient (si facilement) même un ghoul. De ce moment ils redoutèrent leur chef nouveau. « Nous te demandons en grâce, lui dirent-ils, d'accepter le festin (que nous voulons t'offrir) ». Mais leur appréhension grandit dans leurs cœurs, quand ils remarquèrent que les présents ne consistaient qu'en deux cents adamites, et qu'ils ne virent ni les vipères, ni le bois, dont il ne leur avait parlé, cela devenait certain, que par ironie. (Enfin), le soir où il entra dans la chambre nuptiale, ses sujets lui offrirent un grand festin. Lui-même fit son dîner de gala quelque temps après.

Un jour cependant ceux qui gardaient la haine de l'usurpateur dirent au ghoul qui devait se changer en vipère : « Qu'est devenue la besogne que tu devais nous faire ? » — « C'est pour cette nuit, » répondit-il. Il se rendit à la porte de la demeure royale et entra. La porte une fois franchie, il écouta. Il devait entendre les chats miauler dans le ventre du couple endormi, et les bœufs mugir et les hommes crier et les chiens hurler. Alors seulement le roi serait plongé dans le sommeil et il pourrait avancer, se changer en vipère et le tuer. Mais quand il

eut pénétré dans la maison, il n'y trouva personne. Et le jour se leva sans qu'il ait pu rien faire.

Cette situation dura deux ans, pendant lesquels le roi toujours bien renseigné déjoua les embûches de ses ennemis. Un jour, ils lui dirent : « Nous avons l'intention de t'offrir un festin au bord de la mer. » — « Attendez, leur répondit-il, que l'air soit plus chaud. Nous pourrons voir alors les vipères sortir de leurs trous et se donner carrière ! » Cette réponse était une malice à leur adresse. Mais au retour de (cette partie de plaisir sur le) bord de la mer, quand le roi fut monté dans son palais, cette nuit-là même, le Ghoul-Vipère s'obstina à guetter le moment où le roi devait s'endormir. Quand il entendit les miaulements des chats au fond des entrailles royales, les abois des chiens et les cris des hommes, il entra dans la chambre à coucher. Mais le roi s'était transformé en dragon. Il engloutit la vipère. Il la garda toute la nuit dans son ventre.

Le lendemain, il convoqua tous les Ghouls, grands ou petits. « Savez-vous, leur dit-il, ce que j'ai dans le ventre ? » Ils se turent. Après un moment, il leur dit : « Répondez-moi ! » — « Nous ne le savons pas, lui dirent-ils. » Cependant un de ceux qui avaient été chercher le Ghoul éleva la voix et dit : « O roi, c'est peut-être une vi-

père! » — « Comment voulez-vous que sorte cette vipère? leur demanda-t-il. » — « Comme vous le voudrez. » Il éternua et la vipère lui sortit par le nez. Il dit à la vipère : « Change-toi en Ghoul, comme tu étais! » Elle reprit sa première forme. Le roi alors se fit dragon. Il entra dans la bouche du Ghoul. Une fois dans son ventre, il grandit, grossit, tant que ce Ghoul éclata et se fendit en deux. Et tout le monde avait les yeux sur lui. « Amenez-moi, leur dit-il, ceux qui ont été le chercher dans son pays. » Les uns étaient présents, les autres absents. On traîna devant lui ceux qui étaient absents. Il les garrotta comme ceux qui étaient présents. Il les jeta tous dans un silo, entassa sur eux du bois et les brûla vifs.

(Conté par Khira, née près de Damiette, arrondissement de Médéa).





LA GHOULE AUX SEPT TÊTES

Les gens racontent, à propos des Ghouls et de leur hideur, qu'une Ghoule avait sept têtes et sept bouches et sept paires d'yeux... en un mot sept de chacun de nos membres. Sa mère, pendant longtemps, s'était rendue chez les Ghouls de sa race : Quelques-uns lui souhaitaient la bienvenue, d'autres ne savaient si elle existait ou n'existait pas. Le jour où elle vit sa fille telle que nul ne pouvait la vaincre, elle lui dit : « Ne sors pas d'ici : je vais encore faire une tournée. J'irai solliciter le roi des Ghouls. S'il m'accueille et me donne l'hospitalité, c'est bien. Mais, s'il me dit quelque chose, je reviendrai à toi : Vas alors et jette-toi sur lui, sur sa femme et ses enfants ! »

En quittant sa fille, elle se rendit tout droit chez le roi des Ghouls, entra chez lui et dit : « Roi des Ghouls, je suis venue te demander l'hospitalité. » Il lui dit : « Sois la bienvenue toi dont la fille a sept corps et qui dis que, si

je ne te reçois pas en hôte, tu m'enverras ta fille et qu'elle se jettera sur moi ! » Elle lui demanda : « Qui donc te l'a dit ? » Il lui dit : « Nous l'avons entendu s'entretenir avec toi. » Lorsque cette Ghoule causait, les montagnes retentissaient de sa voix, comme si c'eût été le tonnerre. Si elle voulait parler, ses sept bouches parlaient à la fois. Il ajouta : « Je vous donne l'hospitalité à toi et à ta fille ! » Le roi des Ghouls avait compris que, si cette Ghoule devenait grande, elle le mettrait à mort et mettrait à mort tout le monde.

La mère de la Ghoule aux sept têtes s'en retourna. Elle dit à sa fille : « Tous les propos que tu m'a tenus, le roi des Ghouls les a entendus. Il s'est montré très heureux d'avoir de mes nouvelles et des tiennes. Je crois bien qu'il songe à t'épouser. » — « Je le voudrais bien, répondit la Ghoule. S'il me prend, je le prends. Je l'épouse, mais avec une arrière-pensée. Le mariage fait, j'attendrai le moment où tout se mettra à chanter dans son ventre. Je tomberai sur lui et le mangerai. J'en ferai autant à ceux qui l'entourent. D'ailleurs, quand ceux-ci resteraient dans le pays, je ne m'en mettrais pas en peine !.... » — Sa mère lui dit : « Quand tu sauras qu'il veut te prendre pour femme, tu attendras pour te rendre auprès de lui, qu'il te dépêche de ses gens ou qu'il vienne en personne ».

Cependant, le roi faisait avertir ses sujets qu'ils eussent à s'assembler chez lui pour délibérer. Tous les Ghouls se rendirent auprès de lui. Il leur dit : « Je vous en avertis : il y a parmi nous un fléau menaçant. Qu'elle grandisse avec les années et nous ne trouverons plus le moyen de nous en délivrer jamais. Il nous faut chercher un expédient. » L'un des Ghouls leur dit : « Il faut faire comparaître cette Ghoule et l'amener ici, elle et sa mère! » Le roi leur dit : « Elle ne viendra pas, à moins d'une ruse. Allez lui dire que le roi est fier d'elle et montre sa satisfaction depuis que sa mère est venue le voir, qu'enfin il va disant : « Avec cette petite Ghoule, nous nous emparerons de tout ce que peuvent posséder les Ghouls. »

Une délégation d'environ mille Ghoules partit. Ces Ghoules amenaient avec elles cent vaches, cent adamites, cent brebis, une centaine de chaque chose. Elles étaient encore loin du but qu'elles entendaient un grondement comme celui des tambours. En entrant dans sa caverne, elles dirent à la mère : « Nous sommes venues vous chercher, toi et ta fille, pour vous conduire chez le roi. Il veut être votre hôte. » Elle leur répondit : « Avant que j'eusse cette fille, il n'y avait personne qui me connût. Maintenant qu'elle a grandi, le roi lui-même se met à m'envoyer des exprès et des présents. Je veux que

votre roi des Ghouls vienne me trouver en personne! » Pendant ces pourparlers, la jeune fille aux sept têtes se tenait cachée dans la caverne.

Les envoyées se fatiguèrent à les supplier : elles ne voulurent mettre le pied dehors ni l'une ni l'autre. Quelques-unes d'entre elles retournèrent auprès du roi pour lui exposer la chose et les autres restèrent avec les cadeaux pour les garder.

Arrivés devant leur roi, des émissaires que celui-ci avait envoyés avec les femmes, lui dirent : « L'avis que tu nous as ouvert est sage. Elle nous tuera et te tuera. Nous devons aviser à nous sauver. » Il leur dit : « Avant que je l'amène ici, je veux que nous ayons pris nos dispositions. Il est nécessaire que j'y aille et que ce soit moi qui les invite à venir, toutes deux, mais je ne me mettrai en marche avec elles que lorsque vous aurez creusé une fosse et que vous l'aurez remplie de feu. Le jour du départ, je vous ferai venir sous couleur de me faire escorte. Et quand nous arriverons à la fosse, vous vous masserez autour d'elle, et la pousserez dans le trou béant. »

Après cela, le roi des Ghouls quitta sa demeure et partit en compagnie de ceux qui étaient venus le renseigner. Dès son arrivée, sa mère et lui s'abouchèrent avec la mère de la jeune fille à l'entrée de la caverne. Celle-ci dit au

roi : « Est-ce moi ou ma fille que vous êtes venus chercher ? » Le roi lui dit : « Toi et ta fille. » Elle lui dit : « Tu as amené ta mère pour voir ma fille : dis-lui d'entrer dans la caverne. » Celle-ci y étant entrée, la mère de la jeune fille aux sept têtes et le roi des Ghouls restèrent à s'entretenir. Il lui dit : « Tu n'as pas agréé les cadeaux que je t'ai envoyés. » Elle lui dit : « Je les agrée. » Alors on fit avancer ces présents (en troupeaux). La fille, se jettant dessus, en dévora la moitié, à elle seule; le roi eut peur de la voir dévorer sa mère avec. Il dit ensuite à la Ghoule : « Vous ne savez pas ce que je suis venu faire. Je suis venu te demander de me donner ta fille en mariage. » Elle lui dit : « Entre dans la caverne et parle-lui toi-même de vive voix. » Quand il fut entré, il ne trouva plus sa mère. Il se hâta de sortir, et ne put adresser un mot à la jeune Ghoule.

Il leva le camp et s'en revint avec tout son monde dans son pays. [Sa ruse s'était retournée contre lui]. Ils en restaient tout déconcertés. Il trouva la fosse prête et le bois dedans. Il dit aux siens : « Hé bien ! Que devons nous faire ? Après tout, nous n'avons rien à craindre de sa mère, mais bien d'elle seule ! [Donc si nous la supprimons, nous sommes sauvés]. » Il fit faire des publications dans sa province, disant : « Je voudrais un Ghoul qui se métamorphosât, par

exemple, en rat. Il fouirait jusque dans la caverne et écouterait ce qu'elles disent à notre sujet. » Vingt Ghouls se présentèrent. Un d'eux lui dit : « Je deviendrai abeille et j'entrerai dans son œil et l'aveuglerai d'un œil, sur ses quatorze yeux. (Mes amis en feront autant pour chacun des autres.) » Un autre dit : « Moi, je deviendrai scorpion et j'entrerai dans une de ses oreilles, je la lui boucherai. » Un autre dit : « Moi, je deviendrai vipère et entrerai dans son nez et j'intercepterai sa respiration. » Un autre dit : « Moi, je deviendrai mouche, j'entrerai dans sa bouche, puis je deviendrai couteau et lui couperai la langue. Elle en aura perdu une sur sept ! Les autres feront le reste. » Ils se retirérent à l'écart et prirent ces différentes formes. Ils se glissèrent dans la caverne. Pour ceux qui s'étaient transformés en rats, elle les attrapa et les mangea. Pour ceux qui était devenus abeilles, quand ils entrèrent dans ses yeux, elle ferma sur eux les paupières et les écrasa. Pour ceux qui s'étaient faits scorpions, quand ils entrèrent dans ses oreilles, elle frotta celles-ci contre les murs et ils en sortirent en bouillie. Pour ceux qui s'étaient changés en vipères, quand ils entrèrent dans ses narines, elle éternua et ils tombèrent morts. Enfin, ceux qui s'étaient métamorphosés en mouches, quand ils entrèrent dans ses bouches, elle les pinça sous

ses langues et ils moururent sur-le-champ. Les autres Ghouls, qui s'étaient postés pour guetter ce qui adviendrait, ne voyant plus rien paraître de leurs camarades, ne pouvaient se décider ni à revenir auprès du roi, ni à rester. La vieille étant sortie à ce moment, les aperçut et leur dit : « Allez, vous autres, vous porterez cette nouvelle ! » Ils allaient leur chemin quand la Ghoule aux sept têtes les rattrapa sur la route. Avant qu'ils pussent se reconnaître, ils se virent au fond de son ventre, réunis avec leurs camarades.

Cependant le roi attendait leur retour. Mais il n'en reparut pas un. Il en envoya d'autres, environ quarante. Il n'en reparut pas un. Il en envoya d'autres encore. Enfin il demanda son concours à un autre roi célèbre pour les Ghouls qu'il commandait. « Je vous informe, lui disait-il, qu'un fléau s'est déchaîné sur notre pays. S'il continue comme il a commencé, il nous fera tous périr. » — « Pour moi, lui fit répondre le roi étranger, cette Ghoule ne me fera pas périr. Qu'elle arrive jusqu'à moi et je lui ferai son affaire en une minute ! »

La colère s'empara du roi qui avait envoyé contre elle ses Ghouls et qui n'en avait pas vu revenir un. Il marcha contre elle, en personne, en amenant tout ce qu'il comptait de Ghouls avec lui. Il emporta aussi le bois que l'on avait

rassemblé dans la fosse. Quand il fut proche, la Ghoule sortit de la caverne et leur cria : « Je vous accorde l'aman ! » Ils s'approchèrent, et elle les fit asseoir près d'elle. Et ils entendirent la mère du roi des Ghouls crier du fond du ventre de la Ghoule aux sept têtes. Et les autres, ceux qui avait pris la forme de vipères, de scorpions, de mouches, d'abeilles, se mirent à dire au roi : « Nos ruses ne nous ont servi à rien avec celle-ci. » La mère de la Ghoule aux sept têtes lui dit : « Tu entends ce qu'ils disent. » — « J'entends, lui dit le roi. » Elle dit à sa fille : « Rends-lui sa mère. » Elle éternua et l'évacua par le nez. « Va-t-en maintenant, dit la vieille au roi. Remporte le bois que tu as emporté pour nous brûler ! »

La Ghoule aux sept têtes dit au roi : « Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir tiré vengeance du sang du prince des Rouḥânïïn. » En ce moment elle changea de forme et prit celle des Rouḥânïïn, mais en gardant toujours sa nature septuple, ses sept têtes, ses sept (paires de) jambes, etc. « Je voudrais, lui dit le roi, que vous me disiez qui a mangé le fils du roi et comment il fut mangé. » Elle lui dit : « Un jour, il sortit de la mer pour courir dans la campagne. Les Ghouls l'aperçurent; ils lui donnèrent la chasse. C'était un jeune enfant. Ils le saisirent. Il se fatigua à les supplier. Il leur dit : « Vous vous en repentirez ! » Ils lui dirent : « Nous al-

lons te partager entre nous et ta famille fera ce qu'elle voudra ! » Ils le mangèrent. Ensuite, l'enfant tardant à rentrer, ses parents furent consumés d'inquiétude. Ils nous chargèrent de rechercher ceux qui l'avaient mangé et d'en tirer vengeance, en leur rendant la pareille ou le double. » La vieille mère de la Ghoule aux sept têtes dit au roi : « Quand je suis venue te trouver, je t'ai dit : je viens te demander hospitalité et je t'ai dit que j'avais une fille et que je l'amènerai avec moi. Nous avons eu depuis maille à partir. Et tu as creusé une fosse pour y brûler ma fille ! Si vous autres, sur le continent, vous ne craignez pas Dieu, nous autres, dans la mer, nous le craignons. Nous ne vous ravissons personne. Vous autres, vous pensez que « tout ce qui provient de la mer se mange » (1). Mais si vous connaissiez Dieu, vous ne seriez pas anthropophages. » Ensuite elle leur dit : « Allez-vous en d'ici pour que puissent venir nos amis de la mer ! » Les Ghouls se levèrent. Ils n'avaient pas osé espérer qu'ils se retireraient sains et saufs (2).

(1) Proverbe qui se retrouve à Marseille.

(2) *Variante :* A vrai dire, la mère de la Ghoule aux sept têtes n'avait pas vu ce bois de ses yeux. C'étaient les génies de la mer, parents d'un enfant que les Ghouls avaient dévoré, qui l'avaient renseignée. Ensuite elle

Alors le roi dit à sa mère : « Quelle était votre situation dans le ventre de cette Rouḥâ-

dit à sa fille : « Nous ne quitterons ce lieu que lorsque nous aurons vengé l'enfant du roi des Rouḥânîin. » Le roi des Ghouls lui dit : « Je voudrais que tu me signales celui (des miens) qui vous a mangé cet enfant et dans quelles conditions on s'en est emparé et on l'a mangé. » Elle lui dit : « Un jour il sortit de la mer pour se promener dans la campagne. Il rencontra des Ghouls qui sont sous ton autorité. En vain il les supplia, versa des larmes et leur dit : « Vous vous en repentirez ! » Ils lui dirent : « Nous allons te partager, et tes parents feront ce qu'ils voudront ! » Enfin, malgré tout, ils le mangèrent. Quand les père et mère virent qu'il ne rentrait plus, ils furent pris d'inquiétude. Ils sortirent de la mer à sa recherche, pleurant à l'envi l'un de l'autre. Ma fille était alors petite et habitait avec moi sur le bord de la mer. Je leur dis : « Il est inutile de chercher votre enfant, les Ghouls l'ont mangé. » Ils nous dirent : « Si vous voulez faire une bonne action, vous le vengerez ! » — « Ne craignez rien, leur dis-je, quand ma fille aura grandi, nous le vengerons au pair et au double (bettsani ouelmetsenni). » Et aujourd'hui ses parents nous ont mis en demeure de châtier ceux qui l'ont mangé. Quatre d'entre eux ont été déjà envoyés dans le dernier tiers du monde. Pour le cinquième, nous sommes encore à sa recherche, mais nous l'aurons bientôt trouvé ! » Elle ajouta : « J'ai sur le cœur que tu aies creusé la fosse et que tu l'aies remplie de bois pour brûler ma fille !.., Enfin allez-vous en en paix : voici venir nos amis de la mer ! »

nia ? Elle lui répondit : « Je n'étais pas dans son abdomen. Quand elle m'eut avalée, je me trouvai dans la mer ». — « Et les gens que j'ai envoyés ? » — « Elle les a jetés dans le dernier tiers du monde (1). » — « Et les troupeaux que je leur ai offerts en présent ? — « Ils se sont fondus en eau ! » — « Comment ont-ils pu devenir de l'eau ? » — « Elle a soufflé dessus comme un serpent qui siffle (en menaçant), et instantanément ils sont devenus de l'eau. »

Ensuite le roi des Ghouls fit une proclamation à ses sujets, quand ils furent rassemblés : « Qui de vous s'est rendu du côté de la mer et a mangé un jeune enfant ? » L'un deux lui parla et lui dit : « C'est moi et avec moi quatre autres de ceux qui se sont transformés en scorpions, vipères, etc. Je reste seul maintenant ! » Le roi lui dit : « Débrouille-toi avec ces gens-là ! » Il lui dit : « Eh quoi ! me débrouiller moi-même ! Quel est le roi qui tient pareil langage à un de ses sujets, et qui ne le couvre pas de sa protection ? Mais c'est bien ! adieu, je me rends auprès d'un autre roi ! » « Pars, lui dit-il. Va dans un pays, où tu voudras, pourvu que je n'encoure pas ma perte à cause de toi ! »

Ce Ghoul qui avait mangé le petit enfant, le

(1) Fettsolout el akhir mneddonia.

fils du roi des Rouḥânïïn, émigra dans le pays du roi qu'avait jadis appelé à son secours le roi des Ghouls.

[Nous l'avons vu], il lui avait fait dire : « Cette ogresse est un fléau qui sévit chez nous ». L'autre lui avait répondu : « Si elle vient jusqu'à moi, la Ghoule aux sept têtes, et qu'elle tombe entre mes mains, je sais ce que je lui ferai ! » C'est auprès de ce roi que le Ghoul banni alla chercher assistance. Quand il le vit arriver auprès de lui, le roi lui dit : « Quelle est la raison pour laquelle tu es venu à moi ? » Il lui raconta l'histoire du commencement à la fin. » Le roi lui dit : « Votre roi est un poltron ! Qu'elle vienne et j'abolirai ses traces ! »

A peine avait-il achevé ces mots, qu'il entendit un grondement comme celui du tonnerre. Les Ghouls, dans tout le pays, en furent épouvantés. Ils s'arrêtaient à chercher les signes de cet orage et ne savaient pas d'où il venait. C'étaient la Ghoule et sa mère qui grondaient dans leur caverne. Quelque temps s'écoula. Enfin la Ghoule aux sept têtes apparut, elle-même et sa mère. Le roi des Ghouls alla au-devant d'elle. Il amenait une immense suite de monde avec lui. Il lui dit : « Sois la bienvenue ! » La vieille lui répondit : « Va souhaiter la bienvenue à l'hôte qui est venu chez toi te demander secours et protection. Pour nous, nous ne

recevons pas l'hospitalité de ceux qui mangent la chair humaine et prennent en traîtres les enfants des rois, comme vous le faites ». Le roi des Ghouls lui répondit : « Cette nuit, si tu passes la nuit ici avec ta fille, nous ferons cuire ta chair et nous la mangerons! Nous ne sommes pas comme le roi qui vous apportait des présents et vous faisait creuser un fossé où il voulait vous brûler, tout en te flattant de l'espoir d'épouser ta fille. Nous sommes gens de cœur. Nous vous combattrons toi et ta fille ouvertement. »

En un clin d'œil, disparaissant aux yeux, le roi des Ghouls avec ses gens se rendit à la caverne. Ils n'y trouvèrent personne. Ils s'en revenaient, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de lamentations et un grondement semblable à celui du tonnerre. Ils coururent de tous côtés sans trouver d'où venait le bruit.

Quelques jours après, ils rencontrèrent quatre femmes avec la Ghoule aux sept têtes et sa mère. Ils marchèrent droit à elles pour les combattre. Ils les entourèrent et leur dirent : « Que voulez-vous chez nous? Nous vous avons dit que si nous vous trouvions ici nous vous mettrions à mort ». Les Raouâhin (1) de la mer leur dirent : La terre est la terre d'Allah !

(1) Ou Rouḥânîîn.

Quelles prétentions élevez-vous sur elle? » Ils leur dirent : « Nous ne connaissons pas cet Allah dont vous parlez. » Les gens de la mer leur dirent : « Nous voulons que l'on nous livre celui qui, traqué de pays en pays, s'est réfugié chez vous, et, en second lieu, que si vous craignez Dieu, vous cessiez vos repas de chair humaine. » Les Ghouls et leur roi leur répondirent : « Nous allons continuer par vous et vous y faire passer aussi! » Ils n'achevèrent pas ces mots. Les gens de la mer soufflèrent sur eux : ils se mirent à flamber tous et leur roi avec eux. D'autres Ghouls accoururent, les gens de la mer soufflèrent sur eux : ils furent emportés comme de la poussière dans les airs. Les Ghouls se rendirent auprès du banni qu'ils avaient accueilli et le chassèrent dans un autre pays.

Un beau jour, dans ce pays aussi on entendit gronder comme le tonnerre de lennaïr (Janvier). Le roi des Ghouls, dans cette contrée, dit : « Qu'est-ce que cela? » On lui dit : « Peut-être que le proscrit est caché dans notre pays. Il a mangé le fils du roi des Rouḥânïïn de la mer. Ses complices ont été châtiés et il fuit de région en région ». Le roi leur dit . « Je veux que vous le cherchiez, que vous le garrottiez et que vous me l'ameniez! Il ne faudrait pas qu'il nous arrivât ce qui est arrivé aux autres Ghouls. » Ils le cherchèrent et l'amenèrent par ruse au roi. Dès

qu'ils l'eurent garrotté, les grondements de tonnerre cessèrent. On entendit des hululements de joie. Les Ghouls et leur roi le conduisirent, les mains derrière le dos, et le remirent entre les mains de la Ghoule aux sept têtes. Elle leur raconta cette affaire depuis le commencement jusqu'à la fin. Après cela, elle souffla sur lui. Il fut emporté dans les airs et alla rejoindre ses complices dans le dernier tiers du monde.

Après quoi, (les coupables ayant été punis), ces gens de la mer, avec la Ghoule aux sept têtes et sa mère, disparurent brusquement, sans que personne pût dire où ils étaient ailés, si la terre les avait engloutis ou s'ils s'étaient fondus dans les airs.

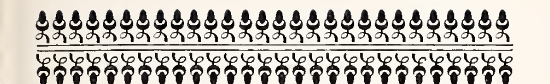
(Conté par Khira, de Damiette).



DEUXIÈME PARTIE

DÉCOUVERTE

DU PAYS DES GHOULS



LE GHOUL AVEUGLE ET LES NAVIGATEURS

On raconte de quarante adamites, faisant métier de trafiquer sur mer, que, après un voyage qui avait été fort long, ils virent leur bateau désemparé par une tempête. Ayant perdu leur voilure, ils furent réduits à ramer de leurs mains. (Plus tard) même (le navire ayant coulé), ils se sauvèrent sur une poutre. Ils flottaient ainsi au gré des vagues, se demandant comment ils pourraient toucher à la terre ferme et échapper à la mort, lorsqu'enfin le vent les poussa sur un rivage. Le pays où ils avaient atterri semblait désert. Pas un arbre, pas une pierre ne s'y dressait (1). Les naufragés se nourrirent (avec les herbes des champs), avec les plantes qui

(1) Bla hadjra bla sedjra, expression toute faite s'appliquant au désert.

poussent sur la terre d'Allah. Ils marchèrent pendant plusieurs jours et enfin aperçurent, au loin devant eux, un troupeau de moutons qui paissaient.

A cette vue, ils furent remplis de joie, parce que, depuis qu'ils étaient descendus dans ce pays, il n'avaient pas encore vu un oiseau voler ni entendu un chacal hurler. Ils se dirigèrent de ce côté, ayant hâte de prendre langue et de questionner sur la route qu'ils devaient suivre le berger de ce troupeau. Quand ils en approchèrent, ils virent venir à eux un homme aveugle. Il avait à la main un bâton. Une femme le conduisait. Celle-ci avait l'apparence des femmes du sud, des Sahariennes. Ils firent leurs salutations à cet homme et à cette femme qui leur dirent : « Où vous rendez-vous ? » Ils leur firent le récit de leur navigation et de leur naufrage et terminèrent en leur disant : « Nous ne savons pas où nous allons. Nous errons à l'aventure sur la terre d'Allah. Enfin nous vous rencontrons et vous pourrez nous montrer la route que nous devrons prendre. » L'aveugle et sa femme les rassurèrent. « Vous ne manquerez de rien. Vous aurez avec nous tout le bien-être et la sécurité désirables jusqu'à ce que nous vous ayons mis où vous devez aller. »

Ces paroles remplirent de joie les quarante voyageurs. La vieille alla leur traire du lait,

Ils en burent. Et toute la troupe, moutons en tête, se mit en route (vers le logis). Nos navigateurs ne doutaient nullement que ce couple ne se composât d'adamites, et ne fût de race humaine, comme eux. (En réalité, c'étaient des Ghouls) et ils conduisaient leurs hôtes à la caverne des Ghouls. Comme les adamites exténués se plaignaient de la fatigue, l'aveugle leur dit : « Nous arrivons. Encore quelques pas et nous rentrerons au douar. Là nous vous préparerons à souper. Nous vous donnerons des vivres pour la route. J'enverrai mon fils vous reconduire jusque dans vos demeures. Vous vous y rendrez sur des montures (et non à pied). » Les adamites étaient tout heureux et ils marchaient. Au coucher du soleil, ils arrivèrent à la lisière d'une forêt. Les Ghouls les y firent entrer. C'était là qu'était leur caverne. Quand ils furent sur le seuil de celle-ci, subitement, ils se transformèrent et devinrent Ghouls.

A cette vue, les voyageurs s'arrêtèrent, immobiles d'horreur. Ils ne pouvaient songer à fuir et ils ne pouvaient rester. L'effroi les rendait muets. « Avancez ! » leur dit la Ghoule, femme du Ghoul aveugle. Il la suivirent. Elle les fit entrer dans la caverne. Or, dans le sol de cette caverne était creusé un silo, dans lequel ils vinrent tous tomber. Là il se lamentèrent sur leur sort. « Ah ! disait l'un, que n'avons-nous

péri dans les flots ? Nous fallait-il tant peiner des bras et des jambes pour tomber au pouvoir de Ghouls qui vont nous manger ! » — « Nous avons échappé à la peste, disait un autre, et c'est pour devenir les victimes de l'Arracheur de cœurs ! » (1) Et ce mot est passé en proverbe et c'est un dicton qui est courant encore de nos jours. Ils passèrent ainsi la nuit (à se lamenter) dans cette basse-fosse.

A la première heure du jour, les Ghouls vinrent les en tirer tous. Quand ils furent dehors, le Ghoul aveugle les examina les uns après les autres, en les tâtant avec les mains, comme fait le boucher quand il achète des moutons au marché. Lorsqu'il les eut palpés et maniés à tour de rôle et qu'il eut reconnu celui qui était le plus gras, il le fit mettre à part. La vieille Ghoule alluma du feu. Elle y fit chauffer une

(1) Arracheur de cœurs, Sellaleqlouba, nom d'un bandit légendaire qui tint le maquis dans le massif de Mouzaïa et les gorges de la Chiffa il y a une quarantaine d'années, disent les Blidéens. Mais comparez ce nom avec celui du levrier Djebbad erria mnellektaf « qui arrache le poumon en le tirant entre les omoplates », dans le conte de Bentessaq et son frère. — L'expression entière est passée en proverbe : ehrebna mnel ḥbouba ṭoḥna fi sellale qlouba, équivaut à notre proverbe : tomber de Charybde en Scylla.

longue broche qui pouvait bien avoir quatre mètres. Quand la broche fut rouge comme un charbon ardent elle fit mettre l'adamite qu'ils avaient choisi à genoux près du feu et elle lui enfonça la broche dans le ventre de manière à la faire sortir entre les omoplates. Après quoi elle le mit à rôtir au-dessus du feu. Elle le retournait de temps à autre comme l'on fait d'une côtelette, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, pour qu'il se dorât sur toutes les faces.

Les trente-neuf autres adamites étaient les témoins de ce spectacle. Ils virent le Ghoul et sa femme s'attabler (devant ce qui avait été leur compagnon) et le dévorer sans en rien laisser. Leur repas fini, ils se levèrent et firent rentrer leurs prisonniers dans le silo. Le lendemain, ils les en tirèrent encore. Ils choisirent une seconde victime qu'ils traitèrent comme la première, et ils en firent autant d'une troisième, d'une quatrième, enfin, ils immolèrent chaque jour un homme jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul qui était destiné à leur repas du lendemain.

Heureusement, le Maître des Mondes l'avait loti d'une longue vie. Pendant que les ogres faisaient rougir au feu la broche et s'apprêtaient à lui faire subir le sort de ses compagnons, il trouva le moyen de s'enfuir. Il courut à toutes jambes, et, les voyant sur ses talons, il se jeta à la mer et se mit à la nage. Pendant deux jours il se

soutint sur l'eau. Les Ghouls l'abandonnèrent et revinrent chez eux. Mais le Maître des Mondes avait fixé qu'il rencontrerait un bateau naviguant dans ces parages. L'équipage le recueillit. Il raconta à ses sauveteurs son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin.

Comme ils suivaient leur route, (par le travers de ce pays), le vent les porta vers la côte. Ils remarquèrent sur le rivage une troupe d'environ soixante cavaliers. Ces guerriers tenaient leurs armes à la main (et semblaient sur le qui-vive). Ils s'approchèrent du bord de l'eau et hélèrent les gens du bateau. Ce bâtiment allait à la voile. Les marins le mirent en panne. De leur côté, les cavaliers arrêtèrent leurs chevaux. « N'avez-vous pas vu, crièrent-ils, (puisque vous longez cette côte), quelques Ghouls avec un grand troupeau de moutons d'environ dix mille têtes ? » — « Non, leur répondit l'équipage du bateau. Mais nous avons à bord un homme qui a réussi seul à s'échapper de leurs mains sur quarante qu'ils étaient. Et, en effet, il nous a dit que ces Ghouls avaient avec eux des moutons. En tous cas, ils se tiennent fort avant dans les terres. » — « Rendez-nous ce service, répondirent les cavaliers. Mettez à terre cet homme. Il nous servira de guide jusqu'à leur retraite ! » Le dernier survivant des quarante alors éleva la voix. « Jurez-moi, leur dit-il, que vous êtes

des adamites, des hommes, et non des Ghouls ! » Ils en firent le serment. « Nous le jurons, dirent-ils, par Allah le magnifique et par son prophète, Ibrahim, l'ami d'Allah — que le salut soit sur lui ! — nous sommes simplement des hommes et de vrais croyants. » Là-dessus il se jeta à l'eau et nagea jusqu'à la terre ferme. Quand il eut atterri, il monta sur un cheval et partit avec eux.

Il les conduisit dans la direction de la forêt. Ils y trouvèrent un nombre de brebis qu'Allah Très Haut seul pouvait compter. Elles paissaient en liberté sous le couvert du bois. Chemin faisant, il avait mis ses compagnons au courant des moindres détails de son histoire. Quand ils furent près de ces bêtes, il se mirent à les rassembler. Ils les chassèrent hors de la forêt. Ils les laissèrent à la garde d'un certain nombre d'entre eux. Les autres prirent la direction de la caverne. (Ceux-ci s'avancèrent avec précaution), leurs armes toutes prêtes à la main. Ils s'arrêtèrent devant l'ouverture de l'antre. Dans l'intérieur, on entendait les Ghouls pousser des grognements rauques : ouakh ! ouakh ! ouakh ! Le marchand réchappé de leurs mains courut se cacher. Les guerriers tinrent bon. Plantés face à l'orifice de la caverne, ils étaient résolus à y rester jusqu'à ce qu'ils eussent exterminé les Ghouls. Enfin, ceux-ci sortirent. Ils avaient pris la figure humaine. Tous les guerriers les frappèrent en-

semble. Ils tombèrent tous deux et ils expirèrent en conservant jusque dans la mort l'aspect de deux êtres humains. (Le marchand dissipa leurs doutes). « Quand nous les avons rencontrés, leur dit-il, mes pauvres compagnons et moi, après notre sauvetage, ils se présentèrent à nos yeux sous cette forme-là. Mais en arrivant à l'endroit où nous sommes, ils se sont changés en Ghouls. » Les vainqueurs poussèrent devant eux l'immense troupeau. Leurs guide reprit rang parmi eux (et l'on se mit en marche pour le retour).

Ils suivaient le rivage, quand tout à coup une femme sortit de la mer devant eux. La moitié de son corps présentait les formes de la race humaine et l'autre moitié les formes des poissons. « Grâces soient rendues à Allah, cria-t-elle, de ce qu'il a sauvé le dernier des quarante et de ce qu'il a mis désormais vos troupeaux en sécurité. » Ils voulurent s'approcher (de cette apparition), mais elle se replongea dans la mer.

En traversant des solitudes, ils aperçurent une grande quantité de moutons et de bœufs qui vaguaient (à l'abandon, semblait-il), car on ne voyait point de berger avec eux. Comme ils se portaient de leur côté, ils entendirent des cris : « Serviteurs d'Allah ! sauvez un homme ! » Ils coururent vers l'individu qui appelait au secours au galop de leurs chevaux : et il virent fuir des

Ghouls. Ils interrogèrent celui qu'ils venaient de délivrer : « Que t'est-il arrivé ? » — « J'étais venu, raconta-t-il, jeter un coup d'œil sur mon bétail, lorsque deux (hommes semblables aux) Arabes du désert qui étaient dissimulés se jetèrent sur moi. Ils m'amenèrent à l'endroit où nous sommes et ils se transformèrent en Ghouls. C'en est fait ! Ils m'ont tué. Si c'est Allah qui conduit vos pas, vous m'emporterez loin d'ici. Et si je meurs, vous m'enterrerez. Pour vous récompenser, Allah vous fera hériter de ce troupeau. Mon Dieu ! Mon Dieu !.. Ensevelissez-moi de vos mains, que les Ghouls ne viennent pas achever leur victime et torturer mon cadavre. » Ils hissèrent le moribond sur un cheval et poussèrent devant eux son troupeau. Mais, après un jour de marche, il expira. Son troupeau revint au survivant des quarante navigateurs dont les compagnons avaient péri sous les dents des Ghouls. On arriva heureusement au pays et la bande se dispersa.

(Conté par Ben Nfisa Mohammed ben Bouzian, blidéen).





LA FONDATION D'UNE VILLE DANS LE PAYS DES GHOULS.

On raconte d'un roi de l'ancien temps qu'il avait sept femmes, mais que Dieu ne lui donna des enfants que de l'une d'entre elles. C'étaient deux jumeaux, une fille et un garçon. Quand le porteur de la bonne nouvelle vint lui dire : « Maître, votre famille s'est accrue d'une fille et d'un garçon », il en fut bien content et ses musiciens jouèrent pendant sept jours et sept nuits. Quand les enfants eurent atteint leur cinquième ou sixième année, il leur donna un maître pour les instruire et pour leur apprendre la politesse, l'écriture, etc. Mais la fille l'emportait sur le garçon en savoir. Elle apprit toutes les sciences sans exception. Elle poussa même si loin son instruction, qu'elle posséda à fond l'astrologie ainsi que le langage des animaux.

Enfin nul ne lui était supérieur en science et elle finit par passer en proverbe. Non contente de ces connaissances, elle se rompit aux exercices de l'hippodrome et cultiva les arts de la guerre. Pour tout dire en un mot, elle réunissait en elle toutes les beautés et tous les talents.

Une nuit, son père eut un songe. A son lever, il la manda près de lui. « Ma fille, lui dit-il, j'ai eu un songe la nuit dernière. » — « Bonne affaire ! lui dit-elle. » — « J'ai vu, continua-t-il, un aigle fondre sur moi. D'un coup de bec, il enleva le chaton de ma bague. Puis, dans ses serres, il me ravit la couronne du front. Et il me cria : « C'en est fait! C'en est fait ! » — « Bonne affaire ! répéta-t-elle ». Et elle ajouta : « Père, accordez-moi la liberté de tout dire. » — « Tu l'as ! » — « Hé bien ! le chaton de votre bague, c'est moi. La couronne de votre front, c'est mon frère. Quant à l'aigle, c'est le monde. En criant : « C'en est fait », il a voulu vous avertir que vous ne resterez plus sur le trône aussi longtemps que vous y êtes resté. » — « C'est bien ! » dit le père.

Peu de temps après, le roi mourut. Son fils devait le remplacer. Mais ses concitoyens, au lieu de l'asseoir sur le trône de son père, convinrent d'y porter celui qui serait à leur convenance. Et ils se donnèrent pour roi un de ses compétiteurs sur lequel, en fin de compte, l'accord se

fit. Le fils du (feu) roi vit, après un certain nombre d'années, s'épuiser ses ressources. Il n'aurait pas trouvé à emprunter un centime.

Un jour sa sœur lui parla et lui dit : Mon frère, aujourd'hui j'ai regardé dans mes livres d'astrologie. Va te poster à la porte de la ville. Tu verras venir un marchand de poissons. Il aura à vendre deux poissons gâtés. Achète-les et apporte-les moi. » Il alla se poster à la porte de la ville. Il vint à passer un poissonnier qui avait à vendre deux poissons gâtés. Il les acheta et les remit à sa sœur. Celle-ci se leva, prit de l'eau, les lava tous deux et les ouvrit. Dans l'un, elle trouva un rubis (iaqouta), et dans l'autre, une « bague magique » ou anneau de maîtrise ès sciences occultes (khatem el hikma).

Dès qu'elle l'eut, elle frotta la bague et les Djann (qui desservaient cette bague), se dressèrent devant elle. « Ce que je veux de vous, c'est que vous me transportiez, moi et mon frère, sur-le-champ, dans un endroit où il n'y ait pas un être humain, en pleine solitude. » A l'instant, les Djann, les ayant enlevés, les déposèrent dans un pays désert. Elle s'y fixa. « Quant à toi, dit-elle à son frère, continue ta route et emporte avec toi la bague magique. » Elle la lui donna. Il lui fit ses adieux et il partit.

Il marcha tant qu'il arriva sur le soir à un village (dechra). Il y trouva quelques hommes

réunis en groupe. Il prit place dans leur compagnie et les salua : « D'où venez-vous ? lui demanda-t-on par la suite. Quel est le pays d'où vous êtes originaire ? » Il leur raconta son histoire depuis l'époque où son père régnait jusqu'au jour où ils étaient. Il s'arrêta chez eux quelque temps. Quand il fut sur son départ, ils lui dirent : « Où allez-vous ? » — « Je vais continuer ma route devant moi. » — « Prenez garde lui dirent-ils, si vous suivez ce chemin ! C'est de ce côté que se trouve la vallée des Lions. » Il leur fit ses adieux et partit.

Il marcha jusqu'à ce qu'il s'engagea dans la vallée des Lions. Il tourna sa bague. Tous les Djann vinrent autour de lui pour le protéger. Il leur dit : « Je veux que l'un de vous « m'endosse (1) », c'est-à-dire entre en moi et anime mon corps. C'est parce qu'un Djann l'endosse, qu'un homme prend la vaillance d'un Djann. Et, sans plus tarder, il attaqua les lions. Il tua tous les lions adultes et les mit en morceaux (les pila) (2). Alors, lionnes et lionceaux vinrent le supplier de ne pas continuer à les exterminer. Ils lui jurèrent par Allah Très-Haut que jamais ils ne désobéiraient à ses ordres et qu'ils lui payeraient chaque année le tribut (eldjezia). Bref,

(1) Iclbesni.

(2) Degdegoum.

tous les fauves qui vivaient dans cette contrée firent leur soumission. Ce même jour un vieux lion vénérable vint le trouver. Il dit aux lionnes et aux lionceaux : « Veuillez observer que vous vous êtes soumis au roi que voici. Cependant vous ne pouvez être ses sujets qu'à une condition. (Et s'adressant au prince) : Vous ne deviendrez notre roi, lui dit-il, que par la mort du roi des Ghouls ! » — « Je le tuerai répondit le Prince. » — « Je vous en avertis, continua le lion, si vous ne procédez pas par la ruse avec les Ghouls, jamais vous ne pourrez tuer leur roi. »

Après quoi, il tourna sa bague et les Djann accoururent. « Que nous voulez-vous ? » — « Je veux que vous m'éleviez une ville comme jamais il ne s'en édifiera. » Les Génies vinrent en foule. Ils bâtirent une ville avec ses rigoles et ses fontaines et des jardins où s'épandaient des eaux, et qu'emplissait le chant des oiseaux, et où s'étaient rassemblés tous les parfums. Dès qu'ils eurent fini, ils lui en remirent les clefs. Il ordonna aux lions et aux hyènes de s'établir tous aux portes de cette ville et de s'en faire les gardiens.

Alors il tourna sa bague pour faire venir les Djann. Ils accoururent. « Ce que je veux de vous, leur dit-il, c'est que vous m'apportiez de tous les pays un grand nombre de gens pour peupler

cette ville. Il faut que cette cité soit illustre parmi les cités. » Les Djann se dispersèrent aussitôt dans toutes les contrées et rapportèrent toute une population qu'ils déposèrent dans la ville nouvelle. Et il s'ouvrit des boutiques; il se forma des rues marchandes; il s'éleva des bains et tout le reste. Le jeune homme se trouva être le roi de ce peuple comme son père l'avait été jadis, jugeant avec équité, rassasiant celui qui n'avait pas d'aliments et couvrant celui qui n'avait pas de vêtements.

Un jour qu'il était assis sur son trône, dans son prétoire, portant sur sa tête la couronne, chef-d'œuvre de l'industrie des Djann, le vieux lion entra soudain. Il salua le roi en inclinant le front et en y portant la patte. Il lui fit ses compliments. Puis il lui dit : « Qu'est devenu le conseil que je t'ai donné de te défaire du roi des Ghouls ? » — « Tu as raison, lui répondit le nouveau monarque. Je vais tout de suite lui régler son affaire. » Il tourna en effet sa bague. Les Djann accoururent. « Je veux, leur dit-il, que vous ameniez devant moi tous les Ghouls. » — « Maître, lui dirent-ils, il ne nous est pas donné de maîtriser les Ghouls. Il faut que tu te rendes toi-même auprès d'eux et que tu les combattes (de ta main). » Le roi parla au lion et lui dit : Voici que je vais partir en voyage : toi, reste ici (à ma place), jusqu'à mon retour. » Il prit

aussitôt son épée, s'en ceignit, et se mit en route pour la vallée des Ghouls.

Il marchait dans cette vallée quand il aperçut une maison. Il s'y rendit. Dans cette maison se trouvait une Ghoule qui venait d'accoucher. Il entra, lui suça le sein droit, puis le sein gauche. « Tu m'as prise en traître, fils de roi, lui dit-elle. Par Dieu! si tu n'avais pas têté la mamelle d'Aissa et de Moussa, j'aurais fait de ta chair une bouchée, et de ton sang une gorgée, et tes os auraient craqué sous ma dent, comme le tonnerre au firmament. « Mais aujourd'hui, je te fais grâce, en considération de l'enfant qui vient de naître! » — Le roi lui demanda : « Quel est ton nom? » — « Je m'appelle Maghoula. » Il demeura chez elle trois jours. Puis, il lui dit : « Je te demande en grâce que tu me conduises auprès du roi des Ghouls. » — « C'est bien, lui dit-elle; mais je voudrais bien connaître la raison pour laquelle tu le cherches. Serait-ce pour le tuer? » — C'est en effet mon but, lui répondit-il. Je veux le tuer. » — « Je te recommande, lui dit-elle, en paraissant devant lui, de le saluer en t'inclinant et en portant la main au front, comme le veut le cérémonial en usage chez les rois. Quand il te dira : « Qu'est-ce qui t'a poussé à venir me trouver? Que veux-tu de moi? » réponds-lui : « Je suis venu pour une question de mariage. Je voudrais prendre chez toi une

fille de race et de renom (1) ». — « Il te répondra : « Es-tu fou ? Eh quoi ! tu délaisses les filles des rois et les filles des hommes et tu viens ici avec la prétention de te marier avec les filles des Ghouls ? » Elle lui dit encore : « Il faut que je t'apprenne son nom. Il s'appelle Ghoul Iâsa. Et souviens-toi, mon fils, que, qui veut supplanter les rois n'y arrive que par la prudence et la ruse, (par la « siâsa »). « Elle lui dit encore : » Je reviens sur ce propos et te le ferai comprendre.... Il ne te donnera pas sa fille. Mais quand tu l'auras rejoint et que tu lui auras parlé, je tiens à ce que tu reviennes auprès de moi. » Le fils du roi se leva, baisa la main de la Ghouie, lui fit ses adieux et se rendit tout droit à la demeure du roi des Ghouls, chez lequel il entra.

Il le trouva accroupi dans une hutte de diss, ayant à sa droite et à sa gauche d'autres Ghouls également accroupis. Il le salua et s'accroupit en face de lui. Ensuite, le roi des Ghouls parla aux Ghouls qui étaient avec lui : « Je me sens repu ! » dit-il. Ils se levèrent et lui apportèrent le corps d'un homme étranglé que l'on tenait en réserve. Ils le posèrent devant lui et il le mangea tout entier, tandis que le fils de roi le regardait faire et tremblait d'effroi. Ensuite il dit à ses gens : « J'ai soif ! » On lui apporta dix cru-

(1) Formule de la demande en mariage.

ches d'eau qu'il absorba sans en rien laisser. Il leur dit ensuite : « J'ai sommeil ! » et il se leva pour aller se coucher. Il avait l'habitude de dormir pendant sept jours et de rester éveillé sept jours également. (Loin d'attendre son réveil), le fils du roi sur-le-champ se leva et prit la fuite. Il craignait pour sa vie. Il revint auprès d'Elmaghoula. Il entra dans sa demeure et y resta sept jours à ne manger que de la viande de volaille.

En effet, à ce moment, les Ghoules s'étaient réunies, (chez El Maghoula), pour célébrer la fête du septième jour (1) en l'honneur du nouveau-né. A peine eurent-elles aperçu le fils du roi, qu'elles furent prises d'un tremblement, comme les feuilles du peuplier blanc, tant la passion les agitait, la passion de le manger ! Mais la mère du nouveau-né, Maghoula, parla. Elle leur dit : « Non ! C'est un hôte qui est chez moi. Et si vous voulez malgré tout le manger, je vais tout de suite appeler mon fils ! » Un de ses sept fils était un colosse auquel nul ne pouvait se comparer parmi les Ghouls. Sa bouche était comme un antre ; ses dents comme des crochets de fer ; son nez comme une cheminée, ses yeux comme des torches et son crâne comme le dôme d'un marabout. Il s'appelait El-

(1) Coutumes, Institutions, Croyances, Desparmet Blida, Mauguin, 1905, p. 7 et 8.

djeghdjâgh. Les Ghoules, intimidées par le prestige d'un tel fils, se le tinrent pour dit.

Après être resté sept jours chez El Maghoula, le fils du roi retourna chez le roi des Ghouls. Il le salua comme la première fois. Le roi des Ghouls parla et lui dit : « Que veux-tu ? » — « Je veux prendre chez toi une fille de race et de renom. » — « Tu n'as pas honte ? lui répondit-il. Cela dépasse par trop les bornes ! Tu oses demander la main d'une fille d'un roi des Ghouls ? Tu dédaignes les filles des rois des hommes et tu viens demander les filles des Ghouls ! » Enfin, il lui dit : « Va t'en de ton pied léger. Mais j'exige que dans trois jours tu viennes me retrouver. » Le fils du roi fut fort mortifié du mépris que lui montrait le roi des Ghouls. Il se leva et retourna auprès d'El Maghoula, chez laquelle il entra.

Quand il eut rapporté à El Maghoula la réponse du roi des Ghouls, celle-ci se leva, vêtit des habits en lambeaux et se mit à pousser des cris de désespoir et à s'égratigner la figure. A ses cris, ses enfants accoururent, tous les sept. « Qu'avez-vous ? Que vous manque-t-il ? Si vous avez à vous plaindre de cet adamite nous aurons vite fait de le mettre en mille morceaux. » — « Nōn, leur dit-elle. Cet homme est votre frère. Je veux (au contraire) que vous exécutiez pour lui une tâche qu'il a entreprise. » — « Et

quelle tâche ? » Elle leur exposa alors la démarche qu'il avait faite auprès du roi des Ghouls, et le refus qu'il avait essuyé. Les fils d'El Maghoula s'approchèrent du Prince, le baisèrent et l'accolèrent et lui dirent : « N'aie aucun souci. C'est nous qui l'assaillirons et le mettrons à mort. Mais il faut que tu viennes avec nous. Tu passeras le premier, tu entreras en sa présence et tu le salueras comme tu l'as toujours fait; enfin tu prendras place auprès de lui. Et nous, nous serons aux écoutes et nous verrons sur quel ton il te parlera. » Bref, ils se mirent tous en route.

Le Prince, marchant le premier, entra chez le roi des Ghouls, le salua comme il avait l'habitude de le faire et s'assit en sa compagnie. Il y avait là un vieux Ghoul qui se nommait Belhoul. « Vois cet adamite! lui dit le roi des Ghouls. Il est venu me demander la main de ma fille! Aussi, je te prie d'aller faire mes invitations pour le repas que je servirai ce soir. Je veux que nous découpions cet adamite et que nous le mangions! » A ces mots, le prince s'écrie : « Djeghdjâgh ! viens voir ce roi félon ! » Djeghdjâh s'élançe avec ses six frères. Ils entrent dans la salle où était le roi des Ghouls, le tuent et massacrent avec lui soixante Ghouls. (Malheureusement), il avait un fils en bas âge (que l'on ne tua pas avec son père). Djeghdjâgh

eut soin de réunir les têtes des Ghouls qu'ils avaient tués et de les serrer dans des musettes en cuir. Puis il parla aux Ghouls. « Je veux bien, dit-il, que vous viviez désormais sous les lois du Prince. » Et, en effet, tous les Ghouls lui firent leur soumission et Djeghdjâgh fut nommé leur (vice-)roi. Après quoi, les sept frères s'en retournèrent auprès d'El Maghoula qui leur servit un grand festin. Enfin, le Prince, prenant les musettes qui contenaient les têtes des Ghouls, leur fit ses adieux et s'en revint au siège de son gouvernement.

Dès son arrivée, il fit ranger toutes ces têtes au-dessus des portes de la ville, puis il entra dans la salle de ses séances et jugea avec équité à son ordinaire.

Un jour, deux Ghouls entrèrent dans la salle. Ils traînaient avec eux une jeune femme. Ils venaient porter devant le roi leur différend dont la cause était cette jeune personne, qui était de race humaine. L'un deux parla et dit : « Seigneur roi, cette femme est à moi depuis longtemps puisqu'elle m'a donné des enfants. Et aujourd'hui mon adversaire prétend me la ravir au mépris de mes droits ». L'autre parla et dit : « Seigneur, je l'ai ramenée de la forêt et cet homme n'est qu'un effronté menteur. » Alors le roi s'adressa à la jeune femme : « Qui es-tu ? lui dit-il, et quel est ton père ? » — « Je suis de

tel pays, répondit-elle. Mon père était roi. Par la suite, nous sommes tombés dans la pauvreté. Nous avons erré, mon frère et moi, dans la région des déserts, puis je lui ai donné une bague magique. Il est parti alors et il m'a laissée seule. Je pensais le retrouver dans la vallée des Lions. Mais j'ai fait la rencontre de ce Ghoul qui m'a capturée, et a eu deux enfants avec moi. » — « Et cet autre, lui dit le roi, que te veut-il »? — « Il veut s'emparer de moi par la force. »

Or celui qui voulait l'enlever par force était précisément le fils de ce roi des Ghouls que Djeghdjâgh avait tué. (Mais le roi ne le savait pas). S'adressant donc à ce jeune Ghoul : « Maudit! lui dit-il. Tu n'as pas honte? Tu oses vouloir t'emparer d'une fille de roi. Tu mériterais la mort! Va-t-en d'ici! » Le jeune Ghoul se retira. Après cela, le roi chassa le second Ghoul qui garda ses enfants tandis que la jeune femme restait à la cour. Son frère se chargea de veiller sur elle. Mais tandis qu'il l'avait reconnue, elle ne le reconnaissait pas jusqu'au moment où ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et échangèrent leurs saluts.

Alors, le roi frotta sa bague et les Djann vinrent : « Je veux que vous me choisissiez une fille de la race des génies et dont la beauté soit sans égale. » Ils lui apportèrent sur-le-champ

une fille des génies qui s'appelait « Bouquet » (Noglet el mechmoum). Il frotta encore sa bague. Les Djann vinrent : « Je vous demande d'aller convier (à mes noces) tous les génies qui savent jouer d'un instrument de musique ou chanter. Je veux aussi un palais qui soit édifié avant que les musiciens que je convie ne soient arrivés. » Instantanément, le palais fut bâti et pourvu de ses tapis et de tout ce qu'il faut. Instantanément aussi, les génies qu'il avait convoqués se trouvèrent accroupis (à leur place) dans ce palais. Il fit alors publier par le crieur public : « Ecoutez, fidèles d'Allah, et qu'Allah tourne à votre bien ce que vous allez entendre ! Un festin sera toujours prêt chez le roi pendant sept jours et sept nuits. Et la musique jouera et les plats seront de toute espèce et de la cuisine des Génies ! » La veille du huitième jour, le roi entra dans la chambre nuptiale. Et ils vécurent ainsi, lui, sa femme et sa sœur, dans le bonheur.

Un jour cependant le jeune Ghoul, (amoureux de la sœur du roi), s'acharnant à sa poursuite, manda une Settout (1) auprès de lui. « Il faut lui dit-il, que tu trouves le moyen de pénétrer dans le château du roi et de m'amener sa sœur. Je te

(1) Type populaire de la vieille capable de toutes les besognes et de toutes les ruses.

donnerai cent dînars! » — « Bon! répondit-elle. Il n'y a là rien de bien difficile ni de bien ardu! » Elle se retira et se déguisa en femme maraboute. Elle prit à la main le chapelet à gros grains d'Orient (bâkourî), vêtit un caftan vert et entoura sa tête d'une amama verte également. Et la voilà, (comme dit le proverbe qui la concerne), égrenant son chapelet avec onction, et mettant tous les chiens en révolution, et extrayant les molaires au chien qui aboie après elle avec le plus de passion.

Elle vint frapper à la porte du palais. Les servantes vinrent voir ce qu'elle voulait. Elles lui ouvrirent les portes toutes grandes. Tout le monde fut enchanté de l'accueillir. « Je suis venue vous demander l'hospitalité, leur dit-elle. » — « Soyez la bienvenue. Faites comme chez vous! » On lui servit à manger : « Non point! dit-elle. Je jeûne, mes filles, aujourd'hui. C'est mon habitude l'année durant. » Quand le roi vint sur le soir : « Une sainte de Dieu, lui dit-on, est venue nous demander l'hospitalité! » — « Que Dieu soit béni, répondit le roi, de ce que les saints viennent nous visiter! » La Settout faisait sa prière. Quand elle eut fini le roi se leva, la salua et lui souhaita la bienvenue. Ce soir-là le roi soupa avec elle. Bref, elle resta six jours. Le septième jour, la Settout dit au roi : « Je voudrais obtenir d'Allah d'abord et de toi ensuite que tu

me permisses d'emmener avec moi en pèlerinage ta sœur, la pauvre orpheline. Je connais un marabout qui lui enlèvera le mauvais sort qu'on lui a jeté et qui l'empêche de se marier. » — « Ma mère, lui répondit le roi, quand tu me demanderais mon royaume entier, je t'en ferais don! » Finalement, la jeune fille sortit du palais grâce aux simagrées hypocrites de la Settout. Elle la conduisit tout droit dans les mains du Ghoul. Quand elle l'eut livrée, le Ghoul lui remit de son côté les cent dinars qu'il lui avait promis. Et le Ghoul emporta la fille pendant que la Settout emportait l'argent.

En vain le roi attendit sa sœur, pensant qu'elle reviendrait bientôt. Ni le lendemain, ni le surlendemain ne lui apportèrent de ses nouvelles. Enfin, le troisième jour il frotta sa bague. Les Djann vinrent. « Maître, lui dirent-ils que désires-tu ? » — « Je désire que vous m'ameniez ici ma sœur, la Settout et le Ghoul. » Sur-le-champ tous trois se trouvèrent dans la salle des séances royales, en présence du roi. « Apportez moi, ajouta le roi, du bois que vous dresserez en bûcher aux portes de la ville. Ensuite, vous y mettrez le feu. » (Ces préparatifs terminés), on conduisit la Settout et le Ghoul au bûcher et on les brûla l'un et l'autre tant qu'ils devinrent du charbon. Les Djann se reti-

rèrent en paix et le roi resta délivré. Il vécut dans la tranquillité et le bonheur jusqu'à ce que le roi de la Mort vint le trouver.

(Conté par Mustapha ben Sidi Hallou, blidéen, qui le tenait de sa mère, née à Sidi Moussa ben Naceur, près Blida).



TROISIÈME PARTIE

LES GHOULS ASSIMILATEURS



LA PETITE GHOULE

QUI MÉTAMORPHOSA UN PEUPLE

On raconte à propos d'un roi des Hommes et d'un roi des Ghouls, que ce roi des Hommes était un prince riche en soldats et en armements. Un jour, ses troupes, dans une marche, capturèrent une Ghoule en bas âge. On l'amena au roi, qui la fit charger de chaînes de fer et la garda chez lui, lui donnant à manger et à boire. De temps en temps, il ordonnait à ses domestiques de la lui amener et ses enfants en faisaient leur amusement. Un jour, elle se refusa à bouger de sa place. Le roi se rendit auprès d'elle et la frappa avec une barre de fer. Une goutte de son sang jaillit et vint tomber sur les pieds du roi : ses pieds devinrent comme les pieds des Ghouls! Quand le roi se vit dans cet état, il redoubla les coups et il jaillit du sang sur sa figure. (Et il prit la figure des Ghouls). Enfin

il se transforma en Ghoul. Et les gens le regardaient avec effroi.

Quand la Ghoule s'aperçut que son sang transformait les hommes en Ghouls, elle se mit à frapper du pied sur la terre et à se trémousser de manière à faire voler des gouttes de son sang sur tous ceux qui l'approchaient. Et ainsi ceux qui composaient la maison du roi devinrent tous des Ghouls. Elle passa dès lors son temps à guetter ceux qui entraient au palais pour se secouer à leur approche et les métamorphoser. Justement (des curieux) vinrent en foule : elle n'eut qu'à se démener devant eux pour voir augmenter le nombre des Ghouls. Aussi quiconque était averti se gardait de l'approcher. Les gens du dehors n'eurent plus accès au château et ceux qui se trouvaient dans le château ne purent plus en sortir. Les malheureux étaient devenus des Ghouls. Sauf le langage, car ils avaient gardé la langue des hommes, leur nature, tant physique que morale, était celle des Ghouls.

Cette Ghoule en bas âge avait été ravie (nous l'avons dit), par des soldats et elle avait été enlevée à sa mère, comme elle venait à peine de la mettre au monde dans la solitude. Elle fut la cause de grands embarras dans le pays. Un jour cependant, les habitants se fatiguèrent de rester cachés. Ils sortirent leurs armes et marchèrent contre la Ghoule. Elle put encore

lancer du sang sur quelques-uns d'entre eux, mais (enfin) on la tua. (Ses victimes) se rendirent au palais pour se plaindre au roi, mais ils le trouvèrent aussi changé qu'eux-mêmes et beaucoup d'autres avec lui.

Ils étaient dans cette situation lorsque la mère de la petite Ghoule fit irruption dans la ville, en poussant des rugissements de colère. Elle flairait de loin en loin le sol, (en suivant une piste), jusqu'à ce qu'elle entra dans le palais. Elle reconnut l'odeur de sa fille. Elle prit le cadavre dans sa bouche et le déposa à l'écart. Puis elle se jeta sur les autres Ghouls pour les dévorer, car elle s'était aperçue à leur odeur qu'ils n'étaient point des Ghouls, mais des hommes. Elle en mangea quelques-uns. Elle prit ensuite le corps de sa fille dans sa bouche et s'en alla porter ses doléances au roi des Ghouls.

Les gens de ce pays, ceux du moins qui étaient restés hommes, prirent avec eux leurs femmes et leurs enfants, et, abandonnant leurs biens, contents de sauver seulement leur vie, ils allèrent chercher un refuge auprès d'un autre roi (si puissant) qu'aucun des rois de l'univers ne pouvait le vaincre. Quand ils entrèrent dans son royaume en foule compacte, un messager fut envoyé par les habitants du pays à leur roi : « Maître, lui dit-il, je t'annonce qu'une horde nombreuse, avec femmes et enfants, se tient à la

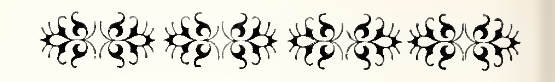
porte de la ville. » — « Rends-toi auprès d'eux, dit le roi à l'exprès, souhaite-leur la bienvenue. Je te demande de me ramener cinq de leurs chefs pour que je les interroge et que j'apprenne la raison qui les conduit ici. » Le messager se rendit auprès d'eux. « Le roi, leur dit-il, est enchanté de votre venue. Mais il aurait besoin de s'entretenir avec cinq d'entre vous pour s'informer des raisons pour lesquelles vous êtes venus ici. » Il sortit aussitôt de la horde cinq personnages de distinction. Ils se rendirent au palais et présentèrent leurs hommages au roi. Celui-ci les interrogea. Ils racontèrent leur histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. « Maintenant, lui dirent-ils, nous avons abandonné nos biens. Nous n'avons sauvé que notre vie. »

Le roi leur assigna un emplacement particulier dans lequel il fit faire le vide à leur intention. Puis il donna l'ordre à une troupe nombreuse de gens de se rendre au pays des immigrants pour en enlever tous les biens meubles. Ils en retirèrent en effet tous les biens. Quant à ces hommes qui étaient devenus Ghouls, ils n'en trouvèrent pas un seul : ils étaient entrés dans un autre pays et s'étaient jetés dans la mer. Ils emportèrent les biens qui avaient appartenu au roi métamorphosé par la Ghoule : ils les remirent à leur roi. Les autres furent restitués à leurs propriétaires.

Ensuite, le roi manda devant lui les immigrants. Il les interrogea. « Quelle était, leur dit-il, la conduite habituelle du roi que la Ghoule a métamorphosé ? » — « Sire lui répondit-on, il était loin d'être tendre pour ses sujets et il mettait à mort sans se soucier de la justice. » — « Et ceux, demanda encore le roi qui furent métamorphosés avec lui ? » — « Ce sont, lui répondit-on, ceux qui partagaient avec lui le pouvoir. » Alors le roi conclut : « Voilà leur châtiment ! »

(Conté par Khira, de Damiette, près Médéa).





HISTOIRES

1° D'UN PAYS, DONT LES HABITANTS DEVINRENT GHOULS.

2° D'UN PRINCE QUI, AVEC L'AIDE DES GHOULS, CONQUIT TROIS ROYAUMES ET TUA UN GHOUL INCUBE.

On raconte, d'un roi qui vivait au début du temps, que Dieu lui avait donné une fille... Qu'il soit loué Celui qui la créa et la modela si belle ! Elle était également instruite dans les sciences et les exercices de la guerre. Elle était passionnée pour le chant et la musique. Quant à sa voix, personne n'en avait une comme la sienne de son temps. Elle avait son château au milieu de la ville. Quand elle se mettait à chanter, tous les habitants quittaient leur travail et n'avaient plus d'oreilles que pour elle.

Il y avait dans ce pays un lieu (de plaisance), où se donnaient rendez-vous, une fois l'an, un certain nombre de rois. Au cours d'une soirée qui se donna dans ce parc, la jeune princesse

chanta avec ses compagnes. Tous les assistants admirèrent sa voix. Or, ce parc contenait une source dont l'eau était plus douce que le miel, plus blanche que le lait, plus fraîche que la neige. Cette source tarissait pendant l'hiver et coulait pendant l'été. Elle était fort ancienne et avait existé dès l'origine du monde (comme le prouvaient les constructions que l'on y avait élevées), avec carreaux de faïence multicolores, marbre, etc. Pendant que la jeune princesse se livrait au plaisir du chant, on put remarquer que l'eau affluait avec plus d'abondance que d'ordinaire. C'est que le maître de cette fontaine était un Djann et que ce Djann avait la passion des femmes. En entendant cette voix, il fut dans tous ses états, il s'excita et s'agita en tempête (1). Il se mit à émerger insensiblement de la source et, au fur et à mesure qu'il grandissait, l'eau regorgeait plus abondante, jusqu'à ce qu'il apparût enfin avec son corps et sa physionomie. Se perchant alors au sommet d'un cyprès qui dominait la source, il y resta tout yeux et tout oreilles.

Quand le soleil se coucha, tout le monde sortit du parc. Le père de la princesse y resta le dernier avec sa fille. Chaque fois en effet que la princesse voulait se lever pour s'envelopper de

(1) hadj ou madj.

ses voiles et s'en aller, elle se sentait immobilisée (par une force invisible). En un clin d'œil le Djann descendit du cyprès. Il marcha droit vers le roi, le salua en portant la main à son front, lui présenta ses salutations et lui dit : « Seigneur, je voudrais prendre chez toi une fille de race et de renom. » Le roi parla et lui dit : « Qui es-tu ? un homme, un Djann ou un Ghoul ? » — « Pourquoi me questionnes-tu ? » — « C'est que je te vois l'esprit un peu trouble et le langage peu conforme aux convenances. Tu veux demander en mariage les belles filles ? Quand on demande sa fille à un roi, on va la lui demander dans son conseil et non dans son jardin. » — « Veux-tu, lui répondit le Djann, me donner ta fille de bon gré : je te payerai sa dot; sinon, je la prendrai de force ! » Ce roi avait à sa disposition un certain nombre de procédés des sciences occultes qu'il avait hérités de son grand-père. Il dit au Djann : « Donne-moi quelque répit. Je vais ramener chez moi ma fille. Car je veux te la donner en présence des (autres) rois. » Le Djann le quitta. Le roi amena sa fille hors du parc et, rentrant dans la ville, la mit en sûreté dans son château. Et il n'en bougea plus. Garanti (par ses pratiques de sorcellerie), il savait que ni Ghoul ni Djann ne pouvait venir l'y chercher.

Un jour, le muezzin, étant monté le matin sur

le minaret, cria : « Dieu est grand!.... La ville est prise! » Les habitants se levèrent abasourdis, épouvantés. Ils coururent au palais du roi. « Sire, lui dirent-ils, la ville est prise. » Le roi envoya des émissaires observer l'ennemi. A leur retour : « Sire, lui rapportèrent-ils, ce sont des gens tout de noir habillés ; ce doit être des Djann! » Le roi dit en lui-même : « C'est bien cela! » Puis, se tournant vers eux : « Ouvrez les portes, leur dit-il. Qu'ils entrent ! » Ils revinrent sur leurs pas et ouvrirent les portes.

Le Djann qui était dans la source n'était rien moins que le roi des Djann. Il s'avança le premier, en tête de ses troupes, portant vêtements d'or sur vêtements d'or. Il entra dans le palais, se dirigea vers l'appartement du roi. Il le salua en portant la main à son front, ce qui est le salut en usage chez les rois. Leurs salutations échangées, ils s'assirent. Le roi lui dit : « Que désires-tu ? » — « C'est moi, lui répondit-il, qui t'ai demandé ta fille dans le parc. Et aujourd'hui je suis venu pour te la demander encore. Je veux prendre chez toi une fille de race et de renom. » — « A la bonne heure ! dit le roi. Je te l'accorde! » Ils s'entendirent sur le montant de la dot et sur les conditions du contrat. Et le Djann s'acquitta immédiatement de sa dette, (en donnant au roi le double de ce qu'il demandait). Lui stipulait-il un million, il lui en versait deux.

Enfin ils fixèrent d'un commun accord la date où il viendrait prendre la mariée.

Cependant la princesse était toute à ses instruments de musique et à ses chants. Un jour, une vieille négresse, en déposant devant elle le guéridon sur lequel était son repas, lui dit : « Maîtresse, ton père t'a mariée. » Elle en éprouva une violente colère. Elle ne voulait pas se marier. « Ne te fâche pas, maitresse, lui dit la vieille négresse. Rassérène-toi. Va trouver ta mère. Passe-lui les bras autour du cou et baise-là. Dis-lui de te donner la calotte d'or aux inscriptions (1). Dès que tu auras mis cette calotte, tu deviendras invisible aux hommes et aux génies. » La princesse se rendit auprès de sa mère, l'accola, la baisa et lui dit : « Donne-moi telle clef. » Elle la lui donna. La princesse se dirigea vers une caisse d'où elle tira cette calotte (enchantée). Elle la coiffa et sur-le-champ personne ne la vit plus. Elle se rendit à son château et s'y établit à demeure.

Le jour vint où le roi des Génies devait emmener la princesse, sa femme. Il se fit accompagner d'un cortège de Djann et de filles de Djann. Il organisa une soirée de concerts tant d'instruments que de voix humaines. Et l'on passa là une nuit, (grâce à la virtuosité des

(1) châchia dheb mektouba.

génies), telle que l'on n'en passa jamais une pareille. Ensuite on se mit en quête de la mariée pour lui mettre le henné (comme c'est la coutume la veille du jour où la mariée quitte le domicile paternel) (1). Mais on ne la trouva pas. On se leva pour la chercher dans le palais, puis dans la ville. On envoya les cavaliers de la cour dans la banlieue, dans les parcs. On ne la trouva pas. Bref ce fut en vain qu'on la chercha partout. On revint donc annoncer au roi que l'on ne trouvait (plus trace d'elle), pas même son odeur, dans tout le pays. A cette nouvelle, il arracha la couronne de sa tête et la jeta par terre. Il eut un transport de colère. Et la princesse était dans le palais, Et tous la cherchaient, fouillant un endroit après l'autre.

A la fin, il s'éleva une violente dispute entre le roi des Hommes et le roi des Génies. En un clin d'œil toutes les filles des Djann disparurent. Seul le roi des Génies resta. Il parla au roi des Hommes et lui dit : « Tu m'as joué ! Eh quoi ? La princesse n'est-elle pas ici ? C'est toi qui l'as cachée ! » Le roi des Hommes lui parla et lui dit : « Si elle se trouve ici, cherche-la. Je suis homme et tu es génie. Si elle est ici, tire-la (de sa cachette) de ta propre main ! »

(1) Voir, Coutumes, Institutions, Croyances, p. 57, le chapitre intitulé el biiâtât.

Le roi des Génies ne sut que lui répondre. Il se retira incontinent.

Le roi des Hommes se trouva fort dépité et mortifié de ce qu'ayant reçu la dot de sa fille de la main du Djann, en présence de ses ministres, le jour où celui-ci était venu chercher sa femme, il n'avait pu la lui donner ni même la retrouver. Il resta songeant à sa fille, se demandant où elle pouvait être, tant et si bien que la fièvre le prit et qu'il se mit au lit. On vint lui rendre visite de tous les pays. Et à chaque visiteur il faisait ses doléances sur sa fille qu'il avait donnée en mariage et qui ne s'était pas retrouvée. L'aventure finit par être connue partout.

Un jour qu'il avait reçu des docteurs ès-sciences occultes (hokama), des savants, des rois et de grands personnages venus de tous côtés, il leur dit : « Renseignez-moi sur la maladie qui me ronge. » — « C'est, lui dirent-ils, la maladie de l'idée fixe (tekhmâm). Elle ne comporte aucun remède. » — « Hélas ! dit-il, j'avais une gazelle et je ne sais qui me l'a ravie ! » Ils lui dirent : « Donne-nous seulement trois jours... Nous ne te demandons que de nous remettre un morceau de cuivre (1). » Nous te rendrons ta fille ou nous te dirons : il faut désespérer. » Il envoya

(1) Le cuivre est très employé en magie. On en fait souvent des talismans.

chercher un morceau de cuivre qu'on leur remit et qu'ils emportèrent. Trois jours après, ils revinrent : « Roi Nebout, dirent-ils, veuille nous écouter ! Ta fille vit et tu peux la voir avant de trépasser : elle est près de toi, matin et soir, et si tu nous démens nous pouvons te le prouver. » — « Ah ! leur dit-il, amenez-la moi à l'instant, qu'elle soit au ciel ou sur la terre ! » Ils lui dirent : « O roi, aux vertus si pures ! Examine le coffre et regardes-en les serrures ! » Il leur répartit : « Vous tardez beaucoup. Rendez-moi ma fille, ou de la nuque à la gorge, je vous tranche le cou, et avec le hachoir je débite vos os par petits bouts; ou, si je me contiens, je deviendrai fou. » Il lui dirent : « O roi ! c'est chose rare que la bonne foi ! Voilà ce que c'est que de montrer ses armoires aux esclaves que l'on a chez soi ! Un beau soir donc, une négresse est venue la trouver et lui a annoncé que vous veniez de la marier. Alors, comme elle voyait la princesse y répugner et s'y refuser : « Va trouver ta mère, lui conseilla la négresse, va l'embrasser. Parle-lui de la calotte, dis-lui de te la donner. » Et maintenant la princesse, loin d'être exilée, est chez toi, et elle te voit, invisible elle-même et cachée. » Le roi leur dit : « Eh bien ! Je vous demande de lui enlever la calotte enchantée ! » — « O roi, lui dirent-ils, donne-nous quelques jours de délai et nous t'amènerons un

Enchanteur (ḥakîm). » — « C'est bien ! » leur dit-il. Là-dessus, les sorciers se retirèrent en exprimant au roi des vœux pour sa santé.

Ils entrèrent dans leur laboratoire de sorcellerie et se livrèrent aux pratiques magiques qui devaient faire venir l'Enchanteur. Tout à coup, celui-ci fut au milieu d'eux. C'était un vieillard à cheveux blancs. Ses sourcils étaient si épais qu'ils retombaient sur ses yeux. Son corps était ployé en deux, car il avait peut-être atteint deux cents ans. En entrant, il les salua : « Que voulez-vous de moi ? leur demanda-t-il. » Ils lui dirent : « Nous te demandons d'enlever la calotte enchantée de la tête de la princesse. D'ailleurs, fixe tes honoraires au taux qu'il te plaira. » Il leur dit : « Je veux cent mulets, cent chevaux de race, cent châteaux construits en or et en pierres précieuses (iakout) et je veux aussi que vous me donniez cent menuisiers et cent forgerons. Si vous n'acceptez pas, vous pouvez quitter ces lieux. » Ils lui dirent : « Nous te donnerons tout cela, Enchanteur. » Les sorciers sortirent alors et laissant l'Enchanteur qui venait de leur dire ses conditions, montèrent au palais du roi. Ils lui dirent : « Maître, nous avons fait venir l'Enchanteur qui exige telle et telle chose. » Il leur dit : « J'accepte. » Ils revinrent alors à l'Enchanteur et lui dirent : « Tu peux te mettre à l'œuvre, tes conditions sont

agréées. » Aussitôt il se mit à l'ouvrage. Le lendemain, il leur dit : « Il me manque une drogue que l'on nomme Ecume-des-mers et il me manque aussi de la Gomme-des-arbres. (Il en résulte que) je pourrai vous amener la princesse mais au détriment de son père, dont il vous faudra préparer la tombe. » Les sorciers montèrent chez le roi pour lui rapporter ce propos. Quand il entendit parler de mort, le roi, effrayé et plein d'horreur, fut pris d'un tremblement. Il leur répondit : « Je n'accepte pas. » Les sorciers revinrent à l'Enchanteur et leur dirent : « Le roi ne consent pas. » — « Hé bien ! leur dit-il, c'est moi qui vais retrouver la princesse et c'est moi aussi qui l'emmènerai avec moi, en dépit du roi. » Et, en effet, il força la jeune fille invisible à venir près de lui, il lui enleva la calotte et il partit en l'emmenant.

Cet enchanteur avait un fils... Que soit béni Celui qui le créa et le modela si beau ! Ce jeune homme s'adonnait à la chasse des gazelles. Ni vizir ni sultan n'eurent jamais un enfant comme lui. Célèbre par tout le pays, pondéré, instruit, il n'avait pas son pareil dans son siècle. Telle était la sagesse de son esprit qu'il n'aimait à s'asseoir qu'avec les personnes âgées dont il recueillait attentivement les propos. Un jour qu'il était assis dans la compagnie de gens graves et que la conversation s'était engagée, un

vieillard qui était parmi eux prit la parole. Il était fort âgé, avait vu bien des épreuves, et avait parcouru bien des pays.

Il leur dit : « Je vais vous faire un récit, gens assemblés. »

Histoire d'un pays dont les habitants devinrent Ghouls.

« Notre père était riche. Cependant, quand il nous laissa, au nombre de trois frères et une sœur, Dieu avait décrété qu'il ne lui resterait aucune ressource. Nous ne trouvâmes plus dans son héritage qu'un chameau boiteux, un mulet boiteux et un âne et un chien également boiteux. Comment devions-nous faire le partage ? Je leur dis : « Deux de nous prendront le chameau, un autre l'âne, un autre le mulet et notre mère prendra le chien ». Ma mère et mes frères protestèrent contre ce partage que seul mon plus jeune frère accepta. Nous allâmes en justice devant l'assemblée du village (djmâ 'a) qui trancha le différend en arrêtant le même partage que j'avais proposé. Je pris mon âne et quittai ma famille. J'allai de pays en pays, de déserts en déserts, par les vallons et les vallées. Je me mis à vendre et acheter. J'entrai dans une ville où il n'y avait aucun âne et dont les habitants, depuis la création du monde, n'avaient

jamais vu un âne et n'en avaient entendu parler. Ils vinrent en foule me trouver et s'extasièrent sur la conformation de mon âne. « Comment appelle-t-on cet animal? me demandèrent-ils. » — « On l'appelle l'Ornement du verger et du foyer, leur répondis-je, et nul n'en possède que les plus grands rois. » Sur-le-champ ils se rendirent auprès de leur roi et lui parlèrent de l'âne. Remarquez, dit le vieillard qui racontait cette histoire, cette folie. C'était assez d'un âne pour les faire s'extasier et courir chez leur roi l'en entretenir! Leurs rapports entendus, le roi dit : « Ouvrez la caisse de l'argent et la caisse de l'or et allez voir cette merveille! » Ils revinrent auprès de moi et me dirent : « Fais ton prix et reçois-le! » Sur ces entrefaites, leur roi arriva. A la vue de l'âne, il demeura hébété. Il me dit : « Combien en veux-tu ? » Je lui dis : « Seigneur, c'est une marchandise haut prisée chez les rois. » Enfin, je le leur vendis ce que je voulus et je leur fis mes adieux.

«En quittant cette ville, j'entrai dans une autre dont les habitants étaient fort riches. J'y demeurai quelque temps. Les habitants ayant parlé de moi se rendirent auprès de leur roi pour me signaler à son attention. « Sire, lui dirent-ils, il y a là un jeune homme étranger... Que soit béni Celui qui le créa et le modela si beau! » Sur-le-champ, des soldats du palais vinrent me cher-

cher et me firent comparaître devant le roi que je saluai en portant ma main au front. Il me dit : « D'où es-tu ? D'où viens-tu ? » — « Je suis de tel pays, » lui dis-je. — « Reste auprès de moi, me dit-il, tu rempliras la charge de ministre. » J'acceptai. Je revêtis aussitôt le caftan et je siégeai.

« Un jour que nous siégions, le roi et moi, il entra un nègre d'une taille colossale. Une de ses oreilles, (énorme), lui servait d'oreiller et il dormait dessus. Avec l'autre il se couvrait le corps. D'ailleurs il était nu, sans le moindre vêtement. « Seigneur-Roi, dit-il, je voudrais prendre chez toi une fille de race et de renom. » — « Je te l'accorde, lui dit le roi, mais auparavant il faut me dire qui tu es. » — « Je suis, lui dit-il, un Ghoul d'entre les Ghouls. J'ai une mère et des frères. Je possède des jardins et des palais. Je suis riche. » Le roi lui parla et lui dit : « Ne t'avise pas de répéter ce que tu as prononcé ! La famille d'un monarque peut-elle s'allier à des Ghouls ? » A ces mots, le Ghoul s'enflamma de colère. Ses yeux devinrent rouges comme du foie. Il se mit à grincer des dents et à frapper le sol de ses pieds. Il saisit le roi par la figure : « Voilà, dit-il, ce qui arrive à ceux qui bravent les Ghouls ! » Et, le tirant à lui, il le brisa en deux morceaux et le mangea. Après quoi, il se mit à manger les assistants. Pour moi, j'étais

resté, les yeux fixés sur lui, tout tremblant. Il s'approcha de moi : « Qu'aimes-tu mieux, Seigneur vizir ? me dit-il. Faut-il te manger ou t'emmener en prison ? » Je me mis à le supplier. « Reste ici, me dit-il, tu garderas la salle des jugements pendant que j'irai chercher les Ghouls, mes congénères. En un instant, il s'en alla, réunit ses semblables et revint. Et ils se mirent à dévorer les habitants de ce pays.

« Le roi qui avait été dévoré par le Ghoul avait deux nègres, comme personne n'en a jamais eu. L'un d'eux s'appelait Zemzoum (l'élite), l'autre Oukkâl elhoum (mangeur de viandes). Dès qu'ils entendirent parler des Ghouls qui avaient envahi la ville, ils prirent leurs massues et parcoururent les rues, frappant sur les Ghouls et les massacrant. Ils les tuèrent tous sauf un. Il restait, en effet, le Ghoul monstrueux qui avait dévoré le roi. En même temps, Zemzoum et Oukkal elhoum l'attaquèrent. Ils se rendirent maîtres de lui et le garrottèrent. Ils allèrent trouver le vizir (1) et lui dirent : « Nous avons enchaîné le Ghoul qui a dévoré notre roi. » Il leur dit : « Qu'Allah vous bénisse ! »

« Ils se rendirent sur l'emplacement que dominait le palais. Ils y trouvèrent réunis pour ce

(1) Le narrateur oublie que c'est le vizir qui raconte l'histoire.

spectacle quelques habitants qui avaient survécu. Ils traînèrent le Ghoul enchaîné en cet endroit. Ils l'étendirent sur le flanc, comme l'on fait pour une bête de boucherie, et ils lui coupèrent la gorge. Le Ghoul se mit à se débattre. Comme les spectateurs se pressaient autour de lui, ils les aspergea de son sang. Tous ceux qui furent arrosés de ce sang se transformèrent en Ghouls. Et à partir de ce jour quiconque avait été touché par ce sang fut changé en Ghoul. Ils se jetèrent sur le cadavre qu'ils dévorèrent. Puis, ils abandonnèrent tous cette ville. Il n'y resta que Zemzoum, Oukkâl elhoum et le vizir. Quant aux autres hommes qui étaient changés en Ghouls, ils prirent le maquis et se firent coupeur de routes. Si quelque marchand traversait leur forêt, ils l'entraînaient à l'écart, le dépouillaient et le dévoraient. Pendant longtemps ils menèrent cette vie.

« Un jour que le vizir était assis dans la salle du conseil avec Zemzoum et Oukkâl elhoum, il se présenta à eux une troupe de gens, pieds nus, pleurant, se lamentant. « Maître, lui dirent-ils, nous avons perdu ce que nous possédions et c'est à grand'peine que nous nous sommes sauvés. C'est aujourd'hui (même), ô vizir, qu'il te faut aviser ! » Oukkâl elhoum parla ainsi que Zemzoum. Ils dirent au vizir : « Nous te le demandons. Donne-nous l'ordre de

suivre ces gens. Ils nous montreront l'endroit où ils ont perdu leur bien. Et nous ferons tous nos efforts pour que notre pays soit honorablement connu et qu'il se repeuple. » — « Allez-donc! leur dit-il. »

« Sur-le-champ, ils prirent leurs massues, et, se faisant accompagner par les marchands qui avaient été mis à nu et qui avaient failli être dévorés, ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la forêt. Ils y pénétrèrent. Ils firent halte au milieu des bois, Zemzoum poussa trois cris : « Toi qui sèmes l'effroi ! Eh ! toi qui sèmes l'effroi ! » Oukkal el houm lui fit la réponse : « Toi qui sèmes l'effroi ! Eh ! toi qui sèmes l'effroi ! Prends ta massue, voici la mêlée, lève-toi ». (1) Zemzoum reprit : « Toi qui sèmes l'effroi ! Eh ! toi qui sèmes l'effroi ! Les Ghouls commencent à venir. Je les vois ! » (2) En un clin d'œil, les Ghouls furent là. Ils accoururent et se groupèrent en deux bandes. Un Ghoul cria : « Hennoud ! Hennoud, le brave ! Ouvre la bouche, lâche des filets de bave !... Voilà de la chair humaine !... gibier délicat, rare aubaine ! » (3) Ils tombè-

(1) Haououâl. ïa Haououâl, Chedd debbouzek ou ougef lelqtâl.

(2) Haououâl, ïa Haououâl. Rahoum bdaou ibanou laghouâl ! Haououâl serait le nom d'un Ghoul.

(3) Hennoud ïa hennoud holl fommek ou etlog zboud

rent soudain sur Zemzoum et Oukkal elhoum.

Le vieillard qui racontait cette histoire leur dit : « Soudain le jour s'enténébra et l'épouvante tomba sur Zemzoum et Oukkal elhoum. Les Ghouls excités, devinrent enragés. Ils se jetaient les uns sur les autres pour s'entre-dévorer. Alors Oukkâl elhoum les aborda avec Zemzoum, et ils se mirent à massacrer les Ghouls avec leurs massues. Bref, pendant sept jours, ils assommèrent les Ghouls avec leurs massues et ils n'avaient pas fini. Il leur fallut continuer quelque temps encore pour en voir la fin.

« Ils ne resta qu'une vieille Ghoule avec deux enfants en bas âge. Ils marchèrent vers elle. Ils lui serrèrent le cou et l'étranglèrent. Pour les deux petits, ils leur percèrent les oreilles et y suspendirent des cauris. Ils les emmenèrent avec eux sur l'orée de la forêt et les remirent aux marchands pour les garder. Alors, parcourant la forêt dans tous les sens, ils rassemblèrent les troupeaux qui y paissaient. Ils y trouvèrent des moutons en grand nombre, ainsi que des mulets et des bœufs. Ils s'emparèrent aussi de marchandises de prix qu'ils chargèrent sur les mulets. Enfin, ils sortirent avec tout ce

Elḥam bni adem faged mefgoud. — Hennoud, nom de Ghoul comme Haououâl, mais je n'ai pu en trouver le sens.

butin de ces lieux et gagnèrent leur pays, accompagnés des deux Ghouls en bas âge.

« Ils entrèrent chez le vizir qui était assis en compagnie d'un petit nombre de gens. Ils le saluèrent. Il se réjouit du retour d'Oukkal elhoum et de Zemzoum. Puis Zemzoum s'avança devant le vizir et lui fit le récit de leur expédition dans la forêt et de ce qui leur était arrivé. « Seigneur, lui dit-il, peux-tu nous le pardonner? Nous avons l'intention de retourner à la forêt. Elle contient encore des richesses. » — « Retournez-y, leur dit le vizir. Et puisse Allah vous avoir décrété le salut ! » Sans plus tarder, ils prirent leurs massues et leurs cimeterres et ils partirent après avoir enfermé les petits Ghouls.

« Les voilà qui cheminent dans les déserts tant qu'ils arrivent à la forêt. Ils y pénétrèrent. Ils prirent leurs cimeterres et se mirent à couper les têtes des Ghouls. Puis ils les écorchèrent tous et gardèrent leurs peaux. Pour ne rien oublier, ils ramassèrent tout ce qui avait une valeur et qu'ils n'avaient pas emporté auparavant. Ils chargèrent tout cela sur des mulets (qu'ils trouvèrent) et s'en revinrent tout droit à la ville. Ils mirent en lieu sûr leur butin. Ils s'occupèrent de ranger les têtes des Ghouls au-dessus des portes de la ville. Quant à leurs peaux, ils les salèrent et les mirent de côté (comme trophée).

« Ensuite Oukkâl elhoum avec Zemzoum donnèrent l'ordre à des maçons et à des forgerons de leur édifier une maison en fer, avec des barreaux du même métal, bref, faite uniquement pièces de fer adaptées à d'autres pièces de fer. Ces ouvriers vinrent et leur firent une maison telle qu'ils l'avaient commandée. En peu de jours elle se trouva construite et ils en remirent les clefs à Zemzoum. Il y conduisit une négresse, l'y établit et lui remit les petits Ghouls. Elle devint leur nourrice et elle les allaita et resta avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent grandi.

« Cependant la ville prenait du renom. Elle se peuplait et devenait plus prospère qu'auparavant Les marchands s'habituaient à la visiter. De leur côté, avec le temps, les petits Ghouls devenaient des colosses. Or, un jour qu'on les avait laissés sans nourriture, l'un d'eux dit à son frère : « O Bilem ! ô Bilem ! j'ai faim et tu as faim ! Aujourd'hui nous mangeons la négresse ! » Aussitôt ils unirent tous deux leur efforts contre elle et la mangèrent. Zemzoum étant venu voir la négresse, ne la retrouva plus. Zemzoum parla. « Bilem ! Bilem ! dit-il, qu'as-tu fait de la négresse ? » — « Nous l'avons mangée », lui répondirent-ils tous deux. Il se tut, mais il alla sur-le-champ égorger deux taureaux qu'il fit porter à la maison en fer et donner aux Ghouls. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'il

eut soin de venir les voir et de faire abattre pour eux d'autres bêtes. A la fin, ces Ghouls furent partout connus et l'on vint de tous les pays pour les voir.

« Un jour, continua le narrateur, j'étais (1) assis dans la salle du conseil et tous les fonctionnaires de la cour étaient autour de moi, quand nous entendîmes des clameurs s'élever dans l'enceinte de la ville. C'étaient les Ghouls, qui, brisant les portes en fer de leur habitation, s'étaient échappés, et, donnant carrière à leur rage, dévoraient ceux qu'ils rencontraient. Les habitants, se hâtaient de fermer leurs portes. Bref, ils avaient jeté partout la panique et causé un grand trouble. Oukkal elhoum et Zemzoum descendirent du château, leur massue au poing, comme c'était leur habitude, et ils se mirent à leur recherche. Ils eurent vite fait d'en saisir un. Ils l'emmenèrent dans la salle de justice du roi. On l'interrogea. On lui dit : « Comment avez-vous pu arracher des plaques de fer et vous livrer à ces excès sur des adamites? » — « Nous avions faim, répondit-il. Nous avons arraché vos plaques de fer et nous avons mangé. Et nous n'avons pas fini.

(1) Le conteur à qui je dois ce morceau se ressouvient ici, après l'avoir quelque temps oublié, que c'est son héros qui est censé faire ce récit de ses aventures.

Nous mangerons bien encore ! » Bref (les deux tueurs de Ghouls) tombèrent sur lui à coups de massue et le tuèrent. Ils lui coupèrent la tête qu'ils exposèrent sur la porte de la ville. Ensuite ils l'écorchèrent. Quant au second Ghoul, ils eurent beau le chercher, ils ne purent le trouver. Il se livra à ses fureurs dans les solitudes, habita dans les lieux déserts et se fit coupeur de route. Il prit à cette vie un aspect encore plus effrayant qu'auparavant.

« Par la suite, Oukkal elhoum et Zemzoum devinrent les ministres et l'ancien vizir devint le roi. Il se maria. Il y eut à cette occasion de grandes réjouissances. Les sept jours et les sept nuits accomplis, il entra dans la chambre nuptiale, la veille du huitième jour. Une nuit, sa femme conçut. Les mois de la gestation achevés, elle mit au monde un garçon. Mais son corps était, pour une moitié, blanc, et, pour l'autre, noir. Son aspect était épouvantable. Quand l'exprès envoyé par les femmes, (le bechchâr), vint dire au roi : « Maître, il t'est né un enfant » le roi lui donna le cadeau dont on récompense les bonnes nouvelles. Mais quand il eut vu le nouveau-né, il ne voulut pas prononcer un mot, tant il éprouva de confusion. Aussi, quand il fut grand, il ne le fit pas instruire et ne lui donna pas de précepteur.

« Un jour vint où cet enfant disparut et nul ne

savait où il était passé. Il était parti à l'aventure. Il erra à travers les solitudes semées de loin en loin d'oasis et à travers les déserts où jamais on ne trouva une habitation, tant qu'il arriva à la contrée des lions. Il s'y établit et prit part à leurs expéditions et à leurs courses. Il finit par jouer des griffes et des dents comme eux. Un jour, le roi, au cours d'une excursion dans la forêt, arriva, de bois en bois, jusqu'à la contrée des lions. Et voilà que son fils s'avança vers lui pour le combattre. « (Choisis) la boxe, lui dit-il, ou la lutte ou l'épée ! » Son père lui dit : « Mon fils, que t'ai-je fait ? » — « N'est-ce pas toi, lui répondit-il, qui est venu nous chercher ? » En vain, Zemzoum et Oukkâl elhoum lui firent des remontrances, il ne voulut point abandonner son idée. Ils se rendirent maîtres de lui et le garrottèrent et puis ils l'emportèrent sur un mulet et le ramenèrent avec eux dans leur pays. En arrivant dans son pays, l'enfant le reconnut pour celui de son père. Sans retard, on manda le chef des bourreaux qui lui trancha la tête et on l'enterra.

« Cette nuit même, le roi fit ses ablutions et sa prière, puis il s'endormit dans son lit. Et quelqu'un vint le trouver en rêve et lui dit : « Retourne dans ta patrie ! » Il se réveilla en sursaut. Le lendemain il eut le même rêve et aussi la troisième nuit. Mais quand ce fut le matin

du troisième jour, il se trouva dans sa patrie. Il ne portait plus ni son vêtement royal ni sa couronne sur la tête.

« (Et le roi, en racontant lui-même ses aventures), ajoutait : « Je loue Allah Très-Haut de ce qu'il m'a donné. Et maintenant je me suis remarié et j'ai un enfant. Louanges à Allah ! »

(Ici) finit le récit que fit le vieillard au fils de l'Enchanteur et à la compagnie qui l'entourait.

Suite de l'Histoire d'un Prince qui conquit trois royaumes avec l'aide des Ghouls.

Revenons à l'Enchanteur qui avait ôté la calotte à la princesse et l'avait emmenée de force pour son fils, lequel en ce moment écoutait l'histoire que nous venons de raconter.

Il la donna pour femme à son fils. Ils firent une noce magnifique pendant sept jours et sept nuits. La veille du huitième jour, le marié entra dans la chambre nuptiale. Et les jours s'étant écoulés, la jeune femme présenta les signes de la grossesse. Enfin, quand furent accomplis ses mois, elle mit au monde un garçon... Louanges en soient rendues à Celui qui le créa et le modela si beau ! Pendant sept jours et sept nuits la musique et les chants retentirent avec les autres manifestations de joie. On le confia à

une nourrice et aux servantes de la cour, puis on procéda à son instruction. On lui enseigna les sciences occultes. Quand il eut acquis toutes les connaissances, il s'appliqua aux pratiques de la magie et il parvint à y surpasser son grand-père, de même qu'il le surpassait en intelligence et en savoir-faire. Il finit par s'adonner aux sciences occultes avec une passion extraordinaire.

Un jour que, ouvrant devant lui ses livres de sorcellerie, il voulut se tirer à lui-même la bonne aventure, il découvrit au cours de ses calculs que son père avait épousé sa mère à la suite d'un rapt. Il laissa là ses grimoires, et, s'armant d'une épée, il se rendit tout droit chez sa mère. « Je veux, lui dit-il, que tu m'expliques par quelle combinaison d'événements tu es tombée au pouvoir de mon père, dans quelles circonstances il t'a emmenée ici et dans quelles conditions il t'a épousée ». Elle lui raconta son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors, revenant dans ses appartements, il prit avec lui ses livres de sorcellerie et partit. Et nul ne sut où il s'en était allé (1).

Il alla de pays en pays, vêtu de l'habit des

(1) La dot n'ayant pas été payée par le mari, la fille ayant été enlevée, l'enfant est bâtard, d'après les idées des indigènes : ma houch oulid el ferḍ ouessounna.

médecins. Or, il advint qu'il entra dans une ville dont le roi souffrait d'une maladie grave qu'aucun médecin n'avait pu guérir. Et ce roi avait dit : « Si je trouve un homme qui me guérisse, je lui donnerai ma fille et la moitié de mon royaume. » Quelques personnes donc se rendirent auprès du roi et lui dirent : « Seigneur-roi, nul ne mènera ta cure à bien si ce n'est un médecin qui nous est arrivé récemment. » — « Allez ! leur dit-il, amenez-le moi. » Ils allèrent aussitôt le chercher. Le médecin entra chez le roi, le salua. Et le roi lui souhaita la bienvenue avec une amabilité particulière. « Je veux, lui dit-il, que tu examines mon cas, et, si tu me guéris, je te donnerai ma fille et nous partagerons mon royaume. » — « Je vous guérirai, lui dit le médecin, mais il me faut un délai. » Or, le roi avait une fille... Grâces soient rendues à Celui qui l'avait créée et modelée si belle et si pleine de charmes ! Le roi lui donna trois jours de délai. Et le médecin se mit aussitôt à chercher parmi les médicaments ceux avec lesquels il devait le soigner. Le troisième jour il vint le trouver, et lui ordonna un remède. Et quelques jours après Allah guérit le roi et il s'établit en lui une santé plus forte que celle qu'il avait. Il sortit pour se rendre à la salle de ses séances et il revêtit les vêtements royaux.

Quelque temps après, le médecin vint le trouver au milieu de son conseil. « Seigneur, lui dit-il, vous êtes revenu à la santé et vous êtes sauvé. Vous voilà tenu d'accomplir la promesse que vous m'avez faite. » Le roi lui dit : « C'est juste! » Alors le roi rédigea en faveur du docteur un acte de donation par lequel il lui faisait abandon de la moitié de son pouvoir et un autre par lequel il lui donnait sa fille en mariage. Et chacun de ces actes furent rédigés en présence des ministres. Après quoi, le roi, par la voix du crieur, fit publier que l'on eût a orner la ville. On l'orna. Pendant sept jours et sept nuits, la nouba se fit entendre. La veille du huitième jour, le marié entra dans la chambre nuptiale. Enfin, quand il eut passé les sept jours de retraite que la coutume accorde aux nouveaux mariés, il entra dans la salle des séances royales et rendit ses arrêts. Et depuis ce moment, le roi et lui jugèrent à tour de rôle et à jour passé.

Ce roi avait un fils qui nourrissait contre son beau-frère une haine telle que, s'il en avait eu le moyen, il l'aurait mis à mort. Un jour, le roi étant tombé malade à nouveau convoqua autour de son lit son fils, son gendre et tous les dignitaires de la cour. Quand ils furent réunis, il leur dit : « La maladie dont je souffre est celle de la mort. Mais je veux vous faire mes

recommandations dans l'intérêt du royaume et pour le bonheur de mon fils et de mon gendre. Mon gendre a la parole éloquente. Il commande aux génies. Son intelligence est vaste. C'est dans ses mains que je remets l'administration de l'État. Il s'asseoira sultan à ma place. Quant à mon fils, il sera son vizir de la droite. » Bref, il leur développa ses dernières volontés et les réconcilia. Trois ou quatre jours après, le roi mourut. On lui fit des funérailles magnifiques auxquelles assistèrent les rois. On lava son corps, on l'enterra. Et, sept jours après, le fils de l'Enchanteur s'assit sur le trône, et son beau-frère, le fils du feu roi, prit les fonctions de vizir de la droite.

Un jour, la femme du roi-sorcier (hakîm) et celle de son vizir conçurent. Quand le temps de la grossesse fut achevé, le roi sorcier eut un garçon et le vizir, fils du roi, un garçon aussi. Pendant sept jours, il n'y eut personne dans le royaume qui ne mangeât de la « tommina » ou gâteau des fêtes de la naissance et le septième jour la nouba retentit. Ensuite on les confia à des nourrices jusqu'à ce qu'ils fussent grandelets. Ils apprirent toutes les sciences et ils excellèrent dans l'art de mener les hommes.

Un jour les deux jeunes gens décidèrent entre eux qu'ils partiraient à l'aventure. Ils allèrent

donc de ville en ville et de désert en désert tant qu'enfin ils entrèrent dans une ville où ils demeurèrent quelque temps. Puis ils en sortirent pour gagner une forêt. Ils y pénétrèrent, ceints de leurs épées et munis de toutes leurs armes. Tout à coup un lion s'avança vers eux. Il leur dit : « Qui êtes-vous et d'où venez-vous? » Ils lui racontèrent leur histoire. « Venez, leur dit-il, vous demeurerez chez moi. » Ils lui dirent : « C'est entendu. » Ils se rendirent chez lui. Il les fit entrer dans un antre. « Choisissez, leur dit-il, le mouton que vous voudrez; égorgez-le et mangez-le. » Ils se levèrent, saisirent une bête qu'ils égorgèrent. Ils la firent cuire et la mangèrent jusqu'à satiété. Ce lion avait avec lui son père qui était fort vieux. Celui-ci appela son fils qui vint le trouver. « Mon père, lui dit-il, pourquoi m'as-tu appelé? « Je veux te demander ce que c'est que ces hommes ? » Il lui raconta leur histoire et qu'il les avait trouvés dans la forêt et qu'il avait été à leur rencontre. « Je te donne le conseil, lui dit le vieux lion, de ne jamais avoir confiance en un homme. N'en introduis jamais plus chez toi. Je veux que tu les mènes hors de la forêt et que tu les laisses aller où ils voudront. » Incontinent, il alla les trouver et les conduisit sur la lisière de la forêt. Ils lui firent leurs adieux et partirent.

Ils marchèrent de lieu en lieu, tant qu'ils arrivèrent à une (autre) forêt. Ils se trouvèrent face à face avec une bande de lions. Ces hommes se battirent avec les lions. Ils en tuèrent un et lui coupèrent la tête qu'ils mirent dans une musette en cuir. Ils en entreprirent un second qu'ils tuèrent et dont ils mirent la tête avec celle de son congénère. Après quoi, il les dépouillèrent tous deux et ils endossèrent leurs peaux en guise de vêtements ; puis ils continuèrent leur route tandis que les peaux se séchaient sur leurs corps.

Ils entrèrent dans une ville où il y avait un roi. Celui-ci marcha contre eux, s'empara de leurs personnes. Il leur dit : « Qui êtes-vous, vous autres ? » Ils lui racontèrent leur histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il leur dit : « Je veux que vous alliez me chercher le bois de ghout (ʿaoud el ghout). » Ils lui dirent : « C'est bien ». Et incontinent ils partirent pour aller le lui chercher.

Ils marchèrent de village en village et de désert en désert tant qu'ils arrivèrent dans une vallée où ils trouvèrent une vieille femme. Ils la saluèrent. Elle leur offrit l'hospitalité et ils passèrent la nuit chez elle. Après le souper, elle les questionna. Elle leur dit : « Où allez-vous ? » Ils lui dirent : « Nous allons chercher l'ʿaoud el ghout. » Elle leur dit : « Vous ne

pourrez pas le rapporter. Il se trouve bien loin d'ici et pousse dans le pays des Ghouls, le pays des Epouvantes. » Ils lui dirent : « Mère, nous sommes condamnés à le rapporter. » Elle leur dit : « Allez droit devant vous en suivant toujours la vallée. Vous entrerez dans le jardin d'un Ghoul. Ce Ghoul s'appelle Daououâl. Quand vous serez entrés dans son jardin, vous trouverez un arbre dans un massif (bostan). Enlevez-en une branche. Pendant que vous l'arracherez, les arbres parleront et vous les entendrez vous apostropher. « Pourquoi vous diront-ils, arrachez-vous du bois d'el ghout ? » Gardez-vous de répondre, car, si vous répondiez, le jardin se fermerait (à jamais) sur vous. »

Ils partirent sans plus tarder. Ils entrèrent dans ce jardin et arrachèrent le bois. Ils allaient sortir quand les arbres se mirent à parler entre eux. Ils disaient : « Qu'est-ce que c'est que cet homme qui vient arracher du bois aux arbres ? » Et s'adressant aux deux hommes : « Posez ce bois ou nous appelons à l'instant notre Maître ! » Et aussitôt ils crièrent : « Daououâl, eh ! Daououâl, viens voir ees étrangers qui, remontant les vallées, sont venus voler le « Bois » dans les vergers ! » A ce moment, ils traversaient le jardin pour gagner la sortie. Subitement leur apparut un Ghoul des plus

monstrueux, d'un aspect effroyable, qui venait vers eux en bougonnant et invectivant tant qu'il faisait retentir les échos du jardin. Les jeunes gens furent remplis d'horreur, et, s'évanouissant, tombèrent tout de leur long. Le Ghoul les rejoignit, en prit un dans une main et l'autre dans son autre main, puis il s'envola à travers les airs.

Il les emporta dans un qçar et les déposa dans une cave et les laissa revenir de leur évanouissement. Quand ils reprirent leurs sens, ils trouvèrent le Ghoul assis près d'eux et près d'eux aussi une jeune fille... Grâces soient rendues à Celui qui la créa et la modela si belle ! Et le Ghoul grinçait des dents, les yeux fixés sur ses captifs, prêt à les dévorer. Mais cette jeune fille lui parla. Elle lui dit : « Eh quoi ! serais-tu fou ? Tu voudrais les manger seul ? Attends d'avoir réuni autour d'eux tes frères et ta famille. » Il lui dit : « Tu as dit vrai. » Aussitôt le Ghoul sortit en les recommandant à la jeune fille et il s'en alla pour rassembler autour d'eux ses frères et ses congénères. Sur-le-champ, la jeune fille se leva et leur rendit la liberté, en leur disant : « Allez-vous en et suivez la vallée par où vous êtes venus. » Sans tarder, ils sortirent du qçar. Ils couraient et s'ils avaient pu ils auraient volé à travers les airs. Bref, ils revinrent tout droit vers la vieille

femme (de chez laquelle ils étaient partis). En arrivant ils tombèrent évanouis, pris d'horreur au souvenir de la peur que leur avait faite le Ghoul.

Revenons au Ghoul. Il amenait avec lui ses congénères pour manger les deux jeunes gens. Mais voilà qu'il n'en trouva pas un seul. Il dit à la jeune fille : « Où sont-ils ? » Elle leur dit : « Je ne sais s'ils se sont envolés ou si la terre les a engloutis. » Il lui dit : « Et moi je ne sais si ce n'est pas toi qui les a relâchés ! Tu les as pris en pitié parce qu'ils étaient de ta race. » — « Si tu le veux, lui répondit la jeune fille, mange-moi : je suis entre tes mains ! » Aussitôt, le Ghoul fut secoué d'une forte secousse ; il se mit à grincer des dents en la regardant et ses grincements étaient effroyables. Enfin, il l'avala en une bouchée. Puis il sortit et vint retrouver les congénères qu'il avait invités. Il leur dit : « Venez ! Nous allons suivre la vallée afin de retrouver ces deux jouvenceaux. » Tous les Ghouls qu'il avait amenés le suivirent, flairant le vent, tant qu'enfin ils arrivèrent chez la vieille femme auprès de laquelle ils se trouvaient. Le Ghoul, qui les avait emportés dans son qçar et de chez qui ils s'étaient enfuis, s'avança. Il dit à la vieille femme : « Fais-nous sortir les deux individus qui sont chez toi. » Elle leur dit : « Je ne vous les livrerai pas ! »

A ces mots, la vieille se trouva dans sa main. Il la partagea en deux et la jeta à ses congénères en leur criant : « Hé ! les Ghouls, vous qui changez de nature, mangez-moi cette carne impure ! » (1) Tous les Ghouls se jetèrent dessus. Et, si l'un d'eux en mangea un lambeau, dix autres ne purent en manger.

Cependant, il entrait dans la retraite des deux jeunes gens. Il leur dit : « D'où êtes-vous venus ? » Ils lui dirent : « De tel pays. » — « Qui vous a envoyés ? » — « Nous avons été envoyés ici par le roi, » répondirent-ils. Le Ghoul alors jura et appuya sur son serment, disant : « Je m'engage, moi, par ce qui peut sortir de moi, par celle qui devint mère en moi, à faire un désert du pays de ce roi (2). » Puis il parla aux jeunes gens. Il leur dit : « Vous avez votre grâce. Mais vous allez nous conduire dans ce pays. Vous n'aurez rien à craindre de nous ».

Ausssitôt, il siffla (3) et tous les Ghouls accou-

(1) Ya lâghouâl, ia mbadlin eççifa, taklou hadel djifa.

(2) 'aliia ou ma biïa ou ma ouldet fiïa blâd hades sultan matkoun illa mkhelliïa.

(3) Il est rare d'entendre un indigène siffler. « Quand on siffle on appelles les génies », disent-ils et encore : « Siffler et sonner les cloches attroupent les démons ». Ils disent aussi : « Les citadins ont pris trois choses au

rurent. Il leur tint ce discours : « Je vais vous dire. Tout Ghoul qui répondra à mon appel, devra apporter avec lui sa massue. Je veux que vous rassembliez les Ghouls et les ameniez de tout pays, car ce sera une grande bataille que celle où nous nous rendons. » En un instant, tous les Ghouls se trouvèrent présents, car ce Ghoul était obéi par tous les autres Ghouls. Il fit marcher en tête ces jeunes gens, auprès de qui il vint se placer, et tous les Ghouls les suivirent. Parmi eux on remarquait une jeune Ghoule qui prit les devants. On l'appelait Melhoufa. Ils se mirent en marche (soufflant, renâclant), avec les ronflements sourds de l'âne qui va braire ou qui appelle ses petits.

Enfin ils arrivèrent à la ville du roi qui avait envoyé à la recherche du bois d'el ghout. Ils y arrivèrent pendant la nuit, et ils l'enveloppèrent de toutes parts. Le muezzin de cette ville monta le lendemain matin (sur le minaret) pour l'appel à la prière. Il cria : « Allah est grand ! La ville est bloquée ! » Les habitants se levèrent sur-le-champ pleins de surprise et d'effroi. Ils

démon : l'habitude de siffler (avec les doigts), de porter la chachia sur l'oreille et de stationner aux carrefours de manière à surveiller les rues. »

Nâs el blâd khâdiïn tselts emsail mnechchitân ettesfira ou ett'anqira ou el ouegfa fi ras ezneq.

se rendirent auprès du roi, ils lui dirent : « Seigneur, la ville est cernée par une multitude hideuse à voir. » Le roi envoya une troupe de ses gens. Ceux-ci montèrent à cheval, partirent et ouvrirent les portes (pour sortir). Ils trouvent des Ghouls en si grand nombre que nul ne pouvait les compter qu'Allah Très-Haut, et d'un aspect épouvantable. (Le chef de l'ambassade) leur dit : « Où se trouve votre roi. Nous voudrions l'entretenir. » Les Ghouls (à leur vue) avaient été pris d'un tremblement et ils grinçaient des dents, parce qu'ils étaient affamés. Heureusement ils craignirent d'irriter leur roi. Enfin, les hommes envoyés en émissaires furent conduits par les Ghouls devant leur chef. Les Adamites lui dirent : « Dans quelle intention êtes-vous venus ? » Les Ghouls répondirent : « Nous sommes venus pour vous manger. L'on nous nomme les Ghouls de la mort. Manger la chair de l'homme, c'est notre sort ! En voulant s'emparer du bois d'el ghout, votre roi a été l'agresseur et c'est lui qui a tort ! » Et le chef des Ghouls, appelant ses congénères, leur dit : « Ces hommes sont à vous ; mangez-les ! » Les Ghouls se mirent à les étrangler et à les manger.

Le roi des Hommes cependant attendait (leur retour). Mais aucun ne reparut de ceux qu'il avait envoyés. Il finit par être pris d'impatience

et rongé d'inquiétude. Il envoya une seconde troupe d'éclaireurs. Ils furent dévorés de même. Alors, le roi donna ses ordres aux troupes et aux habitants. Il leur dit : « Armez-vous pour le combat ! » Aussitôt ils s'armèrent, sortirent de la ville et marchèrent à l'ennemi. Et les Ghouls vinrent tous au-devant d'eux avec leurs massues et leurs clochettes. Bref, ce fut une mêlée terrible. Les Ghouls, au fur et à mesure qu'ils tuaient des hommes, les mangeaient. La guerre se prolongea entre eux jusqu'au jour où les Ghouls quittèrent ce pays. Il ne restait de toute sa population que ces deux jeunes gens.

Les deux jeunes gens parlèrent, s'entretenant l'un avec l'autre. Ils dirent : « Il nous faut conduire ces Ghouls au pays de nos parents. » Ils allèrent trouver le grand Ghoul. Ils lui dirent : « Notre Maître, nous voudrions vous conduire dans un certain pays. » Il leur dit : « C'est bien, mais non avant que nous en ayons fini avec les hommes qui se trouvent encore ici. Quand nous les aurons mangés, nous partirons. » Bref, ils restèrent encore quelques jours et ils partirent.

Ils marchent, les deux jeunes gens en tête de la horde, jusqu'à ce qu'ils l'aient conduite au pays où régnait le Roi-Sorcier. Les habitants s'y croyaient en sécurité quand les Ghouls tom-

bèrent sur eux. Il se produisit un grand tumulte. Et il s'engagea une bataille comme n'en livra jamais aucun roi. Les Ghouls s'étaient mis à étrangler et à manger (leurs ennemis), quand le roi entendit (les cris). Il mit la tête à la croisée et vit une grande pertubation. Il en fut saisi, il perdit connaissance et tomba du haut de la croisée dans la rue. Les Ghouls accoururent et le dévorèrent. Bref, ils mangèrent tous les habitants du pays et il ne resta de toute la population que ces deux jeunes gens, Les Ghouls sortirent de ce pays.

Ils marchèrent de pays en pays jusqu'à ce qu'ils arrivèrent auprès du roi qui possédait le verger avec la source d'où le Djânn était jadis sorti pour lui demander en mariage sa fille, celui enfin dont la fille avait dérobé la calotte enchantée. Ils y arrivèrent pendant la nuit. Le muezzin à l'aube monta pour faire l'appel à la prière. Il allait dire : Allah est grand! Il dit : Allah! quelle foule! » (1) En l'entendant, les habitants se levèrent pleins de surprise, de saisissement et d'effroi. Ils montèrent au château du roi, le père de la jeune fille à la calotte. Ils lui dirent : « Notre Maître, nous t'avertissons que notre ville est enveloppée par les Ghouls. » Il leur dit : « Vous allez sortir les combattre. »

(1) Jeu de mots entre Allah akbar et Allah aktsar.

Les gens de cette ville se levèrent. Ils sortirent avec leurs épées, et ils en vinrent aux mains avec les Ghouls. Longtemps la lutte se prolongea entre eux. Mais les Ghouls s'abstinrent de manger les hommes. Plus tard (même), ils renoncèrent à combattre en considération de l'un des deux jeunes gens. Le roi de la ville lui avait expédié un exprès. Et ce fut ce jeune homme qui apaisa les Ghouls pour épargner le roi, son aïeul, le père de sa grand'mère. Le combat fini, toutes les hostilités cessèrent. Les Ghouls se retirèrent tous. Les deux jeunes gens restèrent dans ce royaume. L'un d'eux après le combat s'était reconnu en toute certitude le descendant du roi, par la fille que l'Enchanteur lui avait ravie de force. Pendant un certain temps, les deux jeunes gens gouvernèrent les affaires du royaume sans partager l'autorité avec personne jusqu'au jour où le vieux roi mourut. Le petit-fils de sa fille lui succéda et ses sujets furent bien forcés de l'agréer. Ils auraient craint d'élever la voix. Ils savaient qu'il n'avait peur ni des lions, ni des hyènes, ni des Ghouls. Il nomma son compagnon vizir.

Des jours se passèrent. Ils se marièrent tous deux. Ils prirent des femmes... Que soit béni celui qui les créa et modela leur beauté ! Ils coulèrent de long jours dans un grand bonheur. Enfin leurs femmes conçurent la même nuit,

Quand les mois de la grossesse furent accomplis, elles mirent au monde en même temps deux garçons d'un aspect effroyable. Leur chair était hérissée de poils. Leurs yeux brillaient comme des lampes. Le « bechchâr », porteur de cette nouvelle, vint l'annoncer au roi et à son ministre. Ils se levèrent aussitôt et coururent précipitamment, en compagnie du bechchâr, jusqu'au château. Dès qu'ils furent tous trois entrés, le roi ferma la porte du château, et, retirant la clef, il la serra dans sa poche. Ensuite, amenant le bechchâr, il le fit entrer dans une cave souterraine où il l'enferma. Il fit disparaître également l'accoucheuse qu'il mit dans la cave avec le bechchâr. Il enjoignit aux négresses de n'avoir plus à mettre les pieds dehors. Ils prirent les nouveaux-nés et il les mirent dans une chambre où on les laissa seuls.

C'était le Ghoul qui jadis avait été enfermé avec son frère dans la maison en fer, celui que Zemzoum avait élevé et qui s'était enfui, c'était lui-même qui était venu jusque dans ce pays. Il avait creusé la terre jusqu'à ce qu'il fût arrivé au palais et qu'il eût pénétré dans la chambre du roi et de son ministre. Il avait pris la figure de l'un et de l'autre (alternativement) et avait usé de leurs droits (conjugaux) de temps à autre. Les nouveaux-nés une fois mis à l'écart, ce Ghoul se chargea de leur apporter leur nourri-

ture. Le roi et son vizir finirent par en concevoir une grande colère. Ils craignirent qu'une telle aventure ne les couvrît de confusion. Enfin, ils furent d'accord pour envoyer chercher le Prud'homme Conseiller. Ils le mandèrent immédiatement. Quand il fut venu, ils lui exposèrent la situation dans tous ses détails. « Ces enfants ont pour père un Ghoul. Mettez-les, leur dit-il, à mort et creusez-leur une fosse où vous les ensevelirez, sans attendre qu'ils soient devenus grands. »

Sur-le-champ, le roi et le ministre se rendent au château. Eux-mêmes, de leurs propres mains, creusent une fosse. Puis ils prennent chacun un cimeterre. Ils ouvrent la porte des deux nouveau-nés. Ils les trouvent sur leur séant, en compagnie du Ghoul leur donnant à manger de la viande de cadavre. Dès que la porte est ouverte, ils frappent le grand Ghoul. Ils le partagent en deux. Puis ils en font autant aux deux enfants. Ne s'arrêtant pas là, ils tuent l'exprès qui était venu leur annoncer la naissance (de ces monstres) et la femme qui les avait accouchés. Ils creusent leur tombe dans la cave même où ils étaient enfermés et les y enterrent. Enfin, ils séquestrent leurs femmes et les laissent mourir de faim dans leur cachot. Ils font ensuite part de leur mort à leurs parents, lavent leurs corps, les revêtent d'un linceul et les

ensevelissent. Ainsi, il ne survécut personne qui eût eu connaissance de cette affaire, sauf le Conseiller.

(*Conté par Khdidja, femme de Bou Medien, tirailleur retraité originaire du Riff marocain. Elle tenait ce conte de son mari*).





L'ENFANT ALLAITÉ PAR UNE GHOULE.

On raconte qu'un berger avait deux filles. L'une d'elles avait perdu sa mère et vivait dans les plus mauvais termes avec la seconde femme de son père. Un beau jour, elle s'enfuit de chez sa marâtre. Elle s'arrêta devant un jardin, vrai paradis sur la surface de la terre, où l'on remarquait un pied de jasmin, un rosier et un plant d'œillet. Elle ignorait que dans ce jardin il y avait une Ghoule. Heureusement la jeune fille avait entendu dire à des femmes que celui qui saute sur la mamelle d'une Ghoule n'est pas mangé par elle. Quand elle était arrivée près du jasmin et autres plantes, toutes avaient épanoui leurs fleurs à son approche : la Ghoule était avisée de la présence de la jeune fille. Celle-ci se promena dans ce jardin tant qu'elle arriva au château (qcar) où était la Ghoule. Celle-ci l'appela : « Jeune fille! » lui cria-t-elle. « Me voici, mère ! », et elle se rendit auprès d'elle,

Elle la trouva les deux mamelles ballantes dans son giron. Elle sauta sur l'une d'elles et la têta. « Ah! s'écria l'ogresse, si tu n'avais tété la mamelle de Aïssa et de Moussa, je faisais de ta chair une bouchée, de ton sang une gorgée, et tes os craquaient sous ma dent comme le tonnerre au firmament. Mais assieds-toi, ajouta-t-elle, et sois la bienvenue! »

Or cette jeune fille était douée d'une grande sagacité. Dieu lui avait donné l'intelligence des discours énigmatiques. « Lève-toi, lui dit la Ghoule, prends la hache qui est par là; la tête me démange. Donne m'en quelques coups sur la tête. » La jeune fille se leva, apporta le peigne et nettoya la tête de la Ghoule. « Lève-toi, lui dit-elle encore, casse-moi ces marmites et casseroles. » La jeune fille se leva, les lava comme il faut et les remit à leur place. « Lève-toi, lui dit-elle encore, prends la pioche et fouille-moi toute la cour ». La jeune fille prit le balai et balaya la cour dans tous ses coins. « Lève-toi, lui dit-elle encore, prends le bâton et frappe m'en les yeux. » La jeune fille se leva, alla chercher la fiole au collyre et le bâtonnet qui sert à l'étendre et lui mit du koheul aux yeux. « Lève-toi, lui dit-elle encore, jette-moi ces affaires qui encombrent la chambre. » La jeune fille se leva, détira les habits et les rangea dans la caisse. Ainsi la Ghoule donnait ses ordres à

mots couverts et la jeune fille dégageait toujours l'idée de la Ghoule. A la fin celle-ci admira l'éducation qu'avait reçue la jeune fille en la voyant si pénétrante. « Qui donc t'a élevée ainsi ? » lui demanda-t-elle. — « Je dois ce que je sais à Dieu ! » répondit-elle. Elle s'informa alors de son passé. L'enfant lui raconta que, sa mère étant morte, elle vivait avec sa marâtre qui la querellait sans cesse. « Je reste avec toi ! conclut-elle. » — « Ma fille, lui dit la Ghoule, aujourd'hui rentre chez toi. Mais, si ta marâtre continue à te persécuter, je te prendrai avec moi. Je te recommande, si tu approches de ma demeure de m'appeler : « Madame ! » et je sortirai. N'entre jamais chez moi sans m'avoir appelé de ce nom. » Alors la Ghoule lui offrit un manteau de reine et lui donna une bourse d'or. Elle lui ôta ses habits déchirés et malpropres. Elle lui mit un vêtement royal. Et la jeune fille s'en alla. Elle était près de la porte du jardin, quand la Ghoule la rappela. « T'es-tu arrêtée, lui demanda-t-elle, près du jasmin et de l'œillet ? » — « Oui, dit-elle, et ils ont ouvert leurs fleurs à mon approche. » — « C'est bien, va-t-en ! » lui dit la Ghoule.

La jeune fille se rendit tout droit chez ses parents. Quand elle entra, son père fut surpris de son riche costume. Mais elle lui donna la bourse. Il l'ouvrit et la trouva pleine d'or. Du

coup, il perdit connaissance, tant il fut ébloui, et ne revint que quelque temps après de son évanouissement. Il était si pauvre, se louant comme berger chez l'un et chez l'autre! Quant à sa femme, elle fut émue aussi mais de jalousie parce qu'elle fit un retour sur sa propre fille. « D'où t'est venue cette fortune ? lui demandèrent-ils. Elle leur raconta son aventure tout au long. Sa marâtre cependant lui enlevait son beau vêtement qu'elle passait à sa fille, puis elle lui en donnait un sale. « Tu mens! lui dit-elle. Comment une Ghoule peut-elle t'avoir donné ces vêtements ? Si tu étais tombé dans les mains d'une Ghoule, tu aurais cessé de manger du pain. Tu en as déjà pas mal mangé ! » — « Si tu ne me crois pas, lui dit sa belle-fille, laisse venir ta fille avec moi et elle verra. » « Vas avec elle, dit la mère, tu verras si ce qu'elle dit est vrai ou faux. »

Elles partirent toutes deux. Quand elles furent à la porte du jardin, l'orpheline cria : « Madame! » La Ghoule répondit : « Me voici, ma fille! » Et elle vint au-devant des deux sœurs. Elle eut vite fait de s'apercevoir que le vêtement qu'elle avait mis à l'une était passé sur l'autre et elle en conclut que l'orpheline était réellement maltraitée par sa marâtre. Elle se tut et ne souffla mot. Elle les fit entrer au château. Elles se reposèrent un peu. Puis la Ghoule

dit à la fille qui avait encore sa mère : « Lève-toi, jeune fille, la tête me démange. Apporte la hache qui est par là et donne-moi un bon coup. » La jeune fille alla chercher la hache. « Pose-la là-bas ! lui dit la Ghoule. Lève-toi, lui dit-elle encore, brise-moi ces casseroles. » Elle se leva et se mit à les briser. « Laisse cette vaisselle, » lui dit la Ghoule. — « Lève-toi, lui dit-elle encore, prends la pioche et défonce la cour. » Elle se leva et se mit à la piocher. « Pose la pioche. » lui dit la Ghoule. La Ghoule alors se leva. Elle alla chercher une peau d'âne et deux clochettes. Elle commença par enlever à cette fille l'habit qu'on avait pris à l'orpheline et elle l'habilla avec cette peau d'âne. Puis elle lui perça les oreilles et leur suspendit les clochettes. Après quoi elle la fourra dans la cage aux poules et aux lapins. Quant à l'orpheline, elle lui donna un vêtement plus beau que le premier et lui remit une nouvelle bourse d'or en lui disant : « Va retrouver ton père. » Et l'autre resta dans le poulailler, toute en pleurs.

Quand la jeune fille fut arrivée à la maison, sa marâtre l'interpella : « Où est ta sœur? » — « Je l'ai laissée chez la vieille dame », répondit-elle. Elle remit l'argent à son père qui en resta ébloui. Mais la belle-mère revint à la charge, la frappa et lui donna la bastonnade, ne s'arrêtant que lorsqu'elle sentit qu'elle allait la tuer. Tout

à coup, la Ghoule apparut dans leur demeure. Elle enleva l'orpheline et l'emmena dans son château.

La marâtre les suivit, voulant voir sa fille. La Ghoule la laissa faire. Elle pénétra dans le château et trouva sa fille dans le poulailler. « Pourquoi, la vieille, as-tu mis ma fille dans cet état ? » — « C'est celui qui convient à la gentillesse de son esprit, » lui répondit la Ghoule. La femme du berger, qui ignorait qu'elle était Ghoule, se proposait de lui en dire long. Mais elle la vit soudain prendre les traits d'une Ghoule. Et elle s'enfuit, courant à toutes jambes. La Ghoule aussitôt se rendit au poulailler et en tira sa prisonnière qui s'en alla dans cet appareil avec la peau d'âne et les clochettes aux oreilles. La mère eut beaucoup de peine à lui enlever cette peau d'âne. Quant aux clochettes, jamais elle ne put les lui ôter. Elle dut s'habituer à cacher sa fille.

L'orpheline, n'ayant pas voulu quitter la demeure de la Ghoule, y était restée. Un jour, la femme du berger se décida à venir trouver la Ghoule, non sans trembler. Dès la porte du jardin, elle lui cria « Madame ! » La Ghoule sortit avec l'orpheline, fille du berger. La femme, se jetant sur les mamelles de la Ghoule, les têta. « Par ta tête et par celle de ta fille, lui dit-elle ensuite, n'enlèveras-tu pas ces clochettes des

oreilles de celle qui est aussi ta fille? » — « Tu as bien fait, lui répondit la Ghoule, de me prier par la tête de ma fille. Sans cela, la tienne restait un monstre. » Sur-le-champ elle fit disparaître ces clochettes et les oreilles de la jeune fille devinrent telles quelles étaient auparavant. Mais en vain la femme du berger se fatigua à prolonger sa visite, espérant quelque cadeau de la Ghoule, vêtement ou or. « Va-t-en à tes affaires, lui dit la Ghoule, Dieu ne t'a rien assigné. Mon enfant, ni toi ni ta fille n'avez le privilège de la bonne grâce et du savoir-vivre. » — « Rends-moi ma belle-fille, lui demanda-t-elle enfin. » — « Pour que tu tombes encore sur elle et que cette fois-ci tu la mettes à mort? » La femme du berger n'insista plus et partit.

Le père cependant avait cessé de travailler à son métier de berger à gages. Il acheta lui-même des troupeaux de moutons et de bœufs. Et désormais il se laissa vivre sans le moindre souci.

Un jour vint où la jeune fille qui était élevée chez la Ghoule, ayant grandi, se trouva en âge de mariage. Un garçon vint à passer par là. Elle le vit, et en perdit la raison. Elle l'appela en lui faisant signe de la main, après s'être persuadée que la Ghoule ne pouvait l'apercevoir. Ce garçon n'avait pas son pareil pour la beauté, mais ses vêtements étaient en lambeaux comme

ceux d'un mendiant. L'ayant donc attiré, elle le cacha dans le bois. Elle lui porta en secret de la nourriture et le laissa seul. La nuit venue, elle dit à la Ghoule : « Mère ! » et elle lui têta la mamelle. « Je demande à Dieu, continua-t-elle, qu'il vous conserve en bonne santé et vous donne de vivre jusqu'à ce que vous me voyiez mariée et que vous vous réjouissiez en moi ! » — « S'il plaît à Dieu ! mon enfant, lui répondit la Ghoule. Que seulement Dieu fasse passer sur la route quelque gars qui te plaise et tu le prendras pour mari ! » La Ghoule était enchantée de cette résolution, car elle avait vu le jeune homme aussi bien que les provisions qu'on lui avait apportées.

Le lendemain, la jeune fille se rendit auprès du garçon toujours blotti dans sa cachette. Elle lui expliqua le caractère de la Ghoule. « Si elle te donne la pioche, lui dit-elle, et qu'elle te dise : « Déracine-moi ces arbres », contente-toi de piocher la terre autour de chaque pied. Si elle te donne le sécateur et te dit : « Coupe-moi ce pied d'œillet ou de jasmin ou ce rosier », ne fais que les tailler et les émonder. Si elle te dit : « Démolis-moi ce puits », tu y descendras et tu le cureras. Si elle te donne une scie et t'ordonne d'abattre des arbres, borne-toi à en élaguer les branches mortes. En un mot, lui dit-elle, (il te faudra deviner sa pen-

sée), exécuter ses ordres à rebours et en prendre le contre-pied. Et puis, une autre recommandation : dès que tu te trouveras en sa présence, précipite-toi sur sa mamelle et tête-la. »

Après l'avoir ainsi stylé, elle revint auprès de la Ghoule. « Ma mère, lui dit-elle, il y a un homme assis en contre-bas de la porte du jardin. » — « Oui, ma fille, lui répondit-elle, et cet homme se tient là depuis hier et il a même partagé notre souper, et, s'il n'est pas entré chez nous dès hier soir, n'est-ce pas qu'il aurait éprouvé une certaine gêne en ta présence ? » La jeune fille comprit que la Ghoule l'avait vue dérober les vivres qu'elle avait fait passer au jeune homme. « Non, mère, lui avoua-t-elle c'est moi qui ai craint de rougir devant toi. » — « Eh bien ! appelle-le, ma fille. » Elle courut le chercher. « Entre ! lui dit la Ghoule. Entre, mon fils ! » Il sauta sur sa mamelle et la têta. La vieille alla lui chercher à manger. La Ghoule lui fit subir les épreuves que la jeune fille avait prévues et le gars sut la satisfaire. Alors il s'établit avec elles, mangeant et buvant son saoul, jusqu'à ce que la jeune fille le prit pour mari.

Dieu voulut qu'elle accouchât d'un garçon et qu'elle n'eût point de lait pour le nourrir. Ce fut la Ghoule qui lui donna le sein et qui fut sa nourrice. Aussi, à peine était-il âgé de huit ans,

qu'il montrait les forces et les instincts des Ghouls. Il s'échappait pour aller assaillir les voyageurs et couper les routes.

Un jour, il entendit sa mère causer devant lui avec son mari des vexations qu'elle avait eu à subir jadis de la part de sa belle-mère, la seconde femme de son père. Il se tut et fit semblant de n'avoir rien entendu. Mais, la nuit, quand ses parents dormirent, il sortit à leur insu, se rendit droit à la demeure de la marâtre de sa mère. Il la trouva avec sa tante et son grand-père, et il les dévora tous les trois. Il n'en laissa que les os après les avoir brisés. Puis il rentra dans sa couchette sans que ses parents s'en aperçussent cette nuit-là. Une autrefois sa mère lui dit : « La vieille qui t'a nourri est une Ghoule et non une femme. » Il laissa toute la famille s'endormir. Il prit un couteau et égorgea la Ghoule. Le lendemain en se levant, ils trouvèrent le sang de la Ghoule qui s'échappait de sa chambre en rigoles. Etonnés, ils entrent chez elle et la trouvent morte. Ils lui creusèrent aussitôt une fosse et l'y enterrèrent. Mais le père, prenant à part sa femme : « Viens-t-en ! lui dit-il. Fuyons, en sauvant du moins nos têtes. Cela vaudra mieux que de lui permettre de mettre à nos dépens le comble à ses exploits. Cet enfant, qui a eu pour nourrice une Ghoule, finira par nous dé-

vorer. » Ils se levèrent et creusèrent une fosse où ils cachèrent les trésors qui avait été accumulés par la Ghoule dans la maison. Ils y travaillaient quand survint leur enfant. Il poussait comme un lion des rugissements à réveiller les échos des montagnes. Il entra en regardant méchamment son père et sa mère. Enfin, ils en vinrent à l'implorer. « Nous sommes tes père et mère, lui disaient-ils. Que désires-tu ? Tout ce que tu voudras nous te le donnerons ! » Ils restèrent, guettant chez lui un moment d'inattention pour s'échapper, sans qu'il s'en aperçût.

Dans leur fuite, ils se rendirent d'abord à la maison du grand-père. Ils trouvèrent toute la famille exterminée. Ils continuèrent leur route et poussèrent jusqu'à la ville voisine. Justement, ils la trouvèrent en grand émoi. Tous les habitants qui avaient quelque voyage à faire portaient plainte au roi contre le Ghoul qui infestait la forêt. Ils suivirent la foule et firent aussi leur déposition comme s'il ne s'était pas agi de leur enfant. Ils étaient en des dispositions telles que, s'ils l'avaient pu saisir, ils l'auraient tué pour retourner à leur château et retrouver les trésors qu'ils y avaient enfouis. Le roi décréta que quiconque se piquait de bravoure devait entrer dans la forêt et mettre à mort l'ogre à figure humaine qui, après avoir molesté

les voyageurs sur les chemins, se réfugiait ensuite dans la brousse. Un homme déterminé vint dire au roi : « Moi, j'irai ! » Il monta sur son cheval et ceignit ses armes. Deux jours après, le cheval revint seul. Le cavalier avait disparu. « Je n'en aurai raison, dit le roi, qu'en envoyant des troupes qui entreront au cœur du maquis et me l'amèneront en quelque endroit qu'il soit. » — « Je veux, dit le roi aux soldats, que vous me l'ameniez vivant, les mains liées derrière le dos. » Ils prirent leurs armes, partirent, arrivèrent à l'orée du bois et ils y entrèrent. Deux jours durant, ils le traquèrent d'un lieu dans un autre avant de le tuer. Quant à le prendre avec la main et à le garrotter, comme l'avait ordonné le roi, cela leur fut impossible. Quand ils l'eurent tué, ils le hissèrent sur un mulet et l'apportèrent au roi. Il s'étonna que, si jeune, (il était âgé de dix ans), il ne se fut pas trouvé un homme pour se rendre maître de lui. Son extérieur d'ailleurs ne trahissait nullement son naturel. Son corps était celui d'un adamite. Ce n'était que parce qu'il avait suçé le lait d'une Ghoule qu'il était devenu Ghoul à son tour.

Pour en revenir à son père et à sa mère, ils se comportèrent comme s'il n'avait pas été leur fils. Ils se mêlèrent à la foule qui vint voir son corps criblé de balles. Peut-être qu'avec l'as-

sentiment des destins, s'ils n'avaient pris la fuite, il aurait dévoré aussi son père et sa mère. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, ils revinrent sur des mulets à leur qçar, et enlevèrent tout leur bien et rentrèrent à la ville. [Bien leur en prit car] le roi dit à ses gens : « Je veux que vous fassiez des recherches pour trouver le père et la mère [de ce pseudo-Ghoul.] » Mais ils eurent beau interroger et enquêter longuement, ils ne trouvèrent rien. Si le berger, sa femme et sa fille n'avaient été mangés, on aurait pénétré ce secret.

Telle est l'histoire complète des filles du berger et des Ghouls.

(*Conté par Haoua, algéroise habitant Blida*).





BENT ESSAQ ET SON FRÈRE.

On raconte d'un homme qui vivait au commencement du temps qu'il était marié et père d'un garçon. Un jour, des amies dirent à sa femme : « Tu devrais te faire un remède qui te permettrait d'être mère encore une fois. » Elle prépara ce remède et se rendit aux bains, se proposant de le prendre à son retour. Il advint que son mari, pendant son absence, se mit en quête de quelque chose à manger. Il trouva ce remède dans la casserole et il le mangea. Quand la femme revint du bain, elle ne trouva plus la médecine. Son mari lui dit : « C'est moi qui l'ai mangée ». Il s'éleva entre eux une violente altercation. La femme vécut encore quelques jours et mourut.

Cependant l'homme voyait tous les jours sa jambe enfler. Un jour celle-ci s'entrouvrit et il en sortit une fille... Que béni soit Celui qui la créa et la modela ! (Notre homme) eut honte. Ne sachant qu'en faire, il la remit à son fils

dès quelle fut née. Le jeune homme la porta sur un arbre et l'y abandonna. Allah Très Haut la prit en pitié. Un aigle venait la trouver et lui donnait la becquée, et ainsi jusqu'à ce qu'elle eût achevé sa troisième année. Alors son frère vint à elle et l'amena.

Son frère était adonné à la chasse. Il avait une épée, un cheval, un fusil et trois lévriers. L'un de ces chiens s'appelait Sâf (nervure de palme); l'autre Sâfsâf (peuplier); l'autre enfin Djebbâd errïa mel laktâf, (celui qui arrache les poumons à travers les deux épaules). Il alla donc, prit sa sœur, la mit sur son dos, monta sur son cheval et partit avec l'intention de ne jamais revenir dans son pays.

Ils marchaient dans les solitudes, quand ils aperçurent une maison haute et bien bâtie (mcheïda), qui se voyait de loin. Ils marchèrent tant qu'ils y arrivèrent. Cette maison était une demeure de Ghouls. Il laissa sa sœur à quelque distance de cette maison en lui disant : « Attends-moi là : je vais observer cette habitation ». Il entra et y trouva un Ghoul énorme et bougonnant. Il revint auprès de sa sœur et lui dit : « Viens que je te mette un peu à l'écart de ce lieu. J'y ai trouvé un ghoul en fureur ». Ensuite, le frère de Bent essaq (la fille de la jambe) revint guetter le Ghoul, [voulant savoir] quand il sortirait. Enfin le

Ghoul sortit et il laissa la clef, à la porte, dans le trou de la serrure. Le frère alla chercher la sœur, l'emmena et la fit entrer dans la maison.

Il prit l'habitude d'enfermer sa sœur et d'aller à la chasse. Il en rapportait du gibier à sa sœur qui le faisait cuire et ils le mangeaient. Un jour que son frère s'était absenté en laissant à la maison les lévriers, le Ghoul vint et frappa à la porte. Elle lui dit : « Je n'ouvre pas. » Il lui dit : « Tu ouvriras par force ! » Il arracha la porte de ses gonds, malgré qu'elle en eût, et entra. Il eut l'idée de manger Bent essâq. Elle se mit à appeler : « Sâf ! Sâtsâf ! Djebbâd erriïa mel laktâf ! » Pas un des lévriers ne répondit à ses appels. Il la pressait de fort près pour la dévorer. Enfin elle lui dit : « Si tu veux me manger, me voici, mange-moi ! » Il lui dit : « Je ne te mangerai pas : je veux t'épouser ! » Bref, il l'épousa.

Il y avait bien des jours qu'il vivait avec elle, jouissant de sa beauté, lorsqu'un jour, le Ghoul étant sorti en fermant derrière lui la porte, et s'étant mis en quête de quelque proie humaine ou de quelque bœuf, le frère de Bent essâq vint frapper à sa porte. « Ouvre-moi ! » Elle lui dit : « Je n'ouvre pas ! » Elle finit par lui ouvrir à son corps défendant. Il entre avec sa chasse. « Lève-toi, lui dit-il, fais-nous cuire à manger. » Elle se leva, fit la cuisine et ils se mirent à manger. Sur ces entrefaites, le Ghoul rentra chez lui. Il

les trouva en train de manger. (Surpris), ils restaient à se regarder les uns les autres. Le frère de Bent essâq parla au Ghoul et lui dit : « Quelle raison as-tu de venir nous trouver et d'entrer chez nous ? » Il ajouta : « Allons ! à coups de poing ou à bras-le-corps ! ou bien à la pointe du couteau encor ! Nul ne joue du gourdin comme moi ! Battons-nous ou sors ! » Ils engagèrent une lutte à coups de poing. Le Ghoul l'emporta sur l'enfant. Il lui mit le genou sur la poitrine prêt à le dévorer. Vaincu, l'enfant dit au Ghoul : « Laisse-moi dire trois mots : tu me mangeras après. » — « Dis ! » lui répondit le Ghoul. L'enfant se mit à crier : « Sâf ! Sâfsâf ! Djebbâd erriïa mel laktâf ! » Les lévriers se dressèrent et, d'un seul bond, se jetèrent sur le Ghoul. Sâf et Safsâf lui dévorèrent le visage et les mains. Djebbâd erriïa mel laktâf le mordit dans le dos et, (lui fouillant la poitrine), lui fit sortir les poumons entre les deux épaules. Ils l'eurent vite terrassé. L'enfant alors appela ses lévriers qui le rejoignirent en courant. Laissant sa sœur à la maison, il partit à la chasse avec ses chiens.

Bent essâq se leva pour examiner le Ghoul. Elle lui trouva encore un fil de vie, (ma zal fih khît mtâ ʿel hïâ). (Elle le cacha). Quand son frère rapportait du gibier, elle le faisait cuire et en mettait de côté pour le Ghoul. Son frère

sorti, à son insu, elle donnait à manger au Ghoul. Chaque jour elle le nourrissait de sa main jusqu'au jour où il se rétablit et fut aussi vigoureux qu'il l'avait été. Un jour vint où le Ghoul, debout sur le seuil de la porte, défendit au jeune homme d'entrer. « Allons! A coups de poing ou bien à bras-le-corps! ou bien à la pointe du couteau encor! » Ils en vinrent aux mains. Le jeune homme l'emporta sur le Ghoul. Il le partagea en deux et le laissa ainsi étendu sur le sol.

Il s'arma de son épée et de son fusil. Il monta sur son cheval. Ses chiens prirent les devants. Il se dit : « Par Dieu! Je n'ai plus à rester ici et la pluie de ce pays ne tombera plus sur moi! » Il piqua de l'avant et abandonna sa sœur.

Il alla de pays en pays jusqu'à ce qu'il arrivât dans une région dont les maîtres étaient les cigales et la soif. L'eau y faisait toujours défaut. Il demanda pourquoi l'eau manquait toujours. On lui répondit : « Nous avons ici un dragon qui chaque année nous supprime l'eau, tant que nous ne lui avons pas livré un plat de cous-couss, un mouton et une jeune fille. » Le jeune homme, frère de Bent essâq, se mit à remonter le lit de la rivière, cherchant le point de sortie de l'eau. Quand il arriva à la source, il y trouva un plat de couscouss, un mouton et une jeune fille. Quelques instants après, il vit le dragon

qui s'avançait pour manger le plat de couscouss. Le frère de Bent essâq va droit à lui, le frappe et le partage en deux, en un clin d'œil. Aussitôt, l'eau s'écoula en abondance. Mais, comme elle était mélangée au sang du dragon, le crieur public se leva et proclama dans l'intérieur de la ville : « Ecoutez, ô croyants, et puisse Dieu tourner ce que vous entendrez à votre avantage! Prenez-garde de boire de l'eau. Elle est infectée de sang et de poison. » Les habitants sortirent de la ville et coururent à la source. Ils y trouvèrent le dragon partagé en deux et la campagne de tous côtés souillée de son sang. Le père de la jeune fille délivrée était au comble de la joie, car chaque année jusqu'alors quelqu'un des habitants du pays avait dû livrer sa fille, un plat de couscouss et une tête de bétail. Dans son bonheur, la jeune fille qui venait d'être sauvée chaussa les souliers de son sauveur et lui laissa les siens.

Cependant il appelait ses lévriers et leur faisait manger le plat et le mouton. Puis tout le monde rentra dans la ville. On y entendait le crieur qui faisait cette proclamation : « Que quiconque a des souliers les apporte à la fille du roi! » Tous les habitants vinrent lui présenter leurs chaussures. Mais en vain elle les essaya, il n'y en avait pas qui fussent à son pied. Seul le vainqueur du dragon s'abstint. Il était dans

un caravansérail et nul ne le connaissait. Alors le héraut fit entendre une seconde proclamation. Tous les individus sans exception devaient défiler devant le château de la fille du du roi. Tout le monde était passé et il ne restait plus que le meurtrier du dragon. Il revêtit un vêtement royal. Il monta sur son cheval. Il passa devant la porte du palais. [A ce moment, la princesse] lui jeta une pomme. Il en flaira le parfum, puis la serra dans sa poche. Elle commanda aux gardes de s'emparer de sa personne et de le conduire dans la salle du conseil du roi. On lui enleva ses chaussures que l'on remit à la jeune fille. Elle les essaya et elle les trouva faites pour son pied. Elle parla et dit : « Voilà celui qui a tué le dragon, et c'est lui que je prends pour époux. » En moins d'un instant, le roi, la lui ayant accordée, fit rédiger l'acte de mariage. [On fit des réjouissances publiques] pendant sept jours et sept nuits. La veille du huitième jour, le marié entra dans la chambre nuptiale et il fut enchanté de sa femme.

[Faisons] retour à sa sœur Bent essâq. Un jour elle vint le surprendre jusque dans le pays où il s'était marié. Elle questionnait le monde. « Donne-nous, lui dit-on, le signalement de ton frère. Que porte-t-il avec lui ? » — « Mon frère a un cheval, dit-elle, un fusil, une épée, enfin trois lévriers dont l'un s'appelle Sâf, l'autre Sâfsâf,

l'autre enfin Djebbâd erriïa mel laktâf. » — « Eh bien ! lui dit-on, il a épousé la fille du roi de notre pays et il a été nommé vizir de la droite auprès du roi, pour la raison qu'il a mis à mort le dragon qui supprimait l'eau aux habitants de la contrée. » Bref, on la conduisit au château de son frère.

La fille du roi lui souhaita la bienvenue et l'accueillit avec les plus grands honneurs. Quand son frère arriva, Bent essâq se leva et vint le saluer, mais il se refusa à lui rendre son salut. « Va-t-en, ennemie de Dieu ! lui dit-il. Me cherches-tu pour me faire périr ? Oses-tu bien venir me trouver et me connaître encore ? » Elle se rassit, fondant en larmes et ne cessant d'implorer son pardon. A la fin il lui pardonna et elle demeura [avec eux] dans le bien-être.

Un jour, elle dit à son frère : « Mon frère, j'ai entendu dire que tu avais tué un dragon. J'ai été alors si fière de toi ! Je voudrais bien voir l'endroit où tu l'as tué, et (me représenter) comment il sortait et comment il retenait les eaux. » Il envoya des servantes pour l'accompagner jusqu'à la source. Quelques-uns des piquants dont le dragon était hérissé étaient restés épars près de la fontaine. Elle les ramassa en cachette, les enferma dans un mouchoir et les apporta avec elle jusqu'au château. Elle pénétra dans les appartements de son frère sous prétexte de faire

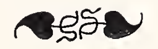
son lit. Et elle mit tous ces piquants dans sa couche, sous le drap. La nuit, quand son frère vint s'y coucher, tous ces piquants pénétrèrent dans sa chair. Il passa la nuit à toute extrémité et le lendemain il eut les derniers hoquets de l'agonie. On le crut mort. [Les femmes] se levèrent pour pleurer à l'envi sur lui. Les gens de la ville l'apprirent. Le roi en éprouva un profond chagrin. Sa sœur faisait semblant de se déchirer les joues. On lava le cadavre, on l'enveloppa d'un linceul et on l'emporta pour l'enterrer. Les lévriers faisaient des bonds jusqu'au ciel et retombaient (hors d'eux-mêmes). La foule s'écoula toute entière. Il ne resta (dans le cimetière) que les lévriers. Il se mirent à fouiller la terre avec leurs pattes. Ils l'enlevaient de la fosse et la rejettaient tant et si bien qu'ils tirèrent le corps de sa tombe. Cela fait, ils s'occupèrent à arracher les épines avec leurs gueules. Le mort enfin se ranima. Il ne fut pas peu surpris de se voir là ne se souvenant pas d'avoir été lotionné, mis dans le linceul et mis en terre. Il songea d'abord à se couvrir. Puis, comme c'était le milieu de la nuit, (s'acheminant vers le château), avant que personne au palais ne l'aperçût, il vint frapper à la porte. On finit par reconnaître sa voix : on lui ouvrit les portes et il entra. Les gens qui se trouvaient dans le palais furent bientôt debout. Tout sur-

pris, ils regardaient cet homme qui était mort, avait été lavé, enveloppé du linceul et enterré et qui revenait au monde. Ils le saluèrent avec des transports de joie.

Mais il se refusa à rendre à sa sœur son salut. Il appela sa femme à quelques temps de là : « Qui donc, lui demanda-t-il, a approché de mon lit et l'a remis en ordre ? » Elle lui répondit : « Ta sœur. » Aussitôt il donna l'ordre aux soldats du roi de la conduire à la porte de la ville et de l'y crucifier. Tous ceux qui franchiraient cette porte devaient lui cracher dessus.

C'est ce qui fut fait et le vizir revint remplir ses fonctions auprès du roi comme auparavant.

(Conté par Mustapha ben Sidi Hallou, blidéen).





KHETTOUF OU LE VIEUX BOSSU QUI DEVINT GHOUL

On raconte qu'il y avait dans les premiers temps du monde un homme âgé et bossu qui s'adonnait avec passion à la chasse et à la pêche. Il habitait tout seul au milieu d'une forêt. Un jour qu'il était allé à la chasse, comme à son ordinaire, il rapporta un sanglier vivant. Le lendemain, il revint avec un singe également en vie. Il les enferma tous les deux ensemble dans une pièce qu'il leur affecta. Un beau jour, il les surprit se querellant. Le singe disait au sanglier (1) :

(1) Dans ce conte je me suis permis de traduire en vers, les passages qui, dans l'original, se trouvent écrits en prose rimée. Je donnerai le texte des morceaux que j'ai versifiés, parce que, par endroits, je me suis affranchi du mot à mot pour suivre le sens, voire pour compléter l'idée ou l'interpréter. J'ai voulu donner un exemple, pris au hasard d'ailleurs, du caractère littéraire que ces contes revêtent pour les indigènes et que la traduction en prose fait peu sentir aux lecteurs français.

Compagnon, après tout, tu n'es qu'un sanglier
Domestique, étant prisonnier,
Et tu sais comment ça se nomme ?...
Ta chair est en horreur à l'homme
Tant soit peu doué de raison !
Je ne sais qui voudrait, en somme,
S'appeler, comme toi, cochon ! »

Celui-ci, piqué, lui répondit :

Écoute-moi, masque mobile
Et corps fébrile,
Pieds trépignants, yeux clignotants,
Toi que les bateleurs vont montrant par la ville !
Crois-tu que c'est agir de façon fort civile
Que de traiter les gens de singes grimaçants ? »

« Quoi ! répliqua le babouin,
Vilain groin,
Dont la mère aux bois vagabonde,
Il te sied de parler de masque, tête immonde !
Le mien me rend semblable à l'homme, roi du
[monde !
Et si tu sais te renfrogner
Et grogner,
Moi, je sais rire et sais faire rire, à la ronde ! » (2)

(2) Gal lou ouach etkoun enta lla lḥallouf — ou mekh ṭouf — ou'and ennâs el 'âqlin ma'ïouf — oum'a hada msemmi ghir ḥallouf — Djaoubou lḥallouf gal lou esma'

Le vieux Bossu, amusé par leurs disputes, prit l'habitude de venir les écouter. Longtemps leurs propos roulèrent sur ce sujet. Mais un jour le sanglier dit au singe :

S'il est le chasseur qu'il se vante d'être,
Pourquoi notre maître,
Fier de nous avoir capturés tous deux,
Ne va-t-il pas s'en prendre à de plus valeureux ?
Qu'il aille donc traquer les Ghouls dans leurs [retraites !
Et puis, que, gravissant les faîtes,
Il aille après ravir à ses monts escarpés
La dame au lourd Khalkhâl (1), la reine des [beautés ! »

« — Peuh ! répliquait le singe goguenard,
Il la ramènenait avant qu'il soit bien tard ! » (2)

ïa zeghdoudi — idjibouk ï'adjbou bik el 'ıbâdi — ouma' hada ouesmek châdi — Djaoubouch châdi gallou esma' ïa bou khenfoufa — ïalli khellit iemmak fel ghaba met loufa — ouemma anâ oudjhi oudjh bniadem — nedhak ma nneddem — ou nezhi ma nkhemmem.

(1) Anneau de pied.

(2) Echcheikh elli çeïïedna — ou djabna — ida kan radjel çeïïad irouḥ içceïïed laghoual — idjibhoum ou idjib lallat ensa moulat el khalkhal — ouisellekha bîl ladjbal — Nteq lih echchâdi gal lou ou 'alach hada ç'ib — idjibha ma iebṭa ma ighib.

En entendant ces mots le vieux Bossu fut piqué au vif. On eut dit qu'il se gonflait de colère. Il s'écria :

Que béni soit Allah
Qui m'a laissé vieillir et m'a donné d'entendre
Ces sarcasmes-là !
Mon pauvre honneur! J'ai bien besoin de le
[défendre! (1)

Et il s'abandonnait aux larmes ou à des accès de rage.

« Quelle infamie !
Et quel mécompte!
Faut-il qu'à la fin de ma vie
Des animaux me fassent honte! » (2)

Enfin, s'adressant au sanglier : « Où se trouve, lui demanda-t-il, la Dame au Khalkhâl et ou demeurent les Ghouls? » — « Ils habitent tous dans la Montagne de fer. » Le vieillard réunit quelque provisions de voyage et partit sur son cheval.

Il chevaucha de solitude en solitude. Heureusement que le cheval qu'il montait n'avait pas

(1) Sobhân allah elli ḥiâni — ḥatta rdj'at nçennet lhaddel m'ânî.

(2) Men b'ad bka outghechchech — fi akhir 'omri hatta redj'au i'irouni lhouâiech.

son pareil même dans les haras des rois. Après avoir fait beaucoup de chemin, il arriva dans un désert (uniforme),

Sans un rocher, sans un palmier;
Où jamais un oiseau ne chercha sa pâture;
Où jamais, d'aventure,
Ne vint rôder un cavalier. (1)

Il marchait depuis deux jours dans ces sables, lorsque sur une dune, au loin, il aperçut une hutte conique (euchcha). Il s'y rendit et y trouva un petit Ghoul qu'il saisit par le poignet. « Qui es-tu ? lui demanda-t-il. » — « On m'appelle un Ghoul ! » — « Tu as un père, une mère ? » — « Ma mère s'appelle Fedjdjou'a. J'ai aussi mon père et des oncles paternels. Ceux-ci sont des Ghouls gigantesques. L'un d'eux s'appelle Ḍba'ba' et l'autre Sma'ma'. Mon père se nomme Ghoul el fiïad (le Ghoul qui vole à tire-d'ailes) qui, sur-chaque-ville, prélève-une-fille-parmi-les-plus-belles. » — « Et toi demanda-t-il au Bossu, qui es-tu ? »

« Je suis homme et je suis chasseur de mon [métier.
J'aperçois de loin le gibier.

(1) Fi ouahd el falât lâ çedjra la ḥadjra — lâ ṭir iṭir — ou lâ fâres ighir.

J'arrête dans son vol, quand il fond, l'aigle
[altier. » (1)

« Viens avec moi, lui dit le Petit Ghoul, je vais te conduire à ma mère. Tu seras notre hôte. » — « Je suis venu, répondit le Bossu non pour demander l'hospitalité mais pour combattre et ce, sur l'avis d'un sanglier.... » Et il raconta son histoire.

Sans rien dire, le Petit Ghoul, repliant une jambe et se campant sur l'autre, se mit les doigts dans les oreilles. Et, il poussa un cri, mais un cri si terrible que le vieux Bossu en tomba de tout son long évanoui. A l'instant, une Ghoule monstrueuse se dressa à côté d'eux. « Qu'est-ce que tu réclames, mon cher mignon ? dit-elle à son fils. « Mère, c'est un adamite qui vient chez nous. » La vieille enfla ses deux joues. « Fîkh! Fikh! dit-elle dans la langue des Ghouls. Pourquoi vient chez nous ce vieux chîkh ? » Mais le Petit Ghoul lui sauta au cou et l'embrassa.

Ma mère ! ma mère chérie !
Au nom du lait que j'ai têté,
Tu me laisseras, je t'en prie,
Lui donner l'hospitalité !

(1) Insi mnel ins ou kheddemtî çeïïad — nchouf el hâicha mel leb'âd... ou naḥkem el 'ogâb fesma ki ikoun bedjnâhou feïïâd.

D'ailleurs, si ton cœur lanterne ou lésine,
J'aurai vite fait, je te le promets,
De t'arracher le cœur de la poitrine.
Ou, rasibus, de te faucher le nez ! » (1)

La Ghoule eut peur des menaces de son fils. « Allons, lui dit-elle, amène-le avec toi ! » Il amena donc chez lui son protégé après que celui-ci eût salué la Ghoule.

D'un saut de côté, le Petit Ghoul agrippa le plus beau bélier du troupeau. Il l'égorgea et l'écorcha et il le remit à sa mère pour le faire cuire. Quand le couscouss fut prêt, il l'apporta devant son hôte et tous deux mangèrent à leur faim. Tout cela se passait en l'absence du père et des oncles. « Que mange ton cheval, demanda le petit Ghoul. — « J'ai apporté son orge. » — « C'est de la poudre d'or et des perles qu'il faut lui donner ! » Et il alla prendre à sa mère de la poudre d'or et des perles qu'il donna au cheval en manière de ration d'orge. « Mon père le chîkh, lui dit-il ensuite, il faut que tu me suives. Je vais te trouver une cachette. » Et il l'introduisit dans un souterrain où il le dissimula.

(1) Enti iemma ou'aziza — ou ḥachchemtek baḥlib hadezziza — kima tkhelli idji 'andna ḍif — ouida ma ḥabbitichi belmlâḥa ndjibou bessif... ouella nqeṭṭa' lek leffadek ou enḥochch lek ennif.

En effet, le père, les frères et les oncles du Petit Ghoul arrivaient. Et la terre retentissait sous leurs pas, comme sous les coups des fléaux, et l'air était déchiré par leurs grincements de dents. « Je vous demande l'aman ! » dit-il dès qu'ils furent entrés. Ils se mirent à flairer, faisant entendre les ronflements de l'âne qui appelle son petit et les frémissements du cheval qui sent l'aiguade : « C'est le fumet, dirent-ils, de l'habitant des qçours et des bourgs. Un arabe s'est glissé ici ! » — « Je vous demande l'aman ! » répéta le Petit Ghoul. — « Nous te l'accordons. » C'est la coutume des Ghouls, affirment les gens compétents, que, si leur esprit est calme et leur état d'âme tranquille, ils ne font pas de mal aux gens. Mais, s'ils sont en colère, ils ne respectent ni les pactes passés ni la foi jurée. Le Petit Ghoul descendit dans le caveau et en tira le vieillard. Tout en l'amenant, il lui faisait ses recommandations. « Sois aimable avec mes frères et mes oncles. Dès que tu paraîtras devant eux, aie soin de leur présenter tes salutations. Ne leur tiens que des propos qui puissent leur plaire et te fassent aimer. Dans ces conditions, ils ne te feront aucun mal. » Il entra enfin, fit des politesses aux Ghouls et s'accroupit en leur compagnie. Ceux-ci échangèrent quelques observations dans leur langue. Puis, le père du Petit Ghoul, s'adressant aux frères et aux oncles

de celui-ci : « Voyez-vous comme le petit prend de l'assurance en grandissant! Le voilà maintenant qui donne l'hospitalité à des hommes, les cache dans les caveaux et sait obtenir de vous le serment de respecter ses amis. »

Ce même soir, le Petit Ghoul, quittant la compagnie, alla prendre (le plus beau bélier du parc), l'étalon des étalons. Il le coucha sur le sol et l'égorgea. Il alla chercher un chaudron en fer. Il dépouilla la bête, la découpa et en jeta les morceaux dans le chaudron. Il mit le tout sur le feu et laissa cuire. Il alla trouver alors sa mère.

« Fedjdjou'a, lui dit-il, mère tendre,
Redresse ton foyer, retires-en la cendre,
Et prépare-nous un couscouss,
Pour nous tous,
Sans trop nous faire attendre! (1) »

Sa mère lui répondit dans la langue des Ghouls : « Plaisantes-tu ou parles-tu sérieusement? » — « Je veux, lui dit-il, que tu me prépares du couscouss. » Elle se retroussa les manches, et, par dessus les épaules, rejeta ses mamelles sur son dos; puis, prenant les écuelles en bois et la farine, elle se mit à rouler le grain.

(1) Ia iemma fedjdjou'a — segmi lkânoun ou naḥhi l bougha — dirî lî djefna t'âm leldjmâ'a.

Quand le plat fut prêt, elle appela le Petit Ghoul qui accourut en sautant et trottant. Il le prit et vint le déposer au milieu du cercle que formaient ses frères, ses oncles, son père et le vieux bossu. Sur le tas de couscouss il étala les quartiers du bélier qu'il avait fait cuire. Et, s'adressant à son invité, il lui dit :

Mon hôte, lave-toi les mains,
Tire tes escarpins :
Montre-nous que tu sais les usages.
N'écoute pas, tendant le cou, comme un chameau.
Ne ris pas de tel goût qui te semble nouveau ;
Et tiens à tes voisins des propos qui soient sages. (1)

Et le vieux Bossu, quelque peu inquiet, de murmurer entre ses dents :

Kheṭṭouf ! Kheṭṭouf ! pauvre nigaud,
Es-tu venu chercher ici quelque déboire ?
Et fallait-il en croire
Ce sanglier et ce magot ? (2)

Tout le monde se tut et l'on mangea. Le Vieux

(1) Nouḍ oueghsel ieddek ou naḥḥî n'âl — ouat'allem eladeb ou matkoun chî mnelbghâl — ou matçennet chî ouṭṭououel 'onqek kî onq el djmâl — ou koul ou ma teḍ ḥaqchî 'ala ṭ'am laghouâl — ou taḥdets m'a khaouti oua'moumî on ma t'amel chî choghl elhbâl.

(2) Kheṭṭouf ïa kheṭṭouf — ana oueççelnî leblâdkoum illa chehâdi ouelḥallouf.

Bossu fut le premier rassasié. Il se recula un peu, comme c'est la coutume, et laissa les Ghouls continuer, ce qu'ils firent jusqu'à ce qu'ils eussent léché le fond du plat. Enfin, ce plat enlevé, ils s'attardèrent à causer ensemble.

Le Petit Ghoul, étant intervenu, dit au Vieux Bossu : « Lève-toi et suis-moi ! » Et il le conduisit dans sa galerie souterraine. Puis il lui dit :

Dors à poings fermés ! Dors... discret !
Tu pourrais voir les Ghouls et... j'en aurais [regret ! (1)

Mais le vieux Bossu, au lieu de se coucher, s'accroupit et le sommeil ne lui vint pas. Le Petit Ghoul alla retrouver son père, ses frères et ses oncles. Tous ensemble dormirent quelque temps; puis, ils se secouèrent, et, dans une convulsion, ils devinrent Ghouls. Ils se vêtirent de peaux de bêtes. Et ils partirent dans la nuit, flairant de place en place. Ils revinrent quelques instants avant le jour. Ils ramenaient avec eux des bœufs et des moutons qu'ils poussèrent dans le souterrain. Alors ils prirent un léger repas. Le vieux bossu, aux aguets, entendait tout ce qu'ils faisaient.

(1) Noum ida kân tnoum — andek la teften ouetchouf laghouâl ouelhmoum.

Il vécut quelque temps de cette vie, chez les Ghouls. Mais un jour il prit à part le Petit Ghoul et lui dit : « Tu n'as pas honte de tromper un homme aussi vieux que le père de ton père? Pourquoi simuler et te cacher de moi? Je sais que chaque nuit vous faites une expédition et que vous y raflez bœufs et moutons. Vous vous régalez de la chair des bêtes mortes pendant que vous me laissez mourir de faim.

Les Ghouls! Les Ghouls! Bien simple est qui se fie
A leurs serments!
Je n'y croirai plus de ma vie,
Quand les monts parleraient pour s'en porter
[garants. » (1)

Et il s'abandonnait alternativement à des crises de larmes et à des accès de colère. A la fin, il s'écria :

Je le vois! Si je suis sage,
Vivant parmi les Ghouls, je dois, fauve hargneux,
Vivre comme eux en sauvage
Et devenir Ghoul comme eux! » (2)

Et, la nuit venue, et ses deux premiers tiers écoulés, les Ghouls s'étant levés à leur ordi-

(1) Beṭṭâl beṭṭâl — elli îamen laghouâl... ma namen chi laghouâl — loukan ienhezzou ladjbâl.

(2) La boudda nestaouḥach... ounhabb nerdja' ghoul mellaghouâl — ou men tsemma nebda nhaouach.

naire pour courir la campagne, il se leva aussi et les suivit.

A vrai dire, la première nuit, quoiqu'il eût aperçu une de ces bêtes sauvages qui ne se mangent pas (1), (il éprouva de la répugnance) et rentra manger avec les Ghouls des bœufs et des moutons. Mais, le lendemain, étant également sorti avec eux, il découvrit à distance un fauve. Il l'attaqua comme attaque le serpent, (par surprise et avec la rapidité d'un trait lancé). Il le tua comme les Ghouls ont l'habitude d'abattre les bêtes (sans invocation à Allah et avec les ongles). Il le dévora comme le font les Ghouls affamés, se jetant sur lui, (et déchirant des mains et des dents ses chairs pantelantes). Et il l'absorba tout entier, (sans même en laisser les os), avec le secours de ses nouveaux amis qu'il avait appelés à la curée. A partir de ce jour, le vieux Bossu vécut comme les Ghouls, (de leur régime et de leur vie).

Un jour que toute la bande des Ghouls était réunie, ayant au milieu d'eux le vieux Bossu, ils virent venir un fils de roi, suivi de lévriers slouguis, ainsi que du Sanglier et du Singe qui avait jadis été capturés par Khettouf. Quand il fut arrivé près de leur groupe, le prince avisa

(1) Voir les Viandes licites, tolérées et prohibées, dans mes Coutumes, Institutions, Croyances, page 100.

Fedjdjou'a qui se trouvait avec eux, et, descendant de sa monture, il se précipita vers elle et lui têta le sein. Puis, courant vivement d'un Ghoul à l'autre, il leur baisa la tête à tous. Il en fit autant au vieux Bossu. Enfin, il prit place parmi eux, leur demandant l'aman. « L'aman est sur toi, lui dirent-ils. Mais qu'est-ce qui t'a fait venir dans le pays des ogres et des terreurs ? » — « (La dame de mes pensées), répondit-il.

Celle dont la grâce est si renommée,
Dont l'œil languit sous la paupière chiffonnée,
Qui demeure au sein des monts escarpés :
C'est la dame au Khalkâl, la reine des beau-
[tés ! » (1)

(Sur cette déclaration), les Ghouls lui affirmèrent à nouveau qu'il n'avait rien à craindre de leur part. On lui apporta de quoi manger et le jeune Ghoul voulut provoquer ses confidences : « Qui est-tu donc ? » lui demanda-t-il. « Je suis le fils d'un roi, lui raconta-t-il, et mon grand-père déjà était roi. Un jour que j'étais sorti chasser, j'aperçus une gazelle.

Sa beauté m'éblouit
Je la suivis : elle s'enfuit.

(1) Sm'at ebouaḥd elbint moulat echfer el medzbâl — essakna billadjbâl — moulat el khalkhâl.

Je courus après elle,
Enfin je l'atteignis : « Quel est ton nom, la [belle? »
— « Oses-tu, blanc-bec, demander mon nom ?
Eh! tu veux savoir comment je m'appelle ?
Va questionner le Singe et le Cochon ! » (1)
« Et où trouverai-je ces animaux? lui dis-je.

Elle me répondit :

« Va dans la forêt. Ecoute ses bruits :
Celui des oiseaux, aux doux gazouillis,
Celui des chacals, ces hurleurs des nuits.
Tu verras enfin courir deux slouguis :
Et tu les feras venir à tes cris ! » (2).

Je me conformai aux prescriptions de ma gazelle. J'appelai enfin les slouguis qui passaient et dont l'un se nommait Harremrem et l'autre Zarremrem. « Venez ici, leur criai-je, frères (et protecteurs, auxiliaires,) du (pauvre)

(1) Cheft eghzâl — ou 'adjebnî fì datou — houa tmechcha qoddamî ouana tba'tou — houa idennî ouana ndennî ḥatta ḥkemtou — goult lou ouesmek ïa ghzâl — oua 'alâch tseqsì fïïa ïa mentouf — ella tseqsînî ana rouḥ seqsì chchâdi ouelḥallouf.

(2) Rouḥ edkhel louaḥd elghâba ou eg'od tçennet lez zouâouech ida douâou... ouedïaba ida 'ouaou... ou chouf laslâg ida djraou... oueqt elli tchouf laslâg 'aïïeṭ elhoum.

étranger ! » Ils accoururent près de moi et je leur dis : « Amenez-moi ici le singe et lesanglier du vieux Kheṭṭouf ! » D'un bond, ils me les amenèrent. C'étaient des lévriers merveilleux comme n'en possèdent point les chasseurs, même s'ils sont rois. Quand ils furent devant moi, je les interrogeai. « Quel est votre maître, leur dis-je. Le sanglier me répondit :

Prince, sais-tu que, pour un fils de roi,
Tu parais mal savoir la bienséance,
Depuis quand, malgré l'usage et la loi,
Vient-on chez les gens pendant leur absence ? (1)

Prends-tu la maison de mon maître, le vieux Bossu, pour une forêt ou chacun peut venir faire son bois à sa fantaisie ? » (Après cette mercuriale, il me dissuada de ma résolution d'aller à la conquête de la Dame au Khalkâl). Il ajouta : « Tu entreprends là une rude besogne !

Oui, j'en ai peur : ton audace est extrême !
Avant de te voir, sur le Mont de fer,
Chercher dans la rouille un breuvage amer,
L'on verra voler les poissons dans l'air
Et les moucherons nager sous la crême ! » (2)

(1) Enta tsemma men aoulâd el mlouk ou machi emaddeb — ou fì ṭbia'tek echouïïa 'âïeb — djît lìna moule lḥodba ghaïeb.

(2) Ouallah ma touçel ldjebl elḥdid — ghîr cheft ennamousa fi qelb el ḥlib.

« Assez de morale, dis-je à ce pourceau péroreur, et trêve de saillies ! Dites-moi où je pourrai trouver votre maître ? » — « Sur la Montagne de fer, à côté de la Montagne des ténèbres. Il y vit avec les Ghouls dont il est l'hôte et dont il a pris la manière de vivre. » — « Venez avec moi, leur dis-je, vous allez me conduire à la Montagne de fer. » Et les voici : je les ai amenés avec moi. »

Le vieux Bossu prit alors la parole : « Quel est ton nom ? dit-il à l'étranger. » — « Feçç el Khâtem (le chaton de la bague). » — « Et que cherches-tu ici ? » — « Je veux t'amener avec moi, toi et les Ghouls, tes compagnons. » — « Tu n'y parviendras pas, mon petit ! » Et là-dessus, une dispute violente s'éleva entre le prince et les Ghouls. Feçç el Khâtem se leva enfin, et, allant droit au vieux, il lui dit :

Tu t'es mis à manger, impur, la chair immonde
Et ton ignominie est en horreur au monde ! (1)

Et il ajouta :

Qui, comme toi, dévore, infecte créature,
Les cadavres humains et ceux des Ghouls puants
Est un monstre contre nature

(1) ïa lmoussekh ïa l'aïfa... ïa llì rdja't takoul laḥm el djîï'a

Qui soulève le cœur de tous les braves gens! (1)

Et il lui lança son défi :

Allons, debout!
A coup de poings! A bras le corps! C'est à ton [goût!
Est-ce le couteau qui t'agrée?
Nul ne tient devant moi, s'il choque mon épée! (2)

Et le prince Feçç el Khâtem engagea la lutte avec le vieux Bossu et les Ghouls. Les slouguis se mirent de la partie et l'aidèrent puissamment dans cette lutte contre de si terribles adversaires. Le combat fut long. Mais à la fin il ne resta debout devant le Prince que la Ghoule Fedjdjou'a et le vieux Bossu. Il les garotta tous les deux. Il trouva des chameaux parmi les prises qu'avaient faites les Ghouls. Sur l'un d'eux il ligota le Bossu et la Ghoule. Sur l'autre il installa le Sanglier et le Singe. Il enfourcha son cheval, et, appelant ses lévriers et poussant ses prisonniers devant lui, il se mit en route.

Parfois, pour égayer la longueur du chemin, il s'arrêtait. Il descendait de cheval, prenait un gourdin et rouait de coups les captifs jusqu'au

(1) Takoul laḥm ebniadem ou laḥmelfâïaḥ — ouelli houa ghoul 'andennas el 'âqlin ṭaïaḥ.

(2) Eddbaz — ouella 'baz — ouella deqq ençalî — ou ma ieqder ḥatta ouâḥd idoqq esseffoud eqbalî.

moment où il les voyait près d'expirer. Quand il suspendait l'exercice, le Singe et le Cochon battaient des mains. « Allons, leur disait-il, dites-moi une petite chanson en l'honneur du vieux et de la vieille ! » Et ils se mettaient à danser en chantant et à battre la mesure en faisant claquer leurs pattes l'une contre l'autre. (Ils disaient par allusion au sort qui attendait les deux prisonniers) :

La Vieille Ghoule et le Vieux Gibbeux
Font-ils un couple si malchanceux ?
Si maintenant ils n'ont pas leurs aises,
Ils dormiront sur un lit.... de braises !
La Vieille Ghoule et le Vieux Gibbeux
Font-ils un couple si malchanceux ! (1)

Bref, chaque fois qu'il mettait pied à terre, il se donnait ce divertissement.

Enfin, de ville en ville et de désert en désert, il arriva dans son pays. Il y trouva toute sa famille en larmes et en deuil. A peine fut-il aperçu, que ceux qui le virent coururent chez le roi : « Seigneur-roi, nous te signalons le retour de ton fils, que nous donnes-tu pour prix de la bonne nouvelle ? » Il se leva de son siège et

(1) Echcheikh moule lḥodba ou lalla fedjdjou'a djebnaha mekhdou'a — oundirouha hïa ouechcheikh fi qelb el bougha.

les récompensa généreusement. A ce moment le prince entra et présenta ses salutations à son père. Il avait lâché ses chameaux dans les pâturages, et, quant à la Ghoule et au Vieux, il les avait enfermés avec soin. Le roi ordonna aux habitants de donner à leur ville sa parure des jours de fêtes et les concerts de la nouba se firent entendre pendant sept jours et sept nuits (en manière de réjouissances). Le huitième jour, le prince s'étant rendu au prétoire de son père, « Mon fils, lui dit celui-ci, tu es resté longtemps absent. Que nous as-tu rapporté de ton expédition ? » — « Mon père, je t'ai rapporté des monstres étranges : une Ghoule qui a nom Fedjdjou'a, un vieillard dont la bosse défie toutes les bosses, et un sanglier qui branle le chef et se trémousse en cadence pendant qu'un singe lui bat la mesure en claquant des mains. » — « Amène-les que je les voie ! » Le roi les examina avec le plus grand étonnement. Feçç el Khâtem commanda au singe de battre des mains. Et le sanglier se mit à danser. Tous les personnages de la cour en firent de grands éclats de rire. Le spectacle fini, on reconduisit les prisonniers dans leur cachot. Enfin, un jour, le prince demanda à son père de lui faire construire un palais d'un genre inconnu parmi les rois. Les architectes lui battirent une habitation entourée de tous côtés d'un fort treillis de fer. Et le prince y vivait tout occupé de

son Singe, de son Sanglier et de ses Ghouls qui lui donnaient la comédie tout le long du jour.

Mais, une fois, il arriva que le prince, ayant regardé hors de son palais, aperçut dans la rue la Settout.

La Settout ! Terrible mégère !
Quels comptes, à sa mort, elle devra régler !
On ne la voit jamais qu'occupée à prier,
Et ses ruses toujours bouleversent la terre !
Que les chiens ameutés hurlent sur ses derrières
Placidement, d'un air bénin,
Tandis qu'un chapelet s'égrène dans sa main,
Elle fait voler les molaires
De la gueule du plus malin
Et sous les crocs des plus colères !
Boiteuse, elle franchit les monts ;
Aveugle, elle voit tout à travers les cloisons ;
Sourde, elle entend ce qui se passe aux horizons.
Pour l'astuce et la perfidie,
Le mensonge et l'hypocrisie,
Les machinations et les tours de génie,
Elle en remontrerait même au roi des démons !
Ouvre les yeux sur la moindre vétille,
Si tu la tiens jamais à ta merci :
Elle fuirait par le trou d'une aiguille,
Disant : « Qui donc ne passerait ici ? » (1)

(1) El'ʿadjouza Settout — ilʿanha ïoum etmout — tsebbaḥ — outnebbaḥ — ou tṭeïïer ḍrous el kelb ou houa

Le prince donc entendit la Settout qui murmurait entre ses dents : « Je n'aurais pas cru qu'un prince pût en arriver là ! » Et elle ajouta : « Et dire que ce jeune prince est entiché de sa vaillance et enivré de sa gloire ! Pour avoir rapporté un singe, un sanglier et une couple de Ghouls, il s'est enorgueilli de ses exploits et en a mené Dieu sait quel tapage ! »

Quand on se pique de butin,
On ramène captif un troupeau féminin ;
Ou, sans craindre pic ni ravin,
On va, sur les sommets, ravir la Toute-Belle,
Dont l'œil est estompé d'un cercle bleuissant,
Dont le visage a l'éclat du croissant,
Dont le regard rappelle la gazelle ! » (1)

Le prince n'eut pas plutôt entendu ces mots, qu'il appela une négresse et lui dit : « Amène-moi ici cette duègne ! » — « Je veux, lui dit-il quand elle fut devant lui, que tu me répètes le propos

ïenbaḥ — zaḥḥâfa ou tneqqez elkifân — ouʿamia ou tetsqeb elḥitân — tercha outdjib elkhber mnin emmakan — belkdeb ouelḥîla fatet echchîtan — ouel mohendsa ouettaihoudit ouel bohtân — tedkhel men ʿaïn cliebra ou tgoul ma ouesʿak ïa raḥmat erraḥmân.

(1) Elli idjib idjib bnât erdjâl — ou iqṭa' elouïdân ou ladjbâl — ouidjib moulat echfer el medbal — elli oudjha metslelhlâl — ou aïniha metslelghzâl.

que tu as tenu sur mon compte. » La Settout le lui répéta. « Maintenant, ajouta-t-il, il faut que tu me dises où se trouve cette beauté. » — « Va le demander au vieux Bossu qui s'est fait Ghoul ! » Le prince se rendit (avec la Settout) au cachot du Bossu, et, mettant la tête au soupirail : « Où demeure la dame dont la Settout me parle ? lui dit-il. » — « Dans la Montagne de fer, lui répondit-il. Prends des provisions, monte sur ton coursier et vas-y ! »

Alors seulement il lâcha le poignet de la Settout et ce fut pour prendre des provisions. Il la jucha sur une mule, sauta lui-même sur son cheval et ils partirent. Ils allèrent de ville en ville et de solitude en solitude tant qu'ils atteignirent la Montagne de fer,

Où l'on ne voit pas un oiseau voler,
Où l'on n'entend pas un chacal hurler. (1)

Ils s'engagèrent dans les contreforts de ce massif sauvage. (L'horreur y règne).

Les sources sont de rouille et la terre est de fer.
Le jour, c'est l'épouvante, et, la nuit, c'est l'en-
[fer ! » (2)

(1) La ṭìr iṭìr ou la dìb ia'ouï.

(2) Dak el djbel iҫibouh ḥdid ou mah ҫdid — fellìl semm ou fenhar hemm —.

Le prince se sentit découragé et regretta sa résolution.

Il pleurait, s'absorbant en un penser amer! (1)

Et la Settout l'en raillait :

« Tu vins et t'en repens, ô prince, toi si fier! (2)

Depuis le moment où ils avaient commencé l'ascension, ils s'étaient vus obligés de mettre pied à terre et ils escaladaient la roche abrupte, en tirant derrière eux leurs montures. Enfin, ils aperçurent un château. Alors la Settout dit au prince : « Arrête-toi ici pendant que je vais entrer dans le château. Je te recommande de prendre patience et d'attendre que je revienne. »

Elle frappa à la porte et les négresses vinrent lui ouvrir. Elles la saluèrent et souhaitèrent la bienvenue à la visiteuse qu'elles introduisirent dans une salle. Elle y vit une jeune fille resplendissante de beauté.

La belle reposait sur une estrade d'or,
Dans un lit de soie,
Telle, sur un nuage où sa lumière dort,
La lune flamboie! (3)

(1) Bda ouled essultan ibki ou ikhemmem.

(2) Djìt ou rak emneddem...

(3) Chafet ouḥdel bent djâlsa fouq ouḥd esrìr — ou gâʿda ʿla frâch elḥrîr — oudjhha kilbedr el monîr.

La Settout lui adressa la parole et lui dit :

Que ce jour te soit doux! Que ton matin soit [beau,
Dame dont l'œil ressemble à celui d'un oiseau! (1)

La jeune fille se retourna. « Pauvre vieille, lui dit-elle, que veux-tu? Comment as-tu fait pour venir jusque dans ces lieux où pas un habitant de ce bas monde n'a porté le pied? » Elle donna aussitôt ses ordres aux négresses. « Apportez-lui une petite table. Servez-lui à manger. » Et les négresses s'étant empressées de la servir, elle mangea jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée. Quand elle eut fini, elle se leva et prit la posture de la prière et elle en accomplit hypocritement tous les rites. Ensuite, pour compléter ses simagrées, elle se mit à dire son chapelet mais avec de tels élans qu'elle eût ameuté les chiens d'un quartier, tant elle mâchonnait d'oraisons et murmurait et chuchotait et marmottait. « Enfin, lui dit la jeune fille, que veux-tu, petite mère? » — « Ma fille, je suis venue te demander en mariage. » — « Eh! lui répondit-elle, me crois-tu de celles qui se marient à la légère et les yeux fermés?

(1) Ia lalla çbaḥ elkhîr ïalli aïnik mtsel 'aïn eṭṭîr.

Me prends-tu pour la branche morte
Que ramasse celui qui la voit sous sa main ;
Ou la grappe mûre qu'emporte
Le premier passant du chemin ? (1)

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'épouserai jamais un adamite !

Enfin, il ne sied pas
Qu'une fille prête l'oreille
Aux conseils que tout bas
S'en vient lui souffler une vieille. » (2)

Mais ces rebuffades n'étaient pas pour décourager la Settout. Elle l'entretint avec toutes les ressources de son expérience et de sa fourberie et elle finit par faire entrer dans ses vues celle qui s'y refusait tout d'abord. Elle se laissait convaincre peu à peu ; elle acquiesçait. « Par Allah ! disait-elle, tes discours ne sont pas sans exercer une influence sur mon esprit ! » Enfin elle lui dit : « Va me chercher ce jeune prince dont tu vantes tant la grâce. » — « Je ne te demande que quelques instants, et je vais te le présenter. » Et la Settout sortit de l'habitation

(1) Anâ ma nezzououedj chî zouadj elghçeb — ma taḥsebînich metsel ḥṭeb — ouella metstseltînî kî ʿanqoud elʿaneb.

(2) Tsanî ma netqellemchî ana maʿel ʿadjaïz — oukamel andî mâ chî djâïz.

et se rendit à l'endroit où elle avait laissé le jeune homme et le ramena avec elle.

Quand elle l'eut introduit et qu'il eut fait ses salutations à la jeune fille, elle lui souhaita la bienvenue avec toutes sortes de prévenances et d'amabilités. Puis ils causèrent. (Elle ne lui cacha point l'impression qu'il lui faisait). Elle lui dit enfin :

Ta présence aimée a guéri ma fièvre,
Chaton de l'anneau, chaton enchanté!
Que j'aime à voir le rire de ta lèvre
Et, par dessous, celui de ton grain de beauté ! (1)

Il lui répondit :

Pour toi j'ai franchi les monts sourcilleux
Les torrents grondants, les déserts arides...
Dame dont les yeux dorment langoureux,
Mon rêve est que Dieu noue entre nous deux
Des liens solides ! » (2)

« Hé bien! dit-elle, que ton vœu soit réalisé. Dieu bénisse notre union ! » Et aussitôt ils s'entendirent sur le montant de la dot et sur les conditions accessoires du contrat. Puis, ils rédigè-

(1) Djîtnî façç el khâtem — naḥḥît 'lîïa moḥna — 'adjebnî foummek metbessem — ou taḥt ettebsîma khâna.

(2) Eqta't'alîk ouïdân ou edjbâl — ïa moulat echfer ennâ'es el medzbâl — djît nkhetbek nezzououedj m'âk zouadj ḥlâl.

rent l'acte de leur mariage en prenant pour témoins la Settout et les négresses de la maison.

« Attends-moi un moment » lui dit-elle. Elle souleva une dalle et se glissa dans un souterrain. Mais elle reparut bientôt avec une légion de génies semblables à des vols de sauterelles. Il y avait parmi eux sa mère et ses sœurs et ses parents et alliés. Devant tous ces génies assemblés, elle déclara : « Je me suis unie en mariage avec un tel, fils du roi de tel pays. » Et les réjouissances de la noce commencèrent. Les génies apportèrent en cadeau à l'épousée des effets du plus haut prix, tout en or et en argent. Pendant sept jours et sept nuits on n'entendit que des concerts qui étaient exécutés par les génies. L'application du henné à la mariée se fit dans son château. Après cette cérémonie, elle ordonna aux génies de tout transporter dans sa nouvelle patrie. Et aussitôt, emportant à travers l'espace Feçç el Khâtem et ce qui l'entourait et le château lui-même tout entier, ils vinrent le déposer dans le pays du roi son père. La Settout bien entendu fut du voyage. Au matin, quand le muezzin fut sur sa tour, au lieu de crier «Allah est grand»! il cria : « La ville est prise! ». Les habitants sortirent précipitamment de leurs demeures et trouvèrent leur ville transformée. Tandis qu'ils s'en ébahissaient, le prince se rendait auprès du roi. « Père, lui dit-

il, je ramène une jeune femme... Grâces soient rendues à Celui qui la créa et composa sa beauté! » — « Dieu bénisse votre union! » lui répondit son père. Cependant, les bourgeois de la ville ayant reconnu la main des génies dans le brusque changement qui les avait d'abord surpris, sur l'ordre du roi, parèrent leurs habitations; et, pendant sept jours et sept nuits, on n'entendit que des concerts exécutés par les génies. Le huitième jour le prince entra dans la chambre nuptiale et la noce se dispersa.

Un jour arriva cependant ou Feçç el Khâtem se souvint du vieux Bossu, de la Ghoule, du Singe et du Sanglier. Il se rendit à la demeure qu'il leur avait fait bâtir. Il n'y trouva plus ni le Singe, ni le Sanglier. Seul, le vieux Bossu y restait avec la Ghoule Fedjdjou'a. « Où sont le Singe et le Sanglier ? leur demanda Feçç el Khâtem. » Le vieux Bossu lui répondit :

« Cœur bouffi d'orgueil, qu'un succès rend vain,
Je les ai mangés, poussé par la faim! » (1)

« Ah! traître ! s'écria le prince. Sans doute, si tu n'étais pas d'un naturel perfide, Dieu ne t'aurait pas mis une bosse sur le dos! » — « Hé bien, dit-il ensuite en s'adressant à ses deux

(1) Eskot ïa mensouf ben mensouf — klithoum ouanâ melhouf.

captifs, je vous mettrai à mort et tous les habitants seront les spectateurs de votre supplice! » Le lendemain, il fit crier par la ville : « Ecoutez, fidèles d'Allah, et qu'Allah vous fasse entendre cette nouvelle pour votre bien! Dans trois jours le fils du roi ménagera un spectacle à la population. On fera sortir les Ghouls de leur prison, on les promènera par la ville et on procèdera à leur exécution. » Trois jours après, une foule nombreuse s'était amassée dans la ville, venue de tout côté et de tout pays. Le Prince fit couvrir de chaînes le vieux Bossu et la Ghoule. On les traîna dans toutes les rues, puis on les crucifia. Enfin on les décapita. (On garda leurs têtes et) on ensevelit leurs corps. Depuis lors Feçç el Khâtem vécut sous la protection et la sauvegarde d'Allah jusqu'à ce que le roi de la mort vînt le trouver (1).

(*Conté par Hanifa bent El Hadj Lakhḍer, blidéenne*).

(1) Tous les indigènes ici prononçent malik el mout, le roi de la mort, et non malek el mout, l'ange de la mort, comme le voudrait la croyance musulmane. Peut-être le langage nous a-t-il conservé dans cette expression une croyance ancienne disparue.



QUATRIÈME PARTIE

LES GHOULS

ET L'ANTHROPOPHAGIE



LA CAVERNE DES GHOULS.

Il y avait, dit-on, deux frères, dont l'un était riche et l'autre pauvre. Le riche était roi. Un jour le pauvre vint trouver son frère pour essayer de l'attendrir sur son sort. (Mais) son frère lui dit : « Moi, je n'ai rien. Vois, cherche quelque besogne qui te fasse vivre. » Celui-ci eut honte de travailler dans le pays où (régnait) son frère. Il dit : Je ne resterai pas dans ce pays. Il quitta sa patrie et gagna une contrée lointaine et déserte.

Une fois, la nuit le surprit. Il monta sur un arbre. Cet arbre se trouvait entouré d'un cercle de hautes roches. Quand ce fut nuit noire, il entendit un grand bruit qui venait vers lui. C'était des Ghouls. Il se sentit transi de peur. Les Ghouls s'approchèrent. Ils dirent : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » (1) La roche s'ouvrit et ils

(1) Elqcîbra veut dire petit coriandre, mais les narrateurs blidéens déclarent gravement que ce mot veut dire « porte » dans la langue des Ghouls. Il correspond au nom de Sésame dans le conte de Ali Baba.

entrèrent. Quand ils furent entrés, ils dirent : « Ferme-toi, Elqçibra. » Et la roche se referma. Ces Ghouls se mirent à allumer du feu. Ils entrèrent dans une salle et en tirèrent des cadavres humains qu'ils firent cuire et ils commencèrent à manger. Celui qui était sur l'arbre apercevait des amas de corps d'hommes, des brebis, des bœufs, des chameaux et de l'or et de l'argent dans des sacs gisant çà et là sur le sol. Toujours sur ses gardes et l'œil à tout, il passa la nuit à califourchon sur cet arbre.

Au matin, ces Ghouls sortirent tous. Quand ils furent au moment de partir, ils dirent : « Ferme-toi, Elqçibra. » ce qui veut dire dans la langue des Ghouls : « Ferme-toi, ô porte. »

Quand les Ghouls furent partis, il descendit de cet arbre et dit à la porte : « Ouvre-toi, Elqçibra. » Elle s'ouvrit. Il entra. Il trouva des biens à foison et des cadavres humains dont les uns avaient la tête mangée et les autres étaient entamés par les pieds, et des ânes dont les uns étaient dévorés en partie et les autres intacts. Il trouva un chaudron dans lequel les Ghouls faisaient leur cuisine et un grand tas de bois. Il y avait là des cryptes souterraines et (dedans) des bêtes de somme en vie. L'homme enleva de ces biens autant que put en porter un âne et se retira sans encombre.

Il s'en retourna dans son pays, et, dès le jour

même, on le vit acheter des propriétés, acheter des esclaves noirs et blancs. Les gens du pays allèrent trouver son frère et lui dirent : « Ton frère est à la tête d'une grosse fortune. Il achète des maisons, des serviteurs noirs et blancs, des troupeaux... Ses biens sont immenses et leur nombre n'en est connu que d'Allah Très Haut. » Le roi envoya un exprès à son frère. Il lui dit : « D'où te sont venus tous ces biens ? » — « C'est Dieu qui me les a donnés ! » répondit-il. Enfin, un jour, le roi dit : « Je ne sais qu'une chose c'est que je vais faire venir mon frère pour qu'il m'avoue ou bien je le jetterai en prison. » Il l'envoya chercher. Il lui dit : « D'où te sont venus ces biens ? » — « C'est Dieu qui me les a donnés ! » Il ne voulut pas s'ouvrir à son frère. Celui-ci s'emporta, l'emprisonna ; puis, le relâcha.

Un jour, le roi fut dépouillé du pouvoir royal. Avec le temps, il perdit tous ses biens. Il se rendit auprès de son frère, celui qui était entré dans le repaire des Ghouls. Il lui dit : « Mon frère, je suis à bout de ressources. Aujourd'hui montre-moi d'où tu as tiré les biens que tu possèdes, que j'y aille ; ou bien entretiens-moi avec mes enfants. » — « Je te montrerai l'endroit, » lui dit-il. Et il lui expliqua par où il devait passer pour se rendre dans cette contrée,

Quand il y fut arrivé, les gens du pays lui dirent : « Où vas-tu ? » — « Je viens gagner ma vie, leur dit-il. » — « Nous t'avertissons. Tu es étranger. Tu vois cette route. Garde-toi de t'y engager. Elle est infestée de Ghouls. Ils nous ravissent nos biens et notre pain et nos enfants et nos hommes. » Le roi déposé se rendit à l'endroit où les gens du pays le dissuadaient d'aller. Il gagna cet arbre et y monta. A la nuit, les Ghouls vinrent. Sous leurs pas, le sol retentissait comme d'un bruit de galops. Il fut glacé d'effroi sur son arbre. Ils rentraient, à leur habitude, avec leur gibier humain qu'ils portaient sur les épaules. Ils le déposèrent près de la roche qui entourait l'arbre. Ils dirent : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » Et la porte s'ouvrit. Ils portèrent les cadavres dans l'intérieur et entrèrent tous. Ils allumèrent du feu, y jetèrent des hommes et les mangèrent jusqu'au dernier. Notre homme resta sur son arbre, effrayé, jusqu'au matin, où les Ghouls sortirent et dirent à la roche : « Ferme-toi Elqcîbra. » Et les pierres se réunirent, comme se referment les battants d'une porte.

Le roi (déchu) descendit à terre. (Il entra dans la caverne). Il fut long à trouver les cryptes. Il y voit enfin des biens que seul pourrait compter Allah, et des cadavres d'hommes, d'enfants, de femmes. Les uns sont rongés, les autres

mis en réserve. Il trouve de l'or, de l'argent. Il amena un mulet qu'il prit parmi ceux qui étaient en vie. Il ramassa des biens qui devaient suffire aux siens, de génération en génération.

Mais sur le point de partir il se trouva avoir oublié ce que lui avait recommandé son frère, que, lorsqu'il voudrait sortir, il dise : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » Il se prit à dire : « Ouvre-toi, Eççekhra » (1). Il ne put même trouver le moyen de monter sur l'arbre pour s'enfuir. Il s'avisa enfin de se cacher parmi les cadavres et de faire le mort.

Au coucher du soleil, les Ghouls vinrent, suivant leur habitude, et entrèrent. L'un d'eux flaira l'odeur d'un homme vivant qui était là, avec eux. Il dit aux autres Ghouls : « Je sens l'odeur d'un homme. » Ils se regardèrent les uns les autres. Tous sentirent cette odeur. Ils se mirent à fouiller les différentes cryptes et ne trouvèrent point d'homme, mais seulement l'odeur de l'homme vivant. Ils s'approchèrent de la pile des cadavres. Ils mirent au feu une broche qu'ils chauffèrent jusqu'à ce qu'elle fût rouge. Et, revenant à ces cadavres, ils les piquaient (de la pointe rougie) les uns après les autres. Ils arrivèrent ainsi au faux mort qu'ils piquèrent et qui cria : « Ah ! » Ils l'emportèrent dans

(1) Ouvre toi, « rocher ».

leur réduit et le tuèrent (à loisir). Ils lui arrachèrent le cœur, les poumons, etc., qu'ils suspendirent.

Ce jour-là même, son frère arrivait (aussi) dans cette contrée. Il se rendit à l'endroit où les Ghouls habitaient. Il dit à la roche : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » La roche s'entrouvrit. Il entra dans les cryptes. Mais il ne trouvait point son frère. Pendant qu'il cherche ainsi, il aperçut le foie et le poumon qui étaient suspendus. Il les prit et les emporta chez lui. Il les enveloppa dans une pièce de cotonnade et les enterra.

Tandis que celui des deux frères qui avait été pauvre portait le poumon et le foie de celui qui avait été roi, le sang dégouttait (le long de la route) de la retraite des Ghouls jusque chez lui (1). Lorsque, à la nuit, les Ghouls rentrèrent

(1) Dans une version kabyle de ce conte, (des environs de Fort National), la bergeronnette (Bouzegraïest) suit les viscères du malheureux égorgé par les Ghouls et, prudemment, elle a soin de recouvrir de terre chaque goutte de sang qui en tombe. Quand le frère du défunt s'en aperçoit, il reproche à la bergeronnette d'agir ainsi : « Oiseau, lui dit-il, pourquoi ajoutes-tu à mon chagrin ? » Et celle-ci de répondre dans un langage qui, selon l'habitude des conteurs, reproduit le cri de l'oiseau : « Tu ne veux pas que j'agisse ainsi ? Je me dis : « dissimule ! dissimule ! Et tu me dis qu'il faut découvrir ! découvrir ! »

Ana nouit khebbi khebbi ou enta thabb ouerri ouerri.

dans leur caverne, ils voulurent prendre le foie et le poumon, mais ils ne les trouvèrent plus. Ils remarquèrent les traces de sang. Ils s'attachèrent à les suivre jusqu'à ce qu'ils fussent à proximité de la maison, où conduisaient les gouttes de sang qui se continuaient jusqu'au seuil de la porte. Ils délibérèrent ensemble sur ce qu'ils avaient à faire. Ils dirent : « Nous allons nous métamorphoser les uns en chameaux, les autres en outres d'huile. L'un de nous prendra la figure humaine. Ce sera lui qui se donnera pour le maître des chameaux et de l'huile. » Ils prirent aussitôt ces différentes formes. « Quand le propriétaire nous aura introduits chez lui, il nous entreposera comme l'on fait des outres ou nous établera comme l'on fait des chameaux. A l'heure où tout le monde dormira, nous nous jetterons sur les gens de la maison et les dévorerons. »

Ils approchèrent de la maison. Le bédouin qui commandait la caravane cria : « Hé ! le maître de céans ! » Celui-ci sortit : « Que voulez-vous ? demanda-t-il ». — « Que Dieu fasse miséricorde à tes parents, lui dit l'autre. Je suis en voyage et la nuit me surprend. Je te demande de mettre à l'abri mes outres d'huile chez toi et d'attacher mes chameaux dans ton écurie. » Le maître de la maison, qui était celui qui les avait précédemment volés, lui dit : « Pour l'huile, je

la rentrerai et les chameaux aussi, je les logerai. Mais toi, je n'ai pas de place où te faire coucher. » Le chamelier transporta l'huile dans l'intérieur et attacha les chameaux; puis, il s'en alla.

Or, la salle où l'on avait déposé les outres était la chambre d'une des servantes noires de la maison. En rentrant chez elle, la négresse saisit son moulin à bras et se mit à moudre. Puis, comme il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas frotté la tête d'huile, elle eut l'idée de prendre une des épingles qui retenaient ses voiles pour en piquer une outre et en tirer de quoi s'oindre les cheveux. Elle s'approcha donc d'une outre et la piqua. Mais voilà que le Ghoul qui faisait l'outre apostropha la négresse, lui disant : « Dorment-ils ou s'ils veillent encore? » Elle eut un moment de saisissement où elle ne pouvait ni s'enfuir ni rester ; puis elle reprit sa place devant sa meule. Et (voyant s'agiter les outres), elle se mit à chanter :

Mon maître qui repose
N'a pas ouï la chose!
Et maintenant la chose
A des sursauts sans cause! (1)

Et, en effet, les outres sursautaient, bondis-

(1) Sidi ma sm'a chî —ou echchi iṭîr bla chi.

sant vers le plafond, puis retombant sur le parquet. Et la négresse continuait à chanter en tournant son moulin :

Mon maître qui repose
N'a pas ouï la chose !
Et maintenant la chose
A des sursauts sans cause !

Le maître du logis, en entendant ces paroles, sort de ses appartements. Il vient en toute hâte à la chambre de la négresse. Il voit les outres se trémousser. La négresse, dès qu'elle aperçoit son maître, court s'abriter derrière lui. Elle lui raconte comment l'aventure était arrivée. Il fait sortir l'esclave de la chambre qu'il ferme avec soin. Il appelle à son secours tout son monde. Il commande d'apporter des pioches et des pelles. On creuse un puits dans la maison même en cette seule nuit. On le remplit de bois que l'on enflamme. On y apporte ces outres et on les y jette. On amène aussi les chameaux et on les y précipite. Au jour, quand vint celui qui s'était transformé en homme, c'est-à-dire, le propriétaire de l'huile et des chameaux, disant : « Rendez-moi mes chameaux et mes outres », le maître de la maison lui dit : « Venez ! » Quand il se fut approché, on se jeta sur lui, on lui lia les mains et on le poussa dans le brasier.

Les ayant ainsi tous mis à mort (il crut le mo-

ment favorable et) il se dirigea vers leur retraite, voulant achever de mettre la main sur leurs trésors. Une fois près de la falaise qui formait cercle autour de l'arbre, il dit à la roche : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » Elle s'ouvrit. Et voilà qu'il entendit : « Ouakh ! Ouakh ! Ouakh ! » C'étaient les cris de petits Ghouls qui venaient de naître. Il s'en revint dans son pays. Il laissa s'écouler quelques mois et reprit le chemin de la caverne. C'était l'heure où le soleil se couche. Il monta sur l'arbre. La nuit tomba. Alors les Ghouls arrivèrent. Ils étaient plus nombreux qu'autrefois. Ils dirent à la roche : « Ouvre-toi, Elqcîbra. » Et la porte s'ouvrit devant eux dans le roc. Ils firent cuire de la viande de mouton qu'ils mangèrent. Et celui qui avait brûlé les Ghouls était là qui observait tous leurs gestes.

Vers le milieu de la nuit, ils se prirent à dire tous : « Nous sentons l'odeur de l'homme ! » Et, sur son arbre, il fut assailli de regrets. Qu'est-ce qui l'avait ramené en ce lieu ? Il cherchait en réalité à s'emparer des trésors qui restaient. Il voulait aussi se rendre compte des cadavres humains qui se trouvaient (dans ce charnier). Il irait trouver le roi du pays. On viendrait les chercher et on les enterrerait ! Cependant il entendait les Ghouls qui grommelaient : « C'est l'odeur de l'habitant des

qsours — et des bourgs — (1) Un homme céans doit être ! — Sors-donc, eh ! le traître ! » Il était caché dans les branches. Nul d'entre eux ne le vit. Il n'y eut que l'odeur de l'homme que tous sentirent.

Enfin, le jour parut. Les Ghouls sortirent suivant leur habitude. A peine étaient-ils partis, qu'il descendit de son arbre. Il se fit ouvrir la porte du rocher. Il réunit tous les trésors de la caverne. Il allait sortir lorsqu'il entendit des appels : « Mon frère ! mon frère ! » Il revint sur ses pas; (mais en vain) : il ne trouva que des restes d'hommes morts. C'était le sang de son frère qui l'appelait. Il emporta ces trésors, qu'il conduisit, (sans anicroche), jusque dans sa demeure où il les serra. Et sa famille se réjouit de tant de richesses.

La contrée dans laquelle vivaient les Ghouls était éloignée de celle où les hommes avaient leurs demeures. Et quand un étranger se rendait dans ces parages, les habitants les plus voisins avaient soin de l'avertir. Ils lui disaient : « Gardez-vous de vous aventurer de ce côté. » Les Ghouls de cette caverne leur avaient dévoré

(1) Mon texte porte enneçrî qui n'a pas de sens. Les femmes répètent ces formules sans les comprendre. En vain je questionnai longtemps. Enfin, l'une m'a donné la version elmeçrî « citadin » que je rétablis ici.

beaucoup de monde et enlevé maints moutons, maintes bêtes de somme. Ils ne savaient comment s'y prendre avec eux. Envoyer contre eux des troupes, c'était les sacrifier.

Un jour, celui qui avait donné l'hospitalité aux Ghouls et les avait mis à mort, eut l'idée de prendre une nouvelle femme. Il fit appeler le prud'homme conseiller, (le mdebbeur), en vogue dans le pays et lui offrit un festin. Quand ils furent à la fin du repas, il lui dit : « O conseiller, j'ai l'intention de prendre une autre femme en mariage. » — « A la bonne heure! lui répondit-il. Je te conseille de demander une des filles du roi. Mais auparavant je voudrais savoir de ta bouche comment, étant pauvre comme tu l'étais du temps de la royauté de ton frère, tu es soudain devenu riche. » — « Jure-moi le seret, lui dit-il, et je me confierai à toi. » Le conseiller lui donna sa parole et il lui confessa la vérité dans tous ses détails. « Prends avec toi, lui dit le conseiller, de quoi faire un présent au roi et que ton cadeau soit d'une grande valeur. Rends-toi en personne auprès de lui. Dis-lui : Je viens te demander ta fille. S'il t'accueille en te souhaitant la bienvenue, il est fatal que tu lui succèdes sur le trône. S'il se refuse à te donner la main de sa fille, reviens me trouver. Je t'ouvrirai alors un autre avis. » Il prit avec lui tout l'argent qu'il fallait, ainsi

que les présents qu'il voulait offrir et il gagna cette ville. Introduit auprès du roi, il lui offrit ses présents que celui-ci prit de ses mains. « As-tu quelque faveur à me demander ? lui dit le roi. » — « Je te demande ta fille, lui répondit-il. » — « S'il en est ainsi, dit le roi, si tu m'as offert tes présents dans ce but, reprends-les ! » — « Je ne les reprendrai pas, dit-il, car, quoique tu fasses, que tu temporises, ou que tu t'exécutes de suite, il est fatal que je m'asseoie à la place où tu es ! » Et il sortit.

De retour dans son pays, il fit appeler le conseiller : « Le roi, lui dit-il, s'est refusé à me donner sa fille et a voulu me rendre mon cadeau. Dicte-moi ce que j'ai à faire ? » — « Je te conseille d'abord d'aller trouver l'astrologue un tel qui étudiera la question et nous verrons après. » Ils envoyèrent interroger l'astrologue qui répondit : « Le roi auprès duquel l'un de vous s'est rendu a un frère qui vient d'être enlevé par les Ghouls avec quatorze de ses sujets. Il règne dans son pays une grande effervescence. » — C'est le moment, déclara le conseiller, de te transporter dans ce pays et de t'y établir à demeure. Tu te garderas de te rendre auprès du roi. C'est lui-même qui te fera appeler. » Le lendemain, il partait et reprenait le chemin de la ville royale.

A son arrivée, il trouve le peuple se pressant

en foule autour du palais du roi. Et ces gens vociféraient : « Si tu n'es pas capable de régner, abandonne le commandement à un autre qui en soit digne. Il nous faut un chef qui nous protège contre ces Ghouls. Hommes faits et enfants, nous sommes tous leur proie. Nos biens et nos troupeaux nous sont ravis par eux. Et toi-même, ils viennent de t'enlever ton frère! Trouve un remède à nos maux ou bien nous allons vider la ville ! » Et celui qui avait tué les Ghouls écoutait ce qu'ils criaient tous à leur roi. Il prit à part un homme de la foule et lui dit : « Celui qui vous montrerait l'endroit même où les Ghouls habitent, qui vous rendrait le frère du roi ainsi que ce qui vous a été dérobé avec lui, qui extirperait la race des Ghouls, serait-il proclamé roi de votre pays ? » — « (Sans doute), lui répondit-on. Celui qui éloignerait de nous les maux qui nous accablent depuis quarante ans serait agréé de nous tous! »

On monta aussitôt au palais dire au roi : « Il y a là un homme qui se flatte de nous délivrer de ces Ghouls et d'en exterminer la race. » — « Amenez-le moi! » dit le roi. On alla le chercher. Quand il fut sur le seuil du palais et que le roi le vit, celui-ci se leva pour aller au-devant de lui et il lui dit : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que tu es revenu sain et sauf, ô mon gendre et mon lieutenant! » Les assis-

tants restèrent surpris d'entendre les noms que le roi lui donnait. « Peux-tu, continua-t-il, te rendre maître de ces Ghouls, nous ramener mon frère avec les autres personnes que nous avons perdues dans ces derniers temps, si du moins il en subsiste encore quelque chose? » — « Je le puis », répondit-il. Le roi fit sortir tout le monde à l'exception de ses ministres. Et il fit devant eux cette déclaration : « Je vous prends à témoin que je donne ma fille à ce seigneur. » On rédigea l'acte de mariage et cette nuit-là même le roi lui fit des noces somptueuses.

Le lendemain, le tueur de Ghouls se rendit au palais, entra chez son beau-père et s'assit à ses côtés sur son trône. « Maintenant, lui dit le roi, je te demande de m'expliquer les raisons sur lesquelles se fonde ton assurance. » Il lui raconta ses antécédents depuis le commencement jusqu'à la fin. Le roi se leva et baisa son beau-fils entre les yeux. « A quel stratagème, lui dit-il, devons-nous recourir ? » — « Commande, lui répondit-il, aux habitants du pays de te fournir des pioches, des pelles et du bois à brûler. Pour le moment, je ne demande que vingt mulets, conduits chacun par son muletier. »

On lui amena immédiatement les bêtes avec leurs conducteurs. « En avant ! » leur dit-il. Et ils cheminèrent avec lui jusqu'à ce qu'ils fussent

sur les lieux où les Ghouls avaient ménagé (1) leurs cryptes et devant les grandes roches qui faisaient cercle autour de l'arbre. Il fit ses recommandations à ses gens : « Personne, leur dit-il, n'entrera avec moi. C'est moi qui vous ferai passer les objets que vous n'aurez qu'à charger sur vos bêtes. » Il s'avança alors face à la pierre et dit : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » Et la porte s'ouvrit. Il entra dans la caverne. Il se mit aussitôt au transport des cadavres. Il en traîna dehors d'abord un, puis un second, puis un troisième, demandant à chaque fois : « Est-ce là le frère de votre roi ? » Ce ne fut qu'au dixième qu'on lui répondit : « Le voilà ! » Par hasard, ses mains et ses pieds seuls étaient mangés. Enfin on emporta les corps des quinze hommes qui avaient été enlevés par les Ghouls.

Cette besogne faite, ils s'occupèrent à chercher les restes des anciennes victimes. Ils tirèrent aussi dehors le butin qui s'était entassé dans la caverne, ainsi que les mulets en vie, et les moutons et ânes qui s'y trouvaient. (Le gendre du roi) tint même à déménager le chaudron dans lequel les Ghouls faisaient leur cuisine et le bois à brûler. Enfin, ils ne laissèrent que les carcasses des bêtes mortes. Ils emportèrent

(1) Le texte dit : avaient bâti.

tout le reste. Ils étaient d'ailleurs saisis d'horreur au spectacle de tant de cadavres et pénétrés d'admiration pour le courage dont faisait preuve le gendre de leur roi.

Les bêtes chargées, et le moment du départ venu, celui-ci dit à la porte de pierre : « Ferme-toi, Elqçîbra. » Elle se referma. Et ses hommes disaient dans leurs cœurs : « Il faut que celui-ci ne soit pas un homme, mais un Ghoul qui s'est fait homme. » Enfin, ils s'en allèrent en paix.

En approchant de leur pays, ils rencontrèrent une foule de gens qui étaient venus guetter leur retour. Ceux-ci étaient anxieux de savoir s'ils rapporteraient ou non les malheureux que les Ghouls avaient enlevés. Tous furent saisis d'horreur en voyant les cadavres qui se balançaient sur le dos des mulets et dont quelques-uns étaient à moitié rongés. Sur ces entrefaites, les femmes sortirent et leurs cris portèrent le trouble à son comble. Quand les convoyeurs furent entrés dans la ville, ils déposèrent leurs charges dans la rue, à la porte du palais. Et tous ceux qui avaient un mort venaient (le reconnaître) et l'emportaient. Le roi vint, (comme les autres), chercher son frère. On lava son corps, on le couvrit d'un linceul et on l'enterra. On en fit autant aux autres morts.

Ensuite le gendre du roi dit : « Où sont les

hommes qui ont été commandés pour fouir la terre ? Je veux qu'ils se tiennent prêts à partir, bien pourvus de pelles, de pioches et d'armes. »

Or, ce soir-là, les Ghouls, quand ils revinrent à leur habitude, ne trouvant plus ni cadavres ni bêtes ni chaudron, entrèrent dans une grande fureur. Et le gendre du roi, (aux écoutes), perçut les grondements lointains de leur colère. Il fit aussitôt publier dans les rues par la voix du crieur que les habitants eussent à prendre des précautions. L'on devait fermer les portes de la ville et faire toute la nuit bonne garde. Et, en effet, au milieu de la nuit, les Ghouls débouchèrent devant la ville. Mais en vain ils flairèrent le vent. (On ne leur fit point de mal non plus, car) en supposant qu'une Ghoule soit visée et atteinte d'une balle de plomb, le plomb ne peut mordre sur elle. Le plomb n'a d'autre effet sur les Ghouls que d'accroître leur rage. Ils restèrent donc tous ainsi jusqu'au lever du jour où les Ghouls décampèrent.

Le roi donna l'ordre à tous les hommes de la ville d'avoir à suivre son gendre. Il leur commanderait ce qu'ils auraient à faire. Ils sortirent donc à sa suite, portant qui une pelle, qui une pioche. Il les mena jusqu'à environ six kilomètres de la caverne des Ghouls. Là il leur dit : « Ce que j'attends de vous, c'est que vous creusiez un fossé qui fera le tour de cette roche,

Je vous demande aussi de le faire très profond. » Plus de trente mille hommes se mirent à creuser le sol.

Il les laissa creuser et il se rendit auprès de cette roche, comme c'était son habitude. Il entra dans l'habitation des Ghouls. Il fit le tour des cryptes et y trouva quatre mulets, dont deux étaient entamés, les deux autres vivants. Il les fit sortir et les amena jusqu'aux gens qui remuaient la terre. Ceux-ci étaient pleins d'enthousiasme pour l'intrépidité dont il faisait preuve. Il conduisit ces bêtes jusque dans la ville (royale) où il les laissa. De retour, il commanda à des équipes d'entasser du bois. En un seul jour, ils parvinrent à creuser un fossé ayant quatre côtés, d'une profondeur immense. Ils lui firent suivre les contours de la roche. Ils l'emplirent de bois qu'ils allumèrent et ils laissèrent le feu brûler. Telle était la profondeur du fossé que la fumée n'en sortait pas. Ensuite ils emportèrent leurs pioches et leurs pelles et ils rentrèrent dans la ville dont ils refermèrent les portes.

Quand la nuit fut noire, les Ghouls, suivant leur habitude, regagnèrent leur demeure. En approchant de leur caverne ils vinrent tous tomber dans le fossé. Ils y périrent au milieu des flammes. Les gens de la ville en furent avertis par l'odeur de chair brûlée qui en vint jusqu'à

eux. La cité se réveilla dans la joie et l'allégresse. Et l'on vit les habitants, hommes et femmes, venir porter des présents au gendre du roi.

Un jour, il résolut d'aller faire une visite à la caverne qu'il n'avait pas revue depuis longtemps. Il voulait savoir s'il n'était rien resté de la descendence des Ghouls. Il fit proclamer par le crieur que le gendre du roi demandait vingt hommes montés et armés chacun d'un sabre. Ces hommes vinrent le trouver comme l'avait spécifié le crieur. Il monta à cheval et ils montèrent avec lui. Ils emportaient un pont qui devait leur permettre de franchir le fossé. Ils gagnèrent la caverne. Quand ils furent arrivés, ils descendirent de leurs montures. Le gendre du roi dit à la porte (le mot de passe), comme c'était son habitude : « Ouvre-toi, Elqçîbra. » La pierre s'ouvre. Il entre. Et voilà qu'il entend : Ouakh ! Ouakh ! Ouakh ! Il en trouvait plus de quarante, tous en bas âge et qui venaient (presque) de naître. Il revint sur ses pas, craignant pour sa vie. Il sortit vers les gens qu'il avait amenés. Il leur dit : « Entrez avec moi, vous écouterez ! » Il en entra un premier, un second, un troisième. Le premier, qui jamais n'avait pénétré dans cet antre, à peine eut-il entendu les cris : Ouakh ! Ouakh ! qu'il se mit à fuir à toutes jambes. (Et, la file entière tour-

nant le dos), chacun d'eux vint tomber sur celui qui le suivait. Après quoi, ils sautèrent sur leurs chevaux et regagnèrent la ville, pris d'une telle panique que l'un d'eux en arrivant mourut subitement de peur.

(Dans cette expédition, ils avaient pu voir les restes) des Ghouls qui étaient tombés dans les fossés. Ils les avaient trouvés réduits en charbon. Et une odeur infecte sortait de ces fossés.

Bientôt, les hommes qui avaient accompagné le gendre du roi ayant répandu la nouvelle qu'il restait encore des petits Ghouls, le roi l'apprit. Il envoya un de ses hommes à son beau-fils et lui dit : « Que devons-nous faire pour en finir avec ces Ghouls ? » Celui-ci lui répondit : « Je vous demande d'ordonner au crieur de publier que vos sujets aient à se réunir avec des pioches et des pelles. Nous allons enlever toute la terre qui entoure la roche et l'arbre des Ghouls. Nous arracherons cette roche immense de sa base et nous en ferons autant à l'arbre. Ainsi nous assurerons définitivement notre tranquillité. Mais je vous demande de convoquer tous vos sujets pour cette œuvre. » Le roi fit faire les publications et il fit donner au peuple les instructions que lui avait inspirées son gendre.

Le lendemain, de bon matin, la population de la ville toute entière se réunit avec des pelles, des pioches et des charges de bois. Partant

du fossé qu'ils avaient creusé antérieurement, ils dirigèrent une galerie vers le souterrain qui se trouvait sous les racines de l'arbre et que la roche entourait de tous côtés. Ils rencontrèrent des cellules étroites où se trouvaient des Ghouls qui venaient de naître. Ils les transpercèrent de leurs épées. Ils aboutirent enfin à la grande roche. Mais comme la nuit était venue, ils regagnèrent leurs demeures.

Le lendemain ils apportèrent des pioches, des pelles et des scies pour couper cet arbre jusque dans ses racines. Quand ils eurent atteint les racines profondes, les petits Ghouls qui étaient dans les cryptes au-dessous, sortirent. Ils se mirent à fuir à toutes jambes. (Quelques-uns) allèrent se jeter dans le fossé. Les autres se fatiguèrent à en faire le tour et à chercher un passage. On jeta du bois dans ce fossé et on y alluma un brasier aussi grand qu'il pouvait le contenir. On les brûla jusqu'au dernier. Continuant à fouir sous les racines de l'arbre, ils trouvèrent des trésors considérables en or et en argent. Ils les enlevèrent tous. Ils abattirent l'arbre qu'ils brûlèrent. S'attaquant ensuite à la grande roche ils la réduisirent en morceaux. Et ainsi fut abolie toute trace de Ghouls, grands ou petits.

Ils rapportèrent un grand butin. Ils le remirent dans les mains du roi. Puis le gendre du roi

fit publier par le crieur que les habitants eussent à se réunir au palais du roi. Quand ils furent tous réunis, il leur fit un discours. Il leur exposa les épreuves par lesquelles il était passé du temps que son frère était roi, et dans quelles circonstances il avait découvert l'habitation des Ghouls ; enfin (son histoire) depuis le commencement jusqu'à la fin. (Après lui), le roi se leva et parla à son tour. « Je vous engage, leur dit-il, à l'agréer pour votre roi, en mon lieu et place. » Ils dirent : « Nous l'acceptons ! » Ils firent un grand festin à l'occasion de son avènement. Et il garda ainsi le pouvoir qu'il avait conquis par sa conduite courageuse et son esprit avisé.

(Conté de façon semblable 1° par Khira, porteuse d'eau à Blida, originaire des environs de Damiette près Médéa ;
2° par Hosséin, élève de 3e au Lycée d'Alger, originaire de Fort National).





LA GHOULE ET LA PAUVRE MÈRE.

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait à sa charge une femme et une fille. Il était si misérable que, si sa famille mangeait certains jours, elle en passait d'autres sans nourriture. A bout de forces, un jour, il s'enfuit abandonnant femme et fille. Il erra à l'aventure de pays en pays. Il arriva à un château (qçar) près duquel il s'arrêta avec l'idée d'y mendier un peu de pain, car il mourait de faim. Il heurta à la porte. Une vieille femme vint lui ouvrir. « Que veux-tu ? » lui dit-elle. — « Ma mère, lui dit-il, j'ai faim. As-tu quelque chose à me donner à manger ? J'ai fui de ma maison; j'ai quitté ma famille ! Je l'ai abandonnée et depuis je n'ai pas mangé. » Elle lui donna à manger. Il remarqua qu'elle ne lui servait que de la viande de mouton et il en mangea à satiété. « Raconte-moi, lui dit-elle, pour quelles raisons tu as déserté ton logis ? » Il lui peignit son dénuement. La vieille fit semblant d'en pleurer de

pitié. « Mon enfant, lui dit-elle, va chercher ta femme et ta fille. Tu habiteras ici, chez moi, toi et les tiens. Je cherchais justement quelqu'un qui demeurât avec moi et me tînt compagnie. Et quand je mourrai, ce château sera à toi et à tes enfants. Je ne te demande que de m'ensevelir suivant les rites des musulmans. » Elle se leva, remplit un couffin de viandes cuites et lui donna un peu de pain. « Va, lui dit-elle, amène-moi ta femme et ta fille. »

Au comble de la joie, notre homme prit le couffin et alla chercher sa femme et sa fille.

Or cette vieille femme était une ogresse qui se dissimulait sous la forme humaine. Elle avait en tête de manger la femme du pauvre homme et sa fille, et de finir par lui-même. C'était le projet qu'elle avait conçu en l'entendant s'ouvrir sur le compte de sa femme et de sa fille. Quant à lui, le pauvre hère, il était ébloui et se disait : « Dieu me donne de quoi vivre, moi, ma femme et mes enfants ! »

Quand il arriva à sa maison, il trouva sa femme et sa fille en larmes, torturées par la faim et l'abandon où les avait laissées sa fuite. Il se hâta de poser devant devant elles son couffin. Et elles se mirent à manger. Et elles mangèrent aussi longtemps qu'il resta quelque chose devant elles. Enfin, sa femme l'interrogea : « D'où nous apportes-tu, dit-elle, toutes ces

bonnes choses ? » — « Femme (1), répondit-il, Dieu nous a envoyé une vieille bienfaitrice qui possède du bien plus que personne n'en possède au monde et habite un château tel que personne n'en habite un pareil. » Et il lui raconta son aventure depuis le début jusqu'à la fin.

Ils prirent ce qu'ils pouvaient posséder de literie et s'acheminèrent vers le château. Ils trouvèrent la vieille qui les attendait sur la route. Elle les accueillit avec les formules les plus aimables. « Soyez les bienvenus, leur dit-elle. Je me félicite de vous voir en bonne santé. » Et elle les conduisit au château. Dès l'entrée, la femme du pauvre hère sentit une odeur nauséabonde. A partir de ce moment son cœur éprouva une secrète aversion pour ce lieu. Elle se maîtrisa cependant et se tut.

Ce château contenait un grand nombre de pièces. La vieille les introduisit dans l'une d'elles qui était vide. Les autres étaient restées closes. L'ogresse, s'adressant à la femme : « Tu es ici, lui dit-elle, comme ma fille. Tu n'y manqueras d'aucun bien. » [De son côté] la femme s'adressant à l'ogresse : « Qu'est-ce, lui dit-elle, que ces appartements fermés? As-tu donc quelques voisins demeurant avec toi ? » — « Nul répondit-elle, n'habitera avec moi,

(1) Mot à mot : Fille des gens.

que vous seuls, jusqu'au jour où l'on m'enterrera. »

Elle se leva, alla dans une autre chambre et leur apporta du pain et de la viande qu'ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. Seulement la femme du pauvre hère se sentait envahie de soupçons. Elle se repentait d'avoir suivi son mari. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que la nuit tombât. Alors, ils étendirent les lits et se couchèrent. Quant à l'ogresse, elle se retira, se refusant à passer la nuit avec eux.

Au milieu de la nuit, voilà qu'ils entendent les grenouilles coasser, les chacals hurler et les ânes braire : c'était, (suivant ce qui se passe chez les ogres), tout ce que l'ogresse avait dévoré qui criait du fond de ses entrailles. La femme réveilla son mari avec précaution : « Ecoute, lui dit-elle. Qu'est-ce que cela ? » Il se leva : « Elle reçoit chez elle sans doute des voisins, des parents à elle. » — « Si je m'y connais, reprit elle, ce n'est pas là une créature humaine, c'est une Ghoule ! » — « Eh quoi, les ogres peuvent-ils se faire hommes ? Voilà une idée qui choque notre raison ! Allons ! [chasse cette pensée] dis : Je me refugie en Allah contre les suggestions de Satan le lapidé ; au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux ! »

Cette femme était enceinte et se trouvait alors dans le dernier mois de sa grossesse. Elle passa

la nuit à réfléchir, à trembler pour elle et pour sa fille. Elle voulut s'enfuir mais fut retenue par son mari.

Le lendemain, en se levant, ils aperçurent dans l'enceinte du château deux bœufs et une vingtaine de moutons. Le pauvre hère dit à sa femme (en les montrant) : « Ne faudrait-il pas, si l'on t'en croyait, abandonner tout ce bien-être et retourner dans la misère dans laquelle nous vivions? Il faut que tu sois folle! » — « C'est toi qui es fou, lui répondit la femme, mais par Allah, nous fuirons, ma fille et moi, cette nuit même, sitôt que j'entendrai à nouveau les serpents siffler et les chiens aboyer [dans le ventre de l'ogresse]. »

Dans la matinée, après le réveil, ils sortirent de la chambre où ils avaient passé la nuit. L'ogresse sortit en même temps de la sienne. « Que votre matinée soit heureuse, mes filles! » leur dit l'ogresse. « Que la tienne le soit aussi, ô mère! » répondirent-elles. La Ghoule s'aperçut alors de la grossesse de la femme du pauvre hère. « Ma fille, lui dit-elle, le jour où tu auras accouché et où je te verrai hors de danger, heureuse et en bonne santé, j'immolerai ces deux bœufs à mes hôtes. J'établirai de grandes réjouissances en l'honneur de ma fille. Et je veux que ce soit moi qui élève l'enfant. » — « S'il plaît à Dieu! » répondit la femme du pauvre hère.

A l'instant, elle égorgea un mouton, dressa le foyer, apporta une cruche de beurre fondu, et leur fit cuire de la viande et du pain. Ils en mangèrent à leur faim. [En les soignant ainsi], la Ghoule pensait que le pauvre hère et sa femme étaient arrivés chez elle bien mal en point, qu'en mangeant leur content, ils se mettraient à engraisser et qu'alors elle pourrait les manger tous. Elle inviterait même à leur occasion quelque ogre de sa connaissance.

Ainsi se passa la journée. Le soir, ils étendirent leur lit, et se couchèrent après avoir fermé la porte de leur chambre. Vers le milieu de la nuit, la femme du pauvre hère entendit gronder la terre. Elle fut saisie d'effroi. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, tendit le cou et reconnut la vieille dans une ogresse, qui, ayant tous les caractères des ogres, rentrait un troupeau de chèvres. La Ghoule parlait toute seule du ton dont elle aurait apostrophé dix interlocuteurs. Elle revint près de son mari. « Lève-toi, lui dit-elle, mais doucement. » Quand il fut debout : « Va voir, lui dit-elle, ce qu'est devenue la vieille à qui tu nous a amenés ! » Il regarda par la croisée. « Tu es la seule, lui dit-il, à voir les choses ainsi. Fais ton « bismillah » et dors. » La femme du pauvre hère se repentit alors de ne s'être pas enfuie la veille, quand les grenouilles coassaient dans le ventre de l'ogresse. « Mais,

par Allah, oui, demain, il faudra que je m'enfuie pendant son sommeil ! »

Le lendemain matin, ils se levèrent tous et échangèrent leurs salutations. La vieille monta dans sa chambre au premier étage et rapporta à le femme du pauvre hère des vêtements royaux et elle donna aussi un costume à sa fille. Chaque jour, elle venait s'assurer de leur état et voir s'ils engraissaient ou non. Ce jour-là, cette Ghoule reçut la visite de quatre jeunes filles.... Louanges à Dieu qui les créa et les modela si belles ! La femme du pauvre hère, dans son désarroi, les prit pour des êtres humains, mais c'était aussi des filles d'ogres. Elle les voyait vêtues de si beaux costumes et si jeunes ! A peine les eût-elle vues, qu'elles gagnèrent les chambres closes, ouvrirent les portes et entrèrent sans que la vieille leur demandât pourquoi elles étaient entrées. Elles restèrent longtemps dans les chambres closes, puis elles en sortirent. La vieille n'était pas venue les y trouver. Sur leur départ, elles lui dirent : « Tante, quand ta voisine aura accouché, il faudra nous inviter. » — « Vous serez les premières invitées ! » leur répondit-elle. Cela ne voulait pas dire qu'elles désiraient être invitées aux fêtes du septième jour, mais, ce qu'elles entendaient toutes, au festin dont l'accouchée devait faire les frais après sa délivrance.

Le soir, ils étendirent leur literie et se couchèrent. La Ghoule les quitta comme pour aller se reposer aussi, mais elle sortit et passa la nuit à faire la ronde autour du château comme les gardiens de nuit. La femme du pauvre hère passa la nuit assise. Le sommeil ne lui venait pas, tandis que son mari et sa fille dormaient. Au lever, le lendemain, ils échangèrent le salut du matin. La Ghoule parla et leur dit : « J'ai passé la nuit debout, sans dormir. Je l'ai passée à garder, comme lorsqu'on a le pressentiment qu'il doit venir des voleurs. J'ai eu peur que l'on vînt enlever les bœufs que je veux égorger en l'honneur de ma fille quand elle aura accouché. » — « Qu'Allah vous donne la joie! Qu'Allah vous donne le salut! » lui répondit la femme du pauvre hère ironiquement. La vieille ogresse se leva : « Je vais me rendre chez ma sœur, dit-elle, pour la visiter. Je reviendrai sur-le-champ. » Elle sortit. La fille se glissa derrière elle et la vit en effet s'en aller. La mère alors monta dans la chambre du premier étage. Elle la trouva encombrée d'habits d'hommes et de femmes tout souillés de sang. Elle fut saisie d'horreur. Cependant elle continua et entra dans une autre chambre. Elle y trouva des bourses et des sacoches pleines d'or et d'argent. Elle se rendit ensuite dans les chambres du bas. Elle les ouvrit et y vit des cadavres humains en partie dévorés

et des bêtes de somme également entamées. La femme du pauvre hère sentit alors [toutes ses appréhensions se confirmer] et son chagrin grandir. Elle désespéra de la vie, pour elle, pour sa fille et son mari. « Viens! dit-elle à celui-ci, aujourd'hui, il nous faut nous sauver n'importe comment et tirer nos gorges de ce danger. Nous ne pouvons aller grossir le nombre de ceux qui sont dans la chambre. — « Oui, répondit-il, nous fuirons cette nuit. »

Bientôt la vieille arriva portant le cadavre d'un enfant en bas âge qui pouvait bien avoir cinq ans. En courant, elle l'emporta dans la chambre, l'y déposa, et, le laissant là, revint trouver ses hôtes et leur dit : « J'ai été chez ma sœur; j'en ai rapporté un paquet que j'y avais laissé. »

Ils passèrent le reste de cette journée en sa compagnie à plaisanter pour ne pas éveiller ses soupçons. Elle leur apporta de la nourriture et ils mangèrent et burent. En somme, depuis leur venue chez l'ogresse, ils ne s'étaient nourris que de viande, de beurre fondu et de volaille. Le soir approcha. La vieille dit au pauvre hère : « Cette nuit tu viendras coucher avec moi pour me tenir compagnie. » — « Bien! » répondit-il. Il se résigna et se tut. Il se rappela alors avec regret la nuit où ils avaient entendu les grenouilles coasser et les chacals hurler, et les ânes

braire, et où sa femme lui avait dit : « Fuyons ! » et où il n'avait pas voulu.

La femme fit le lit pour elle et sa fille. Elle passa la nuit assise. Son homme partit avec la Ghoule dans la chambre voisine. Au milieu de la nuit, elle entendit des craquements d'os broyés. La pauvrette, dans son effroi, tremblait de tous ses membres.

Le lendemain matin, la Ghoule sortit de son appartement et lui souhaita bonne journée. L'autre lui rendit ses souhaits.

Au milieu du jour, au moment où le soleil faisait rage, la Ghoule lui dit : « Prends garde ! Je dois me rendre quelque part. Ne va pas réveiller ton mari. Laisse-le dormir ! » La femme comprit qu'il était bien vrai que son mari avait été mangé par la Ghoule. Quand elle fut partie, elle s'approcha de cette chambre, regarda par la croisée et aperçut en effet son cadavre : le tronc en avait déjà été dévoré.

A cette vue, elle fut saisie d'horreur. Elle perdit connaissance. L'émotion fut si forte que l'enfant se détacha de son sein. Elle le ramassa sur le sol, l'essuya, le couvrit des plus vieilles parties de son vêtement, (les plus douces), qu'elle arracha [à cet effet]. Puis elle l'emporta en courant. Elle arriva à une grotte éloignée du château. Elle l'y déposa en pleurant : « Mon enfant, lui dit-elle, si ta vie doit être longue et que Dieu me

conserve, moi et ma fille, je reviendrai te chercher, et si nos existences doivent être abrégées, c'est que Dieu l'aura écrit! » Elle revint sur-le-champ au château. Elle trouva un morceau de bois de la taille d'un enfant. Elle l'emmaillotta. Elle lui donna une caisse comme berceau et elle le couvrit d'un haïk. Quand l'ogresse revint, elle la trouva balançant le berceau et chantant des berceuses. Elle fit semblant de ne pas avoir vu son mari à moitié dévoré. Elle s'était gardée depuis qu'elle l'avait vu en cet état d'en rien dire à sa fille. Quand elle lui demandait : « Mère, où est papa? » elle lui répondait : « Il dort. » Cette femme enfin sut garder sa peine et montra une force d'âme extraordinaire.

En entrant, l'ogresse observa attentivement sa taille : elle la trouva dégagée. « J'ai mis au monde un garçon, lui dit l'accouchée. Je lui ai fait un berceau, et il dort. » La Ghoule affecta une grande joie, égorgea à la mère une poule qu'elle fit cuire dans le beurre. Celle-ci en mangea avec sa fille le plus qu'elles purent. Elle cacha ce qu'elles en laissèrent dans son sein. L'ogresse lui donna aussi d'autres habits plus beaux que ceux qu'elle portait et elle les vêtit. Elle se mit à demander à Dieu son secours : « Mon Dieu, dit-elle, sauve-moi des mains de ma persécutrice ! » Puis s'adressant à la Ghoule : « Ma tante, dit-elle, quand amèneras-tu les

jeunes filles qui t'ont promis de venir le jour où accoucherait ta voisine ? » — « Ma fille, s'il plaît à Dieu, c'est demain que je les ferai venir, et que j'égorgerai les deux bœufs en l'honneur du nouveau-né. » Elle parlait ainsi pour endormir tout soupçon.

Le soir venu, l'accouchée eut peur que l'ogresse lui dise : « Viens coucher avec moi », ou qu'elle le dise à sa fille. Mais elle la vit enfin se lever et aller se coucher.

Vers le milieu de la nuit, la femme du pauvre hère entendit les serpents siffler et les chiens aboyer. Elle comprit que la Ghoule était ensevelie dans le sommeil. Elle prit dans ses bras sa fille, tout affaiblie qu'elle fût par ses couches, et s'éloigna en courant comme le vent, tant la peur la soutenait. Elle arriva à l'endroit où elle avait caché son enfant. Elle le trouva et l'emporta. Et elle courut à travers les solitudes, jusqu'au moment où le soleil se leva. Elle se mit alors à marcher d'une allure plus lente, tout en regardant souvent derrière elle. Tandis qu'elle se hâtait ainsi, elle aperçut tout à coup un être humain vêtu d'un demi haïk rouge. Elle reconnut l'ogresse.

Elle se trouvait alors près d'un marais qui s'étalait devant une caverne. Elle pénétra dans celle-ci pour s'y cacher. Elle y trouva un Esprit (Rouhâni) sous la forme d'un serpent, (tso'bân),

qui, à sa venue, prit la forme humaine. « Sauve-moi, le supplia-t-elle, que Dieu fasse miséricorde à tes parents, de ce démon femelle qui court sur mes traces. » A ce moment la Ghoule la rejoignit. « Ah! perfide! lui cria-t-elle, combien de temps y a-t-il que tu manges et bois (à mes frais) ? » — « Perfide? lui répondit l'accouchée, c'est toi qui l'es, toi qui te livres à l'anthropophagie! Tu as mangé mon mari et tu voulais en faire autant de mes enfants! » Le serpent, dès qu'il eut entendu que cette femme était antropophage, entra en fureur. « Menteuse! continuait l'ogresse, peux-tu m'accuser de manger de la chair humaine? » L'ogresse aperçut à ce moment le nouveau-né que sa mère avait emporté. Elle entra en rage, car elle avait pris pour le nouveau-né le morceau de bois [qui était resté dans le berceau]. « Maintenant tu es résolue à t'en aller? » lui demanda-t-elle. « Oui, lui dit la pauvre femme, je ne te connais pas et tu ne me connais pas. » — « Voyons! intervint le Rouhâni. Tu prétends, toi, que tu n'es pas une Ghoule. Assieds-toi là et ne bouge pas. » Il alla chercher une barre de fer. Puis, il lui garrota les mains et les pieds. Il saisit la barre de fer et l'en frappa en lui disant : « Reviens à ta forme première, par la toute-puissance du Dieu qui entend l'innocence et sait tout! » Elle redevint une Ghoule épouvantable. Le Rouhâni

lui enleva alors ses liens : « Retourne à ta demeure, lui dit-il. Si tu viens rôder jamais plus de ces côtés-ci, je te brûlerai, si Dieu veut que tu sois jamais brûlée ! » Après cela, le Rouhâni introduisit l'accouchée dans sa grotte, et, quand elle fut rétablie, il l'épousa.

Un jour qu'ils étaient tous deux assis et que la femme racontait à son mari son aventure du commencement à la fin, elle en était à parler du nouveau-né, de la manière dont elle l'emporta hors du château et le cacha, et comment, après un jour et une nuit, elle le retrouva en vie, quand soudain entra une jeune fille... Dieu crée ce qu'il veut ! Le nourrisson ouvrit les yeux ; et, les fixant sur cette jeune fille, il essayait de s'élancer vers elle. Il ne lui manquait que de lui parler. Cette jeune fille était une Djânîa (génie), cousine-germaine du Rouhâni (par son père). C'était elle qui avait allaité le nouveau-né pendant qu'il était resté caché dans la grotte. La Djânîa parla au Rouhâni et lui dit : « Cet enfant !.. Un jour que je passai près d'un endroit, je remarquai cet enfant qui pleurait : je m'approchai de lui et lui donnai le sein. Je restai là jusqu'à ce que je visse venir des êtres humains : alors je le quittai. » L'accouchée parla et lui dit : « C'est Dieu qui te récompensera ! » Et elle se mit à lui raconter ce qui lui était arrivé.

Pour abréger, la femme du pauvre hère eut un

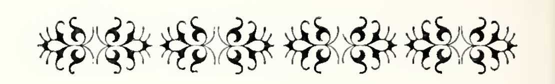
garçon avec le Rouhâni. L'enfant du pauvre hère grandit en même temps que son frère, vivant tous deux dans le bonheur et l'abondance. Le Rouhâni, chef de la famille, mourut. La fille mourut aussi. Il ne resta plus que le fils du pauvre hère et le fils du Rouhâni. Celui-ci devint plus extraordinaire que son père. Il prenait toutes les formes qu'il voulait, se métamorphosait en chat, en chien, en bouc, en chameau, à son gré. Et celle qui avait donné le sein à l'enfant du pauvre hère, de temps en temps, venait les visiter. Elle leur apportait des présents, toujours du plus grand prix, tels que vêtements ou comestibles. En grandissant, les deux enfants [s'attachèrent l'un à l'autre] et s'aimèrent d'un grand amour. Autant la femme du pauvre hère avait connu de misères dans sa jeunesse, autant, dans sa vieillesse, elle connut de prospérités, grâce au fils du pauvre hère et au fils du Djann Rouhâni.

Un soir qu'ils s'entretenaient avec leur mère pendant la veillée, elle leur raconta ce qui lui était arrivé depuis le premier jour jusqu'au jour où elle s'enfuit auprès du Rouhâni et pour quelle raison il l'avait prise pour femme. L'enfant du pauvre hère s'adressa à son frère et lui dit : « Si tu es mon frère et que tu m'aimes, tu me vengeras de la Ghoule qui a dévoré mon père et voulait aussi dévorer ma mère. » Le fils du

Rouhâni lui parla et dit : « Si elle est encore en vie. » A quelque temps de là le fils du Rouhâni vint trouver sa mère et lui dit : « Comment veux-tu que je venge le père de mon frère ? Veux-tu que je t'apporte la tête de la Ghoule ? Veux-tu que je l'enlève dans les airs et qu'elle tombe devant toi en mille morceaux ? » Elle lui dit : « Fais ce que tu voudras. » A l'instant, il s'envola dans le ciel et vint se poser sur le château de la Ghoule sous la forme d'un moineau. Il la trouva dans la cour dévorant un sanglier. Il s'abattit sur elle, et, reprenant sa forme première, la souleva, s'éleva avec elle au plus haut du ciel et la lâcha au-dessus d'un rocher. Elle fut mise en mille morceaux. Il dit à sa mère : « Mère, viens voir. » Elle vit son ennemie dans cet état et cette vue lui rafraîchit le cœur. Non content de cela, le Rouhâni amena son frère au château de l'ogresse. Ils emportèrent toutes les richesses qui y étaient accumulées. Il prirent bœufs, moutons et chèvres et revinrent avec auprès de leur mère. Et ils vécurent dans le bonheur et l'abondance.

(*Conté par Khira, femme de Mohammed ben El Hadj ben Nfisa, blidéenne*).





LES SEPT SŒURS ET LA GHOULE
(Version de Blida).

Il y avait, dit-on, un marchand fort riche qui ne voyageait que dans les pays lointains. Cet homme avait sept filles. Un beau jour, six d'entre elles perdirent l'esprit et il ne resta que la plus jeune qui eût gardé son bon sens. Leur père en éprouva bien du chagrin, parce qu'il ne pouvait plus continuer ses voyages. Il resta dans cet état deux ans. Un jour cependant il se dit : « J'ai beaucoup d'argent. Il me faut trouver un expédient. Si je couvrais la cour de ma maison d'une coupole en verre ? J'exhausserais aussi les quatre murs extérieurs. Il ne faudrait laisser qu'une lucarne étroite sur la terrasse. Encore la fermerais-je à l'aide de contrevents en fer... » Il fit venir les maçons et forgerons. Il fit de sa maison une forteresse bien défendue de tous côtés. Ensuite il acheta des provisions de bouche autant qu'il en fallait à ses sept filles

pour une année et en rapport avec sa fortune. Enfin, il prit toutes les précautions que lui commandait son intérêt et celui de ses filles, et il partit.

Un jour, apparut à la petite lucarne de la terrasse une Ghoule. « Comment allez-vous mes filles ? leur dit-elle. Tout va-t-il bien ? Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis votre tante maternelle, la propre sœur de votre mère ! » Les filles qui avaient perdu la raison lui dirent : « Descendez ! » — « Non, leur dit-elle je reviendrai dans quelques jours. » La cadette s'était refusée à lui parler. Elle revint une seconde fois : « Comment allez-vous ? » Les folles entrèrent en conversation et la cadette s'abstint. Un jour qu'elle les quittait après une nouvelle visite, la plus jeune dit à ses sœurs : « Vous devriez cesser de lui parler. C'est une Ghoule et non une femme. » Les folles lui affirmèrent que c'était leur tante. Elle répartit : « Quand notre mère était encore en vie, elle nous a dit qu'elle n'avait pas de sœur. »

Une autre fois, elle était venue les voir sur la terrasse, les folles lui dirent : « Descendez donc, vous passerez la nuit avec nous. Nous ferons ensemble la veillée. » — « Je viendrai tel jour, leur dit-elle, mais je veux vous trouver tout le corps frotté d'huile. » Elles interpellèrent leur sœur cadette : « Pourquoi ne veux-tu pas parler

à ta tante ? » La jeune fille se tut. « Notre sœur, dirent-elles à la Ghoule, a prétendu que vous étiez une Ghoule. » — « Tu n'as pas honte, dit la Ghoule à la plus jeune. Je suis votre tante, celle qui vous tient lieu de mère, et tu m'accuses d'être une Ghoule ! »

Au jour fixé, elle leur dit : « Bonjour mes filles. » Les folles lui répondirent : « Bonjour, notre tante. Nous nous sommes frotté le corps d'huile. Descendez ! » Enfin elle descendit. Pendant qu'elle entrait, la cadette sortit.

Elle prit la fuite. Elle partit en courant sans regarder derrière elle. Elle s'enfonça dans le désert. La nuit tomba et la lune brilla. « O lune, disait-elle en courant, où en sont mes sœurs ? » La lune lui répondit : « Les voilà avec la Ghoule ! » Elle court. « O lune, où en sont mes sœurs ? » — « En voilà une première mangée ! » — « O lune, où en sont mes sœurs ? » — « En voilà une seconde mangée ! » Et il en fut ainsi jusqu'à ce que la sixième ait été dévorée.

Cependant elle courait toujours. Elle demanda encore : « O lune, où en sont mes sœurs ? » — « Voilà la Ghoule qui court sur tes traces et qui veut te manger aussi ! » Elle courut, courut... Mais la Ghoule, approchait, elle allait l'atteindre... (Heureusement), elle rencontra un lion. Il la sauva et la fit entrer dans sa demeure. La Ghoule fut obligée de s'en revenir.

La jeune fille s'établit à demeure chez le lion, mangeant et buvant, tant que l'année passa et que son père revint à la maison. Il n'y trouva que des ossements. Qu'était-il arrivé à ses filles? Il éprouvait un gros chagrin.

Revenons à la jeune fille qui se trouvait chez le lion. Un jour elle aperçut de loin un Ghoul qui allumait du feu. Elle s'approcha de lui et lui dit : « Donne-moi un peu de feu pour le roi. » — « Quel roi ? lui dit le Ghoul. » — « Ton maître, le lion. » Il lui en donna. Et il lui en donnait de temps à autre, parce que le Ghoul redoute le lion.

Un jour, des marchands vinrent à passer par là. Elle courut à eux. « Ne connaissez-vous pas, leur dit-elle, mon père, un tel, fils d'un tel, commerçant de son métier ? » — « Nous le connaissons, » lui répondirent-ils. — « Dites-lui que sa fille Aïcha a échappé à la Ghoule et que la lune lui a appris que ses sœurs avaient été mangées ; qu'aujourd'hui enfin elle lui demande de venir la trouver au plus vite. » Ces marchands partirent et avertirent le père. Celui-ci prit avec lui des moutons et des bœufs pour les offrir en cadeau au lion et partit sur-le-champ. Le lion étant sorti au-devant de lui : « Voici des présents que je t'offre, lui dit l'homme. Ma fille est réfugiée chez toi. Qu'Allah te récompense de cette bonne action ! C'est à toi que ma fille doit son salut. » Sa fille sortit et l'embrassa. Elle

pleurait, tant il lui tardait de revoir son père et de lui parler aussi. Enfin il l'emmena et alla de pays en pays jusqu'à ce qu'il l'introduisît dans leur maison, heureuse de sa délivrance et de se voir chez elle.

Mais, un jour, le Ghoul auquel elle avait demandé du feu pour le roi vint la trouver sur sa terrasse. Déjà, quand elle était chez le lion, il avait eu envie de la manger, mais il avait craint le lion. Il l'avait suivie jusqu'à leur maison. Maintenant, quand il la trouvait seule, il venait la regarder et lui criait : « Aïcha ! fille du marchand ! » — « Me voilà, mon maître ! répondait-elle. » — « Où m'as-tu vu m'asseoir ? » — « Sur un trône d'or. » — « Que m'as-tu vu préparer ? » — « La chair des perdrix. » — « Avec quoi m'as-tu vu la remuer ? » — « Avec une cuillère d'or. » Et chaque jour, il venait l'entretenir ainsi, en choisissant le moment où le père n'était pas là.

Un jour, elle dit à son père : « Je ne peux plus habiter cette maison. Il nous faut émigrer dans un autre pays ou changer de demeure. » Le père alla consulter le prud'homme-conseiller du pays, homme d'expérience (mdebbeur), et lui raconta son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. « Creusez, lui conseilla-t-il, un silo dans votre cour. Remplissez-le de bois. Il faut que votre silo soit très profond. »

Quand le Ghoul revint : « Fille du marchand, dit-il, où es-tu ? » — « Me voici ! » — « Sur quoi m'as-tu vu m'asseoir ? » — « Sur un trône d'or. » — Que m'as-tu vu préparer ? » — « La chair des perdrix. » — « Avec quoi m'as-tu vu la remuer ? » — « Avec une cuillère d'or. » Et elle vaqua à ses occupations. Le Ghoul avait bien envie de se jeter sur elle pour la manger. Mais comment ? Elle entendait bien sa voix et il entendait la sienne, mais c'était à travers des baies étroites.

Le marchand s'en revint trouver son conseiller. « Vous m'avez recommandé, lui dit-il, de creuser un silo, de le remplir de bois et d'allumer ce bois. (Et ensuite ?) » — « Qu'est-ce que dit le Ghoul à la jeune fille dans ses visites ? » Le père le lui dit. « Hé bien ! vous allez ouvrir la plus grande lucarne. Quand le Ghoul lui dira : Aïcha, fille du marchand, au lieu de lui répondre : Me voici, elle lui dira : Qu'est-ce que tu veux ? en le rabrouant. Quand il lui dira : Sur quoi m'as-tu vu m'asseoir ? elle lui dira : Sur une tête d'âne. Quand il lui dira : Qu'est-ce que tu m'as vu préparer ? elle lui répondra : De la chair d'âne. Quand il lui dira : Avec quoi m'as-tu vu la remuer ? elle lui répondra : Avec une patte d'âne. Si elle lui parle ainsi, il entrera en fureur ; il bondira vers elle pour la dévorer, mais il tombera dans le silo. Celui-ci sera en

flammes. Et le Ghoul s'y brûlera et y mourra. »

Il bourrèrent le silo de bois et l'allumèrent. Le Ghoul vint l'appeler : « Aïcha, fille du marchand ! » — « Qu'est-ce que tu me veux ? » — « Sur quoi m'as-tu vu m'asseoir ? » — « Sur la tête d'un âne. » Bref, elle lui répondit comme le leur avait recommandé leur conseiller. Le Ghoul alors entre en rage : il saute dans la maison pour la dévorer ; mais il tombe dans le silo. Il y est consumé. Ils furent délivrés de lui et vécurent tous en repos.

(*Conté par Khira, femme de Mohammed ben El Hadj ben Nfisa, blidéenne*).





LES SEPT SŒURS ET LA GHOULE
(Récit d'un Kabyle de Fort National).

Un homme avait sept filles. Il leur dit un jour : « Mes filles, je vais partir pour le pèlerinage et je n'ai aucun tuteur (ouali) à qui vous confier. Je vous laisserai des vivres pour un an. Je fermerai les portes des sept enceintes. Gardez-vous de les ouvrir à personne. » — « Oui, père, » dirent-elles.

Quand il fut parti, une Tserieul, (ogresse), vint sous la forme d'une vieille femme. « Filles de mon fils, leur dit-elle, ouvrez-moi les portes. Je viens vous apporter un cadeau. » A ces paroles, le chien qui gardait la maison aboya, et la Tserieul s'enfuit. Mais elle ne cessa de revenir ainsi jusqu'au jour où six des jeunes filles, (toutes) excepté la cadette, dirent : « Cette vieille femme doit être notre grand'mère, puisqu'elle revient chaque jour nous visiter ! » Elle ajoutèrent : « Il nous faut la laisser entrer. » —

« Mes sœurs, leur dit la cadette, n'ouvrez pas les portes. Rappelez-vous les recommandations de notre père : « Je n'ai pas, nous a-t-il dit, de tuteur à qui vous confier. Gardez-vous d'ouvrir les portes à personne ». Ne l'avez-vous pas entendu ? » Lorsque la vieille reparut, et quand elle eut tenu le langage qu'elle leur tenait chaque fois, une des jeunes filles dit : « Tu ne mens pas. Nous allons t'ouvrir les portes. » Elles lui ouvrirent les portes. Et la vieille entra.

Elle était presque entrée dans la maison quand le chien se réveilla de son sommeil et se mit à aboyer et à dire : « Par Allah ! tu ne mangeras pas Lîla ! » En entendant cet aboiement, la vieille s'enfuit, parce que la Tserieul, en entendant l'aboi du chien, est obligée de quitter l'endroit où elle entend cette voix.

Le second jour, lorsqu'elle revint, elle leur dit : Je n'entrerai pas tant que vous n'aurez pas tué le chien. » Lîla pleura en entendant ces mots et elle dit à ses sœurs : « N'écoutez pas son conseil ! » Elle lui dirent : « Il nous faut tuer le chien. » Elles tuèrent le chien. Quand la vieille entra, le sang du chien aboya et dit : « Par Allah ! ne tue pas Lîla ! » Elle s'enfuit.

Le troisième jour, la vieille dit : « Je n'entrerai pas tant qne vous n'aurez pas fait disparaître le sang du chien. » Lorsqu'elle entra, l'attache du chien aboya. Elle s'enfuit.

Le quatrième jour, elle dit : « Je n'entrerai pas tant que vous n'aurez pas fait disparaître l'attache du chien. Lorsqu'elle entra, le piquet aboya, disant ce que le chien disait d'ordinaire.

Le cinquième jour, elle dit : Je n'entrerai pas tant que vous n'aurez pas enlevé le piquet. » Elles l'enlevèrent. Et la vieille entra. Avant qu'elle franchît la septième porte, Lîla se cacha derrière la porte, et, quand la Tserieul entra, elle sortit.

La Tserieul se mit à parler. Elle dit à l'une d'elles : « Par où commencerai-je à te manger ? » L'autre lui dit : Commence-moi par la tête, car elle n'a pas écouté les conseils de mes parents. » Elle la commença par la tête.

Et Lîla, elle, fuyait et courait. Et elle disait aux étoiles : « O Etoiles, où en sont mes sœurs ? » Celles-ci lui disaient : « Elle a mangé la première..., maintenant la seconde..., maintenant la troisième », jusqu'à ce que toutes y eussent passé. Et elles lui dirent : « Fuis ! Elle fouille la maison pour te trouver !... La voici qui suit tes traces ! » Enfin, elles lui dirent : « Cache-toi, elle est proche de toi ! »

Elle regarda à gauche et à droite. Et elle vit une grande roche et elle se cacha dedans. La Tserieul la chercha et ne la trouva pas. Lîla resta là quelque temps et elle vit un serpent énorme qui entrait dans la caverne. Il vint à

elle et lui dit : « Ma fille, qu'est-ce qui t'a conduit dans ma demeure ? » Elle lui raconta son histoire telle qu'elle s'était passée. Et après il lui dit : « Ma fille, reste chez moi et tu seras ma fille. » Elle lui dit : « Oui ! »

Elle resta chez lui et il lui apportait à manger chaque jour. Et le matin, de bonne heure, la jeune fille se levait et sortait au dehors et elle se peignait avec un peigne d'or. Et elle laissait tomber sa chevelure qui était si longue qu'elle atteignait ses talons. Un jour, un berger du roi la vit. Il alla trouver son maître et lui parla de la beauté de cette jeune fille et lui dit l'heure à laquelle elle sortait de dessous la roche. Le fils du roi se cacha dans un endroit et se tint là jusqu'à ce qu'il la vît. Et il dit à son père : « Marie-moi avec la fille du serpent. » Le roi se rendit chez le serpent et lui dit : « Il faut que tu me donnes ta fille pour que je la marie à mon fils. » Il lui dit : « Oui! mais tu me donneras cinquante outres de miel et cinquante de beurre fondu et cent brebis avec leurs petits. » Il lui dit : « Oui. »

(Le serpent) rentra chez lui et il raconta à Lîla ce qui était arrivé. Et il lui dit : « Garde-toi de revenir ici une fois que tu seras pàrtie pour la maison de ton mari ! » Mais, lorsqu'elle sortit, elle oublia un objet et elle revint pour le prendre et elle trouva le serpent qui avait versé du

miel et du beurre fondu et se mettait à boire. Il lui dit : « Pourquoi es-tu revenue ? » Elle lui dit : « Pour prendre un objet. » Il lui dit : « Par Allah ! je te le ferai payer ! »

Après un laps de temps, il naquit chez Lîla un enfant, beau comme la lune et dont les cheveux étaient de l'or. Un jour, Lîla sortit pour faire ses dévotions à un marabout. Le serpent vint en cachette, enleva l'enfant et lui coupa un doigt qu'il laissa dans le berceau. Il laissa aussi du sang dans les linges qui entouraient le berceau. Quand elle vint voir son enfant, elle ne trouva plus qu'un doigt et du sang. Elle pleura beaucoup sur son enfant. Et le père, quand il apprit que de son fils il ne restait que son doigt et des gouttes de son sang, relégua sa femme dans une maison et ne lui acheta plus rien. Et ses autres femmes la raillaient et l'appelaient : celle qui a mangé son enfant.

Après un laps de temps, il naquit chez elle un second enfant (beau) comme le premier. Le serpent fit avec lui comme il avait fait avec le premier. Et quand naquit le troisième, lequel était beau comme les (deux) premiers, il fit avec lui aussi ce qu'il avait fait avec les deux premiers. Le serpent éleva les enfants jusqu'à ce qu'ils fussent grands. Et il vint à la demeure du roi et demanda l'hospitalité. (Il avait avec lui les trois enfants, qu'il avait ravis). Pendant qu'ils

mangeaient, il vint une femme malpropre, dont les habits étaient tout sales. Un des enfants questionna et dit : « Quelle est cette femme ? » Le roi lui dit : « Celle-ci a mangé ses enfants. » Et il leur raconta l'histoire, comme il pensait qu'elle s'était passée. L'enfant lui dit : « L'avez-vous vue manger ses enfants ? » Le roi lui dit : « Nous l'avons vue. » Et l'enfant ne savait pas que cette femme-là était sa mère. Il dit au roi : « Il faut que tu lui pardonnes en ma faveur. » On la lava et elle vint (avec les autres).

Quand le serpent fut sur le point de s'en aller, il souleva les calottes qui couvraient la tête des enfants et l'on vit des chevelures d'or. Il dit aux enfants : « Montrez vos mains. » Et l'on vit qu'il leur manquait un doigt. Et c'était celui-là même qui était resté dans le berceau. Leur mère les reconnut et leur père aussi. Ils furent bien heureux et ils firent des réjouissances pendant sept jours et sept nuits.

(*Conté par Hossein, élève de 3e au Lycée d'Alger, de Fort National.*





LES SEPT SŒURS ET LA GHOULE

(Version de Médéa).

On raconte qu'un homme avait sept filles. Il se proposait chaque année d'aller faire le pèlerinage, mais il ne le pouvait jamais à cause d'elles. Une année enfin il crut le moment venu. Il les réunit et leur tint ce discours : « J'ai résolu de partir cette année. Je vous laisse la chienne. Elle sera votre gardienne. » Un jour il apporta sept œufs de poule qu'il mit en lieu sûr. « Mes filles, leur dit-il, voici sept œufs. Que dois-je faire ? » L'aînée parla et dit : « Nous allons les faire cuire et les manger. » Autant en dit la seconde et la troisième, jusqu'à la sixième. La plus jeune avait compris le sens de l'apologue, mais se taisait. Quand vint son tour : « Et toi, qu'en dis-tu ? lui demanda son père. — « Mon père, répondit-elle, nous sommes sept filles et ces œufs sont au nombre de sept. Il y a là une leçon à notre adresse. » — « C'est

cela même ma fille. » Voyant qu'elle avait compris son idée, il se tourna vers elle. « Ma fille, lui dit-il, que dois-je faire de ces œufs? Si je les emporte en voyage, ils se briseront et si je les laisse ici, ils se gâteront. Je ne sais vraiment que faire ? » — « Mon père, lui dit la jeune fille, j'ai bien saisi votre pensée. Si vous nous amenez avec vous, gare aux heurts de la route! Et si vous nous laissez, gare à la corruption! Cependant, mon père, vous pouvez vous en aller et partir en toute sécurité, si vous prenez la précaution de nous laisser des vivres pour une année, de creuser un puits dans notre cour, de nous acheter tout ce dont nous aurons besoin l'année durant, enfin de murer la porte de la maison pour que personne n'entre chez nous. Alors vous pourrez partir tranquille sur le sort de ces œufs que vous craignez tant de retrouver gâtés. » Le père leur acheta des provisions pour une année, leur creusa un puits, mura la porte de leur demeure et leur laissa, dans l'intérieur de la maison, une petite chienne qui devait les garder.

Un jour, elles laissèrent éteindre leur feu, et ne trouvèrent rien pour le rallumer. L'aînée monta sur la terrasse pour aller en demander aux voisins. Du haut du toit, elle regarda dans une cour. « Donnez-moi du feu, demanda-t-elle ». — « Nous n'en avons pas. » Elle poussa jusqu'à

la maison voisine, et ainsi, de proche en proche, elle fit six maisons. Elle passa à la septième. Elle y jeta un coup d'œil. C'était une maison de Ghouls ; mais, comme ils avaient vu venir une femme, ils avaient pris la figure humaine. « Voisins, leur dit-elle, donnez-moi un peu de feu. Notre père nous a quittées pour un voyage, et il a condamné notre porte. Donnez-m'en pour faire notre cuisine. » — « Descends, lui dit la Ghoule, je t'en donnerai. » — « Je ne puis descendre, répondit-elle. » — « Si vous voulez, reprit la Ghoule, j'irai vous tenir compagnie, je coucherai chez vous jusqu'au retour de votre père. » — « Viens, tu nous feras plaisir. » Et la Ghoule, qui avait pris la figure humaine, lui dit : « Au coucher du soleil j'irai vous trouver. »

Au coucher du soleil, elle arriva par la terrasse et elle appela les jeunes filles. En voyant cette étrangère sur la terrasse, la chienne se mit à aboyer, disant : « Jap ! Jap ! Jappez ! — Mon maître m'a confié ses filles et m'a dit : « Garde-les ! » — Par Allah ! jamais vous ne les mangerez ! » La Ghoule prit la fuite et regagna en courant sa maison. Elle avait eu peur de cette chienne qui n'était autre chose qu'une Djania (génie femelle) d'entre les Rouḥâniīn. Les jeunes filles ne le savaient pas, mais leur père le savait bien.

Le lendemain, la fille aînée se rendit chez la

Ghoule. Elle la trouva occupée à faire cuire de la viande d'âne. Elle s'était fait une coiffure de la fressure et des tripes de cet âne et un siège de sa tête. « Que faites-vous cuire ? lui demanda la jeune fille. » — « C'est un Ghoul qui venait chaque jour nous faire peur. Nous l'avons pris enfin et nous en faisons cuire la chair pour la donner aux chiens. » — « Et ces tripes sur votre tête ? » demanda l'autre. — « Nous allons les donner aux chiens. » — « Et cette tête ? » — « Nous la briserons avec la hache et la jetterons aux chacals. » Elle lui avait ménagé cette scène pour que la jeune fille prît peur et lui demandât de les garder, l'amenât enfin coucher dans leur maison où elle les mangerait (à son aise). « Est-ce un âne ou bien un Ghoul ? » demanda la jeune fille. — « C'était un Ghoul qui avait pris la forme d'un âne. Nous nous en sommes emparés et nous l'avons égorgé. » — « Ah ! dit la jeune fille, venez coucher chez nous, jusqu'à ce que notre père soit de retour de son voyage ! »

Ayant regagné sa demeure, la jeune fille rapporta cette conversation à ses sœurs. La chienne l'écouta avec attention ; puis elle aboya, disant : « Jap ! Jap ! Jappez ! — Mon maître m'a confié ses filles et m'a dit : « Garde-les ! » — Par Allah ! jamais vous ne les mangerez ! » — Les aînées ajoutèrent foi aux dires de la voisine et la peur se glissa en elles. Seule, la cadette disait :

« Pour moi, je saurai bien me garder contre tout danger! » — « Il faut qu'aucune de nous, leur dit-elle, ne monte plus sur la terrasse et que nous restions toutes enfermées dans notre maison, comme nous a laissées notre père. »

La chienne tenait bien à l'œil la fille aînée qui enjambait les terrasses et rapportait de tels propos, mais elle ne pouvait parler. La parole ne devait lui revenir que le jour où son maître serait de retour de son voyage. Elle ne pouvait articuler que son aboi : Jap! Jap!...

Ce jour-là, la Ghoule vint encore par la voie de la terrasse sous la forme d'une adamite et elle les appela. « Descendez! » lui cria-t-on ; mais la chienne se mit à aboyer et à dire : Jap! Jap!.... La Ghoule s'en retourna chez elle.

Le lendemain, la fille du pélerin alla la trouver. « Pourquoi-donc, lui dit-elle, viens-tu seulement sur le bord de notre terrasse et t'en retournes-tu sur-le-champ? » — « Je ne mettrai pas les pieds chez vous avant que vous ayez tué cette chienne. Alors seulement j'irai coucher avec vous et vous tiendrai compagnie ». Quand elle revint, elle dit à ses sœurs : « Il nous faut tuer cette chienne aujourd'hui même. » La plus jeune dit : « Il vous sera fait ce que vous aurez fait ». (1) Dans sa pensée, c'était comme si elle

(1) Proverbe : kima i'amel bnadem io'mal lou.

lui eût dit : « Si tu la tues, tu seras tuée ! » Les autres opinèrent : « Voilà une femme qui chez elle a pu maîtriser un Ghoul et le tuer. Qu'avons-nous à faire de cette chienne? Chassons-la ou bien tuons-la! » — « Il faut la tuer, déclarait la sœur aînée. Cela vaut mieux que de la chasser. » Elles interrogèrent la cadette : « Je suis la plus jeune, déclara-t-elle, et je n'ai pas à vous donner des ordres. Vous êtes mes aînées et je suis votre cadette. » Elles prirent la chienne et la jetèrent du haut de la terrasse.

Au coucher du soleil, quand vint celle qui devait leur tenir compagnie, elles ne pensaient plus à la chienne : elles la retrouvèrent au milieu de la cour qui aboyait, disant : « Jap! Jap! Jappez! Mon maître m'a confié ses filles et m'a dit : « Garde-les! » Par Allah! jamais vous ne les mangerez! » La Ghoule s'en retourna chez elle.

Les six aînées se jetèrent sur la chienne et la tuèrent. Une goutte de son sang jaillit sur le mur.

La fille aînée du pèlerin alla porter cette nouvelle à la Ghoule. « Tu viendras cette nuit. Nous avons tué cette maudite (chienne). Nous en sommes débarrassées ! »

Le soir venu, elle voulut descendre de la terrasse, quand, soudain, la goutte de sang qui avait jailli de la chienne se mit à crier, disant : Jap! Jap! Elle faisait entendre les abois d'un chien. La Ghoule revint chez elle.

Les aînées étaient consternées. Cette chienne qu'elles avaient tuée aboyait encore après sa mort! Elles en restaient toutes troublées. Mais la cadette ne se troublait pas, sachant qu'elle se sauverait grâce à la protection de Dieu, au secours que lui prêterait l'âme (de la chienne) (1) et à l'appui de son père qui devait être satisfait de son obéissance.

La fille aînée du pèlerin, franchissant les terrasses, vint dire à la Ghoule : « Nous avons (cependant) tué la chienne et nous l'avons jetée (dans la rue). » — « Où l'avez-vous tuée ? » lui demanda la Ghoule. « Je l'ai tuée dans la maison. » — « Avec quoi l'avez-vous tuée ? » — « Je lui ai coupé le cou. » — « C'est donc une goutte de son sang qui est restée dans votre maison! » — « Conseille-nous. Dis-nous ce qu'il nous faut faire, car elle aboie maintenant plus fort qu'elle ne l'a jamais fait. » — Etiez-vous toutes d'accord pour la tuer ? » — « Non, nous n'étions que six de cet avis. Notre cadette s'y opposait. » — « Allez et tuez votre sœur cadette ; puis, vous l'ensevelirez. Quand votre père sera de retour de son voyage, vous lui direz que c'est elle qui a tué la chienne et qu'ensuite elle s'est enfuie par la terrasse. »

Par une faveur spéciale de Celui qui entend

(1) Errouḥ, et plus bas errouḥ mta' lkelba.

tout et sait tout, l'âme de la chienne parla à la cadette, seule à seule. « Va-t-en, lui dit-elle, échappe-toi ! Celle qui vient par la terrasse et désire tant descendre ici, celle que j'accueille par des aboiements, n'est autre qu'une Ghoule. Quand ta sœur aînée se rend chez elle, elle se transforme en femme. Dès qu'elle m'entend, elle prend la fuite. C'est qu'elle est Ghoule et que je suis Djania et croyante. Maintenant cette Ghoule conseille à tes sœurs de te tuer et de dire à ton père que c'est toi qui m'as mise à mort. Demain, simule l'envie de monter sur la terrasse avec ta sœur ; dis-lui que tu veux aller avec elle appeler leur amie. Une fois là, tu sauteras de la terrasse dans la campagne. A toi d'aviser ensuite où tu attendras que ton père revienne. »

Le lendemain, elle dit à sa sœur : « Ma sœur, je voudrais monter avec toi sur la terrasse et voir la demeure de celle qui vient nous tenir compagnie. » Ses sœurs furent enchantées de cette résolution. Elles craignaient d'être dénoncées par elle à leur père. Elles montèrent donc toutes deux sur la terrasse.

Par un effet de la bonté de Celui qui entend tout et sait tout, un Djann, (génie), frère de la Djania que ses sœurs avaient tuée, (survint) et l'enleva. Il ne la déposa qu'entre les bras de son père. Celui-ci se trouvait sur la route et revenait vers les siens. Le père, surpris, voulut

la questionner. Mais elle avait perdu la parole.

Cependant sa sœur aînée, qui était montée avec elle sur la terrasse, ne savait où elle était passée, si elle s'était envolée au ciel ou si la terre l'avait engloutie. La Ghoule lui dit : « Ton père va bientôt revenir et il te demandera où est la chienne et où est ta sœur. Apporte-moi les provisions que vous avez, ainsi que les meubles. Fais-les moi passer par la terrasse. Ainsi, quand ton père sera de retour, tu lui diras que des voleurs sont venus et qu'ils ont emporté le mobilier. Des Ghouls vous auront dévoré vos provisions et auront tué la chienne. Ils auront emmené aussi ta sœur. Je vous donnerai, ajouta-t-elle, cette tête d'âne dont la présence chez vous témoignera de la venue des Ghouls. » Tous ces projets furent réalisés, pendant que la chienne aboyait : « Jap ! Jap ! Jappez ! Mon maître m'a confié ses filles et m'a dit : Garde-les ! Jamais, par Allah ! vous ne les mangerez ! »

Pendant qu'elles s'occupaient de ce déménagement, leur père arrivait à la porte qu'il avait fait murer. Il entre. Elles viennent le saluer, faisant semblant d'avoir les larmes aux yeux à cause de leur sœur et de la chienne. Or, il avait laissé sa fille chez un ami en lui disant : « Je la laisse chez toi pendant que je vais voir ce qui s'est passé. » Il entend la chienne qui jappait disant : « Jap ! Jap ! Jappez ! Mon maître m'a confié ses

filles et m'a dit : Garde-les. Jamais, par Allah ! vous ne les mangerez ! »

Il fut frappé de ces paroles. Il commença par garrotter ses filles. Il se rendit ensuite auprès de sa cadette et il lui dit : « Quel langage tenait la chienne quand tu étais à la maison ? » Par un effet de la puissance de Celui qui entend tout et sait tout, en rentrant dans son pays, la jeune fille avait retrouvé l'usage de la parole. Elle lui répondit : « Père, il venait par une terrasse une femme dont ma sœur aînée avait fait la connaissance à propos de notre feu qui s'était éteint et que nous ne savions comment rallumer. » Et elle lui raconta l'affaire telle qu'elle s'était passée depuis le commencement jusqu'à la fin. Elle n'oublia pas de lui dire que, si elle était montée sur la terrasse, c'était sur le conseil de la chienne qui lui avait dit : « Fuis ! »

Il prit sa fille avec lui et revint à la maison. La chienne se mit à aboyer de plus belle à la vue (1) de son maître et de sa fille cadette. Son maître voulut chercher d'où sortaient les abois. Il trouva une goutte de sang qui provenait d'elle. Et les jappements redoublèrent : Jap ! Jap ! Mais la jeune fille ne put dire où était passé le mobilier, et ce qui restait des provisions. Soudain, apparut le Rouḥâni qui avait emporté

(1) (Sic) Ki chafet sidha, etc.

la jeune fille et l'avait déposée dans les bras de son père. Le père l'interrogea : « Si tu es de la race des génies, renseigne-moi ; et, si tu es de la race des Rouḥâniïn, renseigne-moi encore. Qui a tué ta sœur? Qui a enlevé de cette maison ce qui m'appartenait? » — « Ce sont tes filles, répondit-il, qui ont tué ma sœur. Elles y ont été poussées par une Ghoule qui a pris la forme humaine. Ce sont tes filles aussi qui ont déménagé tes meubles et les ont transportés chez cette Ghoule. Et la Ghoule ne s'est pas arrêtée là. Elle les a excitées à tuer aussi leur cadette et c'est moi qui l'ai emportée (loin d'elles) et l'ai remise dans tes mains. » — « Amène-moi cette Ghoule! commanda le père. » Le Rouḥânî lui répondit : « Et la Ghoule et ses fils seront à toi dans un instant. Quant à celles qui ont écouté ses conseils, nous leur ferons leur affaire cette nuit, sous tes yeux. »

Sur-le-champ, le Rouḥânî lui rapporta ses meubles, en un seul voyage, ne laissant que la Ghoule dans la maison (vidée). Il avise cette tête d'âne que la Ghoule avait donnée à la fille aînée en lui disant : Tu la montreras à ton père comme preuve que les Ghouls vous auront visitées. Le Rouḥâni la flaira : « C'est bien, dit-il, une tête d'âne et en même temps une tête de Ghoul ; mais elle a été portée ici par une main humaine. » Il la prit et s'envolant dans les airs,

il la lança dans la demeure de la Ghoule. Celle-ci se jeta dessus et la mit à cuire. Pendant la nuit, le Rouḥânî, frère de la Djania tuée, descendit chez elle du haut des airs. Il avait pris la figure de l'un de ses enfants. En entrant, il lui dit : « Mère, tu devrais te rendre cette nuit chez ces filles dont la chienne aboye en disant : Jap ! Jap ! Jappez ! » — « Je suis toute prête à le faire, répondit-elle. La première fois que leur père ira en voyage, j'amènerai la cadette et je te promets de te la donner. » A ces mots, le Rouḥânî se transforma en lion. Il la prit dans la gueule et l'apporta dans la maison du voyageur. « Voici, lui dit-il, la Ghoule, qui conseillait tes filles, dans l'intention de les manger, quand elles tuaient ma sœur ! » Il la tua, puis il la jeta dans le puits qui avait été creusé dans la maison. Ensuite il alla chercher les sept fils de la Ghoule. Et il les égorgea devant lui, puis les jeta dans le puits. Il tua également les filles du pèlerin et jeta leurs corps dans le puits. Et leur sœur cadette était là qui les regardait. Après cela, le pèlerin et sa fille quittèrent cet endroit et allèrent habiter dans un autre pays.

(*Conté par Khira, des environs de Médéa*).

CINQUIÈME PARTIE

LES GHOULS ET LE RAPT



LE FILS DU MARCHAND LA PRINCESSE ET LES GHOULS OU LA FILLE RAVIE EN BAS AGE.

Un marchand, ayant perdu sa femme, avait gardé d'elle un enfant qu'il chérissait extrêmement. Il se remaria et épousa une femme plus jeune que lui de beaucoup. Celle-ci prit en grippe l'enfant du premier lit et ce fut bientôt entre belle-mère et beau-fils des disputes perpétuelles. A son tour, le père après avoir adoré son fils, s'habitua peu à peu à le détester. Un beau jour, enfin, il s'entendit avec sa femme pour le faire périr. Ils décidèrent qu'ils iraient faire un pélerinage à un marabout situé fort loin dans la montagne. L'on devait camper à mi-chemin pour passer la nuit. [Et l'on aviserait]. Le lendemain ils partirent, en emportant des provisions de route. L'enfant était avec eux. La

nuit les surprit à moitié route au sommet d'un mont abrupt, au pied duquel coulait un torrent impétueux. « Nous allons coucher ici, » dirent-ils. Leur arrière-pensée était d'attendre que l'enfant s'endormît pour le précipiter du haut de l'escarpement dans l'abîme où il devait infailliblement mourir.

Mais Dieu avait arrêté que la vie de cet enfant serait longue. Quand la marâtre s'avança la nuit pour pousser son beau-fils dans l'espace (elle se trompa) et y poussa son mari. Puis s'apercevant de son erreur, elle éclata en ululations de deuil. L'enfant se réveilla en sursaut. Il ne vit plus son père. Il comprit que c'était par méprise qu'elle avait précipité son mari. [Dans sa fureur], d'ailleurs, elle prit plaisir à le lui avouer, à son tour, il souleva la femme de son père et la jeta dans le précipice où elle tomba.

Quand le jour se leva, l'enfant s'enfonça dans les solitudes. Il arriva auprès de trois châteaux. Dans chacun de ces châteaux il y avait une jeune femme... Louange à Dieu qui les créa et les modela si belles! Elles l'aperçurent et se mirent à fondre en larmes. « Où donc vas-tu, lui crièrent-elles, jouvenceau ? As-tu vendu ta vie ? » — « Comment cela ? » leur répondit-il. « Voici bien des années que nous sommes ici, nous n'avons jamais vu passer un homme en

ces lieux. Faut-il que ce soit toi qui y viennes ! C'est grande pitié ! Un si beau jeune homme ! A l'instant tu vas te trouver face à face avec le plus terrible des Ghouls, (avec l'"Afrît des Ghouls). Il t'enlèvera et t'apportera ici pour te manger sous nos yeux. Reviens vite sur la route qui t'a conduit ici. » — « Etes-vous, leur demanda-t-il, de la race humaine ou si vous appartenez à celle des génies ? » — « Nous appartenons à la race humaine, » dirent-elles. L'une d'elles, prenant la parole, déclara : « Je suis la fille d'un roi. » Les deux autres parlèrent aussi et dirent : » Et nous des filles de vizirs. Et nous avons été enlevées par ce misérable de la maison de nos parents. » Alors il leur commanda : « Ouvrez-moi le château que j'entre ! »

La princesse vint lui ouvrir. « Comment vas-tu faire, quand il viendra ? » disait-elle. « Vous n'avez rien à craindre pour vous, lui répondit-il. Ou bien je vous délivrerai ou bien je périrai comme les autres. » Mais la princesse voulut le renseigner. « Prends, lui dit-elle, cette épée-ci. Quand tu seras sur le point d'en venir aux mains, j'aurai soin de renverser les grandes jarres d'huile que voilà et il glissera sur le sol et tombera de tout son long. Alors, tu le frapperas avec cette épée. Je le sais, si tu ne le tues pas, il s'acharnera sur nous et nous fera toutes périr. « C'est vous, nous dira-t-il,

qui l'avez retenu ici pour qu'il me tue !....

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, soudain, sans qu'on pût dire d'où il venait, on entendit un grondement de tonnerre rouler à l'horizon. [C'était le Ghoul]. Quand il fut près d'arriver, la princesse cacha le nouveau-venu dans une chambre où il resta seul. Dès son entrée, l'ogre flaira l'air et reconnut les effluves d'un homme. Il se prit à dire : « Je sens l'odeur de l'habitant des Qçours et des bourgs, un arabe est ici (méditant de ses tours). » Il criait si fort que les montagnes en tremblaient sur leurs bases. Les jeunes femmes étaient mortes d'effroi, et la princesse se prit à se repentir d'avoir caché le jouvenceau.

Le Ghoul entra donc dans le château, et pénétra dans l'intérieur. Sortant alors de sa cachette, le jeune homme s'élança vers lui en rugissant comme un lion. Mais, comme la princesse, qui lui avait promis de renverser les jarres d'huile, se cachait, il se garda de quitter le voisinage de ces jarres, se réservant de les répandre lui-même au moment où il engagerait l'action. L''Afrît des Ghouls lui dit : « C'est toi que ta nature pousse à me braver ? Mais, tes pareils !... de leur chair je fais une bouchée, de leur sang je fais une gorgée, et leurs os craquent sous ma dent, comme le tonnerre au firmament ! » — « Ne perds

pas ton temps en phrases, lui dit le jeune homme. C'est aujourd'hui ton dernier jour! » Une certaine distance les séparait encore. Il bondit sur lui. Mais, en bondissant, il eut soin de renverser les jarres d'huile. (Puis il revint en arrière). L''Afrît, en marchant à lui, glissa et s'étendit sur le sol. Il se hâtait de se relever, quand le jeune homme le frappa avec l'épée (qui lui avait été remise). Il lui fit voler la tête dans les airs.

Les autres jeunes femmes regardaient par les baies de leurs chambres. Seule, la princesse s'était cachée et restait encore dans sa cachette. Quand il lui eut fait voler la tête de dessus les épaules, le jeune homme jeta le cadavre par la croisée (1) (dans la cour). A cette vue, les femmes poussèrent des ululations de triomphe. La princesse sortit alors de sa chambre. Elle ne trouva plus que le sang du Ghoul mêlé à l'huile répandue. Et, à son tour, elle poussa des iou! iou! joyeux.

Il eut soin de ne pas essuyer le sang qui dégouttait de la lame. Il mit la tête dans un sac. Ils prirent avec eux un peu des biens qui étaient là. Enfin ils partirent. En route, chacune des jeunes femmes pensait : « C'est moi qu'il

(1) Dans la maison indigène les croisées donnent sur la cour.

prendra pour femme. » Mais il leur dit : « Je vais vous ramener chez vos parents et chacune de vous sera reconduite dans son pays. » Toutes lui répondirent : « Nous ne voulons pas nous séparer de toi. »

Après avoir traversé des déserts, ils arrivèrent à une ville. (Il faut savoir que), lorsque la princesse avait été ravie par l'ʿAfrît des Ghouls, elle était dans l'âge le plus tendre et qu'elle ne gardait aucun souvenir de son pays. Ses compagnes étaient dans le même cas. Quand ils furent arrivés près de cette ville, le fils du marchand installa ces jeunes femmes en dehors des portes dans une chaumière. Après quoi, il entra seul dans la ville. Il trouva une cité en deuil. Les drapeaux étaient noirs ; les murs tendus de noir. Tout ce que l'on y voyait était noir. Il arrêta un des habitants et l'interrogea : « Seigneur, lui dit-il pour quelle raison cette ville est-elle en deuil ? » — « Voilà bien des années, répondit l'autre, que le roi du pays a perdu une fille. On ignore (encore) où elle est passée. Et l'on ne sait si elle morte ou en vie ou si le lion l'a mangée. » — « Et si quelqu'un la ramenait à son père ? » dit l'étranger. — « Ce serait toi ! dit l'autre. Comment le pourrais-tu ? De braves et vaillants guerriers se sont fatigués à fouiller les forêts, les gorges des montagnes et les vallées, et toi, l'enfant

d'hier, tu prétendrais la retrouver ? » — « Conduis-moi, lui dit-il, à la demeure du roi. Tu ne saurais y voir d'inconvénient. » — « Eh bien ! viens ! »

Il le conduisit à la porte du palais du roi. Et il dit aux portiers : « Ce jeune homme est un étranger qui vient d'un pays éloigné. Il prétend pouvoir nous rendre la fille de notre roi. » Les chambellans rapportèrent au roi ce propos. « Faites-le venir ! » dit le roi. On l'introduisit auprès du roi. Après les salutations, celui-ci lui dit : « Jeune homme tu prétends pouvoir me rendre ma fille ? » — « Oui, sire ! » — « Si tu la ramènes, je te ferai asseoir sur mon trône à ma place dès ce jour-là et je te la donnerai en mariage. » Le fils du marchand lui fit alors le récit de son aventure depuis le commencement jusqu'à la fin, mais il ne lui avoua point que sa fille était aux portes de la ville, dans la banlieue. « Je te demanderai trois chameaux avec leurs palanquins. Il me les faut de suite. » Le roi se sentit convaincu : il en éprouva une grande joie. Il envoya annoncer la nouvelle à la mère de la jeune fille, dans les appartements particuliers ; et le château royal retentit de iou ! iou ! joyeux.

Cependant il donnait l'ordre d'amener trois chameaux et leurs palanquins ainsi qu'un cheval de race avec une selle brodée d'or. Il lui fit remettre un vêtement royal pour lui-même et

un habit de femme chamarré d'or. Mais le fils du marchand, parlant au roi, lui dit : « Donne-moi encore deux autres habits de femme. » Le roi s'étonna de ce propos. « Pourvu que ce jeune homme, se dit-il, ne soit pas un fou! » C'est que celui-ci s'était abstenu de dire au roi : « Ta fille, et avec elle deux autres jeunes femmes, sont cachées dans une cabane aux portes de la ville. Et j'ai déposé là aussi la tête de l'Afrît des Ghouls et l'épée qui m'a servi à le tuer. » — « Hé! lui dit le roi, jeune homme, es-tu bien dans ton bon sens? » — « Seigneur, lui répondit-il, si je te ramène ta fille... c'est bien! mais si tu crains qu'il n'en soit rien, fais-moi suivre par ton bourreau : il devra me trancher la tête, (si j'ai menti). » Le roi lui donna deux autres costumes de jeunes femmes. On dressa les litières sur le dos des chameaux. Le jeune homme revêtit son nouvel habit. On mit les effets des femmes dans une litière. Le bourreau s'adjoignit à eux et le roi le fit suivre de quelques-uns de ses gens. Les habitants, intrigués, voulurent leur faire escorte et les accompagnèrent jusqu'à l'endroit où les jeunes femmes étaient descendues.

Le fils du marchand sauta de son cheval et prit les effets dans le palanquin. On n'y voyait qu'or et argent. Il les porta dans la cabane, priant les jeunes femmes de s'en revêtir. Ce fut pour elles une grande joie. Chacune se pre-

nait à dire : « C'est à croire que je suis dans mon pays ! » Tant leurs nouveaux habits leur sieyaient ! Quand elles eurent fini de se parer, il les fit monter chacune dans son palanquin. Lui-même se chargea du sac qui contenait la tête de l''Afrît. Il le posa devant lui, sur l'arçon, et garda à la main l'épée souillée encore de sang. La foule ne devinait pas que l'on amenait ainsi la fille de son roi, trompée qu'elle était par la vue de trois palanquins. Quand le cortège fut arrivé au milieu de la ville, le fils du marchand dit au bourreau : « Je désire que tu donnes l'ordre de crier par la ville : Voici la fille du roi et, avec elle, deux filles de vizirs d'un autre pays ! Et l'épée souillée de sang que cet étranger porte à la main est celle avec laquelle il a tué l''Afrît qui les avait ravies ! Le sac contient la tête du ravisseur ! » Le héraut fit aussitôt cette proclamation et bientôt la ville s'emplit de cris et de tumulte.

[Suivant la coutume], le porteur de la bonne nouvelle courut auprès du sultan : « Seigneur, lui dit-il, ta fille est là ! » Le roi ordonna aussitôt de mettre fin au deuil de la ville et d'en faire disparaître les marques. Il sortit lui-même pour guetter l'arrivée de sa fille. La mère était toute à la joie, ainsi que ses servantes, d'autant plus que cette fille était leur unique enfant, et qu'ils avaient perdu également une fille et un garçon,

Ils avancèrent ainsi jusqu'à ce que l'on mît pied à terre dans le palais du roi. La princesse salua sa mère, son père, les servantes de leur suite. On salua aussi les jeunes femmes qui étaient avec la princesse. En leur parlant, on les appelait notre sœur. On leur servit des plats de toute espèce. Les habitants du pays vinrent apporter au roi leurs félicitations et les femmes vinrent complimenter l'heureuse mère.

Pour en revenir à la tête de l'ʿAfrît on l'exposa au centre de la ville et l'on suspendit à côté d'elle l'épée encore souillée de son sang. La foule restait à contempler cette tête horrible, se demandant comment le fils du marchand avait pu tuer (un tel monstre).

Le roi fit ordonner aux habitants de la ville de n'avoir pas à préparer leurs aliments : tous seraient ses hôtes pendant sept jours. Ils devaient manger à ses frais en réjouissance de l'événement par lequel, après qu'il avait perdu tout espoir, Dieu lui faisait retrouver sa fille ainsi que d'autres jeunes femmes. Et c'est ce qui fut fait.

Mais revenons à la fille du roi. Pendant sept jours et sept nuits elle ne cessa de s'entretenir avec ses parents, (elle et les autres captives délivrées). Elles racontaient ce qui leur était arrivé avec l'ʿAfrît depuis le jour où il les avait ravies jusqu'au jour où le fils du marchand vint

à passer par cet endroit; puis comment il le tua; enfin elles se racontaient entre elles toute leur aventure jusqu'à celle de leur libérateur, et comment son père et sa marâtre s'étaient entendues pour le jeter dans un précipice. Le roi était plein d'admiration pour ce jeune homme et d'enthousiasme pour son courage. Il finit par faire publier dans la ville qu'il abdiquait le pouvoir. Désormais il serait exercé par le fils du marchand, lequel avait sauvé sa fille des mains de l''Afrît. Les gens de ce pays furent enchantés de la décision. Le lendemain, il fit faire une autre publication. « Des réjouissances, y disait-il, auront lieu pendant sept jours et sept nuits à l'occasion du mariage de ma fille avec le nouveau roi. » C'est ce qui eut lieu. Les sept jours passés, le roi fit faire encore une publication. « Votre nouveau roi, disait-il, prend en mariage une des deux jeunes filles qu'il a sauvées. En conséquence, sont décrétées de nouvelles réjouissances pendant sept jours et sept nuits. » Il en advint de même de la troisième jeune femme qu'il avait délivrée, de sorte que le peuple fut en liesse pendant vingt et un jours. Et les épousées étaient dans le ravissement, ne nourrissant nullement l'une pour l'autre les sentiments ordinaires des co-épouses.

Un jour, la reine dit à son mari : « Je voudrais qu'on en finît avec cette tête de l''Afrit,

Pourquoi ne pas creuser une fosse au milieu de la ville? On y brûlerait cette tête. Quant à l'épée, tu l'apporteras ici, chez moi. Je veux la voir soir et matin. » L'on fit savoir aux habitants qu'ils eussent à venir assister à l'incinération de la tête de l''Afrit. Et, il fut fait comme il avait été ordonné.

Mais, ce même jour, les habitants du pays, en regardant le ciel, remarquèrent une fumée qui s'élevait à l'horizon. Et cette fumée ne disparut plus et dura pendant plusieurs jours. A quelque temps de là, le roi ayant ordonné une sortie de chasse, s'inquiéta de cet incendie. « Sire, lui dirent les gens de sa suite, c'est depuis le jour où nous avons brûlé la tête de l''Afrit que nous voyons cette fumée. »

Les yeux sur cette colonne de fumée, il s'avança, voulant savoir d'où elle sortait. Il se convainquit qu'elle s'élevait du château dans lequel il avait tué l''Afrit des Ghouls. Il revint alors sur ses pas, après s'être éloigné de quatre journées de cheval de sa ville. De retour dans sa capitale, il rentra dans son palais et entretint sa famille de cette fumée qui s'élevait de la demeure de l''Afrit. « C'est sans doute son corps qui brûle et c'est de son cadavre que sort cette fumée », dit la reine. Là-dessus, il donna l'ordre à ses troupes d'avoir à s'armer, en vue d'une expédition que le roi vou-

lait diriger en personne et pousser jusqu'au château de l''Afrit.

Ils prirent leurs armes et sortirent. Le roi se mit à leur tête avec quelques-uns de ses ministres à cheval. Arrivées au château, les troupes le cernèrent. Le roi mit pied à terre et y entra en personne suivi de ses ministres. Ils y trouvèrent le cadavre de l''Afrit qui brûlait en dégageant cette fumée. Les vizirs témoignèrent de l'effroi en voyant sa conformation (monstrueuse) et ils admirèrent à l'envi le courage de leur roi, qui, malgré sa jeunesse, avait osé se mesurer avec lui et l'avait tué. Le roi commanda à un certain nombre de ses hommes d'entrer dans le château, d'enlever le cadavre et de le porter dehors. Mais la fumée n'en continua pas moins à sortir de son corps comme avant.

Le roi s'avisa d'explorer les autres bâtiments. Il tomba sur trois Ghouls réunis dans une même chambre. Au moment où il était entré, le roi, qui marchait en tête, avait aperçu des Ghouls. Instantanément ils étaient devenus de vieilles femmes occupées à peigner de la laine. « Avancez, cria-t-il, à une escouade de quatre hommes, ligotez-moi ces Ghouls ! » — « Ce ne sont pas des Ghouls, lui dirent ses vizirs, mais des vieilles. » — « Vous allez voir ! » dit le roi. On les ligota et on les entraîna dehors au milieu des

troupes. Le roi, tirant son épée, leur dit : « Vous allez reprendre votre première forme ou je vous coupe le cou ! » Les vieilles aussitôt reprirent leur forme. Elles devinrent Ghoules. Il y en eut, parmi les soldats, qui, pris de peur, s'enfuirent et tous reculèrent de quelques pas.

Rentrant alors dans les appartements, ils fouillèrent toutes les pièces. Ils y trouvèrent beaucoup d'argent et d'or qu'ils emportèrent. [Sûr qu'il n'y avait plus personne], le roi ordonna de creuser une fosse profonde pour y enterrer l''Afrit qui dégageait la fumée. Ils creusèrent en effet une fosse si profonde que celui qui se tenait sur ses bords n'entendait pas ceux qui étaient au fond, comme ceux qui étaient au fond ne pouvaient entendre ceux qui se tenaient sur les bords. Quand ils eurent fini de creuser cette immense excavation, ils y jetèrent d'abord les trois Ghouls qu'ils venaient de capturer, puis ils y firent rouler le cadavre de l''Afrit. Alors, ils jetèrent sur eux de la terre (jusqu'à ce que le trou fut comblé). Ils chargèrent tout le butin sur des chameaux et s'en revinrent. La fumée à partir de ce jour cessa de se montrer.

Comme ils rentraient dans leur pays, les vizirs interrogèrent le roi sur ses trois femmes. (Ils avaient la curiosité de savoir) s'il les avait trouvées vierges ou violées. « Toutes trois, leur dit-il, je les ai trouvées vierges. » Il n'avait pas

attendu ce jour-là pour les questionner. « Comment le Ghoul, leur avait-il demandé, se comportait-il avec vous ? » Elles lui avaient répondu : « Il passait chacune de ses nuits avec l'une d'entre nous. Il s'arrêtait au baiser et se contentait de nous embrasser. Mais nous étions incommodées jusqu'à la mort par l'haleine de sa bouche. Quant au manger, nous étions bien traitées ». « Je ne les avais pas crues d'abord, dit le roi à ses vizirs, mais quand j'ai eu pénétré dans leurs chambres nuptiales, j'ai été convaincu de leur véracité, car je les ai trouvées vierges. » Ils revinrent enfin dans leur pays sans encombres et sans privations. Et, comme les gens du pays avaient élevé des doutes sur son duel avec le monstre et avaient traité de mensonges et le Ghoul et sa mort, le roi fut heureux que soldats et sujets aient été témoins de ce qu'ils avaient vu, car ils croiraient désormais en lui.

Un jour vint où les femmes du roi se trouvèrent toutes trois avoir conçu en même temps. Elles accouchèrent le même jour. Et le jour où elles accouchèrent fut aussi celui où le vieux roi rendit l'âme. On lui fit des funérailles magnifiques et on l'enterra. Pour en revenir aux femmes du roi, la princesse donna le jour à un garçon, la seconde des femmes mit au monde un garçon aussi et la troisième accoucha d'une fille.

Quand les deux garçons eurent atteint l'âge

d'homme, le roi, leur père, se prit un jour à balancer en son for intérieur. « Voici deux femmes, se disait-il, qui chacune m'a donné un garçon, le même jour, à la même heure. Après ma mort, comment pourra-t-on reconnaître celui qui devra me succéder ? » C'est, en effet, une coutume chez les rois que l'aîné des enfants prenne la succession du père. Il restait donc embarrassé. Or, un jour, tous deux vinrent le trouver et lui dirent : « Père, confie-nous de quoi nous permettre d'aller faire du trafic au loin. » Il leur dit : « Voilà qui est bien. » Le fils de la princesse dit : « Je te demande de me donner cinquante charges d'argent. J'irai au loin et je rapporterai des marchandises. » — L'autre dit : « Je te demande de me donner cinquante charges de sel. » A celui qui demandait de l'argent le roi donna de l'argent et à celui qui demandait du sel il donna du sel. Et tous deux se mirent en route et ils partirent chacun de leur côté. « J'étais embarrassé, dit le roi à ses vizirs, pour arrêter à qui je devais laisser le trône après moi, attendu que mes deux fils sont nés le même jour. Mais, grâce au voyage qu'ils entreprennent, si Dieu les ramène comme je l'espère, on pourra reconnaître celui qui en est le plus digne. »

Il s'écoula un certain temps. Un jour, le prince qui était parti avec du sel, étant sur son

retour, envoya dire à son père : « Tel jour, à telle heure, je serai auprès de toi. » Au moment où il devait arriver, le roi fit publier dans la ville : « Ecoutez, gens du pays, et que Dieu tourne à votre profit ce que vous allez entendre ! Le fils du roi sera ici à telle heure. » Les gens de la ville sortirent pour attendre sur la route le jeune prince qui revenait de son voyage. Il avait emporté cinquante charges de sel ; il rapportait cent charges de mulet de marchandises précieuses : pierreries, soie, lingots d'argent, etc.

Revenons en arrière. Au cours de son voyage, il était passé par un pays où les habitants cuisaient leurs aliments sans sel. Ayant fait cette observation, il s'y arrête et ouvre une boutique de restaurateur. Il inaugurait ainsi la cuisine au sel dans le pays. Bientôt tous ceux qui en goûtent s'en trouvent si bien qu'ils n'en peuvent tenir leur langue. La nouvelle en vient aux oreilles du roi de cette contrée. « Avec quoi, luî demande le roi, prépares-tu ces aliments ? » — « Avec ceci », lui répondit-il. Il avait en effet apporté avec lui quelque peu de ce sel dans un cornet (kâghet). Et il en fait don au roi. « Apporte-m'en un sac », lui dit le roi. Alors il en conduit une charge chez le roi qui lui donne en retour une charge d'argent. Depuis lors, il s'était mis à le débiter aux gens du pays

au prix que les pharmaciens vendent leurs remèdes. Il s'était ainsi défait du tout. Et il avait remporté en échange de toutes sortes de ces marchandises que les musulmans appellent lourdes (sel'a tsqîl'a) parce que, sous un petit volume, elles condensent en elles une grande valeur.

La Princesse, fille du vieux roi, tenta de prévenir l'esprit de son mari [contre l'heureux trafiquant] : « Il a ravalé la dignité royale », lui dit-elle. Ton fils, se faire porteur de sel et marchand de sel ! Comme les gens [devaient rire autour de lui) en disant : Voilà le fils du roi ! » Mais le roi lui répondait : « Celui des deux qui est un homme saura bien se révéler, qu'il s'agisse de sel ou de moins encore ! » La foule le ramena (en triomphe) dans la ville, heureuse de voir le fils de son roi revenir avec bonheur et profit. Après avoir salué son père, sa mère et toute sa famille, il procéda à l'ouverture des ballots et sa mère fut bien heureuse ainsi que sa sœur. Seule, la princesse, fille du feu roi, nourrissait contre son beau-fils une jalousie profonde qu'elle se garda de laisser voir.

De ce jour, le roi, fils du marchand, n'attendit plus que son second fils, celui qui était parti avec cinquante charges d'argent, pour rédiger l'acte qui devait désigner son successeur au trône. Une nuit, celui-ci vint frapper à la porte du

palais. Il n'avait avec lui ni l'argent qu'il avait emporté ni les mulets. En le voyant, son père resta interdit et la couleur de son visage s'altéra. Cependant il se tut. Sa mère songea à se suicider dans un accès de la jalousie qu'elle ressentait à l'égard du fils de l'autre lit. Celui-ci avait rapporté tant de trésors ! Tout le monde s'était porté au-devant de lui à son arrivée ! Et son fils, à elle, rentrait en se cachant, pendant la nuit !

Le roi écrivit de sa propre main son testament. A sa mort, c'était le trafiquant de sel qui devait prendre sa place. Il enferma cette pièce dans une caisse et confia la caisse à la mère du prince intéressé. Les ministres furent informés de l'acte que venait de rédiger le roi et (pris à témoins) que le roi avait désigné ce prince comme son successeur. On l'envoya à l'école faire ses études, tandis qu'on laissa l'autre sans instruction.

Un jour, le roi, fils du marchand, mourut. On lui fit des funérailles somptueuses et on le mit en terre. Qui devait s'asseoir à sa place ? Les ministres rendirent témoignage que le roi avait désigné pour sa succession le prince dont la mère était fille du vizir. Celui-ci produisit le testament du roi. Mais le peuple déclara : « Nous voulons celui dont la mère est notre compatriote. Nous ne voulons pas que celui qui doit

siéger en qualité de roi pour nous gouverner soit le fils d'une étrangère (trandjiïa)! » — « Comment ? objectèrent les ministres. C'est notre roi lui-même, de son vivant, qui l'a institué son successeur de sa propre écriture! » — « Cela nous est indifférent, répondirent-ils. Ce roi-là est mort. Nous voulons celui qu'il nous semble bon de prendre. » Enfin, tous les habitants du pays s'opposèrent à l'avènement au trône du prince marchand de sel, et, celui qui occupa la place de leur père, ce fut celui qui avait emporté l'argent, était revenu sans rien et était rentré chez son père, de nuit, comme un voleur.

Le marchand de sel, amenant sa mère, ses biens et une caravane de mulets, s'expatria. Dieu le conduisit dans une ville où il entra. Il y séjourna quelque temps et en arriva à occuper l'emploi de secrétaire particulier (kettab es-sir) du roi. Pendant quelques années, (son pays d'adoption) se réjouit de ses services.

(Faisons) retour à celui qui devint roi à la place de son père. Il vida le trésor public en peu de jours. Ses sujets en vinrent à regretter celui qui était devenu secrétaire. Un jour, enfin, ils se mutinèrent, l'entourèrent et le forcèrent à abdiquer et le déposèrent ('azlouh). Ce fut la jeune fille, sa sœur, qui remplit les fonctions de reine dans le palais. (Elle consolida d'abord son

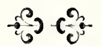
trône). Elle ne supporta pas que qui que ce fût élevât la voix devant elle jusqu'à ce qu'elle eût affermi son pouvoir. Puis, un jour, elle donna l'ordre aux soldats d'avoir à faire leurs préparatifs de départ; ils devaient se mobiliser après s'être approvisionné de vivres pour deux mois. Ils chargèrent leurs bêtes de somme de munitions, prirent leurs armes et sortirent de la ville. Et ils cheminèrent de pays en pays, tandis que la reine prenait des informations. Celle-ci avait revêtu un habit d'homme, s'enveloppant la tête d'une « 'amama » et cachant son visage derrière un « litsam ». Ils continuèrent de marcher pendant vingt jours, la reine se renseignant partout sur son frère. Enfin ils parvinrent à la ville où il remplissait les fonctions de secrétaire du roi.

Elle fit camper ses troupes à la porte de cette ville. Les habitants accoururent auprès de leur roi, lui disant : « Des troupes en grand nombre ont fait irruption chez nous. » Les ministres et les gardes sortirent. Parmi eux se trouvait le secrétaire du roi. Sa sœur le reconnut (de loin) tandis qu'il ne la reconnaissait pas. Ils s'abordent. Le secrétaire ne s'est encore aperçu de rien que sa sœur se jette sur lui et lui met les bras autour du cou. Elle pleure et il pleure aussi en la reconnaissant.

La nouvelle en arrive bientôt au roi; « C'était,

lui rapporte-t-on, la sœur de son trésorier (khaznadji). Elle était reine et elle était venue à la tête de ses soldats pour ramener son frère avec elle. » Par hasard, le trésorier ces jours-là devait se marier avec la fille du roi. On célébra le mariage sur-le-champ. L'on servit le repas de l'hospitalité aux soldats pendant sept jours et sept nuits. La reine ne consentit à retourner dans son pays qu'en ramenant son frère. De retour dans le pays de son père, il régna à la place de sa sœur et de son frère. Et les gens de ce pays furent très heureux de son gouvernement. Ils regrettèrent de ne pas l'avoir fait leur roi dès le premier jour. Le trésor qui était vide fut rempli, rien qu'avec les bénéfices qu'il réalisa sur la vente du sel, car il se mit à expédier du sel en son nom au pays où il avait jadis importé le sel pour la première fois.

(*Conté par Qaddour Belgrad, épicier à Blida*).





LA JEUNE FILLE ENLEVÉE PAR UN GHOUL ET LES SEPT CHASSEURS

On raconte d'une jeune fille... (que louanges soient rendues à Dieu qui la créa et la modela si belle!) qu'elle avait pour habitude de venir chercher de l'eau à un puits. Un jour vint à passer un Ghoul sous la figure d'un homme. Il la vit : son esprit le quitta pour elle, tant étaient grands les charmes que Dieu lui avait donnés. Il se fatigua à chercher le moyen de la voler : il ne le trouva pas. Un jour il rencontra l'astucieuse Settout du pays. Il lui dit : « Tu vas me tirer d'embarras. Je suis fou d'une jeune fille qui vient chercher de l'eau à un puits. » — « Rien de plus facile! » lui dit-elle. — « Ah! reprit-il, si tu trouves le moyen de me la livrer, je ferai ta fortune, si Dieu a permis que tu en aies jamais! » « Montre-moi ce puits », lui dit-elle. Et il le lui montra.

La Settout s'y rendit et fit semblant d'avoir

établi sa hutte proche du puits. Quand ce fut l'heure où la jeune fille venait à l'aiguade, elle l'aperçut de loin. Elle mit sa casserole sur son foyer et dans cette casserole de l'orge comme pour le torréfier. Mais elle eut soin de placer la casserole de travers. « Bonne vieille, lui dit la jeune fille, ce n'est pas cela. Ta casserole n'est pas d'aplomb sur le foyer. » — « Ma fille, lui répondit-elle, je suis vieille et aveugle. Je n'y vois pas. » La jeune fille entra dans la hutte pour arranger la casserole. Alors la vieille la retint par ses discours artificieux. Elle gagna du temps par des propos qui excitaient ses rires. La jeune fille prit plaisir à son entretien, qui traîna si bien que le Ghoul survint sous la figure humaine, qu'il l'enleva et l'emporta dans son château (qçar).

Ses parents se levèrent et se mirent à sa recherche. Voyant qu'elle tardait à revenir, ils étaient brûlés, grillés d'inquiétude. Ils se fatiguèrent à battre les environs : ils ne la trouvèrent point. Ils se rendirent au puits. Ils virent cette vieille femme dans sa hutte. Près du puits, la mère trouva les seaux que l'enfant avait l'habitude de remplir. « N'as-tu pas vu, dit-elle à la Settout, une jeune fille qui venait toujours chercher de l'eau ici ? » — « Ma fille, lui répondit la Settout, je suis vieille et je n'y vois pas. Cependant j'entends tous les jours une jeune

fille causer avec un garçon. » Quelque temps après, la vieille femme enlevait sa hutte des environs du puits.

Il y avait, dans la rue qu'habitaient les parents de la jeune fille (ravie), une maison où la mère (en deuil) aimait à venir pleurer sur sa fille. Dans cette famille, on comptait sept hommes, (tous) adonnés exclusivement à la chasse, gens au cœur hardi, qui n'avaient point leurs pareils dans la contrée. La pauvre femme venait donc demander la mère de ces jeunes hommes et elle pleurait auprès d'elle. En l'écoutant raconter ses chagrins et pleurer, l'autre se sentait attendrie et se mettait à pleurer par sympathie. « Calme-toi, lui dit-elle un jour, ta fille te seras rendue, quand elle se trouverait dans le dernier tiers du monde. » Elle fit apporter sur-le-champ un costume complet d'homme, depuis la calotte rouge jusqu'aux souliers et aussi une selle (brodée) d'or. Elle suspendit le costume au milieu de la maison et déposa la selle au milieu de la cour. A la nuit, quand ses fils revinrent de la chasse, dès l'entrée, ils aperçurent la selle, et, en pénétrant dans l'intérieur, ils virent le costume. « Mère, lui dirent-ils, pourquoi cette selle et ce costume ? » — « Mes enfants, leur dit-elle, costume et selle sont à celui qui retrouvera la fille de notre voisine. » Et elle leur conta l'histoire de la voisine depuis le commencement jus-

qu'à la fin. Le lendemain ils prirent leurs armes et montèrent sur leurs chevaux en emportant leurs provisions.

Ces sept frères avaient mérité par leurs exploits des surnoms honorifiques qui caractérisaient chacun d'eux. L'aîné s'appelait : Celui-qui-entend (tomber) la rosée ; l'autre, Celui-qui-jongle-et-attrappe-au-vol ; l'autre, Celui-qui-débrouille-les-fils-de-soie-enchevêtrés-dans-les-jujubiers-sauvages ; l'autre, Pose-la-main-sur-la-serrure-les-pènes-voleront. Le cinquième, à cause de sa légèreté, était surnommé : le fils d'El Abiod le génie. Les deux autres ne portaient pas encore de titres honorifiques (ou surnoms de vaillance) (1), quoiqu'ils suivissent les traces de leurs aînés. Mais ils étaient encore trop jeunes.

Ils partirent donc sur leurs montures, semblables à des lions. Ils allèrent de pays en pays. Quand ils approchèrent, ils demandèrent à leur frère, Celui-qui-entend-la-rosée : « Arriverons-nous bientôt ? »—« Oui, répondit-il. » Ils marchèrent encore quelque temps, et Celui-qui-entend-la-rosée dit : Nous arrivons !... Enfin il dit : « Nous y voilà ! » J'entends maintenant le Ghoul qui dévore un cadavre... Ils marchèrent quelque

(1) Ma 'andhoum chi lkoniat mta'echdja'a.

temps encore et ils dirent à Celui-qui-entend-la-rosée : « Où en sommes-nous ? » — « Je l'entends, répondit-il, causer avec elle. » Ils continuèrent et appelèrent leur frère : « Je l'entends se battre avec elle. » Enfin, quand ils furent près, ils lui dirent : « Où en sont-ils ? » — « Il met les cheveux de la jeune fille dans ses dents. »

La nuit venue, quand ils entendirent les serpents siffler et les ânes braire dans le ventre du Ghoul, ils s'adressèrent à leur frère, Pose-la-main-sur-les-serrures-les-pènes-voleront, on l'appelait ainsi parce qu'il n'avait qu'à poser sa main sur une serrure pour que la porte s'ouvrît d'elle-même. Grâce à lui, ils ouvrirent la porte. Ils en trouvèrent une autre. Ils eurent recours alors à Celui-qui-entend-la-rosée : « Que font-ils maintenant ? » — « (Le Ghoul dort) répondit-il, mais la jeune fille est assise et ne dort point. » Ils continuèrent à ouvrir les portes qui dans ce château se succédaient face à face jusqu'à ce qu'ils en eussent ouvert sept. Alors ils dirent : « Où est Celui-qui-débrouille-les-fils-de-soie-enchevêtrés-dans-les-jujubiers-sauvages ? » Ils entrèrent dans la chambre où se trouvait le Ghoul avec sa captive. Ils le trouvèrent dormant, les deux bras passés autour du cou de la jeune fille. Celle-ci ne croyait guère que son salut approchât parce que les cheveux de sa tête étaient

(pris) dans les dents (de l'ogre). Mais Celui-qui-débrouille-les-fils-de-soie-enchevêtrés-dans-les-jujubiers-sauvages, s'approcha de lui. Un à un, il tira les cheveux de sa bouche tant qu'il débarrassa la chevelure entière. Ensuite s'approcha Celui-qui-jongle-et-rattrape-au-vol. Celui-ci la dégagea de l'étreinte du Ghoul et la lança (légèrement) vers le ciel (si haut) qu'il eut le temps de franchir les sept portes et de venir la rattraper dehors dans ses bras.

On la mit sur un cheval. Ils partirent au galop. Ils franchirent des pays après des pays. Ils interrogèrent Celui-qui-entend-la-rosée. « Il est sorti et court sur nos traces », leur déclara-t-il. Ils frappèrent leurs chevaux pour précipiter leur course. Ils courent et ils interrogent Celui-qui-entend-la-rosée : « Où est le Ghoul ? » — « Il n'est pas loin de nous atteindre. » Il entendait le bruit de ses pas dans le sol. Ils le questionnent encore : « Où est-il ? » — « Je le vois ! » répond-il.

Ce Ghoul ne pouvait atteindre à la course un homme à cheval. Il se transforma en vautour. A tire-d'ailes il fondit sur les cavaliers. Ceux-ci se formèrent en cercle autour de lui. Ils le frappèrent d'un coup d'arbalète dans l'œil. Il en perdit connaissance (presque). Il s'élança cependant sur eux. Mais ils lui portèrent un nouveau coup qui l'atteignit au bec et l'étendit sur le sol.

Alors ils le visèrent au ventre et le tuèrent. Où est Celui-qui-jongle-et-rattrape-au-vol ? crièrent-ils. Celui-ci le prit et le lança dans les airs, mais il le laissa retomber de tout son poids par terre.

Revenons à la Settout. Elle s'était ouverte de son secret à une amie. « C'est moi, lui avait-elle dit, qui ai manigancé le rapt du puits. Le garçon m'avait dit : « Invente une ruse et mets la main sur la fille et je t'enrichirai si jamais Dieu voulût que tu sois enrichie. Et il ne m'a rien donné ! » Cette femme alla trouver le roi et lui dit : « Seigneur, l'affaire de la jeune fille enlevée au puits n'est plus un mystère. Ce rapt est l'œuvre de la Settout une telle. » Aussitôt le roi manda celle-ci près de lui et la fit jeter en prison. Elle n'était pas le moins du monde aveugle et ses yeux étaient fort bons.

Revenons aux cavaliers qui rapportaient la jeune fille. Ils l'amenèrent et la remirent dans les mains de ses parents. Ils avertirent aussi le roi. Les parents furent bien heureux. Le roi, quand il sut qu'elle était de retour, l'envoya chercher ainsi que les sept frères, ses libérateurs. « Ma fille, lui dit-il, comment s'est passée cette affaire ? Raconte-la moi depuis le commencement jusqu'à la fin. » — « Seigneur, lui dit-elle, mes parents m'envoyaient chercher de l'eau au puits. Un jour je vis une vieille femme aveu-

gle qui faisait griller de l'orge dans une casserole. Celle-ci était mal posée sur le foyer. Elle penchait tant que l'orge en tombait. J'eus pitié de l'infirme et je m'approchai pour remettre sa casserole de niveau. Elle prolongea notre causerie. Et je me complus si bien dans sa conversation que je ne repris conscience de moi-même qu'en me voyant sur le dos d'un homme. Soudain il se transforma en Ghoul. Ah ! j'ai bien souffert avec lui ! J'ai subi les pires tourments!... » (1) « Et la vieille femme, reprit le roi, la reconnaîtrais-tu si on te l'amenait ? » — « Sans aucun doute », répondit-elle. — « Est-ce celle-ci ? » lui dit-il. — « C'est elle même ! »

On finit par établir en toute certitude que c'était bien cette Settout qui avait livré la jeune fille au Ghoul. On astreignit la femme à laquelle elle avait fait ses confidences à attester par serment la vérité de ses dépositions. Et, sans plus tarder, le roi fit venir le bourreau qui trancha la tête à la Settout.

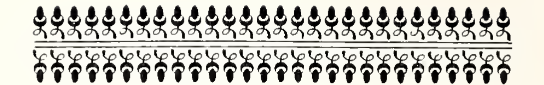
La jeune fille devint la femme de celui qui avait dégagé ses cheveux de la bouche de l'ogre. Ce fut à lui également que furent décernés

(1) Dixit ei rex : « Tene stuprabat annon ? » Tacuit puella. Dixit ei rex : Ne tibi sit pudori mihi fateri ! » — « Ita, inquit ». Dixit ei : « Suntne mentulœ eorum nostris similes ? » — « Similes, inquit. »

le costume et la selle (d'honneur). Et ils se livrèrent à cette occasion à de grandes réjouissances.

(*Conté par Haoua, couturière à la machine à Blida, algéroise d'origine*).





LOUNDJA BENT ESTOUH OU LA MARIÉE ENLEVÉE.

On raconte qu'il y avait au commencement du temps un roi qui avait vieilli sans se marier. Il conçut des craintes pour son cher prétoire où, s'il mourait, devait entrer (en maître) un intrus. (Or) tous les habitants du pays étaient fous. Il n'y avait dans tout son royaume qu'un homme raisonnable. C'était un vieillard qui se nommait Ḥamḥoum et qui avait donné des preuves de sagesse et d'habileté dans la conduite des affaires. Un jour enfin il le fit appeler pour avoir avec lui un entretien. Quand il fut venu au prétoire et qu'il eut salué du front et de la main, comme c'est l'usage des cours, le roi et les fonctionnaires du prétoire royal, le roi lui dit : « Ce que je veux de toi, c'est que tu voies à me trouver une femme parmi les filles des rois et qu'elle soit douée de jugement et

d'habileté dans la conduite des affaires. » — « Dieu bénisse cette résolution ! dit le vieillard, mais accorde-moi huit jours pour cela. »

Ce soir-là, le roi ayant fait ses ablutions et accompli les rites de la prière, fit appel à (la bonté d')Allah Très-Haut. Après cela il monta sur son lit et s'endormit. Tandis qu'il était plongé dans le sommeil, il eut un rêve. Il vit se dresser devant lui un vieillard à la barbe blanche, à la taille élevée, qui ne portait que vêtement blanc sur vêtement blanc. « Tu peux, ô roi, lui dit-il, chercher pour te marier une femme qui soit raisonnable, tu ne trouveras pas ce que tu cherches. Mais prends avec moi l'engagement de ne parler à personne de cette vision, et je vais t'amener à l'instant l'épouse que tu veux. Tu l'auras chez toi sans délai. » — « J'en prends l'engagement, dit le roi. Mais auparavant dis-moi qui tu es. » — « Je suis, (lui répondit l'apparition), un des rois des Génies. » Le roi donna sa parole qu'il ne s'ouvrirait à qui que ce fût ni sur la visite qu'il avait en rêve ni sur les origines de la jeune fille dont il allait faire sa femme. Le vieillard lui dit : « Je suis un des rois des Génies vrais croyants. » Le roi s'étant alors réveillé, le roi des Génies lui dit : « Lève-toi, fais tes ablutions, accomplis les rites de la prière et fais appel à (la bonté d')Allah Très-Haut. » Sur-le-champ, il se leva, fit ses ablu-

tions, accomplit les rites de la prière et formula son vœu à Allah Très-Haut.

Ensuite le Génie lui dit : « Ferme les yeux ! » Ensuite il lui dit : « Ouvre-les ! » Il les rouvrit et voilà que, au milieu de sa chambre, il vit accroupie une jeune fille... Que grâces soient rendues à Celui qui la créa et composa sa beauté ! C'était la fille du vieux roi des Génies, le vrai croyant. Le roi des Génies parla au roi des Hommes. Il lui dit : « Vois !... Mais j'exige que tu me verses à l'instant sa dot et que tu remplisses les conditions accessoires » (1). Le roi se leva aussitôt, alla vers le Trésor, en tira ce qu'il fallait et le remit entre les mains du père. Ensuite, quand il fut pour partir, celui-ci lui dit : « Si jamais tu as besoin de moi appelle-moi : je serai près de toi. » Après ces mots, il ne sut pas s'il s'était envolé dans les airs ou enfoncé sous la terre.

Cette nuit-là même, il fit son entrée de marié (dans l'apparat habituel). Mais les sept jours nuptiaux écoulés, il fit de grandes noces auxquelles il invita tous les gens de sa cour et les fonctionnaires de son royaume. Il leur offrit un repas de gala et les réjouissances consacrées par l'usage à l'occasion du mariage. A qui l'in-

(1) Le versement de la dot est l'acte essentiel de la cérémonie du mariage.

terrogea et lui dit : « O roi, où as-tu pris ta femme ? De qui est-elle la fille ? » il répondit : « Si vous continuez à m'interroger, toi ou un autre, je vous fais trancher la tête. » Bref, tous ceux qui lui posèrent des questions là-dessus reçurent cette réponse. On ne l'interrogea plus par crainte de ses menaces. Enfin un certain mois sa femme conçut. Quand elle eut accompli les mois de sa grossesse, elle mit au monde une fille... Grâces soient rendues à Celui qui la créa et composa sa beauté ! Et, comme Dieu l'avait décrété à propos de cette fille du roi des Génies, elle la mit au monde sur la terrasse du palais. Après six jours et six nuits de musique et de chants exécutés par les Génies, le septième jour, on lui donna son nom. On l'appela Loundja bent esṭouḥ (Loundja, fille des terrasses). On célébra ce septième jour par des réjouissances comme jamais personne n'en fit. On donna la fillette à une nourrice. Quand elle fut plus grande, on la confia à un vieillard qui lui apprit l'écriture, la lecture et toutes les sciences, tant qu'elle excella en savoir. Ensuite, on lui amena quelqu'un qui lui apprit les arts de la guerre. Bref, elle excella en tout, si bien que nul n'aurait pu avoir raison d'elle à son époque, sur quelque terrain que ce fût.

Le bruit de sa beauté, de son savoir et de son esprit se répandit dans tous les pays. Et, dans

la masse, un fils de roi se décida à venir la demander à son père. Il en demanda lui-même l'autorisation au sien et, montant à cheval, il vint faire ses démarches. Arrivé à la ville, il se rendit au palais (sraïa) et heurta à la porte. Les gardiens vinrent : « Que veux-tu ? » — « J'ai à parler au roi. » Le roi lui permit d'entrer. Il s'avança en saluant du front et de la main, suivant l'usage des cours. « Qui es-tu, mon fils ? lui demanda le roi. » — « Seigneur, je suis un fils de roi. Je suis venu te demander Loundja bent esṭouḥ. » Le roi parla : « Je te la donne, lui dit-il. Je ne saurai trouver personne à qui donner la préférence sur toi. Mais laisse-moi le temps de la consulter. » — « C'est cela, dit-il. » Et il se retira.

Quand il eut fini de siéger en son prétoire, le roi rentra chez lui pour souper (1). Après le repas, il dit à sa fille : « Il est venu aujourd'hui un fils de roi te demander en mariage. Quelle est

(1) Le narrateur distingue toujours dans ses contes la Mamlaka du qçar. Le qçar est l'habitation particulière du roi ; la mamlaka l'endroit où il juge, où il reçoit les ambassades, réunit son conseil, etc. Ainsi, le cadi a sa maison privée « dar » et son prétoire « maḥḥakma ». Le mot qçar se dit de toute habitation, voir même d'une, chambre, d'une crypte dans un souterrain. Voir plus loin. Le mot sraïa, souvenir de l'époque des Turcs semble s'employer pour mamlaka.

ton idée ? » Mon père, lui dit-elle, je suis ta fille et tu es mon père. Quoique tu aies fait à mon insu, je l'accepte. » — « Dieu bénisse ce mariage, dit le roi. » Le lendemain, le roi s'étant rendu à son prétoire, comme d'habitude, le prétendant vint et salua les gens du prétoire jusqu'au dernier. Puis il dit au roi : « Qu'as-tu à me dire sur le propos que je t'ai tenu hier ? » Le roi lui parla et lui dit : « Ta demande est agréée et (ton vœu) réalisé. » Ils s'entretinrent de la dot et des conditions accessoires. Et les conditions qu'imposa le roi au jeune prince furent acceptées. On fixa ensuite l'époque où il viendrait verser la dot et emmener son épouse. Ce jour-là même, il remonta à cheval et gagna son pays pour en ramener la dot, les autres objets stipulés au contrat, enfin des troupes qui devaient faire cortège à la mariée. Il passa peu de jours chez lui. Son père alors lui ouvrit le trésor et il y prit ce qu'il lui fallait. Puis il donna l'ordre aux troupes et aux esclaves nègres et négresses d'avoir à se tenir prêts à aller chercher la mariée. Quand tout ce qu'il fallait fût prêt, ils chargèrent l'argent et quelques ministres montèrent à cheval pour accompagner le jeune prince. Ils firent leurs adieux au roi et se mirent en route.

Ils voyagèrent de ville en ville jusqu'à celle de Loundja bent esṭouḥ. Les habitants vinrent au-devant d'eux avec des démonstrations de joie

et d'allégresse. Le prince, en compagnie des vizirs, se rendit auprès du roi à qui l'on remit la dot et les autres objets stipulés. On rédigea l'acte de mariage. Le roi ordonna de parer la ville, ce qui fut fait. Pendant sept jours et sept nuits un festin fut servi à tout venant sur la cassette royale. Le huitième jour on fit sortir la mariée, on l'amena, on la mit en selle et (toute la noce) s'ébranla. Et, de ville en ville, on finit par arriver au pays. On fit de grandes noces dans la ville parée de sa parure des jours de fête pendant sept jours et sept nuits. La veille du huitième jour le marié entra dans la chambre nuptiale.

La nuit où il fit son entrée de nouveau marié, comme il mettait le pied sur le seuil, il aperçut la mariée. Elle était bien dans la chambre. Mais, en moins d'un cillement des paupières, elle disparut. Il la chercha jusque dans les armoires et les coffres. Il appela enfin les membres de sa famille. « Quand je suis entré, leur dit-il, je l'ai vue, puis, en moins d'un cillement de paupières, elle s'est évanouie ! » (La vérité c'était qu') elle avait été ravie en ce moment-là par un Ghoul, qui avait la passion effrénée des belles filles. Et ce Ghoul, après le rapt, prit l'habitude de venir au château du prince sous la forme d'un aigle noir. Il se perchait en face d'une colombe que Loundja avait apportée avec elle de son pays et

qu'elle avait beaucoup aimée. Et il lui disait . « Eh bien ! colombe, par les poètes tant chantée, où as-tu laissé ta maîtresse aimée ? Où Loundja bent esṭouḥ s'en est-elle allée ? » Et la Colombe lui répliquait : « Fils des rapaces, aigle méchant, rends-la à l'instant, ou je te dénonce au fils du sultan. Si le père (de Loundja) était un simple fils d'Adam, sa mère est une fille de Djann. En quelque lieu qu'elle soit, rends-la sur-le-champ. » Pendant longtemps il vint chaque soir, au crépuscule, échanger ce dialogue avec la colombe, tandis que le prince les écoutait.

Un jour, le crieur fit cette proclamation dans les différents quartiers de la ville : « Ecoutez, fidèles d'Allah ! Qu'Allah vous fasse entendre ceci pour votre bien ! Le fils du roi vous dit que, petits ou grands, demain matin, vous veniez le trouver au diwan. » Le lendemain, ils vinrent tous, avec leurs vieux et avec leurs jeunes. « Ce que je veux de vous, leur dit-il, c'est que vous me confessiez tous vos chagrins. » Ils défilèrent, un à un, et chacun, en s'approchant de lui, lui confiait ses peines. Quand l'un avait fini de se plaindre : « Va-t-en ! lui disait le roi, » et il en appelait un autre.

Enfin il les prit tous à part l'un après l'autre. Il ne restait qu'un vieillard d'un âge très avancé assis avec le roi. C'était Ḥamḥoum. Le roi con-

gédia la foule des autres et resta seul en tête à tête avec lui. Le vieillard parla au fils du roi. « Je sais, lui dit-il, ce que tu as dans la pensée. Hé bien ! c'est moi qui vais te donner le conseil dont tu as besoin. Prends une cruche en terre (bouqâl). Remplis-la d'eau. Mets ta bouche au goulot, et là, plains-toi de ce qui te pèse sur le cœur. Je reviendrai te voir après. » Le vieillard parti, le prince se fit apporter une cruche qu'il remplit d'eau. Il mit la bouche au goulot et dit tout le souci de son esprit et le chagrin de son cœur. Au fur et à mesure l'eau (baissait dans la cruche, elle) s'y séchait toute seule, si bien que bientôt on eût dit qu'elle n'avait point contenu d'eau. A la fin même (les parois s'effritant), la cruche tomba en poussière. Laissant là ses débris, le prince courut au prétoire près de son père et fit appeler le vieil Ḥamḥoum. « As-tu fait ce que je t'avais dit ? lui demanda le vieillard. » — « Oui. » — « Et qu'en est-il advenu ? » Il lui raconta la chose. « Ainsi, mon fils, lui dit-il, l'eau s'est tarie et la cruche s'est émiettée en poussière ! C'est l'indice que tu verras tes larmes se sécher et ton chagrin se dissiper. Mais ce ne sera pas sans avoir traversé de grandes épreuves. » (Il lui donna alors des renseignements sur le ravisseur). « Cet aigle, lui dit-il, qui, chaque soir, vient te trouver, est un Ghoul qui a la passion des femmes. (Et c'est le ravis-

seur de ta femme lui-même) qui vient te braver sous la forme d'un aigle. Quant à la jeune fille qu'il a enlevée, elle est dans le plus profond chagrin. Elle ne reviendra dans tes mains qu'après que tu auras affronté de grands dangers. »

(Avec ces renseignements), le prince sortit du prétoire et gagna sa demeure. Il dit à sa mère : « Prépare-moi des provisions de voyage. » — « Où vas-tu ? » — « Je ne sais, mais ce que je sais, c'est que je pars ! » Sa mère lui remit des vivres qu'il prit. Il monta sur son cheval et s'en alla à l'aventure, traversant les solitudes de la terre sans savoir où il allait. Enfin, après bien des journées de marche, il arriva à la lisière d'une forêt. Il se trouva que dans cette forêt habitait une famille de Ghouls. Elle était composée de sept frères qui avaient chacun sept têtes. Quand il y eut chevauché quelque temps, il découvrit une caverne qui s'enfonçait sous une énorme roche. Un foyer brûlait à l'entrée. Il s'en approcha et voilà que, de la caverne, sortit une vieille d'un aspect terrifiant et d'une taille gigantesque. Sa lippe faisait tapis et sa lèvre supérieure faisait couvercle. Ses yeux flambaient comme deux lampes. Ses ongles étaient assez forts pour égorger bœufs et moutons. Ses mamelles tombaient et traînaient à terre. Descendant vivement de son cheval, il sauta d'un bond jusqu'à elle, et, saisissant une de ses mamelles,

il la têta. « Tu m'as prise en traître, fils de roi, lui dit-elle. Par Allah! si tu n'avais pas tété la mamelle de 'Aïssa et de Moussa, je faisais de ta chair une bouchée, de ton sang une gorgée, et tes os craquaient sous ma dent, comme le tonnerre au firmament. Qu'est-ce qui t'amène ici ? ajouta-t-elle. Tu te coupes toi-même la gorge ! Qu'est-ce qui te fait venir en ces lieux ? » Il lui raconta comme quoi il cherchait la demeure du Ghoul qui se métamorphosait en aigle noir et pourquoi il le cherchait. « Mon enfant, lui dit la vieille, attends ici que mes fils reviennent. Rentre chez moi, tu y trouveras l'hospitalité pendant trois jours. » — « C'est bien ! » répondit-il.

Il alla attacher son cheval, et, revenant auprès de la Ghoule, il s'accroupit en face d'elle. Celle-ci se leva et lui égorgea un mouton dont elle ouvrit le cou et enleva la peau sans autre instrument que ses ongles. Elle l'apprêta et il mangea à sa faim. Quand la nuit vint, il entendit un grondement comme ceux du tonnerre de *Janvier* (1). « Qu'est-ce là, vieille? » demanda-

(1) Expression proverbiale. Les indigènes prétendent que le tonnerre de Janvier est particulièrement bruyant. Il est vrai que c'est l'époque des pluies. Mais ce Iennaïr est-il bien le mois de Janvier ?... A Blida on dit Iennar et non Iennaïr.

t-il. « Ce sont mes lions, mes fils. » — « Dieu bénisse leur venue! » répondit-il. Quand ils furent près de la caverne, ils aperçurent l'adamite. Ils se mirent à renifler son odeur et à faire entendre de rauques grognements. Leur mère courut à eux. « Venez saluer votre frère, leur dit-elle. » Ils s'approchèrent et le saluèrent tous les sept. Chacun d'eux avait sept têtes.

Enfin ils s'accroupirent à côté de lui. Quand la vieille eut préparé le repas, elle l'apporta dans l'intérieur de la caverne (1). Les sept frères se levèrent. « Lève-toi, lui dirent-ils, viens souper avec nous. » Il avait peur (et hésitait). Mais un hatef (un esprit invisible) vint murmurer à son oreille : « Vas-y. Tu verras ce que contient cette caverne. N'aie aucune peur ! » Cet « hatef », (le conseiller mystérieux) qui était venu près de lui, c'était le grand-père de sa femme, le roi des Génies. Celui-ci savait fort bien où se trouvait sa petite-fille. Mais il voulait que le mari de celle-ci affrontât les Ghouls et les lions et le reste. Le prince entra donc avec les sept Ghouls. Or cette caverne contenait des

(1) Les indigènes répugnent à manger devant les gens. Ils en donnent pour raison le hadits du Prophète : « aïnani iakoulani ou aïnani iendhourani kilahouma fennâr. » « Si un individu mange et qu'un autre le regarde manger, ils vont tous deux dans l'enfer. »

logements qui s'étendaient sur une longueur d'une demi-journée de marche et elle était remplie de bœufs, de moutons, d'ânes et de mulets. Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent à un qçar (ou bâtiment à part) dont rien n'égala jamais la magnificence. Là se trouvaient sept jeunes femmes... Grâces soient rendues à Celui qui les créa et composa leur beauté! Toutes avaient été ravies dans les palais des rois. Quand ils furent dans le « qçar », il y trouva de grands tapis tissés d'or et le reste (à l'avenant). En apercevant le prince, les captives furent tout émues de compassion, comme si elles eussent vu leur père et mère dans ce lieu. Elles se gardèrent bien cependant d'adresser la parole au jeune homme, tant elles redoutaient les sept Ghouls. La vieille arriva et déposa au milieu d'eux une immense écuelle en bois contenant un grand tas de couscouss sur lequel s'étalaient deux moutons. Le prince mangea jusqu'à ce qu'il fût rassasié, et, quand ses mains cessèrent de puiser au plat, les jeunes femmes arrêtèrent aussi leurs mains. (Pendant le repas) elles avaient examiné le prince, mais seulement en dessous et à la dérobée. Elles avaient été jadis enlevées toutes petites. Il y avait parmi elles la fille d'un vizir qui avait servi le roi, son père. Elle avait jadis été ravie par le Ghoul. (Il s'en souvenait).

Le repas fini, ils se disposèrent à l'interroger.

« Dans quel but est-tu venu ? » Mais la mère des Ghouls le prévint et, (lui enlevant la parole), leur répondit : « Il passait, quand la nuit l'a surpris. Alors je l'ai retenu et lui ai offert l'hospitalité pour trois jours. » — « Bien ! lui dirent-ils. Et les jeunes femmes, un œil levé, l'autre baissé, continuaient à ne regarder que le fils du roi. De son côté celui-ci éprouvait pour elles une grande pitié. Il oubliait sa propre aventure et celle de sa femme pour ne songer qu'à la situation de ces recluses. « A peine serai-je sorti d'ici, disait-il en lui-même, que je reviendrai à la tête de mes soldats et que je délivrerai ces malheureuses. » Les Ghouls cependant s'entretenaient entre eux dans une langue que ne comprenaient ni le prince ni les jeunes femmes. Enfin le prince dit : « J'ai envie de dormir. Mais je voudrais sortir pour passer la nuit près de mon cheval. » Mais les Ghouls parlèrent : « Crois-tu, lui dirent-ils, que quelqu'un peut approcher de chez nous ? Et ils lui apportèrent un tapis (1) qu'ils étendirent pour qu'il dormît avec eux dans le qçar. Il se mit sur son lit et fit sem-

(1) Frâch se dit de tout ce qui sert à la literie. Le mot « srîr » s'emploie emphatiquement pour alcôve, proprement soupente, qui est le sens actuel. Les blidéens se souviennent d'un temps où l'on couchait au-dessus du sol dans des soupentes.

blant de dormir. Or les sept jeunes femmes couchèrent ensemble, les sept Ghouls ensemble aussi et leur mère toute seule. Au milieu de la nuit, les Ghouls firent entendre (leurs ronflements). Du fond de leurs ventres, les serpents poussèrent leurs sifflements, les chiens leurs hurlements, les ânes leurs braiements. En un mot, chaque chose jetait son cri du fond de leurs ventres. Alors une des jeunes femmes se levant vint auprès du prince. « Que Dieu donne le salut éternel à tes père et mère, (je t'en supplie), lui dit-elle, dis-nous qui tu es, un homme ou un génie ? » — « J'appartiens à la race humaine. Mais qu'est-ce qui t'a fait venir me trouver ?» — « Je venais chercher quelque chose, mais, te voyant éveillé, je n'y ai plus pensé. » Le prince la questionna. « Qui êtes-vous ? » — « Seigneur, lui dit-elle, nous sommes ce que tu nous a vues, (de pauvres femmes) qu'ont enlevées ces (Ghouls) puants. Nous n'avons pas à nous plaindre sous le rapport de la nourriture et du vêtement, mais, comme tu l'as vu, emprisonnées dans ce cachot depuis notre enfance, nous ne rêvons que de revoir le visage de nos parents, ainsi que la figure humaine. Quand nous t'avons vu nous avons cru voir nos père et mère. » — « Et toi qui es-tu, lui demanda-t-il, et d'où viennent tes compagnes ? » — « Nous sommes toutes, telles que tu nous as vues, du sang de rois ou de

vizirs. Pour moi, j'étais à l'étuve avec ma mère, lorsque, sans m'être aperçue de rien, je me suis soudain trouvée ici, encore nue, comme j'étais aux bains. Mes compagnes ont été enlevées dans leurs appartements, dans leurs jardins. Mais (parlons de toi). Je te recommande de ne pas rester plus de trois jours ici en aucun cas. » — « Je reviendrai, lui dit-il, si Allah le veut, c'est moi qui vous sauverai des mains de ces Ghouls. » Et sans tarder davantage, la jeune femme regagna sa place. Pour lui, il passa la nuit à écouter les sifflements, les braiements et les cris humains qui sortaient des entrailles des Ghouls.

Enfin, le jour se levant, les sept Ghouls sortirent dès l'aube. Seule, la vieille resta. « Va voir ton cheval au dehors », lui dit-elle. Il se leva et sortit. Il se sentait le cœur effrayé et l'esprit troublé. Elle lui servit ensuite un déjeuner qui ne se composait que de viande (1). « Petite mère, lui dit-il, je voudrais te demander ce que sont ces femmes ? » — « Ce sont mes brus, toutes les sept. Mes fils sont leurs maris. » Ensuite il se levait pour faire un tour, mais la Ghoule lui parla. « Prince, lui dit-elle, tu n'as ici aucun endroit où aller. Si quelque chose t'arrivait,

(1) Un repas composé de viande est synonyme de festin somptueux.

je n'en serais plus responsable. Si tu t'ennuies, attends un peu, je te ferai promener. Je vais te conduire chez ma sœur et nous nous arrêterons chez elle quelque temps. » Ensuite elle lui dit : « Expose-moi encore ton affaire. Dis-moi comment les choses se passèrent. » Il lui expliqua son aventure et la lui fit bien comprendre. « Nous n'avons pas, lui dit-elle, dans notre pays, de Ghoul qui se transforme en aigle et vole. J'en connais qui deviennent chats, chiens, boucs (mais pas d'autres). Et puis, je te le recommande, garde-toi de tenir devant mes fils le langage que tu m'as tenu. A tel d'entre eux tu pourrais faire quelque confidence, mais à tel autre non. » — « Que Dieu donne le salut éternel à tes parents ! » lui répondit le prince et, encore une fois, il se baissa pour ramasser son mamelon et le têter.

« Allons, lui dit-elle, je vais t'amener voir où habite ma sœur. » Il partit avec elle et, après une marche assez courte, ils arrivèrent chez sa sœur. Elle avait pour habitation un gourbi (ou maison en terre ou en cloisons de roseaux enduites de glaise et couverte de chaume). « Cours, dit au prince la mère des sept Ghouls, va têter la mamelle de ta tante maternelle. » Il se rendit auprès d'elle et la têta. Après être restés quelque temps avec elle, ils revinrent et il s'assit auprès de son cheval. La vieille entra dans la

caverne, en tira un mouton qu'elle égorgea avec ses ongles. Elle l'écorcha et le fit bouillir sous le couscouss. La nuit venue, ils entendirent un grand bruit sourd et lointain qui se rapprocha et les sept Ghouls arrivèrent. Ils conversèrent avec le prince puis ils entrèrent dans la caverne et se rendirent au qçar. L'on s'accroupit en compagnie des jeunes femmes. Celles-ci n'élevaient la voix ni pour parler (à leurs maîtres) ni pour s'entretenir entre elles. Elles n'échangeaient des paroles que seules, tant les Ghouls leur inspiraient d'effroi. La vieille servit l'écuelle en bois chargée de semoule et de viandes. Les Adamites mangèrent et furent repus; les Ghouls léchèrent l'écuelle et y passèrent tous leurs langues. On se leva bientôt pour aller au lit. Comme pendant la première nuit, à peine les chiens commencèrent-ils à aboyer dans leurs ventres et les chats à miauler, que l'une des jeunes femmes se leva et vint faire ses doléances au fils du roi, comme la première l'avait fait. Bref, la troisième nuit, une autre de ces jeunes femmes vint encore lui exposer ses souffrances. « Plus il y a de temps, leur assura-t-il, que vous gémissez au pouvoir de ces tyrans, plus je me trouve poussé à vous en délivrer. Ne vous découragez pas. Vous serez bientôt dans les bras de vos parents. »

Le lendemain, les trois jours (de l'hospitalité)

étant écoulés (1), la Ghoule, une fois ses fils partis, dit au prince : « Lève-toi, va voir ton cheval à la porte. C'est aujourd'hui que tu nous quittes. Et tache de ne plus revenir une autre fois de nos côtés! » Elle lui donna quelques vivres. Il enfourcha son cheval, fit ses adieux à son hôtesse et partit. Il traversa des déserts tant qu'enfin il arriva à la région des villes. Alors, de ville en ville, il atteignit enfin la sienne. Il alla droit à son qçar. Il y trouva toujours la colombe et l'aigle noir qui, ce soir-là, comme tous les soirs, était venu dialoguer avec elle. « Eh bien ! colombe, par les poètes tant chantée — où as-tu quitté ta maîtresse aimée ? — Où Loundja bent esṭouḥ s'en est-elle allée ? » (2).

(1) La durée de l'hospitalité, d'après les convenances musulmanes, est de trois jours, pas davantage. « Les Coraïchites qui visitaient le prophète étaient hébergés chez lui trois jours » disent gravement les indigènes. Le vrai motif peut se démêler dans le proverbe populaire : « Pour l'hôte d'une nuit nous faisons du « refis » (du gâteau) ; mais que faire pour l'hôte qui s'établit à demeure chez nous? » Dif lîla nerfsou lou ou ḍîf dîma kifach na 'amlou lou.

(2) Le pigeon hmam, le pigeon voyageur surtout, lourchân, ont donné lieu à des lieux communs poétiques très fréquents. Voir le rôle du pigeon voyageur dans le conte : Ibn Ellandj délivre sa sœur ravie par un Ghoul. Déjà du temps d'Haroun errachid, Abou Nowas chantait le pigeon voyageur.

(En entendant ces railleries), le prince éprouva un mouvement de colère.

A vrai dire, le roi des Djann avait bien le pouvoir de délivrer sa petite-fille en un clin d'œil. Mais il voulait que le jeune prince, le mari de sa petite-fille, se fît un nom parmi les rois. Il voulait qu'il se rendît chez les sept Ghouls, qu'il y vît les sept femmes enlevées et que l'honneur lui revînt de leur rendre leur liberté au moyen d'une bague magique (dont il lui ferait don).

Le prince ne resta pas longtemps dans sa patrie. Il dit bientôt à son père : « Je m'en vais. Je veux voir ma bien-aimée Loundja bent estouḥ. » Il alla trouver sa mère. « Mère, prépare-moi des provisions. » — « Ne pars pas ! » lui conseilla sa mère. — « Je ne sais qu'une chose, c'est que je partirai quand je devrais mourir ! » répondit-il. Alors la colombe parla. Elle lui dit :

« Et pourquoi, beau prince, partir ? —
(Sans écouter ta valeur qui t'emporte),
Rentre chez toi, ferme ta porte :
Evoque alors son souvenir :
La mère de Loundja viendra te secourir ! » (1)

En effet, il rentra dans ses appartements, et, s'y étant enfermé, il appela sa belle-mère à son

(1) Ou 'alâch tzîd trouḥ edkhel lelbît oueghleq elbâb 'alîk ou 'aïiet 'ala iemmaha rahî tdjik.

secours. En un clin d'œil le toit s'ouvrait et elle en descendit. Elle était dans la chambre. Quelques instants après, elle le fit sortir. Elle resta seule et s'enferma. Elle appela le grand-père de la jeune femme ravie, c'est-à-dire le roi des Génies. Aussitôt le toit s'entr'ouvrit et le roi des Génies descendit auprès d'elle. « Tu recommanderas à ton beau-fils, lui dit-il, de se rendre auprès de la croisée. Il y trouvera une bague. Il la passera à son doigt et il n'aura qu'à la frotter pour qu'un Génie se présente à lui. » Et il disparut. Le prince alors étant rentré dans ses appartements, sa belle-mère lui dit : « Rends-toi auprès de la croisée; prends la bague que tu y trouveras. Frotte-la et le Génie qui est au service de cette bague viendra prendre tes ordres. »

Aussitôt il s'avança, prit la bague et la frotta. Le Génie, chef des esclaves de la bague, parut : « Maître, lui dit-il, nous (1) voilà ! Demande ce que tu voudras. L'or de l'Orient ? tu l'auras ! L'or de l'Occident ? tu l'auras ! Si tu veux la belle Loundja, elle sera remise entre tes bras. » (2) — C'est précisément ce que je veux ! » leur (1)

(1) Le Génie qui vient prendre les ordres du possesseur de la bague est presque toujours donné comme le chef des Génies attachés à la bague.

(2) Ia sîdna ouach ḥebbît eṙlob ouach tḥabb mal echcherq idjîk ou mal elgharb idjîk ou Loundja bent essolṭan tahder bin ieddik.

dit-il. A l'instant ils partirent tous et revinrent aussitôt avec elle. Ils apportaient également le Ghoul couvert de chaînes de fer. Alors il frotta sa bague et, le Génie venu, il lui dit : « Je voudrais voir ici les parents de Loundja. » Ils se trouvèrent là immédiatement. Il frotta de nouveau sa bague en demandant un « qçar » qui fût situé en dehors de la ville et qui contînt toutes les espèces d'oiseaux et de fleurs et des eaux jaillissantes et des canaux murmurants. En un clin d'œil, (maison et jardin), tout fut prêt. Enfin il frotta sa bague et donna des ordres pour ses noces auxquelles devaient assister un certain nombre d'humains et de génies. Après les sept jours de réjouissances que veut la coutume, la veille du huitième jour, il entra dans la chambre nuptiale, où il passa le ta'rouïs, la semaine nuptiale, dont les jours furent autant de jours de bonheur triomphant après les revers qu'il avait subis.

Ensuite il dit aux Génies, ses serviteurs : « Apportez-moi le Ghoul. » Ils le lui apportèrent. « Vous allez, leur dit-il, le promener dans tous les quartiers de la ville. Puis vous me le ramènerez. » Ils le firent circuler dans toutes les rues et le ramenèrent devant le prince. Il ordonna à ses troupes de creuser une fosse profonde, de la remplir de bois, d'y allumer un bûcher et d'y jeter le Ghoul. Ils creusèrent un trou

en forme de silo. Ils le bourrèrent de bois. Ils y mirent le feu. Et le Ghoul y fut précipité chargé de chaînes. Et le prince et Loundja contemplèrent ce spectacle de leurs yeux.

Après cela, il donna l'ordre de déblayer cette fosse, de lui donner plus de profondeur, d'en faire enfin un gouffre immense. Une autre devait être aussi creusée non loin d'elle, qui devait avoir les mêmes proportions. Toutes deux, une fois remplies de bois, furent laissées en cet état. Les esprits étaient intrigués, personne ne pouvant dire ce qu'il allait faire de ces silos qu'il faisait creuser si profondément, lorsqu'un jour, il frotta sa bague et les Génies lui répondirent : « Que désire notre maître ? » — « Je veux que vous commandiez à quatorze Génies de se rendre à tel endroit de la forêt et d'entrer dans la caverne. Sept d'entre vous emporteront les jeunes femmes (qui s'y trouvent) ; les sept autres enlèveront les sept Ghouls. Vous serez ici à l'instant. » En un clin d'œil, les Génies furent à la caverne. Sept d'entre eux prirent les sept jeunes femmes et les sept autres les sept Ghouls. Et, sur-le-champ, celles-ci se trouvèrent dans le qçar du prince et les Ghouls, chargés de chaînes au fond des silos.

Quand elles furent tombées ainsi dans les appartements du prince, les jeunes femmes perdirent connaissance. Mais, une fois sorties de leur

évanouissement, elles furent toutes à l'étonnement et à la joie. Elles se levèrent et vinrent baiser le prince entre les deux yeux. « O roi, lui dirent-elles, nous avions abandonné tout espoir et tu nous as sauvées. Qu'Allah te récompense du bien que tu nous as fait! » — « Où est, leur dit-il, la jeune fille dont le père fut le ministre du mien ? » — « C'est moi ! » dit l'une d'elles. — « Reconnaîtrais-tu ta mère ? » — « Seigneur, je ne la connais guère. Le Ghoul m'a dérobée toute enfant. » — « Vous êtes mes hôtes, leur dit enfin le prince, jusqu'au jour où je vous rendrai la liberté. » — « Seigneur, lui répondirent-elles, tu nous as sauvées, nous serons tes esclaves, si tu le veux. » — « Chacune de vous, leur dit-il, sera rendue à ses parents sans qu'elle ait rien à craindre. » Il fit chauffer l'étuve et elles y entrèrent et prirent un bain. Puis, il ordonna à ses Génies de leur apporter sept costumes de reines, et, avant qu'elles fussent sorties du bain, elles les eurent. Elles en furent très heureuses et firent des vœux de prospérité pour le prince.

Celui-ci frotta sa bague. Quand les Génies furent là, « je veux, leur dit-il, que vous m'apportiez ici les six personnes, rois, vizirs ou autres, qui sont les pères de ces jeunes filles. » — « C'est bien », dirent-ils. Le prince cacha les sept jeunes femmes dans une chambre à part. Nul d'ailleurs ne les avait vues depuis leur arri-

vée au qçar, si ce n'est Loundja. Mais déjà leurs parents étaient là, tout étonnés. Sans s'en apercevoir, ils avaient été transportés chez le prince. « Soyez les bienvenus », leur dit celui-ci. Ils le remercièrent et se saluèrent les uns les autres Frottant alors sa bague, il leur fit servir des tables chargées de mets, et ils ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causaient ces plats qu'ils n'avaient jamais goûtés. « Savez-vous, leur dit-il enfin, pourquoi je vous ai fait venir ? » — « Non. » — « N'avez-vous pas perdu des filles ? » — « Oui. » — « Savez-vous leurs noms ? Chacun de vous va appeler sa fille par son nom. » Il les fit sortir de la salle du festin. Chacun cria le nom de sa fille. Celle-ci répondait à son père et sortait de la chambre. Il ne resta que la fille (du ministre, lequel était mort) mais dont la mère était présente. Le prince l'appela et la mère reconnut sa fille. Tous reconnaissaient leurs enfants et ils versaient ensemble des pleurs de joie. Le roi fit parer la ville en signe de joie et en l'honneur des rois, qui la visitèrent; et les jeunes femmes nageaient dans la paix et le bonheur.

Le prince les hébergea pendant sept jours. Le huitième jour, il donna l'ordre d'achever de remplir de bois les silos où se trouvaient les Ghouls et de mettre le feu à leurs bûchers. « Venez, dit le prince à ses hôtes, venez jouir du spectacle

que vont vous donner les ravisseurs de vos enfants! » Ils vinrent tous et contemplèrent de leurs yeux et leur haine se rassasia. Après cela, la veuve du vizir emmena sa fille. (Quant aux autres parents), le prince ayant frotté sa bague et ayant donné l'ordre de les porter tous dans leurs pays respectifs, après avoir fait leurs adieux au prince et l'avoir comblé de bénédictions, ils furent emportés par les Génies et déposés chacun dans sa maison. Et le prince demeura avec Loundja bent estouḥ dans sa félicité.

(*Conté par Tes'adit bent El Hossein el 'abbasi, née à Blida de parents kabyles*).





LE GHOUL AUX SEPT CORNES
OU LA REINE ENLEVÉE

On raconte d'un roi qui vivait au commencement du temps qu'il était homme de tête, plein d'habileté, de raison et de sagacité. Il savait par cœur toutes les sciences. Ses sujets l'adoraient, sans exception, ainsi que tous les rois de son temps. Ceux-ci venaient lui rendre visite des provinces les plus lointaines et se plaisaient à ses entretiens. Ce roi avait une femme dont en vain on aurait cherché la beauté chez une autre femme de ce siècle. Et il l'aimait d'un profond amour.

Un jour elle dit à son mari : « Je désirerais te voir me confier la clef du jardin. J'ai envie de m'y promener. » — « Dieu bénisse ta promenade! » lui répondit le roi. Le lendemain il donna l'ordre aux négresses et aux servantes de la conduire au jardin et de l'accompagner où elle voudrait. Elles se rendirent auprès de leur

maîtresse, qui fit sa toilette, prit des vêtements frais, et, marchant en tête de ses esclaves, se dirigea vers la porte du jardin. On la lui ouvrit et elle entra. On lui installa des canapés et autres (sièges). Les négresses s'éloignèrent pour préparer un repas champêtre et la reine resta seule.

Et voilà qu'elle vit s'avancer vers elle sept négresses qui ressemblaient de tout point aux siennes. Tout à coup, se jetant sur elle, elles l'enlevèrent, et, (brusquement), elle se vit au milieu d'une forêt. (Elle ferma les yeux). Quand elle les ouvrit, elle se trouva assise en compagnie de sept Ghouls. Leur lippe s'étalait en tapis et leur lèvre supérieure formait couvercle. Tous d'ailleurs étaient faits sur le même modèle. « Nous t'amènerons avec nous, lui dirent-ils. Tu seras une des femmes de notre roi. Nous devons lui en amener sept. Tu complètes le nombre. » — « Bien ! » leur dit-elle.

Elle chemina avec eux de solitude en solitude. Elle arriva enfin à un souterrain. Trois de ses ravisseurs y pénétrèrent et en retirèrent une jeune fille... Grâces soient rendues à Dieu qui la créa et composa sa beauté ! Elle était vêtue d'or, juste de manière à ne pas en sentir trop le poids. Ils reprirent leur marche quelque temps encore et pénétrèrent dans un autre souterrain, dont ils tirèrent une autre jeune fille... Grâces

soient rendues à Dieu qui la créa et composa sa beauté. Elle était vêtue d'or, juste de façon à n'en pas trop sentir le poids. Bref, il en fut ainsi jusqu'à ce que, avec la reine, ils comptassent sept captives.

Mais les sept jeunes femmes étaient affamées et ne pouvaient plus marcher. « Qu'avez-vous, leur dit un Ghoul, marchez ! » — « Nous avons faim ! » lui dirent-elles. Alors, tout en continuant la marche, un des Ghouls se mit à flairer à droite et à gauche. Soudain, prenant son essor, d'une envolée, il atteignit une forêt ; et, en un clin d'œil, il rapportait deux chevaux et quelques bœufs et moutons. La marche continua encore quelque temps et l'on arriva près d'un souterrain où tout le monde fit halte.

Un des Ghouls éleva la voix : « Eh ! l'égorgeur de chevaux et de bœufs ! » cria-t-il. Et l'on vit sortir un Ghoul gigantesque qui portait un énorme chaudron. « (Je sens), dit-il, l'odeur des gens des qçours et des bourgs. Quelque arabe se cache aux alentours. » — « Attention ! lui dit un Ghoul. Ceci n'est ni pour toi ni pour nous. C'est au roi. » Alors le Ghoul au chaudron coucha sur le flanc un cheval et lui trancha la gorge avec ses ongles. Ensuite il cria : « Hé ! l'écorcheur ! » Un autre Ghoul sortit du souterrain. Il dépouilla le cheval avec ses ongles. Le premier étendit une brebis et l'égorgea toujours avec les

ongles, et l'écorcheur l'écorcha avec les ongles également. Et, devant cette scène, les sept jeunes femmes se regardaient et soupiraient, pensant en elles-mêmes : « D'où nous est venu un tel malheur ? » Ensuite, l'écorcheur dépeça la chair du cheval à part, et celle du mouton à part également. Il jeta celle-ci dans le chaudron, et il posa le chaudron sur un trou. « Hé ! l'allumeur ! » cria-t-il. Un autre Ghoul sortit du souterrain. Il souffla sous le chaudron et le feu se mit à flamber. Quand la viande fut prête : « Hé ! la préposée au partage ! » cria-t-il. Une Ghoule sortit, d'un aspect épouvantable. Elle portait des cloches aux oreilles en guise de pendants. En apercevant les jeunes femmes, elle se mit à grincer des dents. Celles-ci en furent effrayées. Mais un Ghoul lui dit : « Hé ! Hé ! la préposée au partage ! Ceci n'est pas pour nous. Tâche de rester sage ! » Elle dit alors aux jeunes femmes : « Levez-vous, venez manger, mes filles, vous devez avoir faim. » Les autres Ghouls, qui étaient sortis du souterrain, insistèrent : « Levez-vous, les épousées ! » leur dirent-ils. Et la Ghoule comprit qu'on les emmenait au roi. Les pauvres femmes se levèrent, quoiqu'elles sentissent leurs jambes flageoler. Elles s'engagèrent dans le souterrain. La Ghoule portait le chaudron bouillant aussi allègrement qu'une plume. Les jeunes femmes la suivaient. Quant

aux Ghouls du souterrain, ils leur faisaient escorte mais sous terre. Elles arrivèrent enfin à un château (qçar), où elles s'arrêtèrent. La Ghoule déposa le chaudron. Elle sortit pour leur rapporter du pain. Elle leur distribua le mouton qui leur était destiné tout entier. Et elles mangèrent jusqu'à ce qu'elles fussent rassasiées. Ce qui resta fut remporté par leur dépensière. « Mère, lui dirent-elles, nous avons soif. » — « Levez-vous, vous allez boire. » Elle les mena à travers maint endroit jusqu'à un étang (guelta) où toutes s'abreuvèrent.

Les jeunes femmes se hasardèrent alors à lui adresser la parole. « A qui donc est ce château ? « lui demandèrent-elles. — « Il est à votre époux, mon frère, le roi auprès de qui vous vous rendez. » Elle les introduisit ensuite dans une salle remplie de chevaux et de bœufs égorgés, dont quelques-uns étaient entamés et les autres entiers. Le charnier dégageait une odeur à vous étendre sur le sol. « Mère, lui dirent-elles, qu'est cela ? » — « Mes filles, leur dit-elle, mon fils a beau accumuler les provisions de viande salée, chaque année, elles ne lui suffisent jamais. » Quand les jeunes femmes parlaient, la Ghoule ne souffrait pas qu'une autre leur répondît et si elle remarquait qu'elles voulaient s'entretenir à part ou quelles se faisaient des signes avec les yeux, elle grinçait des dents

en les regardant. « Daghdâgh ! (châtouilleur !) » cria-t-elle enfin. Un petit Ghoul, encore enfant, vint les rejoindre. Il se mit à les chatouiller et à les faire rire et elles rirent si bien qu'elles pensèrent en devenir folles. Alors, il disparut. En ce moment, quelqu'un appela du souterrain : « Conducteur ! » et ce cri se répéta en écho dans les galeries. Aussitôt la vieille qui leur avait distribué leurs parts, disparut, et une jeune Ghoule vint prendre sa place. Ses oreilles étaient chargées de clochettes. « Marchez, leur dit-elle, nous allons partir. » Elles se mirent en marche, la Ghoule derrière elles, tant qu'elles sortirent du souterrain. Le cheval qu'elles avaient vu égorger, avait été dévoré tout cru. Le second avait eu le même sort. Les Ghouls du souterrain y rentrèrent. Et quand elles partirent, seule, la jeune Ghoule accompagnait les sept jeunes femmes (et les sept Ghouls).

Ayant cheminé ainsi, elles arrivèrent à un souterrain plus vaste que celui qu'elles venaient de quitter. Un des Ghouls s'avança et souleva une dalle. Il cria (dans le soupirail) : « La faiseuse de couscouss ! » Aussitôt, il sortit une Ghoule. Les sourcils lui retombaient sur les yeux et les paupières inférieures détachées lui pendaient presque jusqu'à terre. Elle portait dans ses mains les grands plats de bois où l'on roule le couscouss. Elle se mit à grincer des

dents : « Eh! quoi, lui dit un Ghoul, faiseuse de couscouss, tu louches ! Tu n'es pas, que je sache, en couches ! » (Elle comprit qu'un si fin morceau n'était pas pour elle.) Elle posa ses plats de bois à terre, et. jambe de ci, jambe de là, s'assit devant pour y rouler la pâte. Un Ghoul approcha du soupirail : « Egorgeur ! » cria-t-il. Aussitôt, du souterrain, il monta un Ghoul dont les ongles étaient dentelés comme des scies. Il coupa la gorge de la bête sans la coucher sur le flanc. « Ecorcheur! » cria le Ghoul. Un autre du même genre monta et dépouilla la bête. « Allumeur ! Maître-Queux ! » Deux Ghouls sortirent. L'un d'eux portait du bois. C'était l'allumeur. Il le mit dans le foyer, souffla dessus et le bois s'enflamma tout seul. « Découpeur ! » cria le Ghoul. Celui-ci vint, découpa la chair, la fit passer au maître-queux qui la mit dans le chaudron où elle se mit à cuire pendant que la faiseuse de couscouss roulait son grain. « La dépensière ! » cria le Ghoul. On vit venir une vieille Ghoule dont la hideur ne ressemblait ni à celle des Ghouls ni à celle des hyènes. Elle s'approcha du monceau de couscouss dont elle fit un certain nombre de parts qu'elle disposa dans les plats en bois. Ensuite elle emporta ces plats et précéda toute l'assistance dans le souterrain. Et les sept Ghouls et ceux qui habitaient cette crypte souterraine et les jeunes captives ada-

mites et la Ghoule qui les gardait depuis la crypte précédente, tous descendirent dans le souterrain. Dès l'entrée, ils sentirent une odeur infecte, mais, continuant à marcher, ils arrivèrent à un appartement (qçar) où ils entrèrent et s'arrêtèrent. On leur servit alors le couscouss. La Ghoule, leur gardienne, mangea avec elles. Quand ils furent rassasiés, un Ghoul cria : « La femme chargée de desservir ! » Il vint une Ghoule dont les bras étaient si longs qu'elle enleva le plat du sol sans s'incliner. Comme il restait quelques grains dans le plat, d'un coup de langue, elle le lécha tout entier et il resta net. Les jeunes femmes en étaient émerveillées. Puis, comme elles avaient soif, elles voulurent boire. « La femme chargée d'aller à l'aiguade ! » cria un Ghoul. Une des Ghoules du qçar leur apporta un chaudron plein d'eau. Et toutes sept se désaltérèrent. Ce qui resta au fond du vase fut absorbé par la Ghoule qui accompagnait les sept femmes. L'un des Ghouls cria ensuite : « La duègne pour la promenade ! » Une vieille s'avança qui avait un œil à la tempe droite et l'autre à la tempe gauche et dont les mamelles traînaient à terre en lâchant leur lait. « Fais-les un peu promener ! » lui commanda le Ghoul. « Venez, mes filles ! » leur dit-elle. Et sans que la jeune fille les quittât, la duègne les fit circuler dans le souterrain. Mais elle fut bientôt fatiguée : « Aidez-

moi un peu, mes filles! » leur dit-elle. La jeune Ghoule s'approcha d'elle et voulut lui relever un de ses tétons, mais elle ne put. Les sept femmes vinrent lui prêter main forte. Quatre se mirent d'un côté et purent à grand peine lui soutenir un sein et les quatre autres de l'autre côté eurent aussi leur charge. Elles entrèrent ainsi dans une salle où elles trouvèrent six petits Ghouls enchaînés. A la vue des Adamites, ils se mirent à sauter au ciel et à retomber sur le sol et, (en bondissant), ils criaient « ouakh ! ouakh ! ouakh! » — « N'entrez pas », leur recommanda la duègne. Seule, la jeune Ghoule entra avec la vieille, et elle accolla les petits Ghouls et les embrassa. Et leur mère, s'approchant, les allaita. Elle en mit trois à chaque sein, de sorte que trois bouches suçaient le mamelon de droite et trois autres bouches le mamelon de gauche. Les jeunes femmes étaient abasourdies de ce spectacle. Puis, la duègne se levant, laissa ses nourrissons pour continuer sa promenade. Tout en lui soutenant les seins, elles la suivirent dans une salle où elles trouvèrent une étrange Ghoule. Elle se servait de son pied comme d'un fourneau. Il lui suffisait d'y mettre dessus la marmite pour faire cuire son repas, viande de mulet ou autres. Quand elles entrèrent, elle s'écria : « (Je sens) l'odeur des gens des qçours et des bourgs ! » — « Rassieds-toi, lui dit la duègne. Celles-ci ne

sont ni pour toi ni pour moi. Elles sont au roi.» Ces scènes faisaient perdre aux jeunes femmes toute espérance de sauver leur tête. Elles se regardaient les unes les autres, sans oser d'ailleurs échanger leurs pensées autrement que par des clignements d'yeux. Enfin, une voix se fit entendre à l'orifice du souterrain: « La dame chargée de reconduire ! » cria-t-elle et l'écho de ce nom se propagea dans tout le souterrain. Aussitôt s'avança vers elles une autre Ghoule, dont le visage disparaissait entièrement sous le manteau de cheveux qui l'enveloppait de la tête aux pieds.Un cliquetis de clochettes l'accompagnait. Elle en portait aux oreilles, aux poignets, aux jarrets. Et (la cérémonieuse créature) les raccompagna jusqu'à la porte du souterrain.

La petite caravane s'avançait à travers un pays qui n'était que désert ou forêt. Les jeunes femmes se trouvèrent fatiguées toutes sept. Incapables de poursuivre leur marche, elles s'accroupirent sur le sol. Les sept Ghouls eurent vite pris leur parti. Chacun se chargea d'en porter une. Quant à la jeune Ghoule elle les suivit à pied. Enfin, comme ils atteignaient la lisière d'une forêt, un des Ghouls se mit à flairer l'air. Il déposa la jeune femme qu'il portait, et, d'un bond, il disparut à leurs yeux. Alors, les six autres Ghouls, déposant aussi leur fardeau, s'assirent pour attendre leur compagnon. Un autre,

à son exemple, prenant sa volée, disparut également à leurs yeux. Quelques instants étaient à peine écoulés qu'ils revenaient tous deux, ramenant une femme et son homme, des chèvres, des moutons et des bœufs. Ils portaient les deux Adamites sur leurs dos et poussaient devant eux le reste de leur butin. Quand ils eurent rejoint les sept jeunes femmes, ils mirent sur leurs pieds les deux captifs qu'ils venaient de faire et leur firent prendre les devants avec les bœufs et les moutons; puis, reprenant les jeunes femmes, les Ghouls continuèrent à les porter toutes sept jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un nouveau souterrain.

Ils déposèrent leurs fardeaux et l'un d'eux alla soulever la dalle et cria : « Egorgeur ! » A l'instant sortit un Ghoul dont le nez était percé et orné d'une cloche. A peine eut-il aperçu des êtres humains et des chèvres qu'il se mit à danser et à grincer des dents. « Prends garde à toi ! lui dirent les Ghouls, ces sept jeunes femmes sont des épousées que nous conduisons au roi et ce couple est destiné à sa table. » Sans tarder davantage, il coucha une vache sur le flanc et lui trancha le cou avec ses ongles. Il en fit autant à un certain nombre de moutons et de chèvres. Puis il cria : « Ecorcheur ! » Il vint un autre Ghoul plus hideux que le premier. Ses yeux brillaient comme une lampe. Il dépouilla

avec ses ongles les bêtes abattues. La besogne terminée, il vint s'asseoir près de son camarade qui cria : « La faiseuse de couscouss ! » Une Ghoule alors sortit portant de grands plats en bois sur son dos. Et avec ces grands plats qui lui battaient les reins, elle se mit à danser, les yeux sur les jeunes femmes, en grinçant des dents. Un Ghoul lui sauta aux yeux en lui disant : « Rejoins ta place, faiseuse de couscouss. Trève de ces extravagances de fous ! » Aussitôt elle alla s'accroupir à sa place. «La meunière ! » cria encore l'égorgeur. Et il monta du souterrain une Ghoule dont les mains ressemblaient à des pelles. Elle portait un sac de semoule. « La cuisinière! cria-t-il. Il en sortit une autre Ghoule, le dos chargé d'un grand chaudron capable de contenir la chair de vingt bœufs dépecés. « L'allumeuse ! » cria-t-il. Une autre Ghoule parut, portant du bois. Elle posa le chaudron sur ce bois. « La souffleuse ! » cria-t-il. Et il vint une Ghoule qui aurait, en soufflant dessus, fait voler un homme dans les airs. Elle souffla sous le chaudron et aussitôt le bois devint brasier. Ainsi, en un instant, tout fut prêt pour le repas. L'égorgeur près du soupirail cria : « La préposée au partage ! » Une Ghoule sortit dont les mains ressemblaient à des pelles. Elle prit le couscouss par jointées et elle le distribua entre les plats rangés devant elle. Les jeunes femmes

mangeaient avec la jeune Ghoule. L'homme et sa femme mangeaient à part et les Ghouls également. Enfin, les jeunes femmes mangèrent leur content. Quant aux restes, la femme chargée de desservir les fit disparaître d'un coup de langue. Et les êtres humains qui étaient là étaient saisis d'étonnement. Aucun d'eux n'avait la force de parler, mais tous gardaient le silence. « La duègne chargée de la promenade! » cria-t-on. Quand elle fut montée : « Nous te recommandons d'avoir l'œil sur ces sept jeunes femmes, lui dirent les Ghouls. Fais-leur visiter le château (souterrain) et prends garde qu'il ne leur arrive rien. Ce sont les épousées du roi. » Elle les fit descendre par le soupirail. Dès l'entrée, elles remarquèrent une vieille qui pouvait bien avoir deux cents ans et devait compter parmi les Ghoules les plus monstrueuses. Elle bougonnait et reniflait l'air. Elle les appela : « Mes filles, leur dit-elle, venez me dire un petit bonjour. Je suis votre mère Maghoula. « Mais la duègne chargée de les conduire leur dit : « Poursuivez votre route et ne répondez pas. » Elles arrivèrent ainsi à un appartement (qçar) où elles entrèrent. Elles y trouvèrent une dizaine de jeunes femmes de race humaine. Que grâces soient rendues à Dieu qui les créa et composa leur beauté! Chacune était étendue sur un lit d'or (srir dhab). Avec la permission de la

duègne, les deux troupes de femmes échangèrent leurs saluts et elles le firent avec autant d'effusion que si elles avaient retrouvé leurs parents. L'une des recluses se leva, prit un caftan d'or et en revêtit la femme du roi qui avait été enlevée dans le jardin. « Je te fais ce cadeau, lui dit-elle, en souvenir du roi, mon maître. » Elle formait, avec ses compagnes, le harem du frère du roi aux sept cornes. Et ce château renfermait ses femmes et ce qu'il avait de plus précieux.

Continuant leur promenade, elles entrèrent dans un bâtiment (qçar) plein de cadavres humains. Il y en avait à l'étal, suspendus comme des bêtes de boucherie. On en voyait d'empilés les uns sur les autres avec symétrie. Les pauvres femmes étaient saisies d'horreur. Plus que jamais elles comprenaient qu'elles devaient abandonner tout espoir. Et l'odeur des cadavres vous aurait fait tomber à la renverse.

La duègne les conduisit ensuite dans l'appartement le plus reculé de tous. Elles y trouvèrent un vieillard fort âgé, dont la barbe blanche tombait jusqu'à terre et dont les sourcils cachaient les paupières. (Paralysé), il ne pouvait bouger de sa place. « Voici, leur dit leur conductrice, le père du roi, de l'époux que vous allez rejoindre. » Elles le regardèrent avec effroi. Quand elles furent pour sortir, il commença à flairer

autour de lui. Sur le sol où il était accroupi, il se glissait en se soulevant sur les poings, (à la manière des culs de jatte), essayant de se mettre à portée de l'une d'elles qu'il pût happer et croquer. Mais la duègne lui dit : « Ce sont toutes sept des femmes à ton fils ! » — « Hé bien ! donne m'en une que j'épouserai ! » répondit-il. — « Hé ! tu es vieux ! lui dit-elle. Ce n'est plus ton affaire ! »

Elle les conduisit dans une autre galerie. Elle souleva une dalle et leur dit : « Venez voir cette nouvelle accouchée. Il n'y a que dix ans qu'elle a mis au monde quatre enfants. On a eu soin de la charger de fers de peur qu'elle ait l'envie de vous faire un mauvais parti. » L'accouchée levait vers elles ses yeux, et ses yeux étaient tout ce que l'on apercevait (dans ce trou d'ombre). Ils brillaient comme des lampes. L'on entendait aussi les petits qui criaient : ouakh ! ouakh ! ouakh ! L'accouchée, ayant reniflé l'air, poussa un grognement et elle grinça des dents, si fort qu'on entendit ses dents craquer comme le tonnerre au ciel. La duègne rabattit alors sur elle la dalle qui fermait l'orifice (de la basse fosse).

Soudain, elles perçurent un bruit souterrain semblable à un tremblement de terre et elles entendirent ces paroles : « Hé ! la duègne, tu tardes bien ! » Elles prirent leur course et sortirent du souterrain. La duègne qui les avait

promenées rentra dans sa retraite. Quand elles débouchèrent du soupirail, l'homme et la femme étaient encore assis, et les Ghouls les gardaient. Les Ghouls du souterrain y rentrèrent. Et les sept jeunes femmes avec leur gardienne et les sept Ghouls et le couple se mirent en marche.

En route, ils rencontrèrent un gourbi (une chaumière), où habitait une vieille Ghoule fort âgée. Ils étaient encore loin d'elle qu'ils l'entendaient grommeler « (Je sens) l'odeur de l'habitant des qçours et des bourgs. Quelque arabe erre aux alentours! » Elle grognait, bougonnait, trépignait. Quand ils approchèrent de la chaumière, l'un des Ghouls recommanda aux jeunes filles et au couple humain de se jeter, dès qu'ils l'aborderaient, sur la mamelle de la Ghoule et de la têter. Ils tombèrent en effet tous sur elle et lui têtèrent les mamelles. « Ah ! leur dit-elle, vous m'avez prise en traîtres ! Si vous n'aviez têté la mamelle de Aïssa et de Moussa, je faisais de votre chair une bouchée, de votre sang une gorgée et je faisais craquer vos os sous ma dent comme le tonnerre au firmament. » Puis elle s'adressa aux Ghouls : « Vous allez, leur dit-elle, me laisser, pour l'offrande que vous me devez, pour mon « oua'da », quelques-unes des bêtes que vous conduisez au roi. Celui-ci vous en destine plus que vous ne lui en amenez ! » Enfin, on lui offrit sa part de bœufs et de moutons

Cette vieille était la maraboute des Ghouls.

Après cela, ils reprirent leur marche à travers les solitudes. Arrivés sur les bords d'un étang, les Adamites burent les premiers. Quand ils eurent fini, les Ghouls ainsi que la jeune Ghoule se jetèrent sur la flaque d'eau et la humèrent (à plat ventre). Ils l'eurent mise à sec en un instant. S'étant alors remis en marche, ils ne tardèrent pas à signaler au loin un groupe nombreux venu pour guetter leur arrivée. La jeune Ghoule qui les accompagnait était fiancée à un Ghoul. Quelque temps après la caravane rejoignait les Ghouls qui l'attendaient. Grands et petits, ils étaient venus au-devant de l'épousée. Ils la reçurent aux sons de leurs tambourins. dont ils jouaient d'une façon à eux. Ils l'accompagnèrent en dansant jusqu'à un qçar. Les sept jeunes femmes étaient avec elle. Ils passèrent toute la nuit à chanter de leurs airs et à se livrer à leurs danses. Quand ils furent las de leurs manifestations d'allégresse, ils firent venir leur égorgeur qui leur égorgea bœufs et moutons ; puis leur écorcheur qui les dépouilla. Ils apportèrent les chaudrons et l'on se mit en cuisine. A un moment, ils se demandèrent : « Où est le plat du fiancé et de la fiancée ? » (1). On

(1) Dans l'ancien temps, le marié mangeait seul, avant d'entrer dans la chambre nuptiale. Exceptionnellement

prit un grand plat en bois (une djefna de cous-couss), et on le porta dans la chambre nuptiale. Presque immédiatement après, il revenait complètement vide. Les Ghouls passèrent cette nuit en réjouissances. Les jeunes femmes eurent mainte occasion de s'étonner. Elles en oublièrent la tristesse de leur état, tant elles furent intéressées par la manière de vivre des Ghouls.

Le lendemain, les sept Ghouls, les sept jeunes femmes et l'homme et sa femme, reprirent leur route à travers les déserts et ils arrivèrent à la ville où demeurait le roi des Ghouls. Une foule innombrable vint au-devant d'eux. Au premier rang marchait le roi. Il avait sur la tête sept cornes. Ses oreilles étaient toutes percées de trous et chargées de clochettes. Des Ghouls qui le suivaient battaient du tambour et chantaient des airs à eux. Baissant la tête, il enfonça ses sept cornes dans les vêtements des sept jeunes femmes, et il les souleva. Et il reprit sa marche

des amis, (un ou deux), du marié pouvait goûter à son repas de noce proprement dit « 'chat el ḥlàl ». Ce qui entraînait pour les privilégiés des faveurs divines spéciales « baraka ». Le plat de couscouss du marié et celui de la mariée ne sont pas arrosés de merga ou sauce, pour que les nouveaux mariés, assurent les commères, ne se voient pas dans la nécessité de quitter la chambre cette nuit-là, ce qui serait de bien mauvais augure. Aujourd'hui encore la mariée mange à part, seule dans sa chambre.

en les portant ainsi comme un autre porterait une toison de laine sur la tête (1). Les malheureuses tremblaient de peur. Les autres Ghouls grinçaient des dents en les guignant en dessous, ayant soin de se cacher du roi. Le couple humain marchait devant ce cortège.

Enfin, on arriva au palais (qçar). Le roi, se baissant, posa les jeunes femmes à terre. La salle où elles entrèrent était toute or et argent. Les lits étaient des tapis de haute laine. Elles prirent place pour la cérémonie de la teçdîra (où les jeunes mariées, assises, sont données en spectacle au défilé des amies et des curieuses). Le roi trônait au milieu d'elles. Pendant qu'elles recevaient ainsi, dix petits Ghouls entrèrent. Ils vinrent directement au roi et se blottirent sur son sein. « Allez, leur dit le roi, présenter vos salutations aux femmes de votre oncle maternel. » Ils vinrent saluer les jeunes femmes. Elles remarquèrent l'odeur infecte de leur haleine. Tout petits qu'ils étaient, ils grinçaient des dents en regardant les jeunes femmes. Sept Ghoules entrèrent alors, portant chacune des clochettes et un de ces poinçons avec lesquels on perce les oreilles. Chacune, prenant une femme, lui perça les deux oreilles, sans prendre

(1) Porter quelque chose aussi légèrement qu'une toison est une expression toute faite.

garde au sang qui coulait sur ses effets. Ce fut si vite fait qu'elles ne purent dire ah ! On servit ensuite les plats chargés de couscouss et de viandes. Tout le monde se rassasia, sauf les jeunes femmes. Ce qui resta dans le plat fut mangé par le roi, qui le lapa d'un coup de langue. Epouvantées, les femmes pensèrent : « Que va-t-il nous arriver cette nuit ? » Le roi dit ensuite : « Me voilà repu ! » Deux Ghouls se levèrent aussitôt, sortirent du palais et rapportèrent l'homme qui avait fait le voyage avec elles. Il avait été étranglé. On le déposa devant lui. Il ajouta : « Je suis en appétit ! » On lui servit un mouton égorgé et écorché que l'on plaça sur le cadavre de l'homme. Alors, il se mit à manger un morceau de l'homme et un morceau du mouton (d'un même coup de dent, comme nous mangeons du beurre sur du pain). Puis, il dit : « Je ne suis pas altéré ! » On lui apporta un chaudron plein d'eau. Il le but d'une haleine. Et il recommença à manger de ce qui était devant lui.

Il en était aux dernières bouchées, quand on s'aperçut que la reine, la femme ravie dans le jardin, n'était plus là. Nul n'eût pu dire si elle s'était envolée dans les airs ou si la terre l'avait engloutie. Le roi sentit la rage lui bouleverser le cœur et les Ghouls de même. Quant aux autres femmes, elles en éprouvèrent un regain de

chagrin. Elles devinaient que leur compagne avait été sauvée. Les larmes leur en coulaient des yeux. Tout à coup, les six jeunes femmes qui restaient disparurent aussi, sans que personne se fût aperçu qu'elles se fussent envolées dans les airs ou que la terre les eût englouties. Le roi se leva, en proie à toutes les fureurs d'un Ghoul, l'esprit bouleversé. Tout à coup, (il apprit que) la femme de celui qu'il venait de manger, s'était également évanouie, sans qu'on sût si elle s'était envolée dans les airs ou si la terre l'avait engloutie. Cette nuit-là un grand trouble régna parmi les Ghouls. Ils s'exaspérèrent les uns contre les autres. Leur roi en vint à en frapper quelques-uns mortellement. Eux-mêmes finirent par se jeter les uns sur les autres et à se battre.

Revenons au roi dont la femme avait été ravie dans la partie de plaisir du jardin. Ne voyant plus reparaître sa femme, il envoya une troupe de soldats au jardin. Ils n'y trouvèrent que les négresses qui pleuraient à l'envi l'une de l'autre sur la reine leur maîtresse. « Où est la reine, votre maîtresse ? » leur demanda le chef. — « Seigneur, lui dirent-elles, nous l'avons laissée assise en ce lieu et nous sommes allées à la cuisine préparer le repas. Quand il a été prêt, nous sommes venues l'apporter : la place était vide. Nous nous sommes dispersées pour cher-

cher la reine dans tous les coins du jardin. Nous ne l'avons point trouvée. Et nous ne pouvons dire si c'est un « 'afrît » qui l'a enlevée ou un « djân ». L'officier soupçonna ces femmes d'être les complices d'un rapt. Quelque riche marchand pouvait leur avoir donné de l'argent et, avec leur aide, l'avoir enlevée. Il fit enchaîner les négresses et ordonna de les jeter en prison. On les conduisit d'abord au diwan du roi. « Où est votre maîtresse ? leur demanda le roi. Elle est sortie sous votre sauvegarde. » — « Maître, lui dirent-elles, nous l'avons laissée assise au milieu du jardin, sous la protection d'Allah et sous sa garde. Nous sommes entrées dans la cuisine pour préparer quelque chose. Quand nous avons voulu lui servir son déjeuner, nous ne l'avons plus trouvée. En vain nous nous sommes éparpillées pour la chercher, nous ne l'avons plus trouvée. Maintenant, notre maître et roi, nous voici devant toi : fais-nous ce qu'il te plaira. Nous sommes plus inquiètes que toi-même sur le sort de notre maîtresse. »

Le vizir de la droite, prenant la parole, ouvrit un avis. « Seigneur, dit-il, amenons avec nous les négresses et transportons-nous au lieu où la reine se reposait. Tu connais l'empreinte de son pied ? » — « Parfaitement, dit le roi, je reconnaîtrai ses traces. » Le roi, les vizirs, les négresses et l'officier, tous, se

rendirent au jardin. A l'endroit où la reine s'était assise, on trouva un grand nombre d'empreintes. Et ces empreintes dénotaient des pieds de forte taille qui s'étaient enfoncés lourdement dans le sol. Ce n'étaient pas là des traces d'êtres humains. De qui étaient-elles? Ils ne pouvaient le dire. Le vizir s'adressa au roi. « C'est à tort, lui dit-il, que ces femmes ont été chargées de chaînes. Délivre-les de leurs liens, mais garde-les en prison jusqu'à ce que le mystère soit tiré au clair. » On ôta les chaînes aux négresses et on les conduisit en prison. Le roi, profondément affecté, passa la journée, la joue sur la main, à songer à sa femme. Le lendemain, il se rendit à la salle du conseil. Il y trouva ses ministres réunis et délibérant. Ils se levèrent et vinrent lui offrir leurs salutations. Mais le roi laissa percer sa tristesse et son dépit. « Seigneur, lui dit le vizir de la droite, ne te tourmente point au sujet de ton épouse. Il nous faut examiner nos moyens d'action, et elle te sera rendue certainement, sauf le cas où elle serait morte. » Le vizir donna l'ordre d'aller chercher le Mdebbeur (ou conseiller), qui vint aussitôt.

Quand on lui eut raconté la mystérieuse affaire telle qu'elle s'était passée : « Chez nous, dit le Mdebbeur, nous ne possédons personne qui sache l'astrologie ou la géomancie (kheṭṭ

ermel). Mais adressez-vous aux monarques qui de temps à autre rendent visite à notre seigneur, le roi. Ils vous enverront volontiers des astrologues et des géomanciens. Ces devins vous renseigneront sur le lieu où se trouve la princesse et sur la personne de son ravisseur. » Aussitôt, le vizir écrivit des lettres à l'adresse d'un certain nombre de ces rois ; il les remit au roi qui les timbra de son cachet et des exprès les emportèrent. Dès qu'un de ces rois recevait la lettre,il se mettait en marche en personne et, faisant venir un devin, il l'amenait avec lui. En quelques jours, un bon nombre d'astrologues et de géomanciens furent à la disposition du roi. Quand on les introduisit, ils le trouvèrent malade de chagrin. Ils le saluèrent ainsi que ses ministres. Les rois s'attachèrent à lui faire reprendre confiance. Ils éprouvaient une grande pitié pour sa douleur, en raison de l'amitié que tous les potentats du siècle professaient pour lui. « Ne te forge pas des idées fausses, lui disaient-ils, que le bonheur te vienne d'Orient, que le bonheur te vienne d'Occident : la reine du palais te reviendra incessamment ! » Pendant ce temps, le vizir de la droite installait les astrologues dans une salle à part, et les géomanciens dans une autre, et il les enfermait séparément. Ensuite il les appela un à un. Le premier qu'il interrogea fut un astrologue.

Celui-ci se livra à des calculs, puis il consulta ses livres. « O roi, dit-il, ta femme a été enlevée par sept Ghouls dans le jardin. Ces Ghouls l'ont amenée avec eux. Elle a été témoin de scènes que jamais elle n'avait vues. Elle en a vu de curieuses ; elle en a vu de terribles. Elle s'est rencontrée avec six jeunes femmes auprès de souterrains. Elle est en leur compagnie. A nouveau elle a rencontré sept autres jeunes femmes dans un autre souterrain. L'une de ces jeunes femmes lui a fait don d'un caftan. En ce moment, elle est en marche avec ses six compagnes. Elle est escortée des sept Ghouls. Quant à la question de son retour... elle reviendra, elle, et aussi les six autres jeunes femmes. Dès qu'elle sera arrivée auprès du roi des Ghouls, le Roi aux sept cornes, elle reviendra toute seule, puis reviendront les six jeunes femmes, ses compagnes... puis encore une femme qui s'est jointe à elles... Et les sept qui lui ont fait cadeau d'un caftan entreront aussi sous ton toit, et, grâce à toi, reprendront place dans la maison de leurs parents. » Le second astrologue (appelé à son tour), lui tint le même langage sans en changer un mot. Ainsi des autres. Les géomanciens firent les mêmes déclarations, mais ils ajoutèrent : « Par la suite, Seigneur, tu auras à supporter de grands ennuis avec les Ghouls et leur roi ».

Les opérations des devins terminées, le roi éprouva une grande joie. Ses vizirs le félicitèrent. Les rois firent cette nuit-là un grand festin et prolongèrent la veillée par des entretiens. Ils résolurent, avec les devins qu'ils avaient amenés, de ne pas regagner leurs royaumes avant d'avoir vu revenir les six jeunes femmes et la femme du roi et la vieille dont le mari devait être dévoré par le roi des Ghouls et même les sept jeunes femmes qui avaient offert un caftan à la reine. Chaque matin ils ordonnaient à leurs astrologues de voir où en était la femme du roi et ses compagnes, et chaque jour ceux-ci les tenaient au courant, leur disant où elles cheminaient, sur la surface de la terre ou dans les souterrains, ce qu'elles mangeaient, même comme quoi, se trouvant incapables de continuer leur route, elles étaient portées sur les épaules des Ghouls. Puis ce fut la noce de la jeune Ghoule où les Ghouls tournaient autour des sept femmes en grinçant des dents. Tous les incidents du voyage étaient signalés : en dernier lieu, le roi des Ghouls portant ses femmes sur ses cornes et le vieux dévoré par lui en même temps que le mouton qu'on avait étendu dessus... Ainsi, chaque jour les rois donnaient l'ordre à leurs devins de les renseigner sur les événements de la journée.

Cependant, le roi était en proie à l'impatience.

Une nuit enfin, il fit ses ablutions et sa prière et prolongea sa veille en faisant appel à l'intervention d'Allah Très-Haut. Après quoi, il entra dans son lit et s'endormit sur le flanc droit. Comme il était assoupi, ne veillant plus et ne dormant pas encore, il vit sept colombes, toutes de couleur blanche, qui, s'approchant de sa tête, poussèrent des ululations de joie, mais sur un mode que jamais nul n'avait ouï dans la contrée; puis, elles s'envolèrent. Il se réveilla, étonné et l'esprit frappé. Il retomba ensuite dans cette somnolence où sans dormir encore on ne veille pourtant plus, lorsqu'il vit se dresser devant lui un vieillard à la barbe blanche et tout vêtu de blanc. Il était accompagné de six enfants d'une beauté incomparable. Ce vieillard s'adressant au roi : « Demain, dit-il, dans la nuit, ta femme sera chez toi et, avec elle, s'y trouveront aussi six autres jeunes femmes ainsi qu'une vieille; enfin tu en verras venir sept autres. Et, dans le cas où le Roi au sept cornes te menacerait, appelle-moi à ton secours. N'aie aucune crainte : je serai avec toi, moi-même, en personne. » — « Qui es-tu donc ? » lui demanda le roi. Mais subitement, le roi (ne les vit plus), soit qu'ils se fussent envolés dans le ciel soit que la terre les eût engloutis.

Le roi se leva de son lit, plein de trouble. Il alla frapper à la porte des servantes, il appela

les gardes de nuit. Tout le monde accourut. « Allez à l'instant, leur dit-il, prier les rois, mes hôtes, ainsi que les devins de venir me trouver. Amenez-les moi tous ! » Les domestiques allèrent frapper à leurs portes, les réveillèrent et les conduisirent auprès du roi. Il leur raconta sa vision des sept colombes et celle du vieillard et des six jolis enfants. Les astrologues aussitôt se mirent en mesure de consulter leurs livres, puis, leurs calculs finis, ils lui dirent : « Seigneur, nous pouvons t'éclairer sur ce vieillard : c'est le roi des Génies, possesseur de la bague magique et les adolescents qui étaient avec lui sont des génies attachés au service de la bague. Quant aux colombes, ce sont des génies femelles, des djâniât, qui desservent aussi cette bague. Leurs ululations de joie t'annoncent la bonne nouvelle du retour de ta femme et de ses six compagnes. Ce vieillard viendra de nouveau te trouver : garde-toi seulement de le questionner et de lui dire : « Qui es-tu ? »

Ces explications remplirent le roi d'espérance. Le jour se leva et tous firent leurs ablutions et leur prière. Puis le roi donna des ordres pour qu'on élargît les négresses qu'il avait emprisonnées. On les conduisit ensuite au bain. On leur donna des vêtements neufs. On leur distribua quelque argent. Le roi leur demanda pardon et il les affranchit.

Ce jour-là, comme le roi finissait sa prière du soleil couchant, soudain se dressa devant lui le vieillard qui lui était déjà apparu. On ne lui apercevait point de tête : il n'était visible que des épaules aux pieds. « Prends, dit-il au roi. Ceci est la bague de la kikma (sorcellerie). Frotte-la, les génies qui la servent accouront près de toi. Dis-leur : Je veux ma femme et celles qui sont avec elle. » Le roi s'étonnait fort de voir un homme sans tête lui parler. Soudain il ne sut plus où il était. Le roi frotta la bague et déjà les génies étaient là : « Que veux-tu, ô roi ? Demande ce que tu veux et le bonheur te viendra d'Orient, le bonheur te viendra d'Occident et ta bien-aimée sera dans tes bras à l'instant. » — « Je veux ma femme, dit le roi. Amenez-la moi, en quelque endroit du monde qu'elle soit. » Les génies s'en allèrent. La reine, en ce moment, figurait dans la cérémonie de la teçdira, comme nous l'avons dit. Elle faisait face au roi des Ghouls, le Ghoul aux sept cornes. Un génie l'enleva et, en un clin d'œil, la déposa devant le roi, son époux. Elle était toute étourdie. Elle dit cependant à celui qui la portait : « Fais en autant des autres ! » Le roi frotta sa bague, et, les génies étant venus, « Je veux, leur dit-il, que vous m'apportiez les jeunes femmes qui étaient avec elle. » A l'instant, ils partirent et les rapportèrent. Elles

tombèrent évanouies de surprise et de bonheur.

Alors, le roi expédia aux rois, ses hôtes, ainsi qu'aux devins et à ses vizirs, des serviteurs qui leur annoncèrent le retour de son épouse que les génies venaient de lui rapporter, ainsi que la venue des jeunes femmes, ses compagnes de captivité. Tous accoururent pour le féliciter de l'heureux événement. Il frotta sa bague ; les génies vinrent. Il leur demanda qu'une table chargée de mets fut servie. Instantanément elle se trouva toute servie devant les rois, les magiciens et les vizirs. Ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils en eussent assez.

En ce moment, la reine, qui s'était évanouie, reprit ses sens, ainsi que ses compagnes. Elle se leva et salua son mari. Les autres se levèrent aussi et saluèrent le roi. Elles pleuraient de joie, songeant qu'elles avaient touché la mort et qu'elles étaient sauvées. La reine fit le récit de leur voyage, disant ce qu'elle avait vu, étape par étape. Et le roi constata que son rapport concordait de tout point avec celui que lui avaient fait les astrologues et les géomanciens. Après elle, les jeunes femmes racontèrent comment elles avaient été enlevées par les Ghouls qui avaient aussi enlevé la reine au jardin. Elles étaient toutes des filles de rois ou de riches marchands. Le roi prit soin de rasséré-

ner leur esprit et de dissiper leurs inquiétudes. « Vous êtes chez moi, leur dit-il, vous n'y manquerez de rien et vous y jouirez de tous les biens, jusqu'à ce que vos parents viennent vous y chercher. » Bref, cette nuit-là, le roi la passa en compagnie de ces jeunes femmes, frottant de temps en temps sa bague pour demander des mets, des fruits, etc., jusqu'à ce que le jour se levât.

Le lendemain, la femme du roi se souvint des sept captives dont une lui avait offert un caftan. « Je voudrais, dit-elle au roi, te voir frotter ta bague à l'intention des sept jeunes femmes qui m'ont donné mon caftan et qui sont enfermées dans le souterrain, au pouvoir du frère du Roi aux sept cornes. » Aussitôt, il frotta la bague ; les génies vinrent. « Je veux, leur dit-il, que vous m'apportiez les sept jeunes femmes qui se trouvent dans le souterrain du frère du Roi aux sept cornes. » Ils partirent et les rapportèrent à l'instant toutes sept, jusque dans le palais où se trouvaient déjà la femme du roi et les six autres. Elles y tombèrent évanouies. Quelque temps après, ayant repris leurs sens, elles saluèrent les femmes, dans les bras desquelles elles fondirent en larmes comme si elles eussent été leurs sœurs. Elles présentèrent ensuite leurs salutations au roi. Il leur fit servir une table chargée de mets dont elles man-

gèrent à satiété. Il commanda de préparer le bain et le bain se trouva prêt. Toutes y entrèrent et se lavèrent. En sortant de l'étuve, elles trouvèrent, à la place de leurs vêtements, des toilettes de reines. Et toutes ces jeunes femmes, et même la vieille dont le mari avait été dévoré par le roi des Ghouls, vinrent chaque matin baiser les mains de la reine. Le roi ordonna de parer la ville comme aux jours de fête. Il offrit un festin magnifique aux rois qu'il hébergeait, ainsi qu'aux astrologues et aux géomanciens, pendant que, de leur côté, les femmes écoutaient des concerts où se mariaient des voix et des instruments. Le lendemain les rois dirent : « Nous nous en allons. » Le roi les pria de lui laisser un astrologue et un géomancien. Ils lui laissèrent ce qu'il demandait, puis ils partirent en lui souhaitant de rester avec le salut.

Peu de jours après, le roi dit à l'astrologue : « Consulte pour nous la science des astres. » Quand il eut fini ses calculs : « O Roi, dit-il, le roi des Ghouls vient ici. Il est en marche. Il est accompagné de Ghouls nombreux comme les fourmis. Il sera bientôt ici. Il te tuera un grand nombre de tes sujets. Mais la mort du roi des Ghouls est entre tes mains. » Le roi ordonna aussitôt à ses troupes d'entourer la ville. Les troupes se ceignirent et prirent leurs armes et franchirent la porte de la ville. Cette nuit même,

on entendit un bruit sourd et des tintements. Au bout d'un moment, l'on sentit la terre trembler. Les soldats éprouvaient dans leur chair des frémissements de peur. Mais le roi, frottant sa bague, appela ses génies et leur dit : « J'attends de vous que vous fassiez aujourd'hui tout ce que vous pouvez faire, autant et plus que vous le devez. Il faut vous emparer de ce chien de Roi des Ghouls, l'enchaîner de façon à ce qu'il ne puisse se dégager de ses chaînes et le mettre à l'écart loin d'ici. Ne me l'amenez pas. Laissez faire les autres Ghouls. » Les Génies allèrent aussitôt chercher le roi des Ghouls qu'ils enchaînèrent avec le plus grand soin. Il se mit à mugir comme fait le chameau, mais si fort qu'on l'entendait à la distance de plusieurs jours de marche. Quelques-uns de ses Ghouls restèrent près de lui, mais ahuris, ne sachant qui l'avait garrotté. Les autres, continuant leur marche, s'avancèrent vers la ville et la bataille s'engagea. Il sembla que l'humanité allait périr, tant il tombait d'hommes. Et, chaque fois qu'il mourait un homme, les Ghouls le portaient à leur roi qui le mangeait, tout chargé de chaînes qu'il fût.

Cependant l'on répétait partout, et le bruit s'en répandait parmi tous les rois, que le Roi aux sept cornes avait ravi la reine ainsi que six autres femmes ; qu'elles avaient été reprises

au Ghoul avec sept autres captives et que c'était à cause d'elles que la guerre s'était allumée ; enfin, que, parmi ces femmes enlevées par le Ghoul, il y en avait qui étaient de race royale, d'autres qui étaient les filles de riches marchands. A cette nouvelle, les rois ordonnèrent à leurs troupes de s'armer. Elles se ceignirent, prirent leurs armes et vinrent au secours du roi. Les uns avaient eu une fille ravie par les Ghouls. Les autres marchaient pour venger les marchands. Ils se battirent avec les Ghouls plusieurs jours, aussi longtemps que ceux-ci ne furent pas tous exterminés, et jusqu'à qu'il ne restât plus que leur roi, enchaîné et mugissant toujours comme un chameau.

Quand enfin, il n'en resta plus un seul, sauf le Ghoul aux sept cornes, les rois vinrent rendre visite à leur allié. Ils échangèrent avec lui le salut en usage chez les rois et le félicitèrent d'avoir vu sa femme sauvée d'un tel péril. Il leur fit servir un festin royal, chef-d'œuvre de la composition des génies. Ils passèrent la nuit à causer. La conversation roulait sur ce qui était arrivé à la reine et aux autres jeunes femmes, quand un roi prit la parole et dit : « Ma nièce, fille de ma sœur, fut, il y a bien longtemps, enlevée par un Ghoul à telle fontaine. Elle serait reconnaissable à tel et tel signe. » — « Seigneur-roi, dit un autre, il y a bien longtemps de

cela, un Ghoul enleva ma fille au cimetière. » — « Il y a, dit un autre, aujourd'hui tant d'années, que ma nièce, la fille de mon frère, fut ravie par un Ghoul en pleine rue. » — « A la bonne heure! » dit le roi. Il se leva, manda sa femme et lui dit: « Où est le caftan que te donna la jeune femme du souterrain ? » Quand elle le lui eut remis, le roi, s'adressant à ses hôtes: « A qui appartient ceci ? » dit-il. Le roi, dont la fille avait été ravie au cimetière, se leva, embrassa son hôte et se mit à pleurer en serrant le caftan, si ému qu'il en perdit connaissance. On fit évacuer une chambre du palais, on y laissa la jeune fille à laquelle on conduisit son père. Elle le reconnut aussitôt, et, tombant dans ses bras, elle fondit en larmes. Ainsi, ceux qui, réclamant une de leurs parentes, purent fournir des preuves certaines de leur sincérité, furent isolés dans une salle à part et mis en présence de celle qu'ils revendiquaient. Cette nuit-là, la cour et ses invités firent un festin digne de rois et de l'ingéniosité des génies. Les rois insistèrent auprès de leur hôte pour qu'il leur confiât les filles de marchands. Mais il se refusa à les leur livrer. « Que ceux qui ont perdu une enfant, déclara le roi, viennent me la demander en personne et ils pourront l'amener. » Les assistants ne purent que louer la prudence du roi, (et particulièrement) les jeunes

femmes qui passèrent cette nuit dans la joie de leurs espérances renaissantes, aux sons des instruments et au milieu des chants, jusqu'à ce que le jour se levât.

Le lendemain, les rois déclarèrent qu'ils ne partiraient pas avant le supplice de cet ennemi d'Allah, le roi des Ghouls. Ils voulaient voir comment le roi le traiterait et ce qu'il ferait pour rafraîchir leurs cœurs (et leur faire savourer leur vengeance). « A la bonne heure ! leur dit le roi. Voilà une idée bénie de Dieu. » Il alla frotter sa bague et les génies vinrent le trouver. « Je veux, leur dit-il, que vous apportiez le Roi aux sept cornes devant la porte du palais. » Sur-le-champ, le Ghoul se trouva devant le palais. Les jeunes femmes, (qui avaient été ses captives,) se mirent aux croisées et elles se plaisaient à le regarder et à lui cracher dessus. Quand il les aperçut, tout chargé de fers qu'il fût, il bondit. Il semblait vouloir s'envoler dans les airs, mais il retombait sur le sol. Ordre fut donné aux troupes de creuser une fosse en dehors de la ville et de l'emplir de bois. Elles eurent bientôt creusé une fosse profonde qu'elles remplirent de bois. Les habitants accoururent par tous les chemins pour voir jeter le Roi aux sept cornes dans la fosse et assister au spectacle de sa mort au milieu des flammes. A son tour, le roi du pays sortit de la ville accom-

pagné de tous les monarques, ses hôtes. Il frotta sa bague et les génies vinrent : « Je veux que vous enleviez ce misérable, dit-il, et que vous le brûliez. » Aussitôt, le Ghoul fut dans la fosse au milieu des flammes. Les rois en éprouvèrent une satisfaction profonde. Ils félicitèrent leur hôte de la victoire que Dieu lui avait donnée.

Cette nuit se passa dans la joie et l'allégresse. Le roi régala ses hôtes et toutes ses troupes d'un festin apprêté par les génies. Le lendemain ceux qui avaient retrouvé leur fille, la retirèrent du harem royal; et les jeunes femmes, montant à cheval, suivirent leurs parents. Le surlendemain enfin, le roi frotta sa bague. Les génies vinrent. « Je veux, leur dit-il, que vous preniez toutes ces jeunes femmes qui sont accidentellement chez moi et que vous les remettiez chacune entre les bras de ses parents. » Les génies emportèrent sur-le champ ces jeunes femmes. Et chacune d'elles fut déposée instantanément chez ses parents qui en éprouvèrent une grande joie. Et les rois n'avaient pas encore regagné leurs pays qu'ils apprenaient que les jeunes captives du Ghoul étaient déjà rendues au domicile de leurs parents.

(*Conté par Khedidja, femme du riffain Bou-Médien. Conte riffain*).



LA FEMME QUI SE SAUVA DE CHEZ UN GHOUL.

On raconte d'une femme que, ayant une envie de salade, elle entra dans un jardin pour en voler. Or ce jardin avait pour maître un Ghoul que personne d'ailleurs ne connaissait pour tel. Elle prit l'habitude de venir y dérober de la salade. Le Ghoul s'étant aperçu qu'il lui en manquait fut bien étonné. « Il faut, se dit-il, que je me cache et que je guette mon voleur. » Un jour il prit la femme sur le fait. « Qu'est-ce qui t'a poussée, lui dit-il, à entrer dans mon jardin et à me voler ? » — « Seigneur, lui répondit-elle, je suis une pauvresse, sans mari, sans parents, et j'ai des envies. » — « Hé bien ! lui dit le Ghoul, je vais te demander quelque chose que tu vas me promettre sur la foi du serment et je te laisserai aller. » — « Que demandes-tu ? » lui dit-elle. — « Si tu mets au monde une fille, tu me la donneras, lui dit le Ghoul. S'il te

naît un garçon, il sera à toi. » Elle le lui jura.

Le temps passa. Elle avait mis au monde une fille et celle-ci avait grandi. Un jour que la jeune fille pénétrait dans le jardin du voisin, elle aperçut le maître du lieu qui faisait cuire de la viande d'âne, tandis que la tête de l'animal lui servait de siège. Elle fut saisie d'effroi et elle s'enfuit si précitamment qu'elle perdit une de ses sandales. Elle s'arrêta pour se baisser et la ramasser, mais elle ne le put, (paralysée par la peur). De retour auprès de sa mère, elle ne lui parla de rien. Le lendemain, quand elle passa par là, le Ghoul lui dit : « Qu'as-tu aperçu? Qu'as-tu perdu, pour avoir voulu te baisser et ne l'avoir pu ? » — « Je n'ai rien vu! lui répondit la jeune fille. A partir de ce jour, il ne cessa de lui poser cette question.

A peine eut-elle atteint l'âge de se marier que le Ghoul lui dit : « Va dire à ta mère de m'envoyer le dépôt qu'elle a juré de me rendre. » Elle rapporta ces mots à sa mère, qui la conduisit aux bains, la lava, lui mit des habits neufs et lui dit : « Va trouver le maître du jardin voisin, et dis lui : Ma mère t'envoye ton dépôt. » (Quand elle eut fait cette commission,) le Ghoul lui dit : « Assieds-toi ». Elle s'assit. Puis, il lui dit : « Ferme les yeux. » Elle les ferma. Puis il lui dit : « Ouvre-les. » Elle les rouvrit... Elle se trouvait dans le dernier tiers du monde.

Elle vit une vieille femme et son fils assis de compagnie et qui gardaient quelques chèvres. La vieille demanda à la jeune fille : « Comment as-tu fait pour arriver ici? » — « Je ne sais ce qui s'est passé, lui répondit-elle, mais je me suis trouvée tout à coup avec toi. » — « Ma fille, lui dit la vieille, c'est Dieu qui t'a envoyée auprès de moi pour me tenir compagnie. Voilà quatre-vingt-dix ans que je vis dans l'affliction à laquelle m'a condamnée ce Ghoul. »

Le Ghoul finit par s'absenter; et la jeune fille resta avec le jeune garçon qui était comme son frère et avec la vieille qui leur servait de mère à tous deux. Un jour que les deux jeunes gens poussaient devant eux leurs chèvres pour les mener au pâturage, ils trouvèrent un arbre sur lequel montait un serpent. Il cherchait à manger les œufs d'un aigle. Ils tuèrent le serpent. Pendant qu'ils s'y occupaient, l'aigle survint. « Qui a tué le serpent qui allait manger ma couvée ? » leur demanda l'aigle. — « C'est nous. » — « Quelle récompense demandez-vous? » — « Faites-nous revenir auprès de nos parents. » — « C'est bien ! dit l'aigle, attendez seulement ici. » Il s'envola et revint avec un autre aigle. (Mais ils voulurent que leur mère aussi se sauvât. Et ils conduisirent les aigles à leur demeure). Ils trouvèrent la vieille femme morte. Alors un des aigles prit le garçon, l'autre la fille. « Attention ! dit l'ai-

gle dont les œufs avaient été] sauvés par eux. Nous allons leur faire franchir les sept mers et aucun d'eux ne doit tomber ! » Et les deux aigles vinrent déposer leur fardeaux, le garçon sur un point et la jeune fille sur un autre.

La jeune fille..... Allah crée ce qu'il veut ! était d'une beauté que l'on n'eût trouvée nulle part. Mais, en descendant du dos de l'aigle, elle était toute étourdie. Ses vêtements n'étaient que quelques chiffons. Elle s'arrêta bientôt dans une ville et son corps tremblait de froid. Un marchand d'huile vint à passer. « Qu'as-tu, mon enfant ? lui dit-il. » — « Rien que du bien, » répondit-elle. — « Viens avec moi, reprit-il. Je te conduirai à ma boutique. Tu y mangeras et tu y boiras et tu n'y manqueras de rien. » Elle se leva et le suivit et il lui donna à boire et à manger. Quand vint l'heure de fermer sa boutique et de regagner son logis, il la laissa enfermée dans son magasin et s'en alla. Au milieu de la nuit, le Ghoul vint la trouver : « Qu'as-tu aperçu ? lui dit-il. Qu'as-tu perdu, pour avoir voulu te baisser et ne l'avoir pu ? » — « Je n'ai rien vu ! » lui répondit-elle. Alors il se mit à briser tout ce qu'il y avait là de jarres et de barriques d'huile. Puis il la laissa et partit. Le lendemain, le propriétaire de l'huile en rentrant trouva sa boutique changée en lac. Il prit un bâton et il l'en frappa tant qu'il l'as-

somma presque, sans que pour cela elle voulût lui rien dire. Et il la chassa.

Elle s'en alla au hasard, en pleurant. Elle fut recueillie par un marchand de poteries. Elle lui fit pitié. Il la conduisit à son magasin et lui donna à manger. Le soir venu, quand ce fut l'heure de rentrer à la maison, le commerçant l'enferma dans la boutique et s'en alla. Au milieu de la nuit, le Ghoul vint la trouver. « Qu'as-tu aperçu ? lui dit-il. Qu'as-tu perdu pour avoir voulu te baisser et ne l'avoir pu ? » — « Je n'ai rien vu ! » répondit-elle. Il brisa toutes les poteries que contenait le magasin et partit. Le lendemain, quand le marchand revint à sa boutique et qu'il trouva tous ses pots brisés, il lui donna la bastonnade que l'on donne à ceux qui sont condamnés à mourir sous le bâton (1) ; et il la chassa en lui appliquant le proverbe : « Qui élève chez soi les enfants des gens, n'en tire jamais ni murs ni fondements (2), (rien de bon ni de solide). »

Elle s'en alla au hasard, en pleurant. Elle rencontra un marchand de semoule et d'huile. Elle lui fit pitié. « Qu'as-tu, lui dit-il, et d'où es-tu ? » Elle ne lui répondit rien. Il alla lui cher-

(1) Mot à mot la bastonnade de la mort ('açatelmout).

(2) Elli irebbî oulâd ennâs maidji menhoum la ḥît ou la sâs.

cher à manger. Quand il dut rentrer chez lui, il l'enferma dans sa boutique et partit. Au milieu de la nuit, le Ghoul vint la trouver. « Qu'as-tu aperçu? lui dit-il. Qu'as-tu perdu, pour avoir voulu te baisser et ne l'avoir pu ? » — « Je n'ai rien vu ! lui répondit-elle. Il prit les diverses farines que contenait la boutique et les mêla ensemble. Puis il cassa les jarres et inonda ces farines d'huile. Et il partit. Le lendemain, le marchand trouva ses semoules trempées d'huile. « Femme, lui dit-il, qu'as-tu fait ? Es-tu devenue enragée ou si un djann t'a frappée (et t'a ravi la raison ?) » Elle garda le silence. Il lui donna la bastonnade que l'on donne aux gens condamnés à mourir sous le bâton et il la chassa.

Elle s'en alla devant elle. Elle arriva à la porte de la ville et s'y établit. Un jour les gardiens des portes la remarquèrent, et, frappés d'admiration pour sa beauté, ils en parlèrent au fils du roi. « Il y a, lui dirent-ils, à la porte de la ville, une fille d'une telle beauté que jamais roi ni fils de roi n'en épousa une pareille. » Sur-le-champ, ils allèrent la chercher et l'amenèrent au palais du prince. On la conduisit aux bains ; on la nettoya ; on lui apporta des vêtements de reine. On fit la fatiḥa devant le cadi (1). Pen-

(1) Voir la cérémonie de la fatiḥa, Coutumes, Institutions, croyances, p. 54. Desparmet, Blida. Mauguin 1905.

dant sept jours et sept nuits, la ville fut en fête. Enfin, le prince entra dans la chambre nuptiale. Il trouva la jeune fille vierge. Au bout d'un an elle lui donna un garçon, si beau qu'on n'en eût point trouvé un aussi beau dans aucune contrée. Et l'on se livra aux réjouissances pendant sept jours et sept nuits.

Mais une nuit le Ghoul vint la trouver. Il lui barbouilla la bouche de sang pour faire croire qu'elle avait mangé son fils, et, prenant l'enfant, il disparut avec. Le lendemain matin, le fils du roi, lui dit : « Qu'est-ce là ? Où est notre enfant ? » Elle garda le silence. Elle ne voulut point s'ouvrir à lui sur ce Ghoul. De son côté le prince se tut. Il lui dit seulement : « Si tu l'as mangé, il était ton enfant, et, au jour prochain du jugement dernier, tu rendras compte à Dieu de son sang. »

Une année se passa encore, et elle mit au monde un autre garçon. L'on fit des réjouissances à cette occasion pendant sept jours et sept nuits. Mais bientôt survint le Ghoul. « Qu'as-tu aperçu ? Qu'as-tu perdu, pour avoir voulu te baisser et ne l'avoir pu ? » De nouveau, il lui barbouilla les lèvres de sang pour faire croire qu'elle avait mangé son fils. Puis, il prit l'enfant et l'emporta. Au matin, le fils du roi remarqua sa bouche souillée de sang et constata la disparition de son fils. Il s'irrita contre elle.

« Avoue, lui dit-il, ton cas. N'aie pas honte ! Tu dévores tes enfants ! Tu as mangé le premier et tu viens d'en faire autant du second. Il ne te reste plus qu'à me manger moi-même et tu seras débarrassée. » Elle ne voulut rien avouer, parce que, si elle lui avait confié que le Ghoul venait la trouver et lui enlevait ses enfants, celui-ci se serait vengé en la dévorant elle-même. « Allez ! dit le prince à ses gens. Enfermez-la dans la cage aux poules. »

Dans le poulailler, elle pleurait, accroupie, tandis que les poules caquettaient pour appeler autour d'elles leurs poussins. « Hélas ! disait-elle aux poules. Je pleure sur mes enfants et vous appelez (gaiement) les vôtres ! » Un jour, le fils du roi se résolut à faire le pèlerinage. Il dit au domestique chargé du poulailler. « Fais-la sortir de la cage. » Le domestique l'en fit sortir. Elle rentra dans son appartement. Le prince donna l'ordre de chauffer le bain. Ensuite il dit à une autre de ses femmes : « Entre aux bains et fais-lui revêtir un habit neuf. » (Quand elle parut devant lui), il lui dit : « Jeune femme, pardonne-moi en ce jour. Ce qui est arrivé n'a été que ce qu'Allah Très-Haut avait écrit au sujet de ces enfants. Ils ont rempli leur destinée. Même si c'est toi qui les a mangés, c'était le sort que Dieu leur avait assigné. Et si leur disparition est due à quelque autre cause, bénissons

Dieu de ne nous avoir pas traités comme eux. » Elle garda le silence. Elle se sentit cependant sur le point de tout lui confier, mais elle n'en fit rien. « J'ai résolu, continua-t-il, de faire le pèlerinage. » — « A ton retour, lui dit-elle, je te demande de me rapporter un sabre et un plat en bois du genre de ceux qu'on appelle çohfa (1). » — « Je te le promets », lui dit le Prince.

Il partit pour l'Orient et fit le pèlerinage. Au moment de reprendre la mer, il s'aperçut qu'il avait oublié ce qu'il avait promis d'apporter. Il descendit du bateau pour aller en faire l'achat. « Comment, lui dit le marchand, tu n'es guère pressé de regagner ton pays! Tu es revenu pour ces objets ? » — « Je l'ai promis. Je ne serais point revenu sans eux. » Il les acheta, revint au bateau sur lequel il monta et il voyagea jusqu'à ce qu'il arrivât dans son pays.

A son arrivée, les habitants lui firent escorte avec leurs instruments de musique. Pendant un mois entier, ils se livrèrent aux réjouissances et ils festoyèrent aux frais du trésor royal. Enfin il fut libre et put s'occuper de sa femme. « M'as-tu apporté ce que je t'ai recommandé ? » lui demanda-t-elle. — « Oui. » Ils tirèrent ces objets de la caisse du voyageur et elle donna des marques

(1) C'est la djefna ou guessa', grand plat en bois où les femmes roulent le couscouss.

d'une joie très vive. Le soir venu, elle pria son mari de se plier à un caprice : « Je voudrais passer seule cette nuit sans que personne dorme avec moi. » — « C'est entendu », lui répondit-il.

La nuit venue, elle déposa devant elle le plat de bois ainsi que le sabre. Elle ferma ensuite (soigneusement) sa porte. Le fils du roi vint se cacher près de cette porte et y écouter. Il voulait pénétrer le secret de ce plat en bois et de ce sabre et savoir ce qu'elle voulait en faire. La jeune femme alors éleva le plat dans ses deux bras jusqu'à la hauteur de sa bouche. Pour le sabre, elle l'avait appuyé contre le mur. Et elle se mit à parler dans le creux du plat. Et le plat tantôt s'élargissait et tantôt se contractait et le poignard de son côté s'allongeait. Et elle disait dans le creux du plat ce qui lui était arrivé depuis le jour où elle avait aperçu l'ogre faisant cuire de l'âne dans son chaudron, assis sur la tête d'un âne, le jour où elle avait perdu son soulier et où elle s'était en vain baissée pour le reprendre, jusqu'au jour où l'ogre l'avait enlevée et jetée dans le dernier tiers du monde; et aussi les coups qu'elle avait reçus, et comment ses enfants lui avaient été enlevés... Et le fils du roi écoutait tout ce qu'elle disait. Et le plat en bois était devenu si démesurément grand que la chambre devenait trop étroite. Il en était de même du poignard.

Tout à coup, le Ghoul descendit par le plafond (entr'ouvert). Il portait les deux enfants qu'il avait enlevés. Ceux-ci semblaient dans sa main un couple d'oiseaux au nid. Gloire à Dieu qui les créa et les modela si beaux! Il dit à la jeune femme : « Tends-moi la main (1) pour que je m'engage par serment à ne plus te persécuter ni te réduire au désespoir. Tu as été rouée de coups à cause de moi et mise en capilotade. Je t'ai enlevée à ta mère et à ton pays. Malgré cela, jamais tu n'as fait de confidences à personne, alors même que tu endurais de mauvais traite-

(1) Pour contracter un engagement, on procède à Blida de trois façons : 1° par la moçâfaḥa : les mains des contractants se touchent, tous les doigts étendus, puis chacun des deux porte son index à la bouche pour le baiser; 2° par le techbik el ieddin ou enchevêtrement des mains : les deux contractants se prennent les mains, paume contre paume ; celui qui formule l'engagement enserre le pouce de celui qui doit en bénéficier entre son propre pouce et son index et il prononce les formules : par la vertu de cet engagement, etc.; 3° par la mo'âhda mnelkouṭ lelkouṭ : les deux contractants appliquent leurs avant-bras l'un contre l'autre, de manière que l'extrémité de leurs doigts arrivent au pli du coude, et ils prononcent la formule du serment. Cette formule est le plus souvent : Haqq el mitsaq ou bien haqq el 'had ou bien mitsaq ennebi ou bien mitsaq rasoul Allah..., c'est-à-dire par la vertu de cet engagement, ou par l'engagement du prophète. On prononce la formule une fois ou trois fois.

ments pour des actes que j'avais faits et que l'on t'attribuait. Hé bien! aujourd'hui voici tes enfants. Et, de plus, reçois ette bague enchantée. Je te la donne, pour te récompenser de ton silence, mais à une condition, c'est qu'elle ne sortira pas de ta main. »

Là-dessus, le Ghoul s'envola. La jeune femme ouvrit sa porte. Elle trouva son mari, le fils du roi, qui s'y tenait aux écoutes. Il était au comble de la joie. Il pénétra dans la chambre et y vit ses enfants. Ce fut un nouveau sujet de joie qui s'ajouta au premier. Alors, elle avoua à son mari les épreuves par lesquelles elle était passée depuis le commencement jusqu'à la fin. Le prince réveilla tout son monde. Famille et domestiques, tous se livrèrent à de bruyantes démonstrations d'allégresse. Quelque temps après, la femme du prince tourna son anneau en demandant sa mère, et sur-le-champ celle-ci se trouva transportée auprès de sa fille. Les yeux de la pauvre femme s'étaient presque éteints tant elle avait versé de larmes. Aussi fut-elle bien heureuse de retrouver son enfant.

Grâce à la bague de sa femme, le prince disposa des pouvoirs surhumains de la magie (hikma) et il n'y eut rien qu'il désirât qui sur-le-champ ne s'accomplît.

(*Conté par Mustapha ben Sidi Hallou, Blidéen*).

SIXIÈME PARTIE

MARIAGES ENTRE GHOULES ET HOMMES



LA GHOULE DOMPTÉE.

On raconte d'un sultan qu'il avait épousé deux femmes. Un jour vint à passer devant son palais une jeune fille... Que soit béni Celui qui la créa et composa sa beauté ! Il lui expédia ses gardes avec ordre de l'amener et de la faire comparaître devant lui. Ils la lui amenèrent. Il lui proposa de se marier. Elle l'accepta. Il se marièrent.

Un jour, la jeune femme, qui était la troisième parmi les femmes que le roi avait épousées, lui dit : « Je voudrais de toi que tu répudiasses ces deux femmes. » Il se conforma à ses désirs. Il les répudia toutes deux. Quand il les répudia, elles étaient toutes deux enceintes. Il y eut une des deux femmes qu'il répudiait qui déroba le cachet du roi. Il les répudia. Elles sortirent en pleurant à l'envi l'une de l'autre. Elles n'avaient ni père ni mère ni lieu où se retirer. Les voilà qui s'enfoncent dans les solitudes de la terre. Elles aperçoivent au loin une hutte. Elles se

dirigèrent vers elle et y entrèrent. Elle ne mangeaient que des herbes sauvages.

Un jour ces femmes accouchèrent toutes deux et mirent au monde deux garçons. Elles restèrent dans cette hutte jusqu'à ce qu'un jour un berger qui passait, menant paître un troupeau de moutons dont Dieu seul pouvait compter le nombre, entendit des voix de femmes. Il s'approcha et quand il arriva à la hutte, les petits sortirent sur le seuil. Ils commençaient à peine à marcher. Le pâtre vint à eux. Il les souleva dans ses bras. Il resta à jouer avec eux. Les femmes sortirent pour voir le berger qui jouait avec leurs enfants. Elles le reconnurent, lui ne les reconnut pas. Le berger leur dit : « O femmes, qu'est-ce qui vous a conduites dans ce lieu? » — « C'est l'ordre de Dieu qui nous y a conduites! » répondirent-elles. Elles lui racontèrent leur histoire mais sans lui dire que c'était le roi qui les avait épousées et répudiées. Ce berger s'affligea sur elles. Il leur donna tous les vivres qu'il avait. Il leur donna des effets. De plus, il égorgea pour elles une des bêtes du sultan. Et il poursuivit son chemin.

La femme qui avait dérobé le cachet en mit une empreinte à son enfant. Elle en fit autant à l'enfant de l'autre femme. Elles mirent cette empreinte aux deux petits entre les deux épaules. Le lendemain, le berger revint, souleva les

enfants, jouant avec eux comme la veille. Il aperçut le cachet du roi chez lequel il était berger. Il fut grandement surpris. Il appela les femmes répudiées. Il leur dit : « Je vous adjure par Allah le suprême de me mettre au courant de votre situation. » Elles lui dirent la chose telle qu'elle était, c'est-à-dire qu'elles étaient les femmes du sultan qui les avait répudiées. Il savait que son maître avait répudié deux femmes en état de grossesse. Il fut convaincu de la vérité de leur récit. Il laissa là le troupeau et partit en courant vers le sultan.

Il rencontrà un fils du sultan dont la mère était morte. Le berger lui dit : « O mon maître, hier je suis allé faire paître le troupeau. J'ai rencontré des enfants en bas âge... Béni soit Celui qui les a créés ! Et aujourd'hui je suis allé de leur côté. En jouant avec eux, j'aperçois le cachet de votre père entre leurs deux épaules ! J'ai laissé mes bêtes seules et suis venu vous avertir. »

Le fils du roi éprouva une grande pitié pour les femmes de son père et ses frères. Il entra au palais auprès de son père et lui raconta l'histoire du commencement à la fin, comme l'en avait instruit le berger. Il dit à son père : « Et maintenant, moi, je veux que cette nuit même elles couchent ici. » Il lui dit : « Mon fils, fais comme tu voudras. »

Le fils du sultan monta sur son cheval et le

berger l'accompagna pour lui montrer l'endroit où ils étaient. Il arriva à la hutte. Le fils du sultan n'eut pas plutôt vu ses frères (en haillons), comme les enfants des pâtres, et les femmes de son père dans le même état, qu'il se mit à fondre en larmes. Il renvoya le berger à la ville du roi. Il lui dit : « A présent tu vas retourner et tu diras à ma femme qu'elle te remette de ses vêtements les plus fins pour deux femmes et tu ramèneras avec toi deux de mes chevaux. » Le berger alla, prit ce que lui avait commandé son maître et revint. Ils firent monter à cheval ces femmes. Quant aux enfants, leur frère aîné les porta dans ses bras. Le berger ramena son troupeau. Enfin ils entrèrent dans la demeure du sultan.

Par un effet de la toute puissance de Celui qui entend et sait tout, ces enfants, tout petits, dès qu'ils virent leur père, articulèrent des paroles. Ils dirent : « Voici notre père! » Le roi se mit à pleurer sur ce dont il avait été cause, sur cette répudiation ; sur ce que, lui étant roi, ses femmes avaient accouché dans les solitudes du désert. Il finit par leur demander pardon. Et ses enfants tenaient embrassé leur frère aîné. Les deux femmes parlèrent. Elles dirent : « Si tu veux que nous te pardonnions, tu vas enrichir ce berger, si Dieu permet qu'il s'enrichisse ; puis, tu vas céder le pouvoir à ton fils (dès qu'il

sera possible). » Il leur dit : « Ce que vous demandez m'est agréable. » Elles lui dirent : « C'est là ce que nous te demandons. »

Retour à la troisième femme que le roi avait prise. Un jour, le roi partit au loin pour la chasse, car c'était son habitude d'y rester deux et trois jours. La femme qu'il avait épousée la dernière se leva, prise de ses instincts de Ghoule, (est ghoulet), contre ses co-épouses qui avaient eu ces enfants. Pour les dévorer, elle devint Ghoule. Les femmes se levèrent en criant et appelant leur beau-fils. Il les trouva, elle, sous la figure d'une Ghoule, et, les deux autres femmes, se cachant dans une chambre où elles s'étaient barricadées, pour ne pas être dévorées par elle, et, depuis deux jours, subissant, sans oser sortir, la faim et la soif. Quand le sultan revint, la Ghoule reprit sa forme humaine. Les autres se plaignirent au sultan. Mais elle leur dit : « Vous ne dites que des mensonges ! » Sans doute le sultan sentait que le dire de ces femmes était vrai et le dire de l'autre mensonger, mais cela n'était pas évident. Son fils vint à son tour porter plainte contre elle. Il lui répondit : « Mon fils, comment agir avec cette femme pour nous sauver d'elle ? » Il lui dit : « Mon père, envoye chercher le conseiller (elmdebbeur) ».

Le roi envoya chercher le conseiller. Celui-ci vint au palais. Le roi lui dit : « Je suis dans

une grande perplexité à cause de cette femme. » Et il lui raconta son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Le conseiller lui dit : « C'est chose facile ! Il n'y a là rien de bien malaisé ! Demande à ton fils d'écrire à la Ghoule une lettre sous le nom d'un de ses parents lui annonçant que sa mère est morte. Quand elle apprendra cette nouvelle, elle partira. Et cette lettre c'est ton fils qui l'écrira, la lui apportera et la lira à ses oreilles. Quand elle aura franchi le seuil de ta porte, ordonne à tes soldats de ne pas la laisser rentrer. » Le fils du roi écrivit la lettre, sous le nom d'une personne de la famille de la femme, lui annonçant la mort de sa mère. Son beau-fils lui dit : « Aujourd'hui même, si tu veux venir, je t'amènerai chez tes parents. » Elle lui dit : « Je n'y vais pas. Vas-y, toi. Je te donnerai un signe qui te fera reconnaître par eux pour le fils du roi, leur gendre. » Quant à elle, elle se refusa à partir jamais. Le roi, son époux, lui dit : « C'est étrange ! Comment ? ta mère est morte et tu ne t'y rends pas ! » Elle avait compris que c'était un mensonge. Elle dit à son beau-fils : « Je te donnerai un cheveu des cheveux de ma tête. Je te le plierai dans un papier. Quand tu seras arrivé dans le pays de mon père, tu crieras, tu diras : « J'apporte un signe de reconnaissance de votre fille ». Puis, tu entreras. » Elle mit pour lui un cheveu dans un

papier. Elle lui dit encore : « Quand tu arriveras à notre maison, crie, dis : « Je suis le fils de votre fille qui est mariée avec le roi, mon père. » Et donne-leur ce papier. Ils savent ce que cela veut dire. Dis leur : « Je viens à la place de votre fille. »

Quand il fut arrivé, il frappa à la porte. Il leur donna le papier. Ils eurent une grande joie. Il les trouva ayant la forme humaine. Cette femme qui était chez le roi avait pour frères sept Ghouls. Avec la mère, cela faisait huit. Leur père était le neuvième. Leur mère avait dit à ses fils : « Transformez-vous en adamites. Celui-ci est le fils de votre sœur. Il aurait peur de vous. » La vieille lui fit visiter sept chambres, une chambre pleine de cadavres, la chambre du vieux Ghoul, la chambre de l'argent et d'autres chambres qui étaient celles des Ghouls, enfin une chambre où brûlaient des chandelles. L'adamite l'interrogea et lui dit : « Qu'elle est la raison d'être de ces chandelles? » Elle lui dit : « Ce sont nos âmes. Que l'une de ces chandelles s'éteigne et l'un de nous mourra ! » C'est alors que le fils du roi comprit que c'était des Ghouls certainement, sans aucun doute. Elle lui montra encore un bassin. Dans ce bassin était une colombe blanche qui y nageait. Elle lui dit : « Dans le corps de cette colombe est enfermée la vie de ta mère, la femme de ton père. »

Ensuite tous les Ghouls sortirent pour chercher quelque mouton à égorger en l'honneur de leur hôte. Le fils du roi entra dans la chambre aux chandelles et les éteignit toutes. De plus, il tira la colombe du bassin et il se complut à lui serrer le cou sans la tuer, voulant seulement la torturer. Pendant qu'il la houspillait dans le qçar des Ghouls, la femme de son père tombait sur son lit en proie à la maladie.

Il se fatigua à guetter le retour des Ghouls : pas un d'eux ne revint. Il saisit la colombe, la mit dans une caisse qu'il ferma avec soin. Quand il l'eut mise dans la caisse, la femme de son père fut prise de suffocations, d'après ce qu'on lui raconta à son retour.

En se voyant dans ce qçar, la peur se glissa en lui. Il chercha par où il était entré : il ne sut plus. Il dut passer la nuit dans ce qçar.

Au milieu de la nuit, il lui sortit de dessous terre une djania (génie femelle)... Béni soit Celui qui la créa et composa sa beauté ! Des cierges brûlaient dans ses mains. Elle comprit qu'il avait peur d'elle. Elle lui dit : « Ne va pas avoir peur ! L'aman te couvre. Mais je veux obtenir de toi un point : c'est que tu m'épouseras et que tu me jureras par notre Seigneur Soleïman, fils de Daoud, que le salut soit sur lui ! que tu ne me trahiras pas. Et moi, je serai pour toi cause qu'il affluera dans tes mains des biens

que nul ne pourra compter si ce n'est Allah Très Haut. »

Il prononça le serment aux conditions qu'elle voulait. Alors elle le conduisit dans un endroit souterrain où ne s'alignaient que des sacs de pièces d'or. La djania lui dit : « Pourquoi n'ont-ils pas voulu te faire visiter cette cave? » Ensuite elle lui dit : « Nous allons nous rendre maintenant dans ton pays. Sans quitter ce qçar, nous allons nous trouver dans ta patrie. » Ensuite elle se mit à dire : « Le qçar, qui sur sept angles, porte, se transporte (1) ! » Ensuite elle lui dit : « Ferme les yeux! » Ensuite elle lui dit : « Ouvre les yeux! » Il ouvrit les yeux : il se retrouvait dans le pays de son père, et toujours assis dans ce qçar.

Avec le jour, le muezzin monta au minaret. Il voulait dire Allah Akbar (Dieu est plus grand) il prononça : Allah Aktsar (Dieu a multiplié). Le roi l'entendit. Il dit à ses gardes : « Amenez-moi le muezzin, vous lui couperez la tête ! » On monta le chercher (sur la mosquée). On l'amena pour le mettre à mort. Il dit au roi : « O mon Seigneur, je suis monté hier faire l'appel de la nuit, je n'ai rien vu. Aujourd'hui je monte pour faire l'appel du matin : je vois un château que nous n'avons jamais vu ni moi, ni toi. Si tu ne

(1) El qçar menchi 'la seb'a rkân iemchi.

me crois pas, vas-y de tes pieds. » Il envoya des gens avec les vizirs. Ils virent le château. Ils lui rapportèrent : « Le dire du muezzin n'est pas un mensonge. » Le roi se leva en personne. Il fut saisi d'étonnement. C'est à peine s'il ne tomba pas à terre de surprise.

Quand le fils du roi vit la foule rassemblée autour du château, il en sortit. Il se rendit auprès de son père. Il l'introduisit dans le qçar. Il lui en fit visiter les chambres, celle où il avait trouvé les chandelles allumées des existences qu'il avait éteintes, celle des cadavres, celle de l'or. Il tira la colombe de la caisse et il lui dit : « Mon père, c'est la vie de ta femme qui est enfermée dans cette colombe. » Son père lui dit : « Depuis que tu es parti pour chez ses parents, elle est restée malade. Voici deux jours seulement qu'elle est guérie ». Son fils lui dit : « Rentre dans sa demeure. Je vais serrer le cou à cette colombe et la torturer et tu verras que le mal reviendra à ta femme ». Le père se rendit dans les appartements de celle-ci pour vérifier si cette influence de la colombe était vraie. Quand il arriva sa femme était debout. Soudain, elle s'affaissa. « Qu'as-tu donc ces jours-ci ? lui dit le roi. Tu es debout et tout à coup tu t'affaisses sur ton lit! » Il revint chez son fils et lui dit : « C'est chose certaine que cette influence de la colombe. »

Après cela, le fils du roi rendit visite à la femme de son père. Elle lui dit : « Comment va ma famille ? » — « Elle va bien. » — « Et ma mère est morte vraiment ? » — « Vraiment ! » Le beau-fils dit à la belle-mère : « Viens que je te mène chez moi : je veux te traiter. » Elle lui dit : « Oui. » Elle n'avait aucun soupçon que le qçar de ses parents lui-même fût près d'elle et que la Djania y habitât. Elle sortit. En marchant avec son beau-fils, elle aperçut le château à distance. Elle lui dit : « Ce qçar ressemble à celui de mes parents. » Enfin, elle arriva. Il l'introduisit dans la chambre où se trouvait l'or. Il l'introduisit aussi dans la chambre des morts, puis dans la chambre de son père, où il se tenait; puis il l'introduisit dans la chambre où il avait trouvé les chandelles qui brûlaient et qu'il avait éteintes. Elle comprit que, de toute sa famille, il ne restait plus personne. Enfin, il la conduisit au bassin. Il lui dit : « Qu'y avait-il dans ce bassin ? » Elle lui dit : « Une colombe dans laquelle est ma vie. » Il lui dit : « La voici dans cette caisse. » Elle lui dit : « Tu m'as trompée dans ce voyage que tu as fait vers mes parents. C'est toi qui as éteint les chandelles. Tu as trahi mes parents dans leurs vies. Et tu veux m'en faire autant. Et tu es pour ainsi dire mon fils ! » Il lui dit : « Et toi, tu as oublié que tu as fais répudier les femmes de mon père,

enceintes toutes deux. Elles accouchèrent dans les lieux déserts tellement que l'herbe poussait jusqu'à leur figure! Et mes frères, (voués) à la faim et à la nudité! N'eût-été le berger, ils seraient encore (en proie) à la faim et à la soif. La mort, je ne te la donnerai pas. Mais je resterai à te tourmenter jusqu'au jour où ta destinée sera accomplie. » Elle lui dit : « Donne-moi la caisse! » Il lui dit : « Donne-moi l'anneau! » (1) Elle lui dit : « C'est impossible! » Enfin, il s'éleva entre eux une grande querelle.

La Djania, que le fils du roi avait épousée et qui avait transporté le château, tourna son anneau et le fils du roi fut près d'elle en un clin d'œil. Elle lui dit : « Garde-toi de lui donner la caisse dans laquelle il y a la colombe! » Elle ajouta : « Elle va te dire, quand tu seras revenue près d'elle : « Donne-moi la caisse ou bien je tourne mon anneau et je lance les bataillons des Génies pour qu'ils démolissent tous ces châteaux. Il n'en restera pas un à la surface de la terre. » Réponds-lui : « Fais comme tu voudras. » Le fils du roi revint et sa belle-mère lui parla comme le lui avait annoncé la Djania, sa femme.

(1) Les Génies en ont souvent, mais les Ghouls d'ordinaire n'en ont pas. La narratrice a oublié de nous avertir que notre Ghoule était munie de cette arme, sans doute dérobée.

La femme du roi tourna son anneau. A peine l'avait-elle tourné que les Génies accoururent en vols de sauterelles. Ils approchent, ils arrivent. La Djania, qui était dans (l'ancien) qçar des Ghouls, tourna son anneau : il se dressa un rempart en fer autour de toutes les dépendances du château. Elle tourna encore son anneau, et des Génies descendirent comme des sauterelles, plus nombreux que les Génies de la Djania, fille des Ghouls. Les deux armées en vinrent aux mains. Celui qui avait en son pouvoir la colombe de temps en temps lui serrait le cou et la fille des Ghouls tombait en maladie pour quelques jours. Et les hostilités entre les Génies durèrent quelque temps.

Un jour le vieux roi abandonna le pouvoir et mit son fils à sa place. Il lui donna aussi un conseil. Il lui dit : « Mon fils, si tu veux l'emporter, ne tue pas cette colombe de tes mains, n'endosse pas le poids d'une âme. » Le jour où la fille des Ghouls vit que son beau-fils avait pris la place de son père, à nouveau, elle tourna son anneau pour appeler les armées des Génies. De son côté, la Djania qui était dans le qçar des Ghouls, tourna son anneau. Des Génies lui vinrent dont le nombre ne pouvait être compté que par Allah. Tous les habitants du pays rentrèrent dans leurs demeures, épouvantés. Les femmes qui avaient eu leurs enfants dans le dé-

sert étaient toutes joyeuses et contentes et leurs enfants de même.

Quand les Ghouls en vinrent aux mains avec les Génies, tous les Génies s'élevèrent dans le ciel et fondirent sur les Ghouls.

Pendant qu'ils combattaient, une Djania d'entre les Génies vint trouver le nouveau roi sous la figure de la Djania qui était dans le qçar des Ghouls. Elle lui dit : « Donne-moi la caisse qui contient la colombe. » Il se leva pour la lui donner mais la Djania qui était dans le qçar des Ghouls la lui ravit des mains en un clin d'œil. Il ne put voir que la main qui l'enlevait. Elle (la Djania traîtresse) lui dit : « Fais-moi voir les femmes de ton père et tes frères. » Il appela les servantes. Il leur dit : « Allez avec cette jeune femme et traitez-la bien. » Elle sortait avec les servantes, quand la Djania du qçar des Ghouls entra sous la forme d'un chardonneret. Quand ils furent seuls, elle reprit sa forme et lui dit : « Qui était avec toi ? » — « C'est toi, » lui dit-il. Elle lui dit : « Ce n'était pas moi ! » Elle redevint instantanément chardonneret. Elle partit en toute hâte à la poursuite des servantes et de celle qui avait pris sa figure. Elle les atteignit en un instant, toujours sous la forme d'un chardonneret. Elle sauta aux yeux de la Djania et les lui creva. Celle-ci tomba et les servantes restèrent interdites en la voyant tomber

les yeux crevés. Elle revint ensuite au nouveau roi, son mari. Elle lui dit : « Il faut que tu ne connaisses personne ! Le signe de reconnaissance entre toi et moi sera la colombe. Si tu vois la colombe avec moi, tu sauras que c'est moi. Si tu ne la vois pas, ce ne sera pas moi. Mais je te donne un bon conseil. Mets une épée dans ta main ; et, si quelqu'un vient te trouver sous ma figure et qu'il n'ait point la colombe, coupe-lui la tête. »

Revenons à la Djania qui était venue le trouver sous la forme de sa femme. Les servantes la soulevèrent et la rapportèrent au sultan. Il leur dit : « Garrottez-la et étendez-la ici. » La Djania, sa femme, revint bientôt. Elle la trouva garrottée, placée devant son mari. Elle l'enleva au ciel et la précipita sur les Génies du clan adverse.

Et la bataille continuait, acharnée, à cause de la femme du vieux roi et de la colombe que le prince ne voulait pas lui rendre. La fille des Ghouls tourna son anneau. Elle découvre que la colombe a changé de place et qu'elle se trouve dans le qçar des Ghouls. Elle ordonne aux Génies d'envelopper ce qçar. En un clin d'œil le qçar (fut détruit et) devint comme s'il n'avait jamais été. (Mais ils ne purent s'emparer de la colombe.)

Un jour la fille des Ghouls vint visiter le

vieux roi et lui dit : « Combien de temps resterons-nous dans cet état ? » Il lui dit : « Ce n'est plus mon affaire. Le pouvoir est dans les mains de mon fils. Va le trouver ! » Elle se rendit auprès de son beau-fils. Elle le supplia. Il lui dit : « Continue à envoyer tes soldats. » Il lui dit (encore) : « Tu n'as pas oublié le temps où mes frères naissaient dans les déserts, quand eux et leurs mères étaient [en proie] à la faim ! « Elle lui dit : « Conduis-moi auprès des femmes de ton père : je leur demanderai mon pardon. » Il lui dit : « Vas-y ! » Elle alla les trouver avec la permission et en compagnie de leur mari. Le nouveau roi s'y rendit avec eux. Elle leur fit ses doléances. Elle les supplia. Elle leur dit : » Je suis musulmane comme vous ! » Elles dirent : « Si tu étais musulmane, tu ne nous aurais pas chassées alors que nous étions enceintes. Tout ce qui t'arrive ne compense pas la nuit de douleurs où nous avons accouché dans le désert. Tu n'auras pas de repos. Tu mourras (petit à petit), veine par veine. »

Et, la colombe étant toujours entre les mains de la Djania du qçar des Ghouls, de temps en temps, celle-ci lui serrait le cou et la fille de la Ghoule languissait malade.

Un jour la Djania du qçar des Ghouls vint. Elle apportait la caisse dans laquelle était la

colombe. Elle entra chez son mari au milieu de la nuit. Tout le monde sortit du sommeil. La Djania appela les femmes de son beau-père. Elles la saluèrent et comprirent que c'était la femme de leur beau-fils. Elle leur remit la colombe. Elle dit à l'une de ces femmes : « Toi, tiens son pied et tire. » Et à l'autre : « Et toi, étrangle-la. » La chose fut ainsi. L'une étrangla et l'autre cassa le pied. Quand on se rendit auprès de la fille des Ghouls on la trouva morte, avec une jambe cassée. La Djania, femme du nouveau roi, l'emporta et la jeta sur l'armée ennemie du haut du ciel. Et cette armée sur-le-champ se dispersa.

(*Conté par Hâoua, algéroise.*)



MES'AOUDA, FILLE DE LA GHOULE

On raconte qu'un roi avait un fils qu'il chérissait. Personne jamais ne fut plus chéri, si ce n'est Allah Très-Haut. Le prince était passé maître dans les arts de la guerre. Or le père avait un jardin dans lequel il était interdit d'entrer à cause des dangers que l'on y courait et des fantômes qui le hantaient. Le roi seul pouvait s'y promener impunément. Un jour le jeune homme dit à son père : « Père, donne-moi la clef du jardin, je veux aller m'y promener et y passer la nuit. » Le père la lui refusa. L'enfant eut beau le supplier, il ne la lui donna point. « Mon fils, lui dit-il, si tu voulais mon trésor, je t'en remettrais tout de suite la clef; mais, pour celle du jardin, tu peux désespérer de l'avoir jamais dans les mains. » Un jour enfin, le prince dit à la vieille négresse : « Pendant que mon père dormira, dérobe-lui la clef du jardin et je te rendrai riche, si Dieu a voulu que tu le sois.»

— « C'est entendu ! » dit l'esclave. Et, cette nuit même, pendant que le roi était plongé dans le sommeil, la vieille négresse se glissa dans la chambre, prit la clef et la remit au jeune prince.

Il courut tout droit à la porte du jardin, l'ouvrit et s'y aventura dans la nuit noire. Il trouva une source. Il y fit ses ablutions, accomplit les rites de la prière et invoqua Allah Très Haut. Après quoi, il se coucha. Entre la veille et le sommeil, il vit venir à lui une jeune femme... Grâces soient rendues à Celui qui la créa et composa sa beauté ! C'était Mes'aouda bent El ghoula (Heureuse, fille de la Ghoule). Son père était de la race des Génies et sa mère de celle des Ghouls. Elle donna l'ordre qu'on apportât des tapis et ils vinrent aussitôt. Elle demanda ensuite une table d'ivoire avec dessus tous les mets possibles et la petite table basse fut là. Puis, se levant, elle vint enlever la bague que le prince portait et elle la passa à son doigt, après avoir ôté la sienne qu'elle mit au doigt du prince. Celui-ci flottait toujours entre la veille et le sommeil. Elle le réveilla avec précaution. Il se mit sur son séant et y resta immobile et bouche bée, en contemplation devant l'éblouissante beauté qu'Allah Très-Haut avait donnée à cette jeune fille. A partir de ce moment, elle ne cessa plus de jouer avec lui et de rire. Ils mangèrent des

plats de la table servie. Ensuite elle se leva, lui apporta l'aiguière et il se rinça les mains. Et ils prolongèrent leur tête à tête sous la protection et la sauvegarde d'Allah. Avant la fin de la nuit, Mes'aouda voulut échanger avec lui la promesse de se retrouver le lendemain dans ce jardin. Puis le prince s'en alla et Mes'aouda aussi.

Le lendemain, le prince vint au jardin et y passa toute la journée, solitaire. Et voilà que deux colombes vinrent à lui. L'une d'elles parla et, s'adressant à sa sœur : « Si le prince voulait prendre la demoiselle Mes'aouda pour femme, celle-ci le prendrait-elle pour mari ? » — « Si elle le voulait bien ! » lui répondit sa sœur. Le prince à ces mots, leva son arbalète vers les colombes, se demandant s'il les jetait à bas. Mais l'une des colombes dit à sa sœur : « Regarde, le prince perd la tête. » Et, prenant leur essor, elles s'envolèrent. Il resta seul dans le jardin jusqu'à la nuit. Sa bien-aimée Mes'aouda vint enfin le rejoindre et ils y veillèrent longtemps au milieu des jeux et des rires. Enfin, quand il fut tard, ils se séparèrent.

Le lendemain matin, le jeune homme se rendit au prétoire et présenta ses salutations au roi, son père. « Comment te trouves-tu ? » lui demanda celui-ci (avec inquiétude). Il ne t'est rien arrivé ? » Il l'examinait et le dévisageait, cherchant à

savoir s'il avait eu quelque aventure ou quelque vision dans le jardin. Mais il constata qu'il n'avait aucun mal. Un jour, le jeune prince était assis au prétoire, lorsqu'un pigeon entra dans la salle et, après avoir tournoyé au-dessus de la foule, laissa tomber une lettre devant le prince. Il la ramassa et la lut. « De la part de ta bien-aimée, Mesʿaouda. Elle te salue et te demande de l'épouser. Pour dot, tu devras m'apporter un château, construit en briques d'or et d'argent alternés,

Dont les portes soient d'ivoire,
Dont les toits soient de cristal
Et, remplaçant ton père dans sa gloire,
Tu siègeras dans son prétoire
Et ceindras son bandeau royal. » (1)

Sur-le-champ le prince alla trouver son père au milieu de l'assemblée qu'il présidait et lui montra cette lettre. « C'est bien ! » lui dit le père après l'avoir lue. Et il commanda aux architectes un château en briques alternativement d'or et d'argent dont les portes fussent d'ivoire et les toits de cristal. Ils entreprirent aussitôt cet ouvrage qu'il poussèrent si active-

(1) Men ʾanḍ maḥboubtek Mesʿaouda rahi tsellem ʿalik ou toṭleb mennek ezouâdj ou eçdâq emtaʿî qçar ïadjoura dhab ou ïadjoura feḍḍa abouâbou ʿâdj — ou esqoufou zdjâdj — ou eqʿod fî maḥḥakmet bâbâk ouelbes ettadj.

ment qu'il fut achevé en trois mois alors qu'il demandait un an. Quand il fut fini, tous les dignitaires du royaume vinrent le visiter et l'admirer. Le soir de ce jour-là, le prince vint errer dans le jardin. A la nuit tombante, Mes'aouda le rejoignit, comme elle en avait l'habitude. « Tu as fait bâtir le château ? lui demanda-t-elle. « Oui. » — « Il te reste encore, lui dit-elle, à me faire don de cent mille dinars et de cent mille brebis. Après quoi, tu devras faire enregistrer le contrat et ceindre le bandeau royal. » A ces mots, elle disparut sous la terre. Le prince partit du jardin et alla trouver son père auquel il rapporta les paroles de Mes'aouda. « C'est bien ! » dit-il, et aussitôt il tira cent mille dinars de son trésor et fit mettre à part cent mille brebis. Le soir venu, le fils du roi retourna au jardin où Mes'aouda vint le rejoindre. Une petite table chargée de tous les mets possibles vint se placer entre eux et ils devisèrent sans aucun souci « Demain, dit Mes'aouda, mon père viendra trouver le tien. Ce sera le jour de la demande officielle. » Et elle s'engouffra sous la terre.

En effet, ce jour-là, le roi des Génies, qui était le père de Mes'aouda, vint au prétoire du roi. Après qu'ils eurent échangé les salutations d'usage entre rois, le roi des hommes fit asseoir le roi des Génies à sa droite. « Je demande, lui

dit-il, à prendre chez toi (pour mon fils) une fille de bonne maison et de bon renom. » — « Que Dieu bénisse ce mariage ! » répondit l'autre. Ils s'entretinrent alors des conditions qui furent celles que Mes'aouda avait dictées. Ils rédigèrent l'acte de mariage. Et le roi des hommes remit au père de la fiancée la dot et les autres objets stipulés. Ils fixèrent ensuite le jour de la noce. Entre temps, le prince n'interrompait point ses rendez-vous avec sa bien-aimée dans le jardin. Enfin on fit la cérémonie de la noce où les filles des génies firent entendre leurs chants. Et la nouvelle mariée fit son entrée dans le château qu'on lui avait bâti dans l'enceinte du jardin. Et le prince coula des jours heureux dans les jeux et les rires avec sa chère Mes'aouda. Le roi, son père, étant mort sur ces entrefaites, après de magnifiques funérailles, telles qu'on les fait aux rois, il fut enterré et son fils s'assit à sa place et ceignit le bandeau royal.

(Malheureusement), sa femme Mes'aouda, (la fille de la Ghoule) avait de singuliers instincts. Après avoir, à chaque repas du soir, mêlé du narcotique connu sous le nom de « bondj » dans la nourriture de son mari, elle quittait ses habits et se couvrait de peaux de bêtes. Dans cet accoutrement, elle se mettait en quête de quelque cadavre ou de quelque charogne qu'elle pût dévorer. Ainsi pendant le jour elle était

femme et d'une beauté incomparable tandis que la nuit elle se transformait en Ghoule. Alors elle soulevait une dalle qu'elle déposait à côté d'elle et elle criait : « Ma mère, noble dame, monte que je te voie. J'ai endormi ton gendre avec du bondj. » Et sa mère montait la trouver sous les traits d'un monstre horrible. Elle apportait avec elle une bête morte qu'elles dévoraient toutes deux. Quand le jour se levait, la reine quittait les peaux qui la couvraient, passait à l'étuve, et, revêtant de nouveau ses habits, elle reprenait sa beauté que rien ne pouvait égaler.

Un jour, Mes'aouda dit à son mari. « Je voudrais aujourd'hui te voir héberger ta tante paternelle. » — « Parfaitement, dit le roi. Il se rendit chez sa tante : « Tu passes aujourd'hui la journée chez moi, » lui dit-il. On lui envoya les négresses qui lui firent cortège et l'emmenèrent au jardin. Quand ils eurent soupé ensemble, ils restèrent à causer. Mes'aouda se leva et leur fit absorber du bondj. Le roi et sa tante tombèrent tous deux, comme assommés, (dans un profond sommeil.) Elle ôta vivement ses habits, revêtit sa peau de bête, comme à l'ordinaire, souleva la dalle et appela sa mère. Celle-ci monta aussitôt. « Aurais-tu donc quelque invitée, lui dit-elle, ou bien quelque bête tuée. » (1)

(1) Kâchî ḍifa ouellâ djîfa.

— « C'est sa tante paternelle qui est venue passer la nuit, » lui répondit Mes'aouda et elle la fit entrer dans la pièce où cette femme dormait. Alors elles l'étranglèrent et traînèrent son cadavre dans leur souterrain où elles le mangèrent. Après quoi, Mes'aouda remonta dans sa chambre, se lava à l'étuve et revêtit ses habits. Le lendemain elle dit à son mari : « Aujourd'hui il faudrait héberger ta tante maternelle. » Celui-ci l'envoya chercher. Ils soupèrent ensemble. Enfin Mes'aouda lui fit subir le sort de la tante maternelle. « Fais venir ta cousine du côté de ton père, » dit-elle ensuite à son mari. Elle lui en fit autant. Un jour enfin, toutes les personnes qui recevaient l'hospitalité du roi ne reparaissant plus, leurs parents, après des recherches vaines, vinrent demander au roi où elles étaient passées. Le roi fut tout surpris. « C'est pourtant vrai, se dit-il, qu'il me suffit d'amener un hôte chez moi pour qu'on ne le revoie plus ! Et Mes'aouda qui me répète sans cesse : « Amène-nous ta tante, amène-nous ta nièce. » Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous ! ».

Il envoya chercher le vieux conseiller et lui exposa la question dans tous ses détails. « Quand tu es sur le point de dormir, lui dit le conseiller, ne te présente-t-elle point quelque breuvage en te disant : bois ce verre ? » — « Oui, dit le roi. » — « Hé bien ! lui dit-il, quand une autre fois

elle te tendra ce verre, prends-le de sa main, mais vides-en le contenu (dans ton cou) entre chair et vêtements. Puis tu feras semblant de t'endormir, comme à l'ordinaire, et tu l'épieras. Observe alors ce qu'elle fera. » Justement il avait un hôte ce soir-là chez lui. Quand ils eurent soupé tous ensemble et conversé quelque temps, l'heure de se coucher approchant, Mes'aouda se leva et tendit au roi le verre où elle voulait lui faire absorber sa potion de bondj. Mais, il eut soin de la verser entre ses habits et sa peau. Il fit semblant alors de s'endormir, tandis qu'il la guignait en dessous et observait tous ses mouvements. Il la vit jeter ses habits, prendre sa peau de bête et sortir. Il la suivit, à pas de loup, comme un voleur. Elle souleva la dalle et appela sa mère, comme c'était son habitude. Et le roi ne la perdait pas des yeux. A son appel sa mère répondit : « Est-ce une invitée, ou bien une bête tuée? » — « Une invitée. » La mère alors, surgissant de sa cave, alla droit à l'invitée qu'elles étranglèrent ensemble et portèrent au soupirail. Et le cadavre, descendu dans le souterrain, y fut dévoré par les deux Ghoules, sous les yeux même du roi. « Reste-t-il encore, demanda la Ghoule à sa fille, quelque membre de sa famille ou quelque habitué de sa maison? » — « Non, dit la fille, il ne reste plus que lui. » — « Alors dit la mère, demain ce sera son tour. »

Et, tandis que le roi ne perdait pas une de leurs paroles, la mère faisait ses recommandations à sa fille. « Demain, à souper, ne te bourre pas de nourriture. S'il te demande pourquoi tu ne manges pas, dis-lui : J'ai l'estomac plein ; je ne pourrais avaler une bouchée. »

Le lendemain le roi envoya chercher le vieux conseiller et le mit au courant et du spectacle qu'il avait vu et de la conversation qu'il avait surprise. « Eh quoi ! lui dit celui-ci, tu as épousé une Ghoule, fille d'une Ghoule ? » — « Ah ! répondit-il, sa beauté était si supérieure à tout ce que l'on peut trouver que je ne pouvais reconnaître en elle une Ghoule. Cependant j'avais entendu dire que sa mère l'était. » — « Voici ce que je te conseille. Tu vas lui envoyer la troupe de tes négresses avec l'ordre de la faire sortir de la ville sous couleur de villégiature. Pendant son absence tu feras creuser à tes domestiques une fosse profonde en forme de silo, devant la porte de ton palais. Quand tu l'auras remplie de bois et que tu y auras allumé le feu, tu en dissimuleras l'ouverture béante sous un tapis. Tout étant ainsi prêt, un de tes serviteurs ira dire à ta femme : Le sultan vient de mourir. Elle accourra au palais précipitamment. Dans son trouble, elle ne regardera pas où elle mettra le pied. Quand elle croira entrer, elle tombera dans la fournaise où elle sera brû-

lée. Ainsi tu en seras délivré. » Aussitôt le roi donna l'ordre aux négresses d'aller la chercher. Il fit creuser le silo et réunir du bois. Et quand, (à la fausse nouvelle de sa mort), Mes'aouda bent el Ghoula vint en courant au palais, elle tomba dans le traquenard et périt par le feu. Et le roi fut délivré d'elle.

Mais sa mère restait. Le roi se garda désormais de se promener dans le jardin. Le soir elle rôdait près du palais, attendant l'appel de sa fille, comme elle en avait l'habitude. Mais, ni la première nuit ni la seconde, elle n'entendit sa voix. Les nuits suivantes, la Ghoule se mit à appeler elle-même sa fille. Mais personne ne lui répondit. Enfin, une nuit, les habitants furent réveillés par des cris de deuil horribles à entendre et dont on ne pouvait dire d'où ils venaient. Intrigués, ils se guidèrent sur leurs oreilles et en cherchèrent l'auteur ; mais en vain : ils ne virent personne. Nul d'ailleurs ne savait que le roi eût épousé une Ghoule, fille d'une Ghoule, et d'un Génie, sauf le conseiller et les esclaves du palais qui se seraient gardés de trahir le secret de leur maître. Leur indiscrétion aurait pu leur coûter la vie. La population finit par se réunir et vint en masse porter au roi ses doléances, le priant d'aviser au moyen de faire cesser ces lamentations. « Ces hurlements, lui dirent-ils, sont extraordinaires. Nous ne saurions préciser

s'ils sortent du ciel ou de dessous terre. » — « Demain j'étudierai la question », leur répondit le roi. Et le peuple se retira.

Le lendemain le roi manda le conseiller. Il lui dit l'inquiétude de la population qui entendait ces cris sans pouvoir en déterminer la provenance. « Il faut, conclut-il, me dire ce que j'ai à faire. » — « Quand ils reviendront, dit le conseiller, tu leur diras : « Où se fait ce tapage? Si vous l'entendez encore, vous reviendrez me trouver. » Cependant il convoqua les domestiques de sa maison qui avaient creusé la fosse, ainsi que ceux qui avaient apporté le bois pour le brûlement de Mes'aouda. « Si le bruit s'en répand, leur dit-il, je saurai que c'est vous qui aurez parlé et je vous ferai trancher la tête. » Il avertit de la même façon la négresse qui lui avait jadis procuré la clef du jardin en la dérobant. Quand les gens qui s'étaient plaints vinrent le trouver, le roi leur dit : « (J'ignore où le bruit se produit et) ne vois par suite aucun moyen de l'empêcher. Mais prêtez-y toute votre attention, et, quand vous aurez fixé l'endroit, venez me l'indiquer. » — « Tu es le roi, lui dirent-ils, c'est à toi d'envoyer tes soldats observer la chose. Ton peuple est bouleversé par l'inquiétude. » — « Hé bien! leur dit-il, je procéderai moi-même à ces recherches. » Et ils se retirèrent.

Il fit venir le vieux conseiller. « Je me vois obligé de prendre en main l'affaire », lui dit-il. « Choisis, lui dit celui-ci, un certain nombre d'hommes (sûrs) parmi tes officiers et les agents de ton administration. Ils sortiront au milieu de la nuit en affectant de tendre l'oreille et de se diriger vers l'endroit d'où partiront les clameurs. Ils seront tous armés. A un moment donné, ils prendront le pas de course, comme s'ils donnaient la chasse à quelqu'un qui fuirait devant eux et qui viendrait enfin se réfugier dans le jardin. Et ils auront soin de raconter à tout venant qu'ils ont aperçu la vocifératrice, mais que celle-ci s'est dérobée à leur poursuite dans l'obscurité du jardin. » En effet, les gens du pays (crurent au bruit répandu ainsi). Ils accoururent devant le jardin et entendirent des gémissements. Comme ils ignoraient la présence des Ghouls dans cet endroit, où l'on n'avait jamais signalé que des fantômes, (ils ne pouvaient soupçonner que ce fût la belle-mère du roi qui poussait les cris), mais ils crurent à quelque djania en deuil, (sans relation avec la cour.) (Ainsi cette ruse eut pour résultat de cacher à la foule le secret du roi.) La Ghoule en voyant tant de monde cessa de pousser des ululations de deuil et se contenta de pleurer et de se déchirer le visage. Le roi plaça un poste à la porte du jardin avec ordre de n'en laisser approcher personne, sauf les soldats.

Le roi se trouvait dans un grand embarras. La nuit venue, il fit ses ablutions, accomplit les rites de la prière et pria Allah Très Haut de le secourir. Après quoi, il se coucha. Pendant son sommeil, lui apparut le roi des génies, celui-là même qui lui avait donné Mes'aouda en mariage. « Tu es soucieux, lui dit-il. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé, je serais venu à ton secours et t'aurais tiré d'affaire. (Mon histoire est la tienne.) Comme toi, quand j'étais jeune, mon père me défendant d'entrer dans un jardin qu'il avait, je lui en dérobai la clef et y courus. Alors m'apparut la Ghoule qui aujourd'hui emplit le jardin de ses gémissements. Elle ressemblait à la lune dans sa quatorzième nuit. Je l'épousai et la reçus des mains de sa mère qui était de la race des Génies (tandis que son père était de celle des Ghouls). Et la nuit où j'entrai dans la chambre nuptiale (j'avoue qu')elle m'apparut encore plus belle que je ne l'avais jamais vue. Eh bien ! cette (charmante) créature me dévora toutes les personnes de mon entourage sans que je pusse soupçonner que c'était elle qui les dévorait de complicité avec une tante à elle. Il fallut que mon père, quittant le prétoire où il rendait la justice aux Génies, vînt me trouver et me dire : « Si tu continues à vivre avec cette (Ghoule) puante, nous y passerons aussi, toi et moi. » A

cette époque, je n'avais pas encore pris la bague magique. J'ordonnai donc à mes serviteurs d'amonceler du bois, de creuser une fosse, d'y allumer un brasier avec ce bois, enfin d'en recouvrir l'orifice de manière à ce qu'en passant dessus on y tombât. La tante en effet ayant passé par là fut précipitée dans le feu. Alors, ma femme, la mère de ta Mes'aoudra, ne cessant de faire entendre des lamentations, mon père me donna une poignée d'une certaine terre en me disant : « Éparpille cette terre dans le jardin : elle s'enfuira dans une autre contrée. » Comme il disait ces mots, le roi des Génies disparut sans que (son interlocuteur) pût dire comment, et au même instant il reparut, lui remit de cette terre et s'évanouit (définitivement) à ses yeux. Le lendemain, appelant un de ses serviteurs, le roi lui remit cette terre, en lui disant : « Tu feras savoir de ma part aux gardes du jardin qu'ils aient à y pénétrer avec toi. Une fois dans l'intérieur, tu répandras cette poussière. » Le serviteur, ayant apporté cet ordre aux troupes de garde, celles-ci lui répondirent : « C'est bon ! » n'osant refuser d'obéir par crainte du roi. Elles entrèrent donc avec lui. Il éparpilla cette terre et aussitôt les pleurs cessèrent. Quelques jours après, comme on n'entendait plus ni pleurs ni lamentations, le roi retira ses soldats des abords du jardin.

Une nuit, une vieille négresse de la domesticité du roi mourut. Le roi des Génies entra dans la chambre de celui-ci qui était couché dans son lit. « Il faut, lui dit-il, que demain tu fasses publier par le crieur que c'est ta femme qui est morte et non une de tes esclaves. Car, tout le monde sachant que tu as rencontré ta femme dans le jardin, on commence à murmurer que la Ghoule du jardin n'était autre que la femme du roi. » Le lendemain, le crieur faisait dans les rues cette proclamation : « Écoutez, croyants! (Vous êtes convoqués à) l'enterrement de la femme du roi. » Et il fut de notoriété publique que c'était la femme du roi que l'on ensevelissait.

Sept jours après, le roi était couché encore dans son lit, quand le roi des Génies entra chez lui. « Je veux, lui dit-il, te donner ma fille en mariage. Celle-ci a eu pour mère une femme et je suis incontestablement son père. » — « Je le veux bien, » dit le roi. Et le lendemain, comme il était aussi dans son lit, la chambre s'illumina tout à coup comme un lustre qui s'allume. Il était entre la veille et le sommeil. Il se réveilla en sursaut. Il aperçut alors sur une couche en or une jeune fille d'une beauté incomparable. Elle était enfouie sous ses cheveux ne montrant que son visage qui resplendissait comme la lune dans sa quatorzième nuit. Il ne

put lui adresser la parole. Il était trop troublé par sa beauté. Mais, en un clin d'œil, le père descendit du toit et s'assit sur une chaise en or entre la couche du roi et celle de sa fille. Remarquant alors que le roi restait saisi d'étonnement, il tira un flacon orné de caractères écrits, en secoua quelques gouttes sur le visage du roi et celui-ci reprit ses sens et se leva de son lit. « Voilà la jeune fille dont je t'ai parlé, lui dit le roi des Génies. » — « Dieu bénisse ce mariage! » répondit-il. Ils parlèrent de la dot. Pour condition accessoire, le roi des Génies stipula que, s'il naissait de leur mariage une fille, le roi des hommes la lui céderait; mais que, s'il naissait un garçon, il resterait à son père. La condition fut acceptée. Les parties étant alors d'accord, l'acte de mariage fut rédigé. Et le roi des Génies disparut brusquement en laissant seulement sa chaise d'or.

A peine était-il parti que la jeune fille, quittant son lit, vint s'asseoir sur la chaise, (comme le font les nouvelles mariées, quand on les présente aux amis de la famille dans la cérémonie de la teçdîra). Alors il voulut lui parler, mais elle ne le comprit pas. Il s'aperçut qu'elle n'entendait pas son langage, pas plus que lui n'entendait le sien. Il voulut s'approcher d'elle pour la caresser. Mais, comme il tendait vers elle sa main, elle la repoussa. Le roi en éprouva un

grand dépit. En vain continua-t-il à vouloir jouer avec elle, elle se reculait de lui. La négresse survint portant une petite table chargée de mets de toute espèce : elle n'y toucha point. Mais, la servante sortie, une autre table avec différentes sortes de plats vint se poser devant la jeune femme qui mangea de ces derniers. (Quelqu'un d'invisible la servait car) elle n'avait point bougé de sa place et n'était pas sortie. D'ailleurs, elle ne supporta pas que le roi son mari goûtât de ce qu'elle mangeait. Enfin, quand elle eut fini, la table subitement s'envola ou peut-être s'enfonça sous la terre; (elle s'évanouit) sans que le roi eût pu dire comment.

(Cette situation menaçait de se prolonger) quand, un soir, le roi fit ses ablutions, accomplit les rites de la prière et demanda l'aide d'Allah Très Haut au sujet de cette jeune femme dont la beauté inspirait des actions de grâces pour celui qui l'avait composée et créée, mais qui, depuis quelle était entrée chez lui, ne voulait ni lui parler ni manger avec lui. Son oraison achevée, il se coucha sur le flanc droit. Alors, entre veille et sommeil, il aperçut le père de la jeune femme. Il s'avançait vers celle-ci et lui faisait boire d'un breuvage contenu dans une coupe d'argent; puis, s'approchant du lit du roi, il l'obligeait à tremper ses lèvres dans une coupe en or. Après quoi il disparut,

soit qu'il se fût dissipé dans les airs, soit que la terre l'eût englouti. Le roi sauta de son lit et vint parler à la jeune femme; et voilà que maintenant, s'il lui parlait, elle le comprenait et de son côté il la comprenait aussi. Il voulut alors jouer avec elle, mais elle s'y refusa. Le lendemain, quand la table (mystérieuse) vint se placer devant elle, il la partagea avec elle et il trouva délicieuse la cuisine des Génies.

La nuit vint et chacun des deux dormait dans son lit, lorsque le roi, à demi-endormi, à demi-éveillé, vit entrer dans la chambre deux colombes blanches comme l'ivoire. Elles soulevèrent la fille du roi des Génies et vinrent la déposer à côté de lui dans son lit. Il se réveilla en sursaut, plein d'émotion. Mais déjà les colombes avaient fui. Cette nuit fut leur nuit nuptiale. Le lendemain matin, le roi, au comble du bonheur, fit des largesses au peuple et les affamés furent repus; des habits distribués aux pauvres nus; la liberté rendue aux détenus.

Sept jours après, comme il déjeunait en compagnie de sa femme, des jeunes filles entrèrent en si grand nombre qu'elles remplirent la salle. Et le roi et sa femme trônèrent tous deux dans leurs plus beaux habits (comme le fait ordinairement la femme seule dans la cérémonie de la teçdîra). Et des chants s'élevèrent où se reconnaissait le talent des Génies. Et des tables

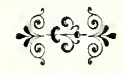
vinrent se placer devant les assistants couvertes de tous les mets qui se peuvent rêver. Le roi mangea avec les filles des Génies. Puis on vit circuler d'elles-mêmes des aiguières d'or et d'argent. Ils burent une eau qui les délecta. Enfin, quand ils eurent festoyé ainsi pendant sept jours francs, subitement toutes les invitées de la fête se métamorphosèrent en colombes blanches et disparurent dans les airs.

Une nuit enfin, le roi fit ses ablutions, accomplit les rites de la prière et supplia Allah Très Haut de lui donner une postérité. Et Allah accueillit sa demande. La femme devint grosse et, ses mois accomplis, elle mit au monde un garçon et une fille. Celle-ci naquit avec des cheveux alternativement d'or et d'argent. Quand elle avait été sur le point d'accoucher, sa chambre s'était subitement remplie de jeunes filles d'une beauté incomparable qui tenaient à la main des caftans d'enfants. Aucun de ces costumes ne ressemblait à l'autre. Et chacune en portait un en présent aux nouveaux-nés. Un exprès courut annoncer au roi la bonne nouvelle et en toucha une récompense en rapport avec l'heureux événement. Pendant sept jours ce ne furent que réjouissances et musique des Génies. Le huitième jour, les belles visiteuses, transformées en colombes, prirent leur vol et enlevèrent la fille. La nuit de ce jour-là, comme

le roi flottait entre le sommeil et le rêve, il vit venir à lui le roi des Génies, son beau-père. Celui-ci lui tendit une bague magique. « Ceci est pour toi », lui dit-il. Et lui en remettant encore une autre, il ajouta : « Et ceci pour ma fille. » Et il s'évanouit à ses yeux.

Quant au nouveau-né, il grandit heureusement, si bien qu'il succéda à son père et qu'il étendit comme lui son empire sur les hommes et sur les Génies.

Conté par Khedidja d'Orléansville, femme de Bou Médien, riffain. (Conte riffain).



SEPTIÈME PARTIE

LES GHOULS ET LE VOL



LE GHOUL DU PUITS.

On raconte qu'un roi avait quatre fils. Il possédait autour de son palais un jardin comme personne n'en possédait un. Dans ce jardin il y avait sept arbres de si belle venue qu'il ne s'en trouvait pas de pareils sur la face de la terre. Mais une nuit l'ogre vint, arracha un arbre avec ses racines et l'emporta. Quand le sultan se leva le lendemain, en se promenant dans son verger, il trouva qu'un arbre avait été enlevé avec ses racines et il comprit que c'était l'œuvre d'un Ghoul. Dès lors, chaque matin, en se levant de son lit, le sultan se rendait au verger et il trouvait un arbre déraciné de plus, tant qu'il n'en resta plus que quatre. Il appela trois de ses enfants qui étaient avec lui et leur dit : « Il faut que vous cherchiez votre frère et que vous me l'ameniez en quelque endroit qu'il se trouve. » Car ce jeune homme ne restait pas avec lui.

C'était un fumeur de hachich qui passait ses jours dans les lieux où l'on s'abreuve de kif. Ils allèrent le chercher et l'amenèrent à leur père. Quand il les eut tous réunis, celui-ci leur dit : « Mes enfants, ce verger qui est à nous est perdu pour nous si les Ghouls prennent l'habitude d'y entrer. Si nous nous taisons et faisons semblant de n'en rien voir, ils en viendront à nous attaquer jusque dans nos lits et ils nous dévoreront. Je vais, ajouta-t-il, vous établir un roulement : vous veillerez à tour de rôle et chaque nuit l'un d'entre vous fera le guet. » — « Bien ! » lui dirent-ils.

La première nuit, l'un deux fit la garde. Au milieu de la nuit, l'ogre vint. Le gardien le vit aussitôt, mais il eut peur et se tut. Il le laissa arracher un arbre et s'en aller en paix. Le lendemain, le sultan vint au verger et trouva que son quatrième arbre était déraciné et qu'il ne lui en restait plus que trois. « Comment ? dit-il à son fils. Tu as passé la nuit à veiller et tu as laissé l'ogre l'arracher ! » — Mon père, répondit-il, j'ai eu peur de lui, il n'avait qu'à s'approcher de moi, lui, un Ghoul ! » — « Voyons ton frère ! » dit le Sultan. Celui-ci veilla aussi la nuit suivante, mais il lui arriva ce qui était arrivé au premier. Enfin, il en fut de même du troisième jusqu'à ce que vînt le tour du fumeur de hachich.

Il ne restait plus qu'un arbre sur quatre quand le fumeur de hachich vit venir son tour de garder. Il prit son couteau dans la main et se rendit au verger. Dans la deuxième moitié de la nuit, l'ogre vint et mit la main sur l'arbre pour l'arracher : le fils du roi, le fumeur de hachich, le frappa de son couteau sur la main et la trancha si bien qu'elle resta sur l'arbre. Il la prit dans un sac et alla heurter chez son père pour le tirer du lit. Il avait à la main le couteau dont il venait de frapper l'ogre et qui dégouttait de sang. Il lui tira du sac la main de l'ogre. « Eveille, dit-il à son père, tes enfants que tu chéris plus que moi. » Sur-le-champ, le sultan heurta à la porte de chacun de ses enfants : « Sortez, leur dit-il, femmes que vous êtes, venez voir votre maître et ce qu'il a fait. » Ils sortirent et virent le couteau ensanglanté et la main de l'ogre dans le sac. « Ah ! mon fils, lui dit le roi, si j'avais su, c'est toi qui aurais fait le guet dès le premier jour. »

« Venez avec moi ! » dit-il à tous. Ils se mirent alors à suivre les traces du sang sur le chemin qu'avait pris l'ogre en fuyant. Ils cherchaient ainsi à découvrir sa retraite. Ils arrivèrent à un endroit où s'ouvrait un puits : c'était là que disparaissaient les traces de sang. Le fumeur de hachich en conclut que l'ogre était descendu dans le puits. Justement

ce puits était pourvu de sa corde. Il dit à ses frères : « Je vais m'attacher à cette corde comme un seau, et, vous autres, vous me soutiendrez pendant que je descendrai dans le puits. » Ils l'attachèrent et il descendit.

Il y trouva quarante châteaux, et, dans chacun de ces châteaux, il vit une jeune fille incomparable de beauté et de grâce; et, de chaque château, au moment où il passait, il entendait une jeune fille élever la voix et lui dire : « Tu nous as vengées! Tu lui as coupé un bras : maintenant, s'il plaît à Dieu, tu le mettras à mort. Et nous serons affranchies de lui, et nous irons retrouver nos pères et mères. » — « Quels sont donc vos griefs contre cet ogre ? » leur demanda-t-il. « Il nous a ravies à nos parents, répondirent-elles, et nous a amenées ici. » —Une d'entre elles prit la parole et leur dit : « Si tu ne possèdes pas son épée pour le tuer, c'est en vain que tu le frapperas, il ne mourra point. Mais tu trouveras à main droite une chambre vide. Au plafond qui est fort haut pend une épée. » Elle lui donna trois pierres et elle ajouta : « Lance à cette épée cette pierre, puis la seconde, puis la troisième. Et, alors, si l'épée ne tombe pas, c'est que ton jour est venu et le nôtre en même temps. »

Pendant ce temps, les trois autres fils du sultan attendaient à l'orifice du puits le retour de leur frère, [non par dévouement pour lui mais]

par crainte de leur père : car ils le jalousaient pour le courage qu'il avait montré en tranchant le poignet de l'ogre.

Le fumeur de hachich ayant pris les pierres s'engagea au cœur du château jusqu'à ce qu'il parvînt à la chambre où était l'épée de l'ogre. Il lui lança une pierre. Elle tomba dès le premier coup. Il la ramassa et se rendit à l'endroit où l'ogre était couché sans connaissance, car il s'était évanoui de douleur par suite du coup qui lui avait fait perdre la main. L'homme vit donc l'ogre de loin. Il était couché avec une femme dont la beauté dépassait celle des trente-neuf autres jeunes filles. Cette femme avait aperçu l'homme. Elle comprit que c'était lui qui avait tranché la main de l'ogre et qu'il venait pour l'achever. Elle en éprouva une grande joie. Elle se leva doucement d'à côté de l'ogre et s'avança vers l'homme. « Tue ! lui dit-elle : il est dans tes mains tant qu'il restera évanoui. Assure notre repos, Dieu assurera le tien dans ce monde et dans l'autre. » Aussitôt il s'élança sur lui comme un lion ; il le frappa d'un coup de cette épée et il le partagea en deux.

Alors les quarante jeunes filles poussèrent leurs ululations de joie en l'honneur du fils du sultan. Et elles ressentirent un grand bonheur. Ces quarante jeunes filles étaient de la race des Djân. Il les avait amenées toutes

jeunes au fond de ce puits. Or, nul ne connaissait l'existence d'un puits en cet endroit; et, sans les traces de sang de l'ogre, jamais il n'eut été découvert, tant il se trouvait bien caché sous des broussailles.

Pour en revenir à ces quarante jeunes filles, elles le firent entrer dans tous les châteaux et lui en montrèrent les richesses, telles que l'or et le reste. Quand il fut sur le point de remonter, elles le supplièrent : « Il faut nous amener avec toi. » — « N'ayez crainte, leur dit-il, je ne vous abandonne nullement, quoi qu'il puisse arriver. » Il remonta pour avertir ses frères de ces événements. Il trouva auprès de la margelle du puits son père et, autour de lui, tous ses soldats. Et ces braves étaient pleins d'admiration pour ce jeune homme qui jusqu'ici n'avait passé ses jours qu'à fumer le kif et dont on avait méprisé le courage. Quand il fut en haut, il leur conta toute l'aventure dans ses détails et il leur parla même des quarante jeunes filles et des richesses [qui étaient enfouies là]. Il redescendit ensuite dans le puits et remonta les jeunes filles l'une après l'autre. Quand il les eut toutes retirées du puits, il apporta les trésors qui n'étaient guère qu'amas d'or.

Cependant les gens s'étonnaient de leur beauté tenue si longtemps cachée au fond d'un puits. Le sultan leur ordonna de se voiler. On les em-

mena au palais. Celle qui leur commandait était la femme que le fils du roi avait trouvée couchée avec l'ogre. Quand elles se furent reposées, celle-ci prit un anneau des Génies qu'elle avait au doigt et le tourna. Aussitôt un festin composé de toutes sortes de mets se trouva servi devant le roi, devant ses fils et les jeunes femmes. Tout le monde resta frappé d'étonnement à cause de ces plats que nulle main n'avait cuits et que nulle main n'avait servis et qui se présentaient ainsi eux-mêmes.

Sur-le-champ un des fils du roi manifesta l'intention d'épouser la Dame à l'anneau mais le meurtrier de l'ogre déclara aussi vouloir la prendre parce qu'elle était la plus belle et qu'elle possédait la bague tournante (khâtem elenkilab). Mais, pendant qu'ils étaient assis, la Dame à l'anneau leur dit : « Je veux vous en avertir : l'ogre que ton fils, ô roi, a tué, était de temps en temps visité par son père et son frère. Si ceux-ci ne sont pas mis à mort dès leur arrivée près du puits, ils s'en retourneront pour revenir avec une nuée aussi nombreuse que celle des sauterelles. Ils suivront notre odeur à la piste et peuvent fort bien être amenés jusqu'ici. Or si vous ne les tuez pas avec l'épée qui se trouvait dans le château souterrain, ils ne pourront être mis à mort. » — « Qui donc, dit le roi, ira m'exterminer ces Ghouls jusqu'au dernier ? » Tous

se turent. « Qu'avez-vous donc, leur dit leur père. Pourquoi vous taire tous ? » Le vainqueur du Ghoul éleva la voix et dit : « Mon père, moi j'irai. Il y a encore dans les châteaux du Ghoul les six arbres qu'il a arrachés, emportés et plantés chez lui. Je ne demande à mes frères que de les monter avec moi hors du puits. Quant aux deux Ghouls, je me charge d'eux. Il faudra que je les tue ou qu'ils me tuent. »

Il prit son épée et ses frères prirent les cordes du puits. Mais sur la route ceux-ci s'entendirent entre eux pour tuer le vainqueur du Ghoul. « Nous le laisserons choir, dirent-ils, avec la corde, du haut du puits jusqu'au fond. Il ne sera pas arrivé au fond qu'il sera mort. » Cependant la Dame à l'anneau, qui s'était métamorphosée en abeille, vint [bourdonner] à l'oreille du jeune homme et l'avertit de ce qui se tramait. « Dis-leur de revenir à leur demeure, lui conseillait-elle. Tu me trouveras à l'orifice du puits [pour t'aider]. » En conséquence, il les congédia. Quant à lui, il se rendit au puits où il trouva la Dame à l'anneau sous la forme d'une lionne. Il descendit dans le puits, chercha les arbres, les transporta sous l'orifice du puits, les fit passer un à un à son aide jusqu'à ce qu'il les eût fait tous hisser. Après quoi il remonta. Quant à elle, elle prit les devants et rentra sans que personne ait su si elle était sortie ou non. [Telle était la

vertu de son anneau]. Le Ghoul le lui avait enlevé [quand il la tenait captive, de peur qu'elle n'usât de la puissance de cette bague contre lui]. Il l'avait enfermée dans un coffre, et ce n'avait été qu'après la mort du Ghoul que, brisant le coffre, elle avait pu le recouvrer.

Le vainqueur du Ghoul se rendit auprès de son père : « Mon père, lui dit-il, envoyez des bêtes chercher nos arbres. » Le roi envoya des bêtes et le vainqueur du Ghoul fit apporter ces arbres au verger et les replanta à leur place. Et, de ce chef, le dépit grandit encore dans le cœur de ses frères. Les jeunes filles étaient toujours au palais où elles vivaient dans le bien-être et l'abondance.

Le lendemain de ce jour-là, le vainqueur du Ghoul se rendit au puits emportant des provisions pour vingt jours et les cordes pour y descendre. La Dame à l'anneau s'était transformée en mouche et l'y avait précédé. Ce fut elle qui tint la corde avec laquelle il descendit. L'épée à la main, il guetta la venue du père ou du frère du Ghoul, voulant les attaquer en face et les mettre à mort, impatient de voir descendre l'un des deux pour l'entreprendre. Cependant la Dame à l'anneau était rentrée sur-le-champ au palais. Au bout de deux jours, le père vint avec le frère de l'ogre. Il leur fit face et les tua tous deux. Il leur coupa à chacun un poignet pour

lui servir de témoignage. [Justement] ce jour-là la Dame à l'anneau vint regarder du haut du puits si elle le voyait : elle le retira de là et s'en vint vite au palais, Pour lui, il prit les deux mains, [ses trophées], et vint les présenter à son père. Le roi ressentit une grande joie. Il lui fit présent aussitôt du sceau du royaume. Le prince prit pour femmes quatre de ces jeunes filles [qu'il avait délivrées], entre autres la Dame à l'anneau. Toutes les autres furent ramenées à leurs parents sans retard. Le roi organisa des réjouissances dans son empire. Les trois frères jaloux, après s'être concertés, se pendirent aux arbres que le Ghoul avait arrachés et que leur frère avait rétablis. On les y trouva morts du dépit qu'ils avaient ressenti en voyant le courage de leur frère qui d'abord avait vécu dans le mépris.

(Conté par Fathma, fille de Si Mohammed Eldjennadi, blidéenne.)





LE GHOUL BLESSÉ EN MARAUDE.

On raconte d'un roi qu'il avait sept filles, qui, toutes, avaient fait leurs classes et savaient écrire et qui, toutes aussi, quoique jeunes filles, tenaient leur rang parmi les guerriers, soit sur le champ de bataille, soit dans les tournois, tant elles étaient douées de courage.

Or, leur père avait dans un jardin un pêcher qui donnait chaque nuit des fruits. Si on les mangeait le jour, la nuit suivante le pêcher en donnait d'autres. Il fallait seulement que ce fût la saison. Et ces pêches étaient d'une espèce qui ne se trouvait pas chez les autres rois. Aussi était-ce un cadeau que ce roi aimait à faire aux autres souverains. Une année, les Ghouls jetèrent leur dévolu sur cet arbre. Ils venaient la nuit en cueillir tous les fruits. Le roi s'en émut et donna l'ordre à sa fille ainée de le garder pendant la nuit. Celle-ci revêtit ses habits de guerre, prit ses armes et choisit un endroit où

s'embusquer. Mais le sommeil l'y surprit et les Ghouls enlevèrent les pêches qui étaient cette nuit-là sur l'arbre. Le lendemain matin, quand elle quitta son poste, le roi lui dit : « Qu'as-tu fait de bon ? ». — Mon père, lui répondit-elle, le sommeil m'a surprise et j'ai dormi. » Ce jour-là il chargea de la garde la seconde de ses filles : « Vas-y, lui dit-il, et prends garde de t'endormir ! » Elle prit également ses armes, revêtit l'habit de guerre et gagna le verger. Mais ce fut en vain qu'elle guetta les Ghouls. Comme rien ne venait, elle s'endormit. Dans la seconde moitié de la nuit cependant, les Ghouls enlevèrent toutes les pêches et disparurent. Le lendemain matin, elle se rendit auprès de son père qui lui dit : « Qu'as-tu fait de bon ? » Elle lui fit la même réponse que sa sœur. Bref, il en fut ainsi des six aînées.

Quand vint la nuit de garde de la plus jeune et septième sœur, elle prit ses armes, revêtit l'habit de guerre et sortit au jardin pour y veiller. Aux aguets dans sa cachette, elle ne se permit pas de fermer l'œil. Dans la seconde moitié de la nuit, le Ghoul posa la main sur l'arbre. Elle le frappa de son épée. La tête vola dans les airs. Les Ghouls, ses frères, qui étaient restés à l'attendre, ne le voyant pas revenir, l'un deux se leva pour aller voir dans le verger ce qui lui était arrivé. Il s'approcha de l'arbre et y posa la

main pour cueillir les pêches : elle le frappa du sabre. La tête vola dans les airs. (Ainsi fit-elle des autres). Quand il ne resta plus que le septième parmi les Ghouls, celui-ci vint droit à l'arbre. Elle le frappa de l'épée. Mais elle ne lui fit voler dans les airs que le cuir chevelu. Il prit la fuite, et elle resta aux aguets, de peur qu'il en vînt encore. Mais rien ne vint jusqu'au matin. Elle cueillit les pêches, les mit dans un foulard, les porta à son père et les lui offrit.

Son père se réjouit de son courage. N'était-elle pas la plus jeune parmi ses sœurs ? Et c'était elle la plus vaillante ! Il lui acheta des bijoux tout en or, pierreries et perles fines. Il lui acheta des vêtements somptueux. Il lui dit : « Je veux te marier avant tes sœurs. » (En effet), par ordre du roi, le crieur public proclama dans les rues de la ville : « Qui épousera la plus jeune fille du roi ? Que demain celui qui prétend à sa main circule devant les fenêtres du palais ! Mais une condition devra être remplie. Il faudra deviner quel est l'objet suspendu à la croisée pour pouvoir épouser la princesse. »

Or, le roi avait un pou qu'il avait si bien nourri qu'il était devenu de la taille d'un éléphant. Il l'égorgea et ce furent ses dépouilles qu'il suspendit à la croisée. Cependant, dès que l'on eut entendu la proclamation du crieur, tout

le monde courut se coiffer, se faire la barbe et changer d'habits. Chacun se parait, pensant en lui-même : « C'est moi que la fille du roi aimera et prendra pour époux ! » Quant au cadavre du pou qui pendait à la croisée, ce n'était qu'une question accessoire ! La princesse aussi se tenait à la croisée. Elle voulait, si quelqu'un lui plaisait, lui faire entendre par quelques signes qu'elle l'agréait pour mari et qu'il devait monter au palais et dire à son père : « Sire, (ce qui pend à la croisée) est un pou qui a été égorgé. » Et la foule s'attardait, ne se lassant pas de se promener en long et en large sous les fenêtres du palais.

Cependant, le Ghoul que la princesse avait atteint de son épée et à qui elle avait enlevé la peau du crâne, qui enfin avait pris la fuite, s'était métamorphosé. Il s'était donné des dehors si séduisants que nul ne rivalisait avec lui. Et les habits qu'il avait revêtus étaient si beaux que personne jamais n'en a revêtu de semblables. Il avait entendu la proclamation du crieur et il avait appris aussi par les conversations comment la princesse avait tué ses six frères. Lui-même, n'aurait-il pas subi le même sort qu'eux s'il n'avait sauvé sa tête par une fuite rapide ? Bref, il passa devant la porte du palais et il leva les yeux vers la fenêtre de la princesse. Elle pensa se jeter de sa croisée. Elle lui fit

signe, imitant avec ses doigts la manière dont on tue un pou. Il comprit son geste. Il monta sur-le-champ au palais. Il trouva les ministres qui restèrent éblouis de sa beauté et de son luxe. Il leur demanda où se trouvait le roi. « Et pourquoi ? lui répondirent-ils. Aurais-tu deviné ce qui est suspendu à la croisée ? » — « Sans doute. » Ils allèrent chercher le roi. — Sire, lui dirent-ils, cet homme a deviné ce qui est pendu à la croisée. » — « Et qu'as-tu deviné ? lui demanda le roi. — » Sire, lui répondit-il, c'est un pou colossal qui a été égorgé. » Les ministres se rendirent compte que nul n'aurait découvert ce secret (sans l'aide de la princesse) et qu'il fallait qu'elle l'aimât et le voulût pour époux. (Hélas !) elle ne savait pas que celui qu'elle avait distingué était le Ghoul qu'elle avait frappé et dont elle avait failli faire voler la tête. Le Ghoul au contraire savait que c'était elle (qui avait tué les siens).

Ils discutèrent les conditions de la dot. On rédigea leur acte de mariage. (Dans son impatience), la princesse en arrivait à désespérer de voir jamais la noce se faire, de le voir jamais entrer chez elle, tant elle le trouvait beau. Enfin les noces se firent. Il entra dans la chambre nuptiale. Il resta encore sept jours avec elle dans sa famille. Au huitième jour, il dit au roi : « Aujourd'hui, sire, je vais emmener ma femme

et m'en retourner chez moi. » Le roi lui donna congé ainsi qu'à sa femme. Il leur envoya des troupes pour leur faire la conduite et des gens de distinction pour faire les adieux à la princesse et à son époux. Mais, à mi-chemin, et dès que l'on arriva sur ses terres, celui-ci dit au cortège : « Vous n'avez plus qu'à revenir. » Ils lui souhaitèrent bon voyage, ainsi qu'à la fille de leur maître. Il ne resta avec eux que la négresse de la jeune femme. Les ministres eurent beau insister pour qu'il prît avec lui d'autres personnes jusqu'à l'arrivée : « La négresse suffit, leur répondit-il. Je n'en veux pas d'autres. » Soldats et vizirs revinrent donc dans leur pays, tandis que les mariés continuaient leur route.

Quand ils furent arrivés à son qçar et qu'ils s'y furent installés, le Ghoul lui remit sept clefs qui étaient celles de sept chambres. « Garde-toi, lui dit-il, d'ouvrir la chambre que voici ! N'entre jamais que dans les six autres. » Là dessus, il la laissa avec sa négresse et s'en alla. « Eh quoi ! dit-elle bientôt, c'est à moi que cet homme vient recommander de ne pas ouvrir cette chambre ? Par Allah, je n'aurai rien de plus pressé que de l'ouvrir et de voir ce qu'elle contient. » Elle s'y rend et l'ouvre : elle y trouve un Ghoul énorme et des plus gigantesques. Il lève les yeux sur elle. Elle le surprenait en train de dévorer une mule qui était étendue devant lui,

La nuit se fit autour d'elle; elle perdit connaissance et tomba de son long.

Soudain, le Ghoul, son mari, sous la forme humaine et avec ses habits élégants et sa grâce, se dressa auprès d'elle. « Qui donc, lui dit-il, t'a suggéré d'ouvrir cette porte? » L'épouvante l'arracha à son évanouissement. La voyant revenue à elle, il se découvrit la tête. « Regarde! lui dit-il. Que vois-tu sur mon crâne? » Elle y jeta les yeux et l'examina. « Il n'y a rien ! » lui dit-elle. Elle avait bien vu la cicatrice du coup de sabre qu'elle lui avait porté, mais elle se taisait là-dessus par crainte de son ressentiment. Elle ne voulait point lui en parler. Il appela la négresse : « Viens, regarde un peu ma tête. N'y vois-tu rien ? » — « On y voit, lui dit-elle, une cicatrice, mais d'une blessure ancienne. » S'adressant alors à la fille du roi : « Te rappelles-tu, lui dit-il, la nuit du pêcher ? Tu as alors tué mes frères et tu as failli m'en faire autant. Si je n'avais sauvé ma tête par une fuite rapide, c'en était fait aussi de moi ! Maintenant, ajouta-t-il, je te mangerais bien, mais mon cœur n'en serait pas rafraîchi (ma vengeance n'en serait pas assouvie). Et cependant je te tuerai tout de même ; je vais te brûler vivante ! » Il lui garrotta aussitôt les pieds et les mains et il l'attacha à un arbre comme on met un chien à la chaîne. La négresse se disait : « Il va me garrot-

ter à mon tour. » (Il n'en fit rien pourtant). Mais la princesse perdit tout espoir d'échapper à la mort.

Pour en revenir au Ghoul, il avait chez lui un silo profond. Il se rendit à la forêt pour en rapporter du bois. Il le faisait passer à la négresse qui le rangeait dans le silo. Elle en dressa ainsi un grand tas. Pendant le second voyage qu'il fit à la forêt, comme il tardait à revenir, la négresse se dit : « Pourquoi subir cette honte ? Il faut ou bien que je sauve la fille de mon maitre avec moi ou bien que nous soyions brûlées ensemble. La mort ne s'endure qu'une fois ! ».

Se levant alors, la négresse détacha les liens de la fille de son maître. (Comme celle-ci était évanouie), elle la chargea sur son dos et elle s'enfuit avec son fardeau. Et elle se mit à courir autant qu'elle le pouvait et plus encore, par crainte de voir le Ghoul les atteindre, tant qu'enfin elle se trouva face à face avec un lion sur le chemin.

Dieu permit que ce lion leur adressât la parole. « Qu'avez-vous ? leur dit-il. Et toi, négresse, pourquoi portes-tu cette jeune fille sur ton dos? Pourquoi cours-tu ? Arrête-toi ! Ne crains rien. » La fille du roi qui était sans connaissance depuis le moment où elle avait été garrottée (reprit ses sens) et sentit renaître en elle la confiance. La protection de ce lion la rassura. Elle conçut

l'espérance de se sauver, elle et la négresse, et de revenir auprès de ses parents.

Le lion la fit entrer dans son antre où vivait avec lui sa femelle et sept jeunes lionceaux. Quand la princesse et la négresse entrèrent, les lions lui souhaitèrent la bienvenue, heureux de donner l'hospitalité à des adamites. Puis le vieux lion entra : « Que voulez-vous manger ? dit-il à ses hôtes. Je vous apporterai ce que vous voudrez. » — « Apporte-nous ce que tu jugeras bon d'apporter. Comme vous mangerez, nous mangerons. » Le vieux lion se mit en quête et revint bientôt avec un mouton dont la princesse et la négresse mangèrent en leur compagnie.

Sur ces entrefaites, le Ghoul survint, grondant comme le tonnerre. Il avait flairé l'odeur de la princesse dans cet antre. Le lion sortit pour lui répondre. « Fais venir ma femme ici ! lui dit le Ghoul. » — « Tu n'as jamais eu de femme, lui dit le lion. Va-t'en d'ici. » Une vive altercation s'éleva entre le Ghoul et le lion mais le Ghoul finit par s'en aller et la princesse resta dans l'antre du lion pendant nombre de jours.

Un jour que la lionne et ses petits étaient sortis sur le seuil de leur caverne pour se distraire, il vint à passer une troupe de marchands montés sur leurs chameaux et transportant leurs ballots. La princesse courut à eux. « Je vous en conjure, leur dit-elle, par Allah le magnifique,

arrêtez-vous un instant que je vous pose une question. » Ils firent halte et elle leur demanda: « Ne connaissez-vous pas le roi un tel ? « Nous ne connaissons que lui ! Nous sommes ses sujets.» — « Veuillez lui dire que je lui demande de m'envoyer cent têtes de moutons, de m'envoyer cent jeunes chameaux qui n'aient pas encore été montés, enfin de m'envoyer des soldats et des esclaves nègres qui viendront me sauver des entreprises de ce Ghoul qui me guette. » Et elle leur raconta son histoire, et comment le mari qu'elle avait choisi n'était pas un homme mais un Ghoul; enfin, elle leur fit le récit de son aventure depuis le commencement jusqu'à la fin. Pour les cent têtes de moutons et les cent chameaux (qu'elle demandait), c'était un cadeau qu'elle destinait au lion et à sa compagne.

Les marchands se rendirent auprès de son père et lui rapportèrent le fait. Le roi entra dans une violente colère. Sans retard, les ministres donnèrent leurs ordres relativement aux soldats et aux moutons et chameaux que la princesse avait recommandé d'envoyer en cadeau. Et ils partirent en personnes.

A leur arrivée, ils trouvèrent la princesse dans l'antre. Le lion sortit au devant d'eux. Comme les ministres savaient que les moutons et les chameaux devaient être offerts au lion en reconnaissance de ce qu'il avait sauvé la princesse

et sa servante, dès qu'il fut sorti au-devant d'eux, le vizir lui dit : « Voici des présents que t'envoie le roi. » Rentrant alors dans l'antre, le lion dit à la princesse et à la négresse. « Sortez ! Voici que sont venus ceux qui vous amèneront dans votre pays. » Elles sortirent, pleines de joie et de bonheur. On fit monter sur leurs bêtes la princesse et la négresse. Au moment du départ, le lion s'avança vers la princesse et lui fit présent d'un lionceau. « Elève-le, lui dit-il, et si jamais le Ghoul vient te retrouver, lance sur lui ce lionceau : il le dévorera et tu en seras délivrée. » Elles lui firent leurs adieux, en le remerciant du secours qu'il leur avait prêté contre le Ghoul qu'il avait empêché de les dévorer, puis, laissant le cadeau qu'elles faisaient aux lions, elles se mirent en route.

Quand elles arrivèrent, ce fut une grande joie et pour elles et pour la famille de la jeune fille. Elle conta son histoire aux siens depuis le commencement jusqu'à la fin. Un jour cependant, un Ghoul vint. C'était celui que la princesse avait surpris dans la chambre interdite dévorant une mule. Il avait pris la figure d'une femme qui faisait peur à voir. Ce monstre faisait semblant de mendier à la porte du palais. Mais le lionceau sentit l'odeur des Ghouls. Il se mit à rugir de colère. L'on comprit que cette mendiante était un Ghoul. Une négresse étant

sortie pour lui faire l'aumône de quelque nourriture, vit le lion se livrer à des bonds furieux et renifler l'air. Elle revint auprès de la princesse et lui dit : « Le lion s'agite et renifle l'air. Sors et vois ce que c'est. » La princesse alla voir. Elle n'eut qu'à le regarder pour se confirmer dans ses soupçons. « Faites entrer cette vieille femme, dit-elle à la négresse. Nous lui donnerons quelque chose à manger. » La fausse vieille se disait en elle-même : « J'ai atteint mon but et je tiens la fille du roi. » Pendant qu'elle mangeait, la princesse se rendit dans la pièce où était enfermé le lion. Elle le délivra de son attache et lui dit : « Quand j'appellerai : Négresse! vite, tu sortiras et tu dévoreras cette vieille. » Après quoi, elle vint s'assoir auprès de la fausse mendiante, en tête à tête avec elle, dans la cour de la demeure. Elle mangeait, tandis que la princesse avait les yeux fixés sur elle. Soudain la vieille femme commença de changer. Elle abandonnait sa figure et prenait celle des Ghouls. « Négresse! » cria la fille du roi. Le lion sortit comme s'il était possédé des génies. Il bondit sur la vieille. En un instant, il l'eut mise en pièces. Il la dévora enfin, sans en rien laisser que les os. Le palais s'emplit aussitôt de voix et de cris. Tout le monde voulut voir les traces de ce qui s'était passé. On jeta enfin les os et on attacha le lion. Le roi ordonna

aussitôt d'offrir cent chameaux et cent moutons en cadeau au lion qui avait sauvé sa fille quand le Ghoul courait sur les traces de la négresse et de la princesse. On les prit et on les lui conduisit. Et il se réjouit beaucoup de la reconnaissance de cette adamite.

Cependant un jour vint où la princesse se remaria. La nuit de ses noces, comme elle allait s'enfermer dans la chambre nuptiale, la foule réunie à la porte du palais se régalait du couscouss des noces, quand le Ghoul, (son premier mari), vint. Il s'était transformé en juif et vendait des parures de corail et des anneaux d'or et d'argent. Il s'assit avec les autres et prit sa part du festin. Puis, il se leva et, s'adressant à une des négresses de la maison : « Je veux t'enrichir lui dit-il, si Allah Très Haut veut que tu sois jamais riche! » Et il lui donna un anneau d'or ainsi qu'un collier de corail. « Prends, lui dit-il ensuite, cette poudre et glisse-la dans les plats que l'on doit servir à la famille du roi et au marié. Garde-toi seulement d'en mettre dans la nourriture de la princesse. » Elle prit cette poudre de sa main et elle en jeta dans les vases où l'on cuisait le repas. Tous ceux qui en mangèrent tombèrent sans connaissance.

La négresse alors chercha le Ghoul qui s'était présenté sous la figure d'un juif. « Viens! lui dit-elle. Ils sont tous privés du sentiment. Il entre

et trouve la mariée vêtue d'une charge d'or. Il prend à son tour la figure du marié. Il pénètre ainsi jusque dans la chambre où se tenait sa femme. Il la saisit sur-le-champ et l'emporte. Alors seulement il reprend sa forme de Ghoul. Il est déjà loin avec elle.... Mais que lui sert-il (de courir), si Dieu a décrété que la princesse aurait une vie longue ?

Il l'avait déjà portée à la moitié de sa route, quand elle se ressouvint de son lion : « J'ai oublié, dit-elle, au Ghoul quelque chose qui te sera bien agréable comme à moi. D'ailleurs, maintenant, puisque tu m'aimes avec cette passion, je te promets de ne plus m'enfuir. J'y mets cependant une condition. C'est que tu me pardonneras tout, et que tu jureras que je ne retournerai jamais à l'endroit où tu m'as menée la première fois. Il ne faudra pas manquer à ta parole! » Il lui en fit le serment. « Je vais, continua-t-elle, revenir au château de mon père. J'y volerai pour toi le cachet royal. Nous ravirons en même temps les chameaux et les moutons. Nous emporterons aussi le trésor que nous chargerons sur les chameaux et nous partirons. »

Il la raccompagne au palais. Ils y trouvent tout le monde sans connaissance. Elle le conduit à sa suite dans l'intérieur du château et le prie d'attendre dans une salle. Elle se rend dans

celle où demeurait le lion, le détache de ses liens, en lui disant : « Debout! Monte à l'étage supérieur (avec moi). La chambre vers laquelle je porterai la main enferme un Ghoul. Entre et jette-toi sur lui. Ce que je veux de toi c'est que tu lui mettes les os en morceaux ! » Elle monte la première et le lion la suit. Elle pousse la porte. Elle a soin d'entretenir le Ghoul. Pendant ce temps le lion se précipite sur le Ghoul, comme un Génie. Il le dévore et n'en laisse que des os brisés en morceaux avec des éclaboussures de sang sur les murs.

Cependant les habitants de la ville, en voyant le palais fermé, (en plein jour), se disaient que leur roi et ses ministres faisaient la grasse matinée à cause de la noce qu'ils avaient célébrée la veille. Seule, dans le palais, la négresse qui avait jeté la poudre n'avait pas cédé au sommeil. Elle avait entendu le lion mettant en pièces le Ghoul. Mais elle avait affecté de ne s'être aperçue de rien. Elle se tenait toute seule dans sa chambre. La princesse alla l'y trouver. Elle l'appela et la servante répondit. Elle appela les autres personnes du palais. Mais celles-ci ne répondirent point. Elle en conclut que l'on avait glissé quelque narcotique dans leur nourriture. Elle poussa cette négresse dans une salle à part qu'elle ferma derrière elle. Puis, ouvrant les fenêtres, elle appela quelques personnes qui

passaient devant le palais. « Courez, leur dit-elle, chez les médecins. Qu'ils viennent à l'instant chez nous. » Elle commanda aussi de lui envoyer un sorcier qui fut habile à frapper le sable, (un habile géomancien). Les médecins accourus eurent vite fait d'arracher les dormeurs à leur léthargie. En vain avait-elle essayé de les secouer : ils n'avaient pu se lever. Maintenant ils se réveillaient tous. Elle leur raconta ce qui s'était passé. Ils virent eux-mêmes les ossements du Ghoul qui avait été son premier époux, qui lui avait ensuite dressé une embûche et l'avait enlevée. Elle leur exposa l'affaire depuis le commencement jusqu'à la fin. De son côté, le sorcier, après avoir tracé les lignes magiques, déclara : « Celle qui vous a trahis est la négresse qui est enfermée. » La princesse la tira de son cachot et la conduisit au milieu de la cour du château. Elle lui trancha la tête de ses propres mains. Ils furent délivrés des Ghouls. Et celui qui l'avait prise pour femme fit son entrée dans la chambre nuptiale.

(*Conté par Khîra, la Médéenne*).





LA GHOULE DÉVORÉE PAR LES CHACALS

Il y avait au temps jadis un vieux paysan qui possédait beaucoup de biens. Mais sa maison était à tout le monde, comme la voie publique. On y arrivait : on y mangeait et buvait et on s'en allait. Un jour vint où toutes ses ressources se trouvèrent épuisées. Il ne lui resta dans sa ruine que la maison où il habitait et le pommier qui en ombrageait la cour. Toutes ses terres étaient devenues la propriété d'un chacal. Celui-ci venait tous les soirs crier : « Ouaou ! ouaou ! Le bon homme et ses filles sont tombés dans la misère et manquent de tout. » Et chaque soir aussi, une des filles de la maison lui répondait : « Tu n'as dit que trop vrai, chacal ! Mais, par Allah ! qui fait le bien ne peut voir ses affaires tourner mal. » Elle ajoutait ensuite : « Notre vieux père a le cerveau dérangé et l'esprit affaibli ; mais l'on citera ses générosités jusqu'à ce que le dernier jour du monde soit accompli. »

Bref, le chacal prit l'habitude de venir ainsi les trouver, de pousser son cri et d'attendre la réponse des jeunes filles. Il finit par s'établir à demeure dans leur maison et y prendre ses repas.

Un jour, que, assis en famille, ils se divertissaient et riaient comme c'était leur habitude, ils sentirent la terre trembler sous eux. Quelqu'un s'approchait de leur porte et y heurtait. Ils regardèrent par le trou de la serrure. Ils reconnurent que c'était une Ghoule. Ils se gardèrent de lui ouvrir. « Que veux-tu ? » lui demanda-t-on. « Je veux des pommes du pommier qui est chez vous, répondit la Ghoule. Ne vaut-il pas mieux que ce soit moi qui les mange et non pas les autres ? (D'ailleurs), si vous ne m'en donnez pas, vous vous attirerez de grand ennuis. » Le chacal se chargea de lui répondre. « Eh ! que peux-tu bien nous faire ? » lui dit-il. (Là dessus), la Ghoule partit. Le chacal monta sur l'arbre pour constater des yeux si elle restait près de la porte ou s'en allait ; puis, sautant de la terrasse dehors, il la suivit de loin pour voir où elle habitait ou, du moins, où elle entrerait. Il la suivit jusqu'à sa demeure. Il la vit soulever une dalle et s'engager dans un souterrain. Mais elle laissa la trappe ouverte. Il continua donc à la filer. Il pénétra sur ses talons jusqu'au fond de longues galeries.

Elle s'arrêta enfin dans une cave qui sentait le charnier. Des cadavres d'hommes, des bêtes de somme mortes y étaient soigneusement rangés. Mais bientôt arrivèrent deux serpents gigantesques qui enroulèrent leurs anneaux autour du cou de la Ghoule. Celle-ci fut secouée d'un violent tremblement. Elle pencha ses sept têtes vers les serpents et se mit à les manger jusqu'à ce qu'elle eût fini. Puis elle prit un homme dans le tas des morts et elle le mangea aussi avec des grognements de satisfaction. Et ses sept bouches mâchaient en même temps.

Tout s'était passé devant le chacal qui observait tout. Mais, à un moment, elle tourna un de ses yeux de son côté et l'aperçut. Elle sauta sur lui. Mais le chacal, d'un bond, était sorti de la crypte et il courait déjà vers l'habitation du Vieux au pommier. Il y entrait et s'y accroupissait.

Tout ceci avait eu lieu pendant le jour. (Le soir venu), le chacal monta sur la terrasse et s'y établit, (faisant le guet). Au milieu de la nuit, la Ghoule revint. Elle frappa à la porte et cria : « Hé! Faḥfaḥ, vieux bonhomme, fais-moi cadeau d'une pomme! Sans quoi, je t'arrache de ta cour, ou croquerai tes filles, ces jolis amours! » Ce fut le chacal qui lui répondit : « Ma mère la Ghoule, lui dit-il, toi qui as sept têtes, ne t'ai-je pas vu aux oreilles des gre-

lots et au cou des clochettes? » La Ghoule lui répondit : « Quoique tu ne sois qu'un animal, ta personne m'est chère! Tu n'as pas craint de venir me voir jusque dans ma cave, sous la terre!... Et que m'as-tu trouvée mangeant? » Le chacal lui dit : « Je t'ai surprise mangeant de la chair impure, hypocrite qui changes si bien de figure! Et j'ai vu aussi deux serpents qui s'étaient enroulés autour de ton cou, dévorés par toi. Puis tu as saisi le cadavre d'un homme. Sa chair, tu la mangeas; son sang, tu le lèchas; ses os, tu les broyas. Enfin tu m'aperçus, et sur mes traces tu courus, mais ce fut peine perdue et tu t'en es revenue. Et maintenant, ajouta-t-il, qu'as-tu donc à venir sans cesse jeter l'effroi ici? » — « Donne-moi une pomme! » lui répondit-elle. — « Par Allah! lui jura le chacal, tu n'y goûteras pas. » Ils finirent par se dire des choses désagréables et s'insulter à qui mieux mieux.

La Ghoule partit enfin et le chacal descendit de sa terrasse. Il alla réveiller les jeunes filles et leur père. Puis, remontant sur son observatoire, il leur fit un sage discours : « Vieillard, dit-il, et vous, ses enfants, il vous faut changer d'habitation. Cette ferme est hantée par une Ghoule, et ce pommier est habité des Djânn! » Les jeunes filles se laissèrent convaincre et comprirent bien que le chacal était dans le vrai.

Mais le vieillard parla à ses filles. « Je ne sortirai pas de ce lieu-ci, leur dit-il, quand des Djânn s'y montreraient ou que des Ghouls le fréquenteraient. Nous saurons bien atteindre les Ghoules qu'Allah Très Haut pourra rendre enragées. » Tout resta donc en l'état.

Un soir le chacal dit au Vieux : « Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu ma mère et mon père. J'éprouve le besoin de les revoir. Tiens la porte fermée. Ne quitte pas la maison. » Le chacal partit et resta sept jours dehors. Au cours de ces sept jours, la Ghoule, étant venue une nuit, trouva la porte ouverte. Elle entra et alla droit au pommier. Elle tendit la main pour cueillir un fruit. Mais voilà que le pommier releva ses branches vers le ciel. Et de plus le pommier parla : « O Ghoule ! dit-il, la plus puante des Ghilân (1), tu oses m'attaquer et tu voudrais manger de ce dont mangent les Djânn ! Ne sais-tu pas que mon maître est (le roi des Génies), leur Sultan ? » Elle eut beau allonger le bras, l'arbre n'en dressa que davantage ses branches dans les airs. Pendant ce temps, le vieillard et ses filles avaient les yeux fixés sur elle à travers les fentes de leur porte (disjointe). Ils tremblaient, en proie à la plus grande frayeur. La Ghoule prit peur aussi. Elle trouva

(1) Un des pluriels de Ghoul.

inquiétant cet arbre qui parlait et levait au ciel ses branches. Et Dieu l'ayant ainsi décidé, elle tomba évanouie. Elle s'endormit d'un lourd sommeil. Or c'était l'habitude de cette Ghoule de dormir six mois et de veiller six mois. Elle ne se réveilla donc pas de toute la nuit. Et le septième jour après son départ, le chacal étant revenu, la trouva encore couchée au milieu de la cour. Il entra dans les appartements du vieillard et de ses filles. « Comment avez-vous fait votre compte, leur dit-il, pour l'avoir laissée entrer ? » — « Nous avons oublié la porte, lui répondirent-ils, et l'avons laissée ouverte et elle est entrée. » Et ils lui rapportèrent les propos que le pommier avait tenus à la Ghoule. « Cette Ghoule, leur dit-il, si jamais elle se réveillait après six mois de sommeil, ne manquerait pas de vous faire tous périr et de me perdre moi-même avec vous. Aussi vais-je rassembler tous mes frères et cousins. Je les amènerai ici, en quelque endroit qu'ils se trouvent. A nous tous, nous la dévorerons et n'en laisserons pas un morceau reconnaissable. » Là-dessus, il partit à la recherche de ses congénères, fouillant la brousse, repaire par repaire, jusqu'à ce qu'il les eût amenés. Et la bande des chacals, s'acharnant à l'envi l'un de l'autre à la curée, la dévorèrent et lui broyèrent les os. « Maintenant, dit le chacal à ses frères, écoutez-moi.

Chacun de vous va se retirer dans la tanière d'où il est venu. » Et ils se dispersèrent, tandis que le chacal qui les avait amenés restait avec le vieillard et ses filles.

Un jour que le chacal était accroupi dans la cour, le dos appuyé contre le tronc du pommier, il vit la terre s'entr'ouvrir tout à coup et en sortir et monter devant lui un bel adolescent... Grâces soient rendues à Celui qui le créa et composa sa beauté! En un clin d'œil, il eut saisi le chacal. « Je veux que tu me confies, lui dit-il, quelle est la plus jolie des jeunes filles qui habitent ici.» — « Il y en a une fort jolie, lui répondit-il. C'est la seconde des trois sœurs. » Le beau garçon, qui était un Génie, continua. « Et quel est son nom, mon ami le chacal, fils de la chacale ? » (1) — « C'est Qnîdba (la Petite avisée), lui dit le chacal. » — « Veille bien sur eux! recommanda le Génie. Je m'en vais. Je reviendrai dans sept jours. » — « Je ne suis, lui dit l'autre, qu'un chacal, fils de chacale. Le père des jeunes filles, s'appelle Faḥfaḥ et ses sœurs 'Adjba et 'Adjîba (Merveille et Merveilleuse!). Tu ne prolongeras pas ton absence, Seigneur, si tu obéis à une ins-

(1) La coutume de donner à l'enfant le nom de sa mère au lieu de celui du père, s'est conservée intacte dans les talismans jusqu'à nos jours et dans quelques vieux récits comme celui-ci.

piration heureuse. » Instantanément, le génie rentra dans la terre qui se referma sur lui.

Le chacal se rendit auprès des jeunes filles. Il les entretint de la Ghoule et des Ghouls et de leur féroce caractère, de leur rage à déchiqueter les peaux et des chairs qu'ils lacèrent et de la viande salée (ou chair humaine) qu'ils recherchent jusqu'aux extrémités de la terre. Et le chacal vivait ainsi dans la compagnie des jeunes filles et de leur père, dans la paix la plus entière, quand, les sept jours passés, il vit s'entr'ouvrir la terre, et une sorte de trappe s'ouvrir dans la cour, au milieu du parterre (1). Quittant la compagnie, d'un bond, il vint se camper devant ce visiteur d'espèce assez singulière. « Sois le bienvenu, Seigneur, lui dit-il, Seigneur des potentats, maître des couronnes altières, Portes-tu la dot de la dame, ou viens-tu lorgner dans leur retraite de jolies prisonnières ? » Le Génie s'indigna. « Quelle idée as-tu là, lui dit-il, (vilain) chacal de la brousse, lêcheur de fonds de chaudières ? » — « Je veux, lui dit le chacal, la dot de la dame et que tu lui fasses chamarrer d'or et d'argent un caftan et une robe princière. » — « J'accepte tes conditions, dit le

(1) Le parterre ou djnîna est le jardinet que l'on ménage dans la cour intérieure, ordinairement autour de l'arbre qui l'ombrage ; oranger, cognassier, vigne.

Génie et tu vas être satisfait. » Aussitôt il s'abîma et la terre se referma sur lui.

Un instant après, il remonta, ramenant avec lui des richesses considérables. Combien d'esclaves le suivaient portant de l'or, de l'argent et des pierres précieuses pesées à la balance! Il fit déposer ces trésors dans la cour. Et le chacal alla chercher le vieux Faḥfâḥ. Il sortit. Le Génie s'avança vers lui. Ils échangèrent leurs salutations. Puis le Génie lui parla. « Je veux prendre chez toi, lui dit-il, une fille de bonne maison et de bon renom. Je suis venu à toi aspirant à être ton gendre. Je te la demande en toute humilité quoique le chacal m'ait autorisé à la prendre. Je suis venu te la demander : aie le cœur sensible et tendre ! » — « Je te la donne, lui dit le vieillard. Puisse-t-elle être pour toi une source de bénédictions!» Ils furent bientôt d'accord sur la dot et les conditions. Le prétendant paya sur-le-champ la somme entière, et ils fixèrent le jour où il entrerait dans la chambre nuptiale.

S'en retournant ensuite, et la terre une fois refermée sur lui, le Génie appela toutes ses hordes. « Je veux, leur dit-il, que vous alliez bâtir un palais qui entoure de toutes parts le pommier. » En un clin d'œil, ils furent sur les lieux et le palais fut commencé. Dans les sept jours, il était prêt et pourvu de toutes les commodités. Le roi des Génies était jeune. Il avait

tous les mérites dont les cœurs sont éblouis. La fille du vieillard était d'une beauté qui valait un cabinet plein de louis. Pendant sept jours et sept nuits les filles des Génies firent entendre leurs chants et leurs concerts. La veille du huitième jour, le marié entra dans la chambre nuptiale. Les jours nuptiaux (ou jours du ta'rouis) achevés, le Génie sortit du palais. La terre à l'instant s'entr'ouvrit et il s'enfonça dans ses entrailles. Quelques instants après, il en sortit apportant à sa femme, Qnîdba, un vêtement tout tissé d'or. En le recevant, elle éprouva une grande joie.

Un jour que le Génie était assis avec sa femme, ils entendirent tous deux un grand bruit. Le Génie sortit, et sa femme sortit aussi sur ses talons. Et voilà qu'ils virent surgir de terre un jouvenceau... Grâces soient rendues à celui qui le créa et composa sa beauté ! L'époux de Qnîdba se dirigea vers lui. Mais quand il fut près, (l'étrange visiteur) le prit par le poignet et l'attira. Et la terre se referma sur l'un et sur l'autre. Le lendemain, l'un et l'autre ressortirent et se dirigèrent vers le palais. Et l'inconnu dit à Qnîdba : « Je suis venu te demander la main de 'Adjba et de 'Adjîba » — « Va voir mon père, » lui répondit-elle. Ils se rendirent aussitôt auprès du vieillard et lui dirent : « Nous sommes venus te demander une fille de bonne mai-

son et de bon renom. Il s'agit de Adjba et de 'Adjîba. Je demande l'une pour moi et l'autre pour mon frère. Tu as trois filles et nous sommes trois frères. » — « Que Dieu bénisse cette union ! » dit le père. Ils s'entendirent sur la dot. Pendant sept jours, ce ne fut que musique et festin. La veille du huitième jour, les deux époux firent leur entrée dans les deux chambres nuptiales. Ils passèrent les sept jours nuptiaux avant de se montrer dehors. Un jour le vieillard mourut, on l'enterra et l'on passa sept jours de deuil. Depuis lors, ses filles vécurent sous la protection et la sauvegarde d'Allah jusqu'au jour où le roi de la mort vint les trouver.

(Conté par Khedidja d'Orléansville, (d'après son mari, Bou Médien, Marocain du Riff).





LES GHOULS VOLEURS DE BIJOUX.

On raconte qu'une femme avait un fils unique. Celui-ci lui dit un jour : « Il faut que tu me maries et que tu me choisisses une fille qui sache tisser un burnous ». La pauvre créature se mit en route avec l'intention de chercher une femme pour son fils. Mais en vain elle parcourut toute la ville en quête d'une fille qui sût tisser un burnous : elle n'en trouva point (1). Un jour, elle se dit : « Je connais trop peu de monde ! Je vais aller trouver la vieille Settout. Elle saura me dire les maisons où l'on tisse la laine. » Elle se rendit chez elle. Justement la Settout connaissait une maison de Ghouls. La mère lui dit : « Que Dieu fasse miséricorde à tes parents ! Je veux marier mon fils et lui prendre une fille qui sache travailler la laine. » — « Cela

(1) Epigramme à l'adresse des filles de la ville qui désapprennent le travail du métier.

se trouve, répondit la Settout, mais le pays en est loin d'ici ! Va chercher un âne sur lequel tu monteras et nous nous y rendrons toutes deux. Cependant je pose une condition : c'est que je n'entrerai pas avec toi. Je te montrerai la maison et tu y entreras seule. C'est celle d'un homme qui a sept filles. Toutes elles travaillent au métier et leur beauté ne se retrouve pas sur la face de la terre. » La mère alla chercher un âne et partit avec la Settout.

Quand elles furent près de la maison des Ghouls et que celle-ci la lui eut montrée de loin, la mère s'y rendit, ouvrit la porte et entra. Comme elle entrait, une femme vint au-devant d'elle. Elles échangèrent leurs salutations ; puis, la maîtresse de la maison l'introduisit dans une chambre. Voilà que dans cette chambre elle vit un Ghoul. « Que désires-tu ? » lui demanda la maîtresse de maison. — « Je viens demander une de vos filles pour mon fils. » — « Sois la bienvenue ! » — « Qu'est-ce que ce personnage, demande la visiteuse et que vous est-il ? » — « C'est mon fils, répondit l'autre. Il n'a que quarante ans : je lui donne le sein. Il est si petit ! » A ce moment, la pauvre femme ne douta plus qu'elle ne se trouvât dans une demeure de Ghouls.

Cependant la mère des Ghouls parla. « J'ai des filles, disait-elle à celle qui venait la trouver

en négociatrice (khṭîba), comme personne n'en a. Leur père leur a bâti à chacune un appartement... » Et la mère des Ghouls jouait de tous points le personnage d'une femme. N'était le Ghoul qu'elle avait au sein, rien n'eut trahi une habitation de Ghouls. « Leur père va venir, continuait-elle. Tu causeras avec lui. Quelle que soit celle qui te plaira, tu l'emmèneras. »

Cependant les sept jeunes filles s'étant avisées de la présence de l'âne, l'avaient égorgé et dépouillé de sa peau et elles le faisaient cuire, sans que la négociatrice en eût été avertie.

Vers le coucher du soleil, celle-ci entendit un bruit épouvantable. C'était le Ghoul, père des jeunes filles, qui arrivait. Leur mère alla au-devant de lui : « Il y a une adamite chez nous. C'est une négociatrice en vue d'un mariage. » Le Ghoul se transforma en homme. Quand il entra, la négociatrice se leva, le salua non sans effroi et se rassit.

On apporta le souper qui se composait de la chair de l'âne cuite. Elle s'approcha et fut bien forcée de manger. Mais elle cherchait en elle-même comment elle pourrait s'enfuir. (Elle était si troublée qu')elle ne savait plus par où elle était venue.

A la fin du repas, la mère des Ghouls éleva la voix et dit : « La personne que voici voudrait marier son fils. » Le père répondit : « Que ce

dessein tourne à bien! » Puis il dit à la femme : « J'ai sept filles : tu trouveras parmi elles ce que tu cherches. J'en ai une qui s'appelle « Une-livre-deux-livres » ; une autre qui s'appelle « l'Arroseuse » ; une autre, « l'Egorgeuse » ; une autre, « l'Ecorcheuse » ; une autre, la « Crépisseuse » ; une autre la « Laveuse de parquet » ; une autre la « Souffleuse ». Je vais sur-le-champ les appeler l'une après l'autre pour que tu les voies de tes propres yeux. » Et il cria : « Eh ! Une-livre-deux-livres ! » — « Me voici ! » répondit celle-ci. Et elle fit son entrée, soulevant de la main une de ses têtasses qu'elle rejeta sur son épaule et disant : « Une livre ! » Puis elle en fit autant à son autre têtasse en disant : « Deux livres ! » — « A toi, Arroseuse ! » cria-t-il. Et celle-ci entra et arrosa toute la salle de son urine. « A toi, Egorgeuse ! » cria-t-il. Puis, s'adressant à la mère des Ghouls : « Amène-moi le bœuf que tu sais. » Et Egorgeuse l'égorgea en lui serrant seulement le cou entre ses deux ongles. « A toi, Ecorcheuse ! » Elle arriva. Et elle écorcha le bœuf sans se servir d'autre chose que de ses ongles. « Crépisseuse ! » cria-t-il. Elle entra, elle se mit à tapoter sur les murs. Et les murs devenaient blancs au seul contact de sa main. « Laveuse de plancher ! » cria-t-il. Celle-ci entra dans la chambre. Elle donna un coup de poing en un endroit, il en

jaillit de l'eau. Et elle se mit à laver la salle. — « Souffleuse ! » cria-t-il. Souffleuse entra. Du seuil de la porte elle souffla. L'eau répandue sur le sol se sécha aux premiers souffles qui sortirent de sa bouche.

« Eh bien ! dit le Ghoul à la négociatrice, les jeunes filles sont-elles à ton goût ? » — « Beaucoup, répondit-elle. Et quelles conditions stipules-tu ? » — « Cent vaches, dit-il, cent bœufs, cent juments... Enfin, cent têtes de chaque espèce d'animaux que l'on donne d'ordinaire en dot. » — « C'est entendu ! » — « Si tu trouves parmi mes filles celle que tu cherches, prends-la. Quelle que soit celle que tu choisiras, elle sera à toi. » — « Toutes me plaisent, assurait la négociatrice. Il n'y a rien à redire en elles et j'accepte les conditions sans en rabattre rien. »

(Elle parlait ainsi) dans sa préoccupation de s'assurer un moyen de salut. Elle passa la nuit accroupie, sans dormir. Le lendemain, le père lui dit : « Quand amèneras-tu les bêtes stipulées ? » — « Demain, elles seront chez toi. » Le père sortit et s'en alla.

La négociatrice portait aux oreilles des pendants. Sitôt que l'enfant de quarante ans, et qui tétait encore, les eut aperçus' il se mit à pleurer en les demandant. Il voulait jouer avec. En voyant ses larmes, sa mère, s'adressant à la négociatrice, lui dit : « L'enfant pleure

parce qu'il voudrait tes pendants d'oreilles pour jouer. » Puis, s'adressant à l'enfant, elle lui dit : « Prends-les ! » L'enfant les saisit et les arracha et il arracha aussi les deux oreilles avec leurs pendants. Elle supporta la douleur sans rien dire. Mais l'enfant continua : « Je veux lui ôter un œil pour en faire un jouet ! » La mère appela sa fille : « Ecorcheuse ! » cria-t-elle. Celle-ci venue, elle lui dit : « Ote un des yeux de la négociatrice et donne-le moi pour ton petit frère qui veut s'amuser. » Sur-le-champ, elle arracha l'un des deux yeux et le donna à son frère.

La pauvre femme n'avait qu'une idée : elle combinait comment elle pourrait fuir. « J'ai bien soif, leur dit-elle, je voudrais boire. » — « L'eau, chez nous, lui dirent-ils, il n'en faut pas parler ! » Enfin, elles lui dirent : « Nous possédons un puits. Tu n'as qu'à descendre et tu y boiras. » — « C'est cela ! » répondit-elle. Et son but était de prendre la fuite. Elle sortit donc, pour se rendre au puits (qui était dans la cour), en observant les lieux afin de bien prendre pour sortir la porte par laquelle elle était venue. Elle l'aperçut. Elle sortit en courant. Dieu la sauva.

Cependant, il vint un moment où les Ghoules comprirent qu'elle s'était échappée. Toutes alors se précipitèrent dehors et coururent sur ses traces. Elle se trouvait à mi-chemin de son pays, en plein désert, lorsqu'elle rencontra un Rou-

hânî à cheval. Il la fit monter sur sa bête. Les Ghoules les virent chevaucher tous deux. Elles accélérèrent leur course. Et elles allaient atteindre la fugitive et le cavalier quand soudain la terre s'entrouvrit et tous deux disparurent. Ils continuèrent à chevaucher sous terre et enfin ils arrivèrent à un ruisseau. Il se trouvait là une Rouhânia, sous la forme d'une femme, en train de laver du linge. « Je te demande, lui dit le cavalier, de veiller sur cette pauvre femme : elle a subi de terribles épreuves ! » Et il lui raconta ce qui lui était arrivé dans la demeure des Ghouls. Puis ce Rouhânî fit cadeau d'une bague à la femme qu'il avait apportée jusque-là et il s'en alla.

Bientôt, la Rouhânia qui lavait son linge lui dit : « Fais-nous porter chez nous en un instant ! » — « C'est à toi, lui dit la pauvre femme que le Rouhânî m'a recommandée. » — « Eh quoi ? » lui dit-elle, oublies-tu l'anneau qu'il t'a donné ? » Elle lui expliqua : « Tire cet anneau ; mets-le à ton doigt; tourne le chaton à l'extérieur et dis : Je veux être transportée à l'instant où se trouve mon fils. » Elle tourna le chaton, et, à peine l'avait-elle fait, qu'elle se trouva dans le pays où vivait son fils, la malheureuse négociatrice qui s'était vu arracher un œil chez les Ghouls !

Elle entra dans cette ville et se mit à la recher-

che de son enfant qu'elle trouva. Ils se saluèrent. La négociatrice raconta à son fils ce qu'il était advenu d'elle. Il raconta de son côté à sa mère ce qui était advenu de lui. Une djânia l'avait enlevé entre le ciel et l'atmosphère (1) et l'avait déposé dans cette ville où il l'avait épousée. Tout à coup, apparut la djânia qui était devenue la femme de son fils. Elle salua sa belle-mère. A peine s'était-elle assise auprès de celle-ci, qu'elle lui dit : « Quelle bénédiction que cet anneau que vous avez reçu du Cavalier ! » L'autre se tut, (inquiète de voir son secret percé à jour).

Un jour, un marchand ambulant vendait des pots de basilic dans la rue et il disait : « Qui veut acheter du tourment, pour de l'argent ! » Comme il criait fort, la mère de la djânia dit à sa fille : « Vois donc ce qu'il vend, pour crier : Qui veut acheter du tourment pour de l'argent ? » — « Mère, lui dit-elle, ce sont des pots de basilic. Veux-tu que j'en achète ? » — « Achètes-en ». Elle en acheta un pot qu'elle plaça dans la cour intérieure. Or cette djânia portait sur elle des bijoux qui appartenaient à son père et qui valaient bien un million. Et de plus, sa belle-mère lui avait confié l'anneau merveilleux qu'elle avait reçu du Cavalier. A partir de ce moment,

(1) Ma bin essmâ ou el houa.

deux pigeons blancs vinrent chaque jour se poser sur ce pot de basilic. La dame aux bijoux les chassait. Elle leur jeta une fois un de ses bracelets. Mais un des pigeons le prit dans son bec et l'emporta. Le lendemain ils revinrent se poser encore sur le pied de basilic : elle leur lanca des pièces d'or que les pigeons enlevèrent aussi. Bref, chaque jour ils revenaient et chaque fois elle leur jetait un des bijoux de son père, tant qu'elle les épuisa. (Elle finit même par leur jeter son anneau).

Ces deux pigeons n'étaient autre chose que deux des Ghouls chez lesquels la belle-mère de la dame aux bijoux était allée d'abord chercher une femme pour son fils. Toutes les pièces qui composaient la parure de la djânia se trouvèrent donc réunies dans la demeure des Ghouls jadis visités par la négociatrice. (Quand elle eut jeté le dernier bijou), la djânia eut peur que son père ne la tuât. Elle songea à s'enfuir. Un jour enfin elle sortit de la maison, et, fuyant son domicile, elle s'enfonca dans le désert. Elle y rencontra le père des Ghouls. Il s'était déguisé sous la figure d'un homme. « Où vas-tu, ma fille ? » lui dit-il. « (Hélas), dit-elle, mes bijoux ! Mon anneau ! Deux pigeons m'ont tout emporté ! Et mon anneau ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour le leur jeter aussi. Lors même que mon anneau me serait resté seul, avec lui j'avais

tout ce que je voulais! » — « Si tu ne sais où aller, lui dit le Ghoul, je t'amenerai chez moi. » — « Je vais avec toi ! » lui dit-elle.

Il la conduisit à la demeure des Ghouls. (Dès son arrivée), ceux-ci se transformèrent en êtres humains (d'une telle beauté qu'ils faisaient dire) : Que soit béni Celui qui les a créés ! Elle leur raconta l'aventure de ses bijoux et des deux pigeons ainsi que l'histoire de son mariage avec un adamite. Et, pour finir, elle leur dit : « S'il m'était resté seulement mon anneau, je ne me ferais pas de souci ! » Les Ghouls cependant n'avaient qu'à tourner l'anneau (qui lui avait été dérobé) et tous leurs souhaits se réalisaient sur-le-champ. Mais pour cela ils avaient soin de se cacher d'elle. D'ailleurs, ils se gardaient de lui faire du mal comme ils en avaient fait à la négociatrice. Elle mangeait et buvait, et toujours ce qui lui plaisait.

Un jour pourtant le père de la djânia étant venu la visiter ne la trouva point. Il fit tourner son anneau, et ses trois fils surgirent devant lui. « Il faut, leur dit-il, qu'aujourd'hui même nous nous mettions à la recherche de votre sœur et que nous la ramenions, en quelque endroit qu'elle se trouve. »

Or, les frères de la djânia, qui s'était retirée chez les Ghouls, s'appelaient, l'un : Connaisseur-de-l'inconnu, parce qu'il pénétrait les mys-

tères par le moyen de la géomancie (1); l'autre, Débrouilleur-de-fils-de-soie-emmêlés-dans-du-jujubier-sauvage; l'autre enfin : Ouvreur-sans-clef, parce qu'il n'avait qu'à porter la main sur une porte pour qu'elle s'ouvrît.

Donc, Connaisseur-de-l'inconnu eut recours à ses opérations de géomancie pour savoir où était sa sœur. « Elle se trouve, dit-il à son père et à ses frères, dans la maison des Ghouls. Celui qui l'y a conduite est un Ghoul qui s'est déguisé en homme pour ne pas éveiller ses soupçons. Les Ghouls avec lesquels elle vit sont également dissimulés à ses yeux sous la forme humaine. »

Ils montèrent en selle, tous les trois, avec leur père, quatrième. Ils traversèrent des pays qui ne sont habitables que de loin en loin, puis des déserts qui ne le sont plus du tout et arrivèrent enfin à la demeure des Ghouls. Celle-ci était défendue par sept portes. Ils s'arrêtèrent pour écouter. Quand enfin ils entendirent les hommes, les chèvres, les chiens crier dans les ventres des Ghouls, Ouvreur-sans-clef s'avança. Il ouvrit la première porte, puis la seconde et ainsi jusqu'à la septième. Alors, Débrouilleur-

(1) Mot à mot « parce qu'il frappait la ligne de sable », pratique fréquente à Blida où elle se fait, non sur la terre, mais sur le papier et avec la plume et non à l'aide d'une baguette.

de-fils-de-soie - emmêlés - dans - du - jujubier-sauvage s'avança à son tour. Le Ghoul, père des sept jeunes Ghoules, quand il se couchait, avait l'habitude d'engager dans sa bouche la chevelure de la djânia, pour dormir (tranquille). Débrouilleur-de-soie dégagea de ses mâchoires fermées la chevelure de sa sœur, cheveu par cheveu, tant qu'il la délivra. Ils la firent sortir de ce lieu. Non contents de cela, ils tournèrent chacun leur anneau et tous les bijoux de leur sœur se trouvèrent réunis (entre leurs mains). Ils firent monter leur sœur sur un cheval et partirent.

Ils n'avaient parcouru que la moitié de leur route, quand les Ghouls se réveillèrent. Ils se lancèrent à leur poursuite. Ils allaient les atteindre lorsque les fugitifs tournèrent leurs anneaux leur demandant une maison de fer. Et aussitôt s'éleva devant eux une maison en fer dans laquelle ils entrèrent. Les Ghouls, (désespérant de les réduire), reprirent le chemin de leur demeure. Ils sortirent alors de la maison de fer. Les Ghouls aussitôt de leur courir sus. Alors, ils demandèrent à leurs anneaux d'édifier une nouvelle maison en fer ; puis, se rendant invisibles grâce toujours aux vertus de leurs anneaux, ils laissèrent les Ghouls s'engager dans la maison en fer qu'ils fermèrent derrière eux. Ils tournèrent encore leurs anneaux et ordonnèrent aux

Génies d'apporter du bois qu'ils entassèrent autour de la maison de fer. Ils brûlèrent les Ghouls jusqu'au dernier. Enfin, ils ramenèrent leur sœur et rapportèrent ses bijoux.

(*Conté par Khira, blidéenne, femme de Mohammed ben Nfisa*).





TABLE DES MATIÈRES

Sixième partie. — *Mariages entre Ghoules et hommes.*

Septième partie. — *Les Ghouls et le vol.*



Le Puy-en-Velay. Imp. Peyriller, Rouchon & Gamon.